

Histoires fausses

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

FAUSSES



LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION
Deuxième série

Histoires fausses

Présentées par DEMÈTRE IOAKIMIDIS
Jacques Goimard et Gérard Klein

PRÉFACE

SAVANTS DISTRAITS ET DÉMONS TRANSDIMENSIONNELS

Quelque diverses que soient les définitions proposées de la science-fiction, il est généralement admis que deux sortes de composantes doivent se retrouver dans un récit se réclamant du genre, à cause du nom même que porte ce dernier. Il faut une part de science – ou de pseudo-science – et une part de récit fictif. Tout récit de science-fiction est « faux » dans le sens que son auteur le propose au lecteur comme produit de son imagination, et non comme narration d'événements réels. Comment faut-il entendre, dès lors, le qualificatif de « fausses » appliqué aux histoires de ce livre ?

Essentiellement, ces récits n'ont pas été écrits pour qu'on y croie, ne fût-ce que passagèrement ; et cela a été fait de façon délibérée et appuyée. Cette non-crédibilité a en outre été soulignée par un recours à l'humour, plus ou moins accentué selon les cas, mais manifeste dans chacun des récits. Si ces derniers font rire ou sourire, c'est parce que leurs auteurs ont sciemment cherché à provoquer ce rire ou ce sourire.

Avant de commencer leur histoire, les écrivains de science-fiction sous-entendent : « Voici ce qui pourrait arriver, si... » *Si*, conjonction introduisant une hypothèse de nature scientifique, est suivi dans les récits de ce livre de suppositions invraisemblables, grotesques, délirantes, ironiques et concoctées en marge de la science *cum grano salis*.

Ce grain de sel de l'humour peut parfaitement avoir sa place dans un récit de science-fiction. La chose est évidente. Ce qui l'est moins, c'est une distinction qu'il convient de faire à propos de cet humour : celui-ci peut être qualifié, suivant les cas, de non-spécifique ou de spécifique. Non spécifique, il est lié à des éléments traditionnels du récit fictif, lesquels ne sont nullement caractéristiques de la science-fiction : intrigue, personnages, situations, péripéties, dialogues, coups de théâtre, oppositions, coïncidences éventuelles, etc. Spécifique, l'humour tient aux composantes scientifiques ou pseudo-scientifiques du récit.

L'humour non spécifique est apparu bien avant l'autre dans la littérature dite d'imagination scientifique – ce que l'on considère habituellement comme représentant la préhistoire de la science-fiction.

Malgré les différences de ton et d'intention, l'humour se reconnaît dans des satires comme *Les Voyages de Gulliver* (1726 ; ou, pour leur restituer leur titre original, les *Voyages dans plusieurs lointains pays du monde par Lemuel Gulliver, d'abord médecin puis capitaine de plusieurs navires*) de Jonathan Swift, *Erewhon* (1872) de Samuel Butler ou *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court* (1889) de Mark Twain, dans le *Voyage au centre de la Terre* (1864) et de nombreux autres Voyages Extraordinaires de Jules Verne ainsi que dans leur caricature, les *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul* (1879) d'Albert Robida.

Les situations contrastées de Gulliver, homme-montagne à Lilliput et à Blefuscu puis petit bibelot animé à Brobdingnag ; les blâmes et les condamnations que les habitants d'Erewhon infligent à ceux qui se permettent de tomber malades avant l'âge de soixante-dix ans ; les anachronismes dont le protagoniste de Twain s'efforce de faire des réalités dans le pays du roi Arthur ; la nervosité autoritaire et colérique d'Otto Lidenbrock dans le *Voyage au centre de la Terre* ; les distractions de Jacques Paganel, qui, dans *Les Enfants du Capitaine Grant*, commet des erreurs partout où il paraît possible de le faire, il se trompe notamment de port, de bateau, de référence géographique, de langue qu'il entreprend d'étudier – pour ne parler que de deux des savants mis en scène par Verne : ces exemples, parmi tous ceux qu'on pourrait puiser dans la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, ne sont pas du type spécifique. Ils se rattachent aux différents éléments traditionnels du récit fictif mentionné plus haut. Ils font sourire le lecteur, mais ce n'est pas par leur contenu scientifique. D'une manière analogue, lorsque Arthur Conan Doyle oppose la prétentieuse incompétence de l'inspecteur Lestrade à la logique pénétrante de Sherlock Holmes, ou lorsque Rex Stout détaille les insolences dont Archie Goodwin abreuve Nero Wolfe, le lecteur est amusé par les situations et les dialogues, mais non par un élément propre à une enquête policière.

Dans de tels récits, le lecteur se trouve en présence de « ficelles » que l'auteur utilise, en fin de compte, indépendamment du genre dans lequel il écrit (et la chose est perceptible avec une netteté particulière dans les récits de genres différents signés par le même écrivain). Par lui-même un savant distrait ou un policier incapable placé dans un roman exotique ou dans une comédie de mœurs ne suffit pas, à lui seul, à faire rattacher ce roman ou cette comédie à la science-fiction ou au genre policier.

... On peut dire peu de choses sur l'humour en science-fiction qui ne soient pas applicables à l'humour en général. À coup sûr, les règles de l'humour sont les mêmes dans la science-fiction et dans le fantastique... C'est là un extrait d'un texte écrit par L. Sprague de

Camp sous le titre de *Humor in Science Fiction*(1).

Si l'on tient compte de la distinction notée précédemment, c'est de l'humour non spécifique (dans le maniement duquel il s'était déjà assuré une solide réputation) que L. Sprague de Camp traite dans cet essai. Pour les besoins de sa cause, il définit l'humour comme quelque chose qui provoque le rire ou le sourire chez le lecteur, et il en analyse les composantes : en proportions variables, ce sont la surprise, l'incongruité et l'innocuité. Il y a surprise lorsque le lecteur, amené à attendre une certaine chose, en découvre finalement une autre. L'incongruité, moins évidente, est ce qui fait qu'un élément narratif se trouve à une place qu'il ne devrait pas occuper dans un monde bien ordonné. Sprague de Camp en donne quelques exemples qui vont de l'anachronisme en science-fiction au roman *The Bishop's Jaegers* de Thorne Smith où un évêque se trouve accidentellement catapulté dans un camp de nudistes. Quant à l'innocuité, c'est ce qui, au fond, rend une plaisanterie donnée acceptable par une majorité de gens à une majorité d'époques ; c'est en somme le fait de ne pas blesser indirectement. Ainsi que le relève Sprague de Camp, les humains estropiés ou difformes, les déséquilibrés mentaux, les membres de minorités religieuses ou raciales, furent longtemps considérés comme des objets de risée dont on pouvait s'amuser en toute quiétude de conscience. Il n'y a pas si longtemps que le domestique nègre et l'usurier juif étaient mis en scène pour tenir le rôle de repoussoirs et de bouffons. Pour souligner le caractère mouvant des usages en cette matière, L. Sprague de Camp observe qu'on peut actuellement s'amuser de sujets jadis considérés comme intouchables dans une plaisanterie : le gouvernement, le clergé, le sexe – ce qui reste vrai près de quarante ans après la rédaction de l'essai.

Dans ce dernier, L. Sprague de Camp n'attire pas l'attention sur ce qui a précédemment été appelé, faute de mieux, l'humour spécifique : ce qui fait rire ou sourire en science-fiction par l'utilisation d'éléments empruntés à la science ou à la pseudo-science. Il traite en fait de l'humour comme élément valable de la science-fiction, mais d'origine extérieure.

Le même L. Sprague de Camp avait pourtant commencé en 1939 à écrire, en collaboration avec Fletcher Pratt, une série de nouvelles dans lesquelles l'humour pouvait être qualifié de spécifique : il était en effet issu d'un élément scientifique (ou plus précisément, dans ce cas, pseudo-scientifique) présent dans l'action. Ces nouvelles – *The roaring trumpet*, *The mathematics of magie*, *The castle of iron*, *The wall of serpents*, *The green magician*, la dernière ayant été publiée en 1954 – ont pour protagoniste un universitaire américain, Harold Shea, qui se trouve transporté dans des univers parallèles fabuleux : ceux de la mythologie Scandinave, de la *Fairie Queen* d'Edmund Spenser, de

l'*Orlando furioso* de l'Arioste, du *Kalevala* finlandais et de la légende irlandaise. Dans ces univers, la magie est pratiquée et elle obéit à des relations particulières de causalité. Harold Shea effectue ses déplacements entre univers en appliquant – malhabilement – les principes de la *paraphysique* découverte par un de ses collègues de faculté.

Les aventures de Shea, à travers lesquelles le sourire du lecteur rejoint celui des auteurs, n'auraient jamais pu avoir lieu sans cette « science » où les symboles de la logique mathématique et les messages sensoriels contribuent les uns et les autres au transfert d'un univers dans l'autre. C'est par cela que ces récits, ultérieurement groupés en deux volumes – *The Compleat Enchanter* et *The Enchanter Compleated* – relèvent d'un humour spécifique à la science-fiction.

Parmi les autres auteurs de l'âge d'or de la science-fiction, Henry Kuttner contribua notablement à faire accepter l'humour comme composante importante du genre, au-delà des conventions relevant de l'artifice narratif. Écrivant sous le pseudonyme de Lewis Padgett – ici sans la collaboration de C. L. Moore – il bâtit plusieurs nouvelles autour de la figure de Galloway Gallegher, inventeur fécond et éthylique qui « joue d'oreille » dans son domaine et dont la réalisation la plus mémorable est un robot appelé Joe. Atteint d'un complexe d'anti-infériorité, superbement ignorant des trois lois de la robotique énoncées par Isaac Asimov, Joe est un des véritables personnages comiques de la science-fiction, et il ne pourrait pas exister – ne fût-ce que sur les pages d'une publication – sans la science-fiction. Réunis en 1952 sous la signature de Lewis Padgett, les récits du volume *Robots Have No Tails*, constituent la somme des exploits créatifs de Galloway Gallegher. Ils représentent aussi une manifestation de l'autosatire, encore assez peu répandue dans la science-fiction.

Un autre mémorable exemple de la maestria avec laquelle la science-fiction pouvait rire d'elle-même avait été publié en 1949. Avec *What Mad Universe (L'Univers en folie)*, Fredric Brown réalisait en une juxtaposition cohérente la charge de nombreux clichés du *space opéra*, tout en écrivant un roman d'aventures qui pouvait être apprécié au premier degré déjà : un des cas, assez rares somme toute, où la lecture entre les lignes et la lecture des lignes elles-mêmes peuvent apporter des satisfactions du même ordre de grandeur.

Un autre livre mérite d'être placé auprès des précédents en tant qu'affirmation d'un humour spécifique, propre à la science-fiction. C'est *Tales from the White Hart* (1957), recueil de nouvelles d'Arthur C. Clarke. Il s'agit, en fait, d'une collection de galéjades scientifiques. Dans ces pages, il est question de plantes carnivores sujettes à l'intimidation (*The Reluctant Orchid*), d'enregistrements aphrodisiaques (*Patent Pending*) et d'autres extrapolations outrées et

fausses dans lesquelles un écrivain de formation scientifique pousse jusqu'à l'exagération délibérément cocasse. Assurément, Clarke ne s'adresse qu'à une minorité parmi les amateurs de science-fiction, mais le registre qu'il a choisi est ici significatif.

L'apparition de romans et de recueils de nouvelles comme *The Compleat Enchanter*, *Robots Have No Tails*, *What Mad Universe* et *Tales from the White Hart* traduit une forme de maturation, une prise d'assurance. La science-fiction se sent suffisamment sûre d'elle pour se raconter des histoires fausses, se parodier, s'amuser aux dépens d'elle-même.

Plusieurs auteurs s'affirment à cette époque comme des humoristes du domaine, ou tout au moins comme des utilisateurs adroits d'un humour qui trouve sa substance et ses mécanismes dans la science et ses extrapolations. Fredric Brown, William Tenn, Robert Sheckley, Richard Wilson et – révélé plus tard que les autres – R. A. Lafferty sont probablement les plus notables d'entre eux. En général, c'est dans la forme de la nouvelle plutôt que dans celle du roman que ces écrivains ont produit leur meilleure science-fiction humoristique. Quelques-unes des trouvailles qui émaillent leurs récits peuvent servir à donner une idée des joyeuses libertés qu'ils prenaient aussi bien avec les concepts scientifiques qu'avec les thèmes habituels de la science-fiction.

Dans *Placet Is a Crazy Place (Dingue de planète)*, repris dans le recueil *Angels and Spaceships* (1954). Fredric Brown met en scène « la seule planète connue qui puisse s'éclipser deux fois elle-même toutes les quarante heures, puis se chasser elle-même au loin ». Ces singularités sont dues à un champ de forces qui entraîne encore d'autres effets, dont celui de ralentir considérablement les ondes lumineuses et de provoquer de la sorte d'ahurissantes illusions d'optique.

Un humain téléporté expérimentalement sur une planète proche du centre de la Galaxie est détaillé sans complaisance par les yeux pédonculés et horrifiés d'extra-terrestres tentaculaires, et par le truchement de William Tenn (*The flat-eyed monster*, dans *The Human Angle*, 1956) : *Et ces horribles yeux solitaires : il y en a juste deux, et ils sont si plats ! Cette peau sèche, sèche, sans la moindre bave.* L'humain découvrira par la suite qu'il dispose d'une arme secrète efficace contre les extra-terrestres : la peur qu'ils lui inspirent...

Dans *The king's wishes* (repris dans *Untouched by Human Hands*, 1953), Robert Sheckley présente les « démons » de diverses religions comme des créatures transdimensionnelles, qui peuvent voyager dans le temps pour accomplir des missions très spéciales – en l'occurrence, il s'agit de commettre des larcins sur ordre royal. Typique de la manière de Sheckley humoriste, ce récit s'achève sur un élégant effet de chute invoquant un motif de science-fiction que les scènes antérieures

n'avaient nullement annoncé.

Une variante du thème du personnage connaissant l'avenir par perspicacité scientifique a été ingénieusement modifiée par Richard Wilson dans *The Carson effect* (figurant dans *The Year's Best S.F. : 10*, anthologie éditée par Judith Merril, 1965). ici, l'événement prévu est la fin du monde, et les effets de sa connaissance prennent la forme d'une vague de philanthropie, de générosité et d'altruisme.

Aux modifications, torsions et déformations qui ont été imposées au temps en science-fiction, R.A. Lafferty a ajouté une singulière dilatation dans *Slow Tuesday night* (dans *Nine Hundred Grandmothers*, 1970). Cette nuit du mardi au mercredi est finalement qualifiée d'assez ordinaire : *Quelques centaines de nouveaux produits avaient fait leurs carrières sur le marché. Il y avait eu une vingtaine de pièces à succès au théâtre, de ces drames qui tiennent en trois ou cinq minutes, et plusieurs de ces productions qui durent des six minutes (...). Des buildings de centaines d'étages avaient été construits, occupés, désaffectés puis démolis pour faire place à des structures plus contemporaines (...). La ville fut reconstruite de façon à peu près complète trois fois au moins pendant cette période de huit heures.*

Le temps de Lafferty et les démons transdimensionnels de Sheckley laissent apparaître les composantes de surprise, d'incongruité et d'innocuité mentionnées par L. Sprague de Camp dans *Humor in Science Fiction*. De plus, ces ingrédients sont tirés de motifs dont la substance est scientifique ou pseudo-scientifique.

Fredric Brown, William Tenn, Robert Sheckley, Richard Wilson et R. A. Lafferty font donc figure de spécialistes de l'humour en science-fiction. Ce ne sont pas pour autant les seuls humoristes du domaine. Les noms de L. Sprague de Camp, Anthony Boucher, Eric Frank Russell, Alfred Bester, Frederik Pohl, Harry Harrison et John T. Sladek sont parmi les premiers qui viennent à l'esprit lorsqu'on étend la notion d'humour du spécifique au non-spécifique.

En somme, rencontre-t-on des effets faisant rire ou sourire chez *tous* les écrivains de science-fiction ? Il n'est pas possible de donner une réponse définitive à cette question. Il n'est pas possible non plus de justifier une réponse négative en nommant quelque (s) écrivain (s) n'ayant jamais utilisé la moindre parcelle d'humour : comment se garantir de tout oubli, de toute omission ?

Il est tout au plus possible de remarquer qu'il existe des auteurs de science-fiction dont on n'associe pas automatiquement le nom à l'idée de passages humoristiques : Ray Bradbury, J. C. Ballard, Ursula K. LeGuin, Walter M. Miller Jr. Harlan Ellison, Frank Herbert, C. J. Cherryh, parmi d'autres, seraient-ils dépourvus d'humour ? Absolument rien ne permet de l'affirmer. Il se trouve simplement qu'ils

n'en utilisent guère dans leur science-fiction, que ce n'est pas un élément de leur science-fiction qui s'impose à la mémoire.

Il est devenu possible de distinguer – au prix de simplifications, sans doute – entre humoristes « spécialisés », humoristes occasionnels et non-humoristes parmi les auteurs de science-fiction, ce qui eût été impossible jusqu'aux débuts de l'âge d'or en tout cas. C'est la preuve d'un élargissement de registre. Dans ce registre, il serait en outre assez facile de distinguer entre différentes notes, différents tons : du noir au rose, du baroque au mordant, du truculent au pince-sans-rire, du délirant à l'ironique, du piquant à l'outrancier. Ces notes se combinent en différents motifs, ces tons engendrent des harmonies ou des dissonances, l'ensemble constituant un enrichissement substantiel de la science-fiction.

Chacun sait qu'il n'est nullement indispensable de savoir lire une partition pour prendre plaisir à une audition musicale. De même, l'effet de ces histoires fausses ne dépend pas de l'analyse de l'humour explicité ou sous-entendu par les auteurs. Ce qui compte, c'est le trait commun que cet humour représente.

Demètre IOAKIMIDIS.

RAPPORT SUR LA MIGRATION DU MATÉRIEL ÉDUCATIF

par John T. Sladek

En guise de lever de rideau, un récit où la logique n'est guère sollicitée. La science est sous-entendue dans le « matériel éducatif ». Ceux qui le désireraient absolument pourront voir ici une sorte d'allégorie. Les autres trouveront un non-conformisme nouveau dans le délire.

EN descendant de sa limousine, Edward Sankey leva involontairement les yeux vers le ciel d'un bleu uni et terne, sans un nuage. Du coin de l'œil il perçut un mouvement : celui d'une série de petits points qui se déplaçaient en désordre. Étaient-ce des oiseaux ? Ne désirant pas les regarder plus attentivement pour s'en rendre compte, Sankey abaissa sur ses yeux le bord de son feutre et pénétra dans le palais de justice.

L'autre membre du comité, Preston, était déjà assis à sa table de travail où il disposait, comme les cartes d'un jeu de patience, des paquets de documents – sans doute de nouvelles dépositions de témoins concernant les prétendues migrations. Preston semblait les trier d'après un critère compliqué qu'il était seul à connaître.

« Tu as l'air d'avoir passé une mauvaise nuit, Ed, murmura-t-il. J'espère que tu es prêt à entendre aujourd'hui nos derniers témoins ? Je crois que nous pourrons terminer le rapport pour jeudi après-midi et nous offrir ensuite un long week-end de repos.

— Je... Il s'est passé quelque chose hier soir, Harry », répondit Sankey en se laissant tomber sur un siège. De ses doigts gantés il défit le premier bouton de son pardessus et reprit : « Je... je crois que j'ai vu quelque chose, moi aussi. Et... il n'y a pas que ça... Je...

— Pas le temps d'entrer dans les détails maintenant, mon vieux, interrompit Preston. Nous avons cinquante témoins à interroger et toutes ces dépositions à lire. Tâche de te calmer et tu me raconteras

tout ça pendant le déjeuner. »

Sankey tenta de suivre le conseil de son collègue. Mais, de toute la matinée, même pendant l'audition des témoins, il ne put empêcher ses pensées de revenir aux événements de la veille au soir.

La veille, il s'était installé dans la salle de lecture, plus intime et mieux chauffée que sa bibliothèque, et, à minuit, il s'était retrouvé devant une tasse de chocolat tiède, somnolant sur le rapport d'un agent de police rédigé en ces termes :

« Nous avons reçu un appel de l'agence chargée de la surveillance des manuscrits appartenant à la collection Waxman. Elle signalait qu'une vitre avait été cassée dans la salle d'exposition. Nous nous sommes rendus sur les lieux. Nous sommes arrivés à dix heures quarante-cinq. Aucune autre fenêtre ou porte n'était ouverte. La vitre cassée était tombée dehors, comme si on l'avait brisée de l'intérieur. À côté, dans l'herbe, il y avait un livre. Par la suite, nous n'avons remarqué l'absence d'aucun autre livre. Celui-là avait été endommagé par des éclats de verre. C'était un exemplaire de la Nürnberg Chronicle, un livre rare et l'un des premiers à avoir été imprimés. »

Soudain, Sankey avait retenu son souffle. Il avait cru entendre un bruit en provenance de la bibliothèque. Sans doute était-ce Marian, sa femme, qui était venue chercher un roman pour s'endormir.

Les derniers témoins à entendre étaient des fonctionnaires gouvernementaux. Bâtes, de la Commission Wildlife, était un petit homme au cheveu rare, à l'allure un peu clownesque, auquel des sourcils en accent circonflexe donnaient un air perpétuellement étonné.

« Ainsi que le montre ce graphique, les migrations ne se font pas seulement en direction du sud, mais vers un point déterminé de la jungle brésilienne, déclara-t-il. La densité des migrations augmente dans une proportion notable au fur et à mesure qu'on approche de ce point. Nous avons demandé à l'Armée de l'Air de faire survoler la région et de nous adresser un rapport, mais il semble que les avions de type courant ne réussissent pas à parvenir jusque-là. L'air est littéralement rempli de... euh... de migrants.

— Mais ne pourrait-on envoyer des appareils de reconnaissance volant à haute altitude ? demanda Preston d'une voix que le surmenage de toute une semaine avait rendue rauque.

— On en a envoyé et on a fait photographier la région dans tous les sens. Mais ces photos ne montrent rien de particulièrement intéressant. »

Le bruit sourd avait repris et Sankey, les sourcils froncés, avait levé les yeux du rapport d'un intérêt douteux qu'il était en train de lire :

« La bibliothécaire Emma Thwart, âgée de cinquante et un ans, signale qu'un agresseur inconnu lui a lancé par-dessus un gros dictionnaire. Les photos ci-jointes montrent les contusions dont sont couvertes les épaules de Miss Thwart. Si... »

Il y avait eu alors un bruit de verre brisé et Sankey s'était levé d'un bond. Il était allé prendre un club de golf dans le placard et s'était dirigé à pas de loup vers la porte de la bibliothèque. Éteignant la lumière derrière lui, il avait glissé une main dans l'embrasure de la porte pour donner de la lumière dans la pièce. Puis il avait refermé la porte derrière lui d'un coup de pied en se précipitant dans la bibliothèque.

Celle-ci était vide. L'une des vitres des hautes fenêtres avait été brisée, mais celles-ci semblaient être restées fermées. Sankey avait remarqué qu'il manquait, sur l'une des étagères, quatre ou cinq albums reliés d'anciens périodiques et il s'était dit, en jetant un coup d'œil autour de lui, que ces pièces coûteraient cher à remplacer.

C'est alors qu'il avait senti quelque chose le frapper, très fort, à la nuque. Il était tombé en pensant, sans bien savoir pourquoi, aux photographies des épaules de Miss Thwart...

Ce fut le tour de Mr. Tone, de la Bibliothèque du Congrès, de prendre la parole.

« Il semble y avoir une corrélation entre les migrants et le taux d'accroissement des livres usagés – une corrélation négative, devrais-je ajouter, annonça-t-il d'un ton pompeux. « Ainsi, nous nous apercevons que ce sont les collections de livres rares qui sont le plus touchées et nous ne sommes pas surpris d'apprendre que les rayons « fins de série » des librairies s'épuisent rapidement. » Tout en parlant, il agitant des feuillets de statistiques polycopiés.

« Mais n'est-ce pas un fait que le taux des migrations a effectivement augmenté, Mr. Tone ? Et cela n'indique-t-il pas qu'il disparaît chaque jour de plus en plus de livres en tous genres ? » intervint Bâtes.

Tone passa une langue pâle sur ses lèvres parcheminées avant de répondre : « Si. Et il faut reconnaître que les livres qui disparaissent maintenant sont, de plus en plus, des livres usuels. Selon nos dernières estimations, la production de livres du monde entier sera épuisée le... (il vérifia un chiffre sur son carnet de notes) le 22 courant.

— C'est vendredi prochain, n'est-ce pas ? demanda Preston.

— Oui, je crois.

— Bon. Inscrivons donc sur les registres la date du vendredi 22 avril. »

Sankey n'avait pas eu l'impression de rester inconscient plus de quelques secondes. Pourtant, lorsqu'il était revenu à lui, tous les

volumes de périodiques de l'étagère avaient disparu. Il s'était remis debout à grand-peine, tenant toujours serré dans sa main le club de golf inutile et regardant autour de lui pour tenter de découvrir son agresseur.

Un bruit semblable au battement contre le sol des ailes d'un oiseau blessé s'était fait entendre derrière le bureau et, repoussant celui-ci, Sankey avait brandi son club.

Le premier tome de *La Décadence et la Chute de l'empire romain* de Gibbon voltigeait en tous sens, en agitant furieusement ses pages comme des éventails. La couverture était déchirée et même en partie arrachée – sans doute d'avoir brisé la vitre ou d'avoir assommé Sankey ! Ainsi, c'était cela qui avait permis aux périodiques de s'échapper ! Sankey avait tenté de se calmer pour ne pas faire monter sa tension, mais, brusquement, toutes ses pensées s'étaient concentrées sur ses doigts qui tenaient le club de golf. Sauvagement, il en avait frappé, à coups redoublés, l'objet qui voltigeait au-dessus du plancher, en le regardant se réduire peu à peu en charpie...

Les témoins, amateurs aussi bien qu'experts, avaient des opinions très arrêtées sur les causes des migrations. Alors que beaucoup des premiers donnaient des explications surnaturelles ou faisaient allusion aux rats quittant le navire en train de sombrer, la déformation professionnelle des seconds était à l'origine de bien des points de vue biscornus. Un psychologue affirmait que la psychose de la guerre froide et la tension causée par la vie moderne entraînaient des hallucinations collectives. Les gens, disait-il, détruisaient ou cachaient les livres sans le savoir.

Un météorologiste tentait de rattacher la migration à des troubles atmosphériques provoqués par l'activité des taches solaires. Même lorsque sa théorie d'un « vent spécial » fut reconnue inexacte, il s'obstina puérilement à la soutenir.

Bâtes, de la Commission Wildlife, hasarda l'opinion que les livres cherchaient à retourner à l'état de nature. « C'est logique, déclara-t-il. Ils viennent des arbres. Qui sait s'ils n'étaient pas conscients, ne fût-ce qu'à un faible degré chimique, de leurs origines ? Sans doute souhaitaient-ils ardemment retourner à la jungle et réalisent-ils maintenant ce souhait. »

Mr. Tone se demandait si les livres ne s'étaient pas sentis mal aimés et délaissés. « Ces manuels d'enseignement et tous ces livres éducatifs, disait-il, restent là des semaines, des mois, sans que personne les lise. Qu'éprouveriez-vous à leur place ? Le désir de vous suicider. Et c'est précisément ce qu'ils font : ils se détruisent comme des lemmings. Je me suis occupé de livres toute ma vie et je crois pouvoir dire que je suis particulièrement qualifié pour les comprendre. »

Sedley, de la N.A.S.A, expliqua comment les livres s'envolaient mais se refusa à donner une signification à cet envol. « Notre opinion, déclara-t-il, est que les livres transforment une petite partie de leur masse en énergie, selon un processus que nous ne connaissons pas encore, et qu'ensuite ils... battent de leurs couvertures comme un oiseau bat des ailes.

« Tout ce qui est plat peut voler : cela, nous sommes à même de le comprendre. Quand à savoir *pourquoi* les livres s'envolent, je ne me risquerai pas à émettre une opinion à ce sujet. Peut-être la Russie pourrait-elle répondre à cette question plus facilement que moi. Je n'en dirai pas davantage. »

Quand Sankey rentra chez lui, ce soir-là, Marian regardait une émission télévisée sur les migrations.

« Des millions d'annuaires téléphoniques survolent la Floride », lui annonça-t-elle d'un ton allègre.

Il ne jeta qu'un coup d'œil aux objets qui évoluaient avec grâce et lenteur dans le ciel, avant d'aller se coucher en se promettant de s'occuper des dernières dépositions de témoins dès qu'il aurait fait un somme.

Mais lorsqu'il se leva, tard dans la soirée, le coup qu'il avait reçu à la nuque le faisait beaucoup souffrir. Tandis qu'il s'efforçait d'examiner les rapports, il sentait sa vue se brouiller sous l'effet de la douleur et il ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille aux bruits sourds qui venaient de la bibliothèque.

Quand Marian entra lui souhaiter une bonne nuit, il lui dit d'un ton circonspect :

« Si tu veux un livre, ma chérie, je vais aller te le chercher : la bibliothèque n'est pas un endroit très sûr, ce soir.

— Oh ! grands dieux, non ! s'était-elle écriée. Je ne te laisserais pas entrer à nouveau dans cette pièce pour tout l'or du monde ! D'ailleurs, j'espère que je vais m'endormir de bonne heure : de grands événements sont annoncés pour demain, et je voudrais bien en être témoin.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il ? demanda Sankey.

— Il paraît qu'une immense volée de livres va passer au-dessus de la ville à midi. »

Sankey et Preston travaillèrent à la rédaction de leur rapport pendant deux heures seulement. À onze heures et demie, ils étaient sur le toit du palais de justice, jumelles en main. Le nuage noir qui pointait à l'horizon était, affirma Preston, l'avant-garde du troupeau. Sankey abaissa ses jumelles vers la foule massée sur le trottoir.

« Quelle atmosphère de fête ! s'écria-t-il. Tous ces gens ont l'air de

s'être rassemblés pour assister à une parade ! » Tout en faisant cette remarque, il se rendit compte que lui aussi éprouvait une sensation de joie : inexplicablement, l'air paraissait chargé d'effluves euphoriques. Cherchant à analyser ses sentiments, il se trouva ridicule. Qu'était-il donc venu voir ? Il aurait dû rentrer et se remettre au travail ! Mais il resta à sa place, sur le toit.

Au-dessous de lui la circulation était bloquée partout et les piétons affluaient de toutes les directions. Beaucoup de conducteurs, renonçant à aller plus loin, avaient arrêté leur moteur et étaient montés sur le toit de leur voiture pour assister au spectacle. Ça et là, on voyait des gens se promener en tenant sous le bras des livres qu'ils lâcheraient bientôt pour voir si ceux-ci se joindraient au troupeau volant. Des camelots distribuaient aux passants des livres brochés.

« Les voici ! » cria soudain Harry Preston avec un sursaut. Le nuage approchait et Sankey distinguait maintenant chacun de ses composants. Grâce à ses jumelles, il voyait nettement les livres qui venaient en tête et qui, frappant fortement l'air de leurs couvertures, s'élevaient dans un héroïque effort pour entraîner à leur suite le reste du troupeau. C'étaient de gros et lourds registres et, d'après leur formation en triangle, Sankey estima que les livres qui venaient derrière eux devaient être des encyclopédies. Leur nombre était difficile à évaluer : il y en avait peut-être dix mille, peut-être un million... Quelque part au-dessous de lui, une vitre vola soudain en éclats : une série de manuels de jurisprudence s'élevaient en une paresseuse spirale, en battant lourdement l'air de leurs épaisses couvertures.

Des myriades de volumes de toutes sortes suivaient, groupés tantôt par couleurs, tantôt par âges. Sankey remarqua un gigantesque recueil de cantiques dont les pages de parchemin s'ouvraient vers le bas, laissant voir des notes noires et carrées grandes chacune comme une main humaine. Ce recueil était accompagné d'une multitude de minuscules psautiers ou de livres d'heures – à cette distance, il ne pouvait les distinguer assez nettement – qui planaient dans l'azur comme des chérubins. Juste derrière eux venaient, en rangs serrés, des manuels scolaires aux couvertures grises qui agitaient à l'unisson leurs pages ternes et sans images. De vieux livres de médecine aux brillantes illustrations volaient au-dessus d'eux, en secouant leurs feuilles trempées par une récente averse. Ils étaient suivis de minces volumes de poésie, reliés de cuir vert ou de toile bleue. Sankey fut surpris de constater qu'il fallait à ces légers volumes autant d'efforts qu'aux autres pour se maintenir en l'air. Derrière eux voltigeaient de magnifiques livres de cuisine à feuillets mobiles et des revues illustrées aux vives couleurs.

Il y avait, rassemblées là, toute la littérature, toute la philosophie,

toutes les sciences modernes et anciennes, en un mot la somme de toute la pensée écrite. Sankey braqua ses jumelles vers les livres qui passaient le plus près de lui pour tenter d'en déchiffrer les titres et put distinguer les *Pensées* de Pascal, à couverture bleu indigo ; *Les Brins d'herbe* de Whitman, en vert olive ; un *Rembrandt* couleur d'ambre ; *Comment j'élève mon colley*, en blanc ; une petite Bible de poche à couverture noire. Les derniers vestiges de la civilisation humaine défilaient sous ses yeux : annuaires, livres de comptes, agendas, carnets d'adresses, livres à couverture violette empruntés à des bibliothèques. Ils voltigeaient comme des papillons multicolores dans le ciel qu'obscurcissaient des myriades de volumes semblables à eux : les romans à bon marché voisinaient avec le *Tractacus Logico-Philosophicus*, Voltaire avec saint Thomas d'Aquin, Rabelais avec Elizabeth Barrett Browning...

Maintenant, les gens, massés sur le trottoir tenaient leurs livres posés sur leurs avant-bras et les soulevaient pour leur faire prendre leur vol. Bientôt, dans un long clappement de pages frappant les unes contre les autres, ces milliers de livres s'élevèrent dans l'air pour se joindre au troupeau.

« Je voudrais bien avoir quelque chose à envoyer, moi aussi ! dit Sankey en élevant la voix pour dominer le vacarme.

— Si nous lançons nos carnets de chèques ? » proposa Preston.

Et les deux hommes aux cheveux gris allèrent chercher leurs carnets de chèques pour les lancer avec solennité dans les airs. Les carnets planèrent un moment gauchement, puis se mirent à battre vigoureusement de leurs ailes grisâtres.

« Nous devrions trouver autre chose, dit Preston.

— Pourquoi pas le brouillon de notre rapport ?

— C'est vrai ! Qui donc, maintenant, pourrait bien s'intéresser à la lecture d'un *Rapport sur la migration du matériel éducatif* ? »

Ils prirent dans la serviette de Preston le rapport à demi terminé et le balancèrent un moment au-dessus de la gouttière. Une pince à ressort maintenait les pages ensemble, pour en faire une sorte de livre. Sankey pensa que cela pourrait aller.

« À toi », dit-il en reculant un peu.

Preston, avec le geste d'un lanceur de poids, prit le paquet de feuilles, le souleva et le lança de toutes ses forces. Le rapport piqua en avant, feuilles refermées, et parut sur le point de tomber à terre. Puis, juste au moment où Sankey poussait un grognement de dépit, le paquet déploya de nouveau ses feuilles, quelques étages plus bas que les deux hommes, et il se mit à voler.

Il s'éleva rapidement dans l'air, magnifique tache blanche se détachant contre le fond sombre du nuage. À travers les jumelles, Sankey le regarda rejoindre ses pareils et prendre avec eux son vol vers

le sud. Bientôt il disparut à sa vue.

Traduit par DENISE HERSANT.
A report on the migrations of educational materials.

LE SOULIER QUI TROUVA CHAUSSURE À SON PIED

par Philip K. Dick

Inutile de rappeler que pour qu'il y ait science – même en science-fiction – il faut au moins un scientifique. Le savant plus ou moins fantasque, déséquilibré, misanthrope ou distrait est apparu en science-fiction bien avant que celle-ci ne reçoive son nom. Son espèce n'est pas éteinte. Cependant, ses continuateurs ont plus tendance à semer le désordre que la mort, même lorsque leur audace de novateurs les amène à utiliser des découvertes qui pourraient avoir des conséquences bouleversantes – comme c'est le cas ici avec le Principe d'Irritation Suffisante.

J'AI quelque chose à vous montrer », me dit le docteur Labyrinth. D'un air très grave, il tira une boîte d'allumettes de la poche de son veston. Il la tenait étroitement et ne la quittait pas des yeux.

« Vous êtes sur le point de voir la chose la plus capitale de la science moderne. Le monde va trembler et frémir.

— On peut voir ? » dis-je.

Il était tard, passé minuit. Au-dehors, la pluie tombait dans les rues désertes. Je regardai le docteur Labyrinth ouvrir précautionneusement, à peine d'une petite fente, la boîte d'allumettes au moyen de son pouce. Je me penchai pour regarder.

Dans la boîte d'allumettes se trouvait un bouton de cuivre et rien d'autre si ce n'est un brin d'herbe séché et ce qui me sembla être une miette de pain.

« Il y a bien longtemps que les boutons ont été inventés, dis-je. Je ne vois pas ce qu'il y a là d'extraordinaire. »

Je tendis la main pour toucher le bouton, mais Labyrinth retira vivement la boîte, en fronçant les sourcils d'un air furieux.

« Ce bouton, dit-il, n'est pas un bouton comme les autres. »

Et regardant fixement son bouton, il lui ordonna :

« Vas-y ! Vas-y ! » Il le poussa du doigt. « Vas-y ! »

Je le regardais faire avec perplexité.

« Labyrinth, j'aimerais bien avoir une explication de ce qui se passe. Vous arrivez chez moi au beau milieu de la nuit, vous m'exhibez un bouton dans une boîte à allumettes et... »

Labyrinth se laissa aller contre le dos du divan, effondré par son échec. Il referma la boîte et, résigné, la remit dans la poche.

« Il est inutile de se leurrer, dit-il. Je n'ai pas réussi. Le bouton est mort. Il n'y a plus d'espoir.

— Est-ce tellement inouï ? Qu'attendiez-vous de ce bouton ?

— Apportez-moi quelque chose. » Le regard désespéré de Labyrinth faisait le tour de la pièce. « Apportez-moi... apportez-moi du vin.

— Si vous voulez, toubib, dis-je en me levant. Mais vous savez ce que le vin fait aux gens. »

J'allai à la cuisine et remplis deux verres de xérès. Je les rapportai et lui en passai un. Nous sirotâmes pendant quelques instants.

« J'aimerais cependant que vous me mettiez au courant. »

Le docteur posa son verre, hochant la tête d'un air vague. Il croisa les jambes et prit sa pipe. Après l'avoir allumée, il regarda une fois de plus prudemment à l'intérieur de la boîte à allumettes, puis il poussa un soupir et la remit dans sa poche.

« C'est inutile, dit-il. L'« Animateur » ne fonctionnera jamais, le Principe en lui-même est faux. Naturellement, je vous parle du Principe d'Irritation Suffisante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Voici comment j'ai découvert ce Principe. Un jour, sur la plage, j'étais assis sur un rocher. Le soleil brillait et il faisait très chaud. Je transpirais et n'étais pas du tout à mon aise. Subitement un caillou à côté de moi se leva et partit en rampant. La chaleur du soleil l'avait gêné.

— Vraiment ? Un caillou ?

— Et aussitôt je réalisai le Principe d'Irritation Suffisante. Voici quelle était l'origine de la vie. Il y a une éternité de cela, dans le passé le plus obscur, un bout de matière inanimée avait été tellement irrité par quelque chose qu'il avait quitté l'endroit où il se trouvait, poussé par l'indignation. Et je vis l'œuvre à laquelle je devais consacrer ma vie : découvrir l'irritant parfait, suffisamment exaspérant pour donner la vie à la matière inanimée, et l'incorporer dans une machine pratique. La machine qui en ce moment se trouve sur le siège arrière de ma voiture, s'appelle l'« Animateur ». Mais elle ne fonctionne pas. »

Nous gardâmes le silence pendant quelques instants. Je sentais mes yeux se fermer doucement.

« Dites donc, toubib, commençais-je à dire, ne croyez-vous pas qu'il serait l'heure de... »

Le docteur Labyrinth bondit brusquement sur ses pieds.

« Vous avez raison, déclara-t-il. Il est temps que je parte. Et c'est ce que je vais faire. »

Il se dirigea vers la porte. Je le rattrapai.

« Quant à cette machine, lui dis-je, n'abandonnez pas tout espoir. Peut-être arriverez-vous à la faire fonctionner une autre fois.

— La machine ? répéta-t-il en fronçant les sourcils. Ah ! oui ! l'« Animateur ». Eh bien, si vous voulez, je vous le vends pour cinq dollars. »

Je restai bouche bée. Il y avait quelque chose de tellement désespéré en lui que je n'avais nulle envie de rire.

« Pour combien ? dis-je.

— Je vais l'apporter ici. Attendez-moi. »

Il sortit, descendit les marches du perron et longea l'allée obscure. Je l'entendis ouvrir la portière de sa voiture, puis grogner et marmonner.

« Attendez-moi, je viens ! » m'écriai-je.

J'accourus auprès de lui. Il se débattait avec une grande boîte carrée, essayant de la sortir de sa voiture. Je saisis un des côtés de la boîte et ensemble nous la transportâmes dans la maison. Nous la posâmes sur la table de la salle à manger.

« C'est donc ça, l'« Animateur », dis-je. On dirait un de ces poêles hollandais.

— Mais c'en est un, ou tout au moins c'en était un. L'« Animateur » émet un rayon de chaleur irritant. Mais je ne veux plus jamais en entendre parler. »

Je sortis mon portefeuille.

« Entendu. Si vous tenez absolument à le vendre, autant que ce soit moi qui l'achète. »

Je lui donnai l'argent et il le prit. Il m'expliqua le fonctionnement, me montra où placer la matière inanimée, m'indiqua comment régler les cadrans et les appareils de mesure, puis, sans le moindre avertissement, il mit son chapeau et partit.

J'étais seul avec mon nouvel « Animateur ». Tandis que je le regardais encore, ma femme descendit vêtue de son peignoir de bain.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Regarde-toi, tes souliers sont trempés. As-tu été dehors, dans le ruisseau ?

— Pas tout à fait. Regarde ce poêle. Je viens de le payer cinq dollars. Il anime les choses. »

Joan continuait à fixer mes souliers du regard.

« Il est une heure du matin. Mets tes souliers dans ton fourneau et viens te coucher,

— Mais tu ne te rends pas compte...

— Mets tes souliers dans ce fourneau, dit Joan, déjà dans l'escalier. M'entends-tu ?

— Bon. Bon », dis-je.

Il revint le lendemain à l'heure du petit déjeuner. Alors que j'étais assis, regardant d'un air maussade une assiette d'œufs froids au bacon, la sonnette de la porte d'entrée se mit à vibrer furieusement.

« Qui cela peut-il être ? » demanda Joan.

Je me levai, longuai le couloir, passai dans le living-room et ouvris la porte.

« Labyrinth ! » m'écriai-je.

Son visage était blême et il avait de grands cernes sous les yeux.

« Tenez, voici vos cinq dollars, dit-il. Je viens reprendre mon Animateur. »

J'étais éberlué

« Entendu, toubib. Entrez, je vais vous le chercher. »

Il entra et s'arrêta, trépignant d'impatience. J'allai chercher l'Animateur. Il était encore tiède. Labyrinth me regardait alors que je le lui apportais.

« Posez-le là, dit-il. Je tiens à m'assurer qu'il ne lui est rien arrivé. »

Je le posai sur la table et le docteur l'examina amoureusement, soigneusement. Il ouvrit la porte et regarda à l'intérieur.

« Il y a un soulier là-dedans, dit-il.

— Il devrait y en avoir deux, lui répondis-je en me souvenant subitement de la veille. Mon Dieu ! J'y avais mis mes souliers à sécher.

— Les deux ? Je n'en vois qu'un. »

Joan arriva, venant de la cuisine.

« Bonjour, toubib, dit-elle. Quel bon vent vous amène si tôt ? »

Labyrinth et moi, nous nous regardions les yeux ronds.

« Un seul ? » demandai-je.

Je me penchai pour regarder. À l'intérieur il n'y avait qu'un seul soulier boueux, bien sec à présent après sa nuit dans l'« Animateur Labyrinth ». Un seul soulier... mais j'en avais placé deux dans l'appareil. Où était l'autre ?

Je me retournai, mais l'expression sur le visage de Joan me fit oublier ce que j'étais sur le point de dire. Elle fixait le plancher, horrifiée, la bouche ouverte.

Quelque chose de petit et de brun y bougeait, se glissant vers le divan, avant de disparaître dessous. Je n'avais fait que l'entrevoir, un éclair passager de mouvement, mais je savais ce que c'était.

« Oh ! Mon Dieu ! s'exclama Labyrinth. Tenez, prenez vos cinq dollars. » Il poussa un billet de banque dans mes mains. « Maintenant, je tiens vraiment à le remporter.

— Une minute, dis-je. Aidez-moi. Il nous faut attraper ce sacré machin avant qu'il sorte. »

Labyrinth traversa la pièce et ferma la porte de la salle à manger.

« C'est allé sous le divan. » Il s'accroupit et regarda sous le meuble.
« Je crois le voir. Avez-vous une canne ou quelque chose ?

— Laissez-moi partir d'ici ! s'écria Joan. Je ne veux pas avoir affaire à ça !

— Tu ne peux pas sortir en ce moment », lui dis-je. J'arrachai une tringle de rideau à la fenêtre et en retirai le rideau. « Nous pouvons nous servir de ça. » Je rejoignis Labyrinth sur le plancher. « Je vais le déloger, mais il vous faudra m'aider à le rattraper. Si nous n'agissons pas rapidement, nous ne le reverrons jamais. »

Je poussai le soulier du bout de la tringle. Il battit en retraite, se pressant contre le mur. Je pouvais très bien le distinguer, un petit tas brun, tout ramassé sur lui-même et silencieux, comme quelque animal sauvage aux abois échappé de sa cage. Cela me donna une curieuse sensation.

« Je me demande ce qu'on va en faire ? murmurai-je. Où diable le fourrer ?

— On pourrait peut-être le mettre dans un tiroir du bureau ? suggéra Joan en regardant autour d'elle. Je vais enlever les papiers.

— Le voilà qui file ! »

Labyrinth se releva aussi vite que possible. Le soulier était sorti, s'enfuyant précipitamment. Il traversa la pièce en direction du grand fauteuil. Avant qu'il ait pu se glisser dessous, Labyrinth réussit à saisir un de ses lacets. Le soulier se démena et tira en tous sens, essayant de se libérer, mais le vieux docteur tenait bon, et il l'empoigna fermement.

Ensemble, nous le plaçâmes dans le tiroir du bureau et refermâmes celui-ci. Nous poussâmes un soupir de soulagement.

« Voilà qui est fait ! » dit Labyrinth. Il nous sourit bêtement. « Comprenez-vous ce que ceci signifie ? Nous avons réussi ! Nous avons réellement réussi ! L'« Animateur » a fonctionné. Mais je me demande pourquoi ça n'a pas marché pour le bouton ? »

— Le bouton est en cuivre, dis-je, et le soulier c'est de la peau et de la colle animales. Quelque chose de naturel. En outre, il était mouillé. »

Nous regardâmes vers le tiroir.

« Dans ce bureau, proféra le docteur Labyrinth, se trouve la chose la plus capitale de toute la science moderne.

— Le monde tremblera et frémira, terminai-je. Je sais. Eh bien, vous pouvez considérer le soulier comme vous appartenant. » Je saisis la main de Joan. « Je vous donne le soulier avec votre Animateur.

— Parfait, dit Labyrinth en hochant la tête. Mais surveillez-le bien, ne le laissez pas filer. » Il se dirigea vers la porte d'entrée. « Il faut que j'aille trouver des gens compétents, des personnes qui...

— Ne pourriez-vous pas l'emporter avec vous ? demanda Joan nerveusement.

Près de la porte, Labyrinth marqua un temps d'arrêt.

« Non, surveillez-le bien, c'est la preuve. La preuve que l'« Animateur » fonctionne. Le Principe d'Irritation Suffisante. »

Il descendit l'allée à pas pressés.

« Eh bien ? demanda Joan. Que fait-on maintenant ? Vas-tu réellement rester ici à le surveiller ? »

Je consultai ma montre.

« Il me faut partir à mon travail.

— Eh bien, moi, je refuse de le surveiller. Si tu sors, je sors avec toi. Je ne resterai pas ici pour tout l'or du monde.

— Il ne risque rien dans ce tiroir, dis-je. Je crois que nous pouvons sans danger l'y laisser pour un moment.

— Je vais aller voir ma mère. Je te retrouverai en ville ce soir et nous reviendrons ensemble.

— En as-tu vraiment aussi peur que ça ?

— Il me déplaît. Il a quelque chose qui n'est pas catholique.

— Mais ce n'est qu'un vieux soulier ! »

Joan eut un mince sourire.

« N'essaie pas de me faire prendre des vessies pour des lanternes, dit-elle. Il n'y a jamais eu de soulier pareil à celui-ci. »

Ce soir-là elle me retrouva en ville après mon travail et nous dînâmes dehors. À notre retour, je garai ma voiture dans l'allée. Puis, nous remontâmes lentement jusqu'à la maison.

Sur le perron Joan s'arrêta.

« Faut-il vraiment que nous rentrions ? Ne pourrions-nous pas aller au cinéma ou ailleurs ? »

— Non, il faut rester ici. Je suis curieux de voir comment il est. Je me demande ce qu'il nous faudra lui donner à manger ? »

Je mis la clef dans la serrure et ouvris la porte d'entrée. Quelque chose me passa entre les jambes à toute vitesse, volant presque au ras de l'allée, avant de disparaître dans les buissons.

« Qu'est-ce que c'était ? murmura Joan, frappée de stupeur.

— Je crains de le deviner. »

Je courus vers le bureau. En effet, le tiroir était grand ouvert. Le soulier avait réussi à s'échapper.

« Eh bien voilà ! dis-je. Je me demande ce que nous allons raconter au toubib.

— Tu pourrais peut-être le rattraper », suggéra

Joan. Elle ferma la porte d'entrée sur nous-, « Ou bien tu pourrais en animer un autre. Essaie de le faire avec celui qui te reste. »

Je secouai la tête.

« Il n'a pas répondu au traitement cette nuit. La nature est une chose bien étrange. Certains objets ne réagissent pas. Mais peut-être pourrions-nous... »

Le téléphone sonna. Nous nous regardâmes. Cette sonnerie avait quelque chose de terrifiant.

« C'est lui, dis-je en prenant le récepteur.

— Labyrinth à l'appareil, dit une voix familière. Je passerai à la première heure demain matin. Ils viendront avec moi. Nous prendrons des photos. Ça fera des articles sensationnels. Jenkins, du laboratoire...

— Écoutez, toubib... commençai-je.

— On bavardera plus tard. J'ai mille choses à faire. Je vous verrai demain matin. »

Il raccrocha.

« Était-ce le docteur ? » demanda Joan.

Je regardai le tiroir ouvert et vide.

« Oui. C'était bien lui. »

Je me dirigeai vers le placard du couloir et enlevai mon pardessus. Brusquement, j'éprouvai une impression bizarre. Je m'arrêtai et me retournai. Quelque chose m'observait. Mais quoi ? Je ne voyais rien. Cela me donna le frisson.

« Que diable ! » dis-je.

Je haussai les épaules et suspendis mon pardessus. Au moment où je m'apprêtais à retourner au living-room je crus voir, du coin de l'œil, quelque chose bouger.

« Zut ! fis-je.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh ! rien. Rien du tout. »

Je regardai tout autour de moi, mais je ne vis rien d'anormal. Il y avait la petite bibliothèque, les tapis, les tableaux aux murs, tout comme d'habitude, mais quelque chose avait certainement bougé.

J'entrai au living-room. L'« Animateur » était sur la table. En passant à côté, je sentis une bouffée de chaleur. Il était toujours allumé et la porte en était ouverte. Je tournai le commutateur et la lumière du cadran s'éteignit. L'avions-nous laissé allumé toute la journée ? J'essayai de me souvenir, mais n'arrivai pas à acquérir une certitude.

« Il nous faut retrouver le soulier avant la tombée de la nuit », dis-je.

Nous cherchâmes partout, sans rien trouver. Chaque centimètre de la cour, du jardin, chaque buisson, le dessous de la haie, furent examinés par nous, nous fîmes même une inspection du sous-sol, sans le moindre succès.

Lorsque la lumière fut devenue trop faible pour nous permettre de voir, nous allumâmes la lumière du perron et continuâmes nos recherches encore pendant un certain temps. Finalement j'abandonnai. Je revins jusqu'au perron et m'assis sur les marches.

« C'est inutile, dis-je. Rien que sous la haie il y a des milliers de cachettes et pendant que nous regardons à un bout il peut filer par l'autre. Nous sommes battus. Il nous faut bien en convenir.

— Peut-être est-ce préférable ainsi », déclara Joan.

Je me levai.

« Nous laisserons la porte d'entrée ouverte cette nuit. Il reste une petite chance pour qu'il revienne à la maison. »

Nous la laissâmes ouverte, mais le lendemain matin, lorsque nous descendîmes au rez-de-chaussée, la maison était silencieuse et vide. Je sus immédiatement que le soulier n'était pas revenu. Je fouinai de-ci, de-là, examinant l'état des lieux. Dans la cuisine des coquilles d'œufs avaient été jetées à côté de la poubelle. Ainsi le soulier était revenu dans la nuit mais, après s'être servi, il était reparti.

Je fermai la porte d'entrée et nous restâmes debout l'un en face de l'autre, à nous regarder en silence.

« Le toubib va arriver incessamment, dis-je. Je crois que je ferais mieux de téléphoner au bureau pour les prévenir que j'arriverai en retard. »

Joan toucha l'« Animateur ».

« C'est donc cet appareil qui a fait cela. Je me demande si ça se reproduira jamais. »

Nous sortîmes et cherchâmes encore pendant un certain temps, remplis d'espoir. Mais rien ne bougeait sous les buissons, absolument rien.

« Et voilà ! dis-je, en levant les yeux. Tiens, voici une voiture qui arrive. »

Une Plymouth noire s'arrêta devant la maison. Deux hommes d'un certain âge en descendirent et prirent l'allée, se dirigeant vers nous tout en nous dévisageant avec curiosité.

« Où est Rupert ? demanda l'un d'eux.

— Qui ? Voulez-vous dire le docteur Labyrinth ? Je suppose qu'il ne va pas tarder à arriver.

— C'est à l'intérieur ? demanda l'homme. Je suis Porter, de l'Université. Me permettez-vous d'y jeter un coup d'œil ?

— Vous feriez mieux d'attendre, dis-je, mal à l'aise. Attendez que le docteur soit arrivé. »

Deux autres voitures se rangèrent devant la maison. D'autres hommes d'un certain âge en sortirent et remontèrent l'allée en murmurant et en bavardant entre eux.

« Où est l'« Animateur » ? me demanda un vieux bonhomme aux cheveux en broussaille. Jeune homme, menez-nous vers la pièce à conviction. »

— La pièce à conviction est à l'intérieur, dis-je. Si vous voulez voir l'« Animateur », vous n'avez qu'à entrer. »

Ils entrèrent à la queue leu leu suivis de Joan et de moi. Debout autour de la table, ils scrutèrent la boîte carrée, le poêle hollandais, en parlant avec animation.

« C'est ça ! s'écria Porter. Le Principe de l'Irritation Suffisante deviendra...

— Des balivernes, l'interrompit un autre. C'est absurde. Je veux voir ce chapeau ou ce soulier ou je ne sais quoi.

— Vous le verrez, dit Porter. Rupert sait parfaitement ce qu'il fait. Vous pouvez en être certain. »

Ils se mirent à discuter, citant des autorités, des dates et des lieux. D'autres voitures arrivaient, et parmi elles des voitures de presse.

« Oh ! mon Dieu ! m'exclamai-je. Le docteur en mourra.

— Eh bien, il n'aura qu'à leur dire exactement ce qui s'est passé, dit Joan. Les informer de la fuite de l'objet.

— C'est nous qui allons le faire et non pas lui. C'est nous qui l'avons laissé partir.

— Je n'ai jamais rien eu à voir dans toute cette histoire. Dès le début je n'ai jamais aimé cette paire de chaussures. Ne te souviens-tu pas que je voulais à tout prix que tu prennes cette autre paire acajou. »

J'ignorai Joan. Le nombre d'hommes d'un certain âge s'assemblant sur la pelouse croissait continuellement. Ils étaient là, bavardant et discutant. Tout à coup je vis la petite Ford bleue de Labyrinth s'arrêter devant chez nous et je perdis courage. Il était venu, il était là et, d'ici un instant, nous allions être obligés de tout lui raconter.

« Je ne peux pas l'affronter, dis-je à Joan. Filons par-derrière. »

À la vue de Labyrinth, tous les savants se mirent à sortir de la maison, faisant cercle autour de lui sur la pelouse. Joan et moi nous nous regardâmes. À part nous deux, il n'y avait personne dans la maison. Je fermai la porte d'entrée. Des bruits de conversations filtraient à travers les fenêtres, Labyrinth exposait son Principe d'Irritation Suffisante. D'une minute à l'autre, il allait entrer et exiger son soulier.

« Eh bien, c'est sa faute. Il n'avait qu'à ne pas nous le laisser », dit Joan.

Elle prit un magazine et se mit à le feuilleter.

Labyrinth me fit un signe de la main à travers la fenêtre. Son visage de vieillard était illuminé de sourires. J'agitai la main sans conviction. Ensuite, je m'assis auprès de Joan.

Le temps passait. Je fixais le plancher. Que pouvions-nous faire ? Rien d'autre qu'attendre, attendre que le docteur rentre triomphalement dans la maison, entouré de savants, d'érudits, de reporters, d'historiens, et réclame la preuve de sa théorie : le soulier. Toute la vie de Labyrinth, la preuve de son Principe, de l'« Animateur », de tout, reposait sur mon vieux soulier.

Et ce sacré soulier était parti. Il était quelque part là dehors !

« Cela ne va pas tarder à présent », dis-je.

Nous attendîmes sans parler. Au bout d'un moment, je remarquai

une chose étrange : le brouhaha des voix à l'extérieur s'était estompé. J'écoutai, mais n'entendis rien.

« Eh bien, dis-je, je me demande pourquoi ils n'entrent pas ? »

Le silence persistait. Que se passait-il ? Je me levai, allai ouvrir la porte d'entrée et regardai au-dehors.

« Que se passe-t-il ? demanda Joan. Vois-tu le soulier ?

— Non, répondis-je, je n'y comprends plus rien. »

Ils étaient tous là, dans le silence le plus complet, à regarder quelque chose au sol, sans qu'aucun d'eux ne prononce une parole. J'étais stupéfait. Je n'arrivais pas à comprendre.

« Que se passe-t-il ? demandai-je à mon tour.

— Allons voir. »

Nous descendîmes lentement les marches et nous dirigeâmes vers la pelouse. Après avoir joué des coudes, nous réussîmes à parvenir jusqu'au premier rang du groupe.

« Mon Dieu ! m'écriai-je. Mon Dieu ! »

Un étrange petit cortège traversait la pelouse, se faufilant à travers le gazon. Deux souliers : mon vieux soulier brun et, juste devant lui ouvrant la marche, une autre chaussure, une minuscule mule blanche à talon haut. Je la regardai les yeux ronds. Je l'avais déjà vue quelque part.

« C'est à moi ! » s'écria Joan. Tous les yeux se tournèrent vers elle. « C'est une de mes mules...

— Plus maintenant », dit Labyrinth. Son vieux visage était pâle d'émotion. « Elle est au-delà de nous, pour l'éternité.

— Stupéfiant ! dit un des savants. Regardez-les. Observez le comportement de la femelle. »

La petite mule blanche précédait soigneusement mon vieux soulier de quelques centimètres, l'engageant à le suivre d'un air de Sainte-Nitouche. Lorsque mon vieux soulier l'approchait, elle reculait, se mouvant en demi-cercle. Tous deux s'arrêtèrent pendant un instant, se considérant l'un l'autre. Puis tout d'un coup, mon vieux soulier se mit à sautiller alternativement sur un talon et sur sa pointe. Ensuite, avec une dignité très solennelle, il dansa autour de l'autre jusqu'à ce qu'il soit revenu à son point de départ.

La mule fit un léger bond, puis se remit en mouvement, lentement, avec hésitation, laissant presque mon soulier la rattraper avant de poursuivre sa route.

« Ceci implique un sens des mœurs très développé, dit un vieux monsieur. Peut-être même une inconscience raciale. Ces souliers suivent un rituel immuable, probablement séculaire...

— Labyrinth, que signifie ceci ? dit Porter. Voulez-vous nous l'expliquer ?

— Donc voilà ce qui s'est passé, murmurai-je. Pendant que nous

étions dehors, le soulier l'a sortie du placard et a fait agir l'« Animateur » sur elle. Je savais bien que quelque chose m'observait hier soir. La mule se trouvait encore dans la maison.

— Et c'est pour cela que le soulier a branché l'« Animateur », dit Joan. Elle renifla. « Après tout, cela n'a rien d'extraordinaire. »

Les deux souliers avaient presque atteint la haie, la mule blanche toujours juste hors de portée des lacets du soulier brun. Labyrinth se dirigea vers eux.

« Ainsi, messieurs, vous êtes à même de constater que je n'avais rien exagéré. Ceci est un grand moment scientifique : celui de la création d'une race nouvelle. Peut-être, lorsque l'humanité sera tombée en ruine, que la société aura été détruite, cette nouvelle forme de vie... »

Il essaya de se saisir du soulier, mais au même instant le soulier femelle disparut dans la haie, reculant dans les ténèbres du feuillage. D'un seul bond, le soulier brun s'élança à sa suite. Il y eut un bruissement, puis un silence complet s'établit.

« Je rentre à la maison, dit Joan en s'éloignant.

— Messieurs, déclara Labyrinth, le visage un peu rouge, ceci est incroyable. Nous sommes témoins d'un des événements les plus profonds et les plus riches de portée de la science.

— Je dirais : nous en sommes *presque* témoins », le repris-je pudiquement.

The short happy life of the brown Oxford.

COCHON TIRELIRE

par Henry KUTTNER

Apparenté au savant bizarre, l'inventeur d'infinie ressource et sagacité s'est lui aussi manifesté de bonne heure en science-fiction. Sous des apparences qui variaient d'un récit à l'autre, il anima tout l'âge héroïque de la science-fiction à gadgets. Il créait par exemple des désintégrateurs, des écrans contre désintégrateurs, des rayonnements capables d'annihiler les écrans contre désintégrateurs, des ondes qui neutralisaient les rayonnements capables d'annihiler les écrans contre désintégrateurs... Rien ne l'arrêtait, pas même la commande d'un coffre-fort doté de réflexes d'autodéfense.

BALLARD se faisait voler ses diamants aussi vite qu'il parvenait à en fabriquer de nouveaux. Les compagnies d'assurances avaient depuis longtemps renoncé à lui, le considérant comme un client à haut risque. Les agences de détectives privés étaient trop heureuses de lui offrir leurs services, mais comme il se faisait de toute façon voler ses diamants, ce n'était que de l'argent jeté par la fenêtre. Ça ne pouvait plus durer. La fortune de Ballard était fondée sur les diamants et la valeur des pierres varie en fonction inverse de leur quantité et de leur disponibilité. En près de dix ans, au rythme actuel des vols, les blanc-bleu sans gaires auraient pratiquement perdu toute valeur.

« C'est donc d'un coffre-fort parfait que j'ai besoin », dit Ballard, qui sirotait une liqueur. Il regardait fixement Joe Gunther, lequel se contentait de sourire, assis de l'autre côté de la table.

« Fort bien, fit Gunther. Et alors ?

— Vous êtes technicien. Réfléchissez-y. Pour quoi est-ce que je vous paie ?

— Vous me payez pour faire des diamants et ne dire à personne que je sais les faire.

— Je déteste les gens paresseux, laissa tomber Ballard. Vous êtes sorti premier de la promotion 1990 de l'Institut. Et qu'avez-vous fait depuis ?

— Je me suis adonné à l'hédonisme, répondit Gunther. Pourquoi me

tuerais-je au travail, alors que je peux avoir tout ce que je veux rien qu'en fabriquant des diamants pour vous ? Que peut-on souhaiter ? La sécurité, la liberté, les moyens de satisfaire ses désirs ? J'ai obtenu tout cela. En trouvant simplement une formule pour la Pierre Philosophale. Dommage que Cain n'ait jamais soupçonné les potentialités de son invention. Dommage pour lui ; mais tant mieux pour moi.

— Fermez-la », fit Ballard, doucement mais fermement.

Gunther eut un sourire et parcourut du regard la gigantesque salle à manger. « Personne ne peut nous entendre. » Il était légèrement ivre. Une mèche de cheveux sombres, raides, lui tombait sur le front ; son visage étroit et anguleux arborait une expression narquoise. « D'ailleurs, j'aime parler. Ça me fait mesurer que je suis un type aussi important que vous. C'est bon pour mon moral.

— Eh bien, parlez. Quand vous aurez fini, je dirai ce que j'ai à dire. »

Gunther avala un peu de son brandy. « Je suis un hédoniste, et j'ai un Q. I. élevé. Lorsque j'obtins mon diplôme, je me mis à chercher le meilleur moyen d'entretenir Joe Gunther sans travailler. Construire quelque chose de nouveau à partir de rien du tout prend beaucoup de temps. Le meilleur système consiste à découvrir une structure existante et à y ajouter quelque chose de plus. *Ergo*, le Bureau des Brevets. J'y passai deux ans, à chercher dans les dossiers la solution à mon problème. Je la trouvai dans la formule de Cain. Il ne savait pas ce que c'était. Une théorie de la thermodynamique, à ce qu'il croyait. Il ne se rendit jamais compte qu'il aurait pu fabriquer des diamants rien qu'en développant un tout petit peu son idée. C'est ainsi, conclut Gunther, que la formule était enterrée depuis vingt ans au Bureau des Brevets lorsque je la découvris. Et que je vous la vendis, à la condition que je fermais mon bec et que je laisserais le monde croire que vos diamants étaient vrais.

— C'est tout ? demanda Ballard.

— Oui.

— Pourquoi faut-il que vous ressassiez ce qui est évident au rythme d'une fois par mois en moyenne ?

— Pour que vous n'oubliiez pas, fit Gunther. Vous me tueriez, si vous osiez. Votre secret serait alors parfaitement gardé. J'imagine que vous envisagez de temps à autre une méthode pour vous débarrasser de moi, ce qui fausse votre jugement. Vous êtes bien capable de vous emballer, de me faire tuer, et de ne découvrir qu'ensuite votre erreur. Après ma mort, la formule sera rendue publique et tout le monde pourra fabriquer des diamants. Que ferez-vous, alors ? »

Ballard déplaça son corps massif, plissa les yeux et referma ses grandes mains bien taillées derrière sa nuque. Il regarda froidement Gunther.

« Symbiose... dit-il. Vous fermerez votre grande gueule, parce que les

diamants représentent la sécurité pour vous aussi. Le crédit, l'argent, les obligations, tout cela pourrait, étant donné les conditions économiques actuelles, se retrouver sans valeur. Mais les diamants sont rares. Et je veux qu'ils le restent. Il faut que je fasse cesser ces vols.

— Si un homme peut construire un coffre-fort, un autre homme pourra le fracturer. L'historique de ce fait vous est bien connu. Quelqu'un inventa autrefois la serrure à combinaisons. Quelqu'un d'autre imagina aussitôt la solution, qui consistait à écouter le bruit des gorges. On fit des gorges silencieuses. Un escroc utilisa alors le stéthoscope. La réponse à cela fut la serrure à minuterie – que la nitroglycérine détruisit. On utilisa des métaux plus résistants et des joints de précision. Parfait : allons-y pour la thermite. Un gars retirait le cadran, glissait un morceau de papier carbone en dessous, le remettait en place... et revenait le lendemain, après que la combinaison se fut inscrite sur le papier carbone. Aujourd'hui, ce sont les rayons X, et ainsi de suite.

— On peut réaliser le coffre-fort idéal, dit Ballard.

— Comment ?

— Il y a deux méthodes. Enfermer les diamants dans un coffre-fort parfaitement inviolable, et d'une.

— Ça n'existe pas.

— Laisser les diamants à la vue de tous, à la garde d'hommes qui ne les quitteraient jamais des yeux, et de deux.

— Vous avez aussi essayé cela. Sans succès. On a gazé les hommes une fois. La seconde fois, un monte-en-l'air a pris la place de l'un des détectives. »

Ballard mangea une olive. « Quand j'étais petit, j'avais un cochon tirelire en verre. Je voyais les pièces à l'intérieur, mais je ne pouvais pas les sortir, à moins de casser le cochon. C'est ce que je voudrais. Sauf que... je voudrais un cochon tirelire qui sache courir. »

Gunther leva les yeux, son regard redevenu tout d'un coup pénétrant. « Hein ?

— Un cochon conditionné à obéir à son instinct de conservation. Et spécialisé dans l'art de prendre la fuite. Comme les animaux – et plus particulièrement les herbivores. Il existe un cerf africain qui réagit au mouvement avant qu'il ne soit fait. Des réflexes plus rapides que l'éclair. Le renard en est encore un exemple. L'homme peut-il attraper un renard ?

— En ayant recours aux chiens et aux chevaux.

— Hmmm. Et les renards traversent des troupeaux de moutons et des cours d'eau, afin de brouiller leurs traces. Il faudrait que mon cochon fasse ça aussi.

— Vous voulez parler d'un robot, dit Gunther.

— Les gars de la Metalhom nous en feront un sur commande, avec un

cerveau de type radioatomique. Un robot de deux mètres de haut, couvert de diamants, conditionné à s'enfuir. Un robot intelligent. »

Gunther se frotta la joue. « Très joli. À un détail près : il faudrait que son intelligence soit limitée. La Metalhom fabrique bien des robots dont les facultés mentales sont comparables à celles de l'homme, mais chacun d'eux a la taille d'un immeuble. On perd en mobilité ce que l'on gagne en intelligence. Ils n'ont pas encore trouvé de substitut au cerveau colloïdal. Et pourtant... » Il regardait fixement ses ongles. « Ouais, ce serait possible. Il faudrait que le robot soit conditionné suivant une directive unique : l'instinct de conservation. Il devrait être capable de raisonner logiquement à partir de cette motivation, et c'est tout ce qu'il lui faudrait.

— Ce serait suffisant ?

— Oui, car les robots sont logiques. On peut attirer un phoque ou un cerf dans un piège. Même un tigre. Le tigre entend les rabatteurs derrière lui et il court pour leur échapper. Car c'est le seul danger qu'il connaisse, jusqu'à ce qu'il tombe dans la fosse qui a été creusée pour lui. Le renard serait sans doute plus malin. Il penserait peut-être à la fois à la menace qui se trouve derrière lui et à celle qui se trouve devant. Un robot ne fuirait pas aveuglément. S'il était acculé dans une impasse, il aurait recours à la logique et se demanderait ce qui se trouve au bout de l'impasse.

— Et il s'enfuirait ?

— Il réagirait en une fraction de seconde – instantanément, en fait. Les cerveaux radioatomiques réfléchissent vite. Vous venez de me poser un beau problème, Bruce, mais je pense qu'on peut le résoudre. Un robot couvert de diamants se pavanant par ici – psychologiquement, c'est bien votre genre. »

Ballard haussa les épaules. « J'aime l'ostentation. Lorsque j'étais enfant, je souffrais d'un terrible complexe d'infériorité. Que je compense, maintenant. Pourquoi pensez-vous que j'ai fait construire ce château ? C'est de la mise en scène. Il me faut une armée de serviteurs pour le faire vivre. Ce que je peux imaginer de pire, c'est la non-existence.

— Ce qui, dans votre esprit, rime avec indigence, murmura Gunther. Vous êtes essentiellement un imitateur, Bruce. Vous avez fondé votre empire économique sur le mimétisme. Je ne crois pas que vous ayez eu une seule idée originale de toute votre vie.

— Et ce robot, alors ?

— C'est de l'induction. Une simple addition. Vous avez exprimé ce qu'il vous fallait et vous avez fait la somme. Le résultat est un robot constellé de diamants et conditionné à s'enfuir. » Gunther marqua une hésitation. « La fuite n'est pas suffisante. Il faut que ce soit le sauve-qui-peut, la survie à tout prix. Il arrive parfois que l'attaque constitue la

meilleure des défenses. Le robot devrait courir aussi longtemps que ce serait possible et logique, puis tenter de s'enfuir par d'autres moyens.

— Vous voulez dire qu'il faudrait l'armer ?

— Nnnnon. Si nous commençons, nous ne pourrions plus nous arrêter. C'est d'une unité mobile que nous avons besoin. Pas d'un char d'assaut. L'intelligence du robot, basée sur la logique de la fuite, devrait lui permettre de faire usage de tout ce qui pourrait lui être utile des outils à sa disposition. Injectons dans son cerveau tous les schémas de base, il fera le reste. Je vais m'y mettre immédiatement. »

Ballard s'essuya les lèvres avec sa serviette. « Bien. »

Gunther se leva. « Je ne signe pas vraiment ma condamnation à mort, vous savez, dit-il sur le ton de la conversation. Si vous avez un coffre-fort à l'abri des voleurs comme ce robot, vous n'aurez plus besoin que je vous fasse d'autres diamants. Il y en aura suffisamment sur le robot pour satisfaire tous vos besoins jusqu'à votre mort. Si vous me tuez, votre monopole sur les diamants sera protégé – personne en dehors de moi ne pouvant en fabriquer. Mais je ne construirai pas ce robot sans prendre mes précautions. La formule qui se trouve au Bureau des Brevets n'est pas enregistrée sous le nom de Cain, et ce n'est pas vraiment un principe de thermodynamique.

— Évidemment, fit Bruce. J'ai déjà fait vérifier tout cela, sans dire exactement à mes enquêteurs ce que je recherchais. Le numéro du brevet est votre secret.

— Et je serai en sécurité aussi longtemps qu'il le restera. Ce qui sera le cas jusqu'à ma mort. Ensuite, il sera rendu public, et les soupçons d'un grand nombre de gens se trouveront confirmés. Une rumeur circule, selon laquelle vos diamants seraient artificiels, mais personne ne peut le prouver. Je connais quelqu'un à qui ça ferait très plaisir.

— Ffoulkes ?

— Barney Ffoulkes, de la Mercantile Alloys. Il vous exècre au moins autant que vous le haïssez. Mais vous êtes pour l'instant plus puissant que lui. Ouais, Ffoulkes adorerait vous anéantir, Bruce.

— Occupez-vous du robot, fit Ballard en se levant. Voyons si vous pourrez le terminer avant qu'il n'y ait encore un vol.

Le rictus de Gunther était sardonique. Ballard ne sourit pas mais la peau se plissa autour de ses yeux. Les deux hommes se comprenaient parfaitement – ce qui était probablement la raison pour laquelle ils étaient encore tous les deux en vie.

« La Metalhom, hein ? disait Barney Ffoulkes à Dangerfield, son chef d'état-major. Y fabriquent un robot couvert de diamants pour Ballard, hein ? Pour de la prétention... »

Dangerfield restait coi.

« Grand comment ?

— Peut-être deux mètres.

— Et *couvert*... Je me demande sur quelle épaisseur. Ballard va immobiliser beaucoup de pierres dans cet homme-sandwich. Est-ce qu'il va écrire dessus « Vive Bruce Ballard », avec ses diamants ? » Ffoulkes quitta son siège, derrière le bureau, et commença à arpenter la pièce en bourdonnant comme un moustique, petit homme roux, à moitié chauve, dont le visage ridé évoquait un museau de rat confit dans la saumure. « Préparez une offensive. Et révisiez-la quotidiennement. Esquissez un front économique complet, de sorte que nous puissions l'attaquer de tous les côtés à la fois lorsque l'occasion se présentera. »

Dangerfield ne disait toujours rien, mais ses sourcils se soulevèrent d'un air interrogateur sur son visage blafard et inexpressif.

Agité de tics, Ffoulkes bondit vers lui. « Vous voulez un dessin ? Chaque fois que nous avons eu Ballard dans le collimateur, il s'en est sorti : des compagnies d'assurances, des émissions d'emprunts et d'autres diamants. Aucune compagnie d'assurances ne veut assumer sa protection, maintenant. Ses diamants ne peuvent pas être inépuisables, à moins qu'ils ne soient artificiels. Et s'ils le sont, il aura de plus en plus de mal à lancer des emprunts. Compris ? »

Dangerfield hocha la tête d'un air dubitatif.

« Hmmm. Il va immobiliser un tas de pierres dans ce robot. Qui lui sera volé, évidemment. Et cette fois, nous frapperons. »

Dangerfield fit la grimace.

« Très bien, dit Ffoulkes. Ça peut ne pas marcher. Ça n'a pas marché les autres fois. Mais à ce jeu, tout le truc consiste à frapper jusqu'à ce que le mur s'effondre. Cette fois-ci sera peut-être la bonne. Si nous pouvons prendre Ballard alors qu'il est insolvable, il coulera à pic. N'importe comment, il nous faut tenter le coup. Préparez une offensive. Actions, obligations, services publics, agriculture, mines... Tout. Ce que nous voulons, c'est pousser Ballard à acheter à la marge alors qu'il ne peut pas couvrir. Assurez-vous en attendant que notre protection soit bien couverte. Et donnez une prime aux gars. »

Dangerfield fit un O avec son pouce et son index. Ffoulkes ricanait d'un air mauvais lorsque son chef d'état-major quitta la pièce.

C'était une période de brusques hausses et de paniques, de fluctuations parfaitement irraisonnées et d'économie instable. Les heures de travail demeuraient comme d'habitude la base du système. Mais ce qui semblait en théorie efficace n'apparaissait pas toujours comme tel à l'usage. Déversée dans la trémie de la culture sociale, la main-d'œuvre réapparaissait sous les formes les plus fantastiques. C'était la conséquence de la science – de la science réduite à l'esclavage.

L'emprise des grands manitous peu scrupuleux qui tenaient le pouvoir entre leurs mains était encore forte. Ils voulaient tous le monopole, mais comme ils étaient tous en guerre les uns contre les autres, le résultat était une sorte de chaos titubant. Chacun s'efforçait désespérément de maintenir ses propres vaisseaux à flot tout en coulant les escadres ennemies. La science et le gouvernement étaient handicapés par les Puissances, qui étaient en fait des empires industriels, unités parfaitement autonomes sinon complètement indépendantes. Leurs propagandistes et sémanticiens manipulaient le peuple, distillant leur sirop lénifiant. Tout irait bien par la suite, lorsque Ballard – ou Ffoulkes, à moins que ce ne soit l'All Steel, ou encore Unlimited Power – aurait pris le pouvoir. En attendant...

En attendant, les ingénieurs grassement rétribués des barons de l'escroquerie continuaient à répandre du sable dans les rouages de la machine. On était à l'époque qui précédait la Révolution Scientifique, semblable à la Révolution Industrielle en ce qu'elle devait se caractériser par un changement rapide dans les valeurs économiques. Le crédit de l'All Steel reposait essentiellement sur le Procédé Hallwell. Les chercheurs d'Unlimited Power mirent au point une technique plus efficace et plus rentable, qui classa au rebut des procédés Hallwell. Résultat : l'All Steel s'effondra et il y eut une brève période de réajustement frénétique, au cours de laquelle l'All Steel tira des ténèbres certains brevets secrets qu'elle exploitait, ruinant Ffoulkes dont l'émission d'obligations Gatun était basée sur une loi de l'offre et de la demande automatiquement remise en question par les nouveaux brevets All Steel. Pendant ce temps-là, les compagnies essayaient toutes de prendre leurs rivales par surprise. Chacune voulait être maîtresse. Lorsque ce jour tant attendu arriverait, on espérait que l'économie chaotique se rétablirait sous l'autorité du gouvernement central, et que ce serait l'Utopie.

La structure évoluait comme la Tour de Babel. Elle ne pouvait pas s'arrêter, naturellement. Et le crime suivait le rythme.

Parce que le crime était une arme facile. Le vieux racket de la protection naquit à nouveau de ses cendres. L'All Steel était sévèrement rançonnée par le gang Donner qui, en revanche, ne touchait pas aux intérêts de l'All Steel. Et si les gars du gang Donner se spécialisaient en plus dans les cambriolages qui affaiblissaient Ffoulkes, Ballard et Unlimited Power, ce ne serait pas plus mal ! Un nombre suffisant de pillages spectaculaires entraîneraient une panique au cours de laquelle les actions de l'ennemi s'effondreraient, les demandes ne répondant pas aux offres.

Et lorsqu'un homme commençait à s'enfoncer, il était perdu. Ses affaires s'en allaient à vau-l'eau, et il devenait lui-même potentiellement trop dangereux pour qu'on lui permette jamais de

recouvrer le pouvoir. *Vae victis !*

Mais les diamants se faisaient de plus en plus rares, de sorte que l'empire de Bruce Ballard avait pu se maintenir hors de danger.

Le robot était asexué mais il s'en dégageait une impression de virilité. Bruce et Gunther n'utilisaient jamais que le pronom masculin pour faire allusion à la créature. La Metalhom avait fait, comme d'habitude, un travail formidable que Gunther perfectionna encore.

C'est ainsi qu'Argus arriva au château pour le conditionnement final. Fait plutôt surprenant, il n'était pas vulgairement ostentatoire. Il était fonctionnel, de conformation symétrique, majestueuse silhouette d'or incrustée de diamants. Il avait été conçu comme un chevalier en armure de deux mètres de haut, cuirassé d'or poli, revêtu de jambières et de gantelets d'or qui paraissaient grossiers, mais abritaient des terminaisons nerveuses d'une remarquable sensibilité. Ses yeux étaient pourvus de lentilles de diamant, choisies spécialement en raison de leur réfringence et, en toute logique, Ballard le nomma Argus.

Il était d'une beauté stupéfiante ; c'était un mythe devenu réalité. Sous une lumière vive, il ressemblait davantage à Apollon qu'à Argus. C'était un dieu descendu sur Terre, la pluie d'or qu'avait vue Danaé.

Gunther sua sang et eau lorsqu'il fallut le programmer. Il eut recours à un dédale de diagrammes psychologiques fondés sur la mentalité des créatures dont la vie était une fuite perpétuelle. Il fallait à ces réactions automatiques des interrupteurs volontaires commandés par la logique, lorsque la puissance de raisonnement entraînait en jeu – puissance de raisonnement basée sur le réflexe de fuite. L'instinct de conservation était le facteur déterminant. Et le robot n'en manquait pas.

« Alors, comme ça, on ne peut pas l'attraper, dit Ballard en regardant Argus.

— Et *comment* ? grogna Gunther. Il adopte automatiquement la solution la plus logique et se réadapte immédiatement à toutes les variables. La logique et les réflexes instantanés en font une parfaite machine à fuir.

— Vous avez programmé son emploi du temps ?

— Evidemment. Il fait deux fois par jour le tour du château. Il ne quittera le château sous aucun prétexte, ce qui est une précaution. Si des escrocs réussissaient à attirer Argus au-dehors, peut-être parviendraient-ils à lui tendre un piège ingénieux. Mais même s'ils investissaient le château, ils ne pourraient pas tenir le coup assez longtemps pour immobiliser Argus. À quoi servent vos signaux d'alarme ?

— Vous êtes sûr que ces rondes sont une bonne idée ?

— C'est vous qui les avez voulues. Une ronde l'après-midi, une autre le soir ; de sorte qu'Argus puisse se montrer aux invités. S'il rencontrait

un danger au cours de ses rondes, il s'y adapterait. »

Ballard fit courir son doigt sur les diamants qui parsemaient la cuirasse du robot. « Je ne suis pas encore tranquille. Et si on essayait de le saboter ?

— Les diamants sont extrêmement durs. Ils résisteraient à une chaleur intense. Et sous la couche d'or se trouve un revêtement qui supporterait les flammes comme les acides – pas éternellement, certes, mais assez longtemps pour donner sa chance à Argus. Tout est dans le fait qu'Argus ne se laisserait pas immobiliser suffisamment pour qu'on ait le loisir de le détruire. On pourrait évidemment braquer un lance-flammes sur lui – mais pendant combien de temps ? Une seconde, et puis il prendrait la poudre d'escampette.

— À condition de pouvoir. Et s'il était acculé dans un coin ?

— Il n'ira pas dans les coins s'il peut faire autrement. Et il a un *bon* cerveau radioatomique ! C'est une machine à penser vouée à un seul but : sa propre sauvegarde.

— Hmm-hmm.

— Et il est puissant, dit Gunther. N'oubliez pas ça. C'est important. Avec un point d'appui, il est capable de déchirer du métal. Ce n'est pas un colosse, bien sûr, mais s'il en était un, il ne pourrait plus se déplacer. Il est soumis aux lois physiques naturelles. Mais il se fait à tout. Il est très fort. Il a le pouvoir de réagir pour ainsi dire instantanément ; il n'est pas trop vulnérable. Et nous sommes les seuls à pouvoir immobiliser Argus.

— Ça rend service », fit Ballard.

Gunther haussa les épaules. « On ferait aussi bien d'y aller. Le robot est prêt. » Il tira d'un coup sec sur un fil qui émergeait du heaume d'or. « Les automatismes vont mettre une minute ou deux à prendre le relais. Maintenant... »

Le gigantesque automate s'ébranla. Il se déplaçait tellement vite sur ses légères semelles d'élatéroïde, que ses jambes semblaient floues. Puis il s'immobilisa à nouveau.

« Nous étions trop près, dit Gunther en passant sa langue sur ses lèvres. Il réagit aux ondes émises par le cerveau. Voilà votre cochon tirelire, Bruce ! » Un petit sourire tordit les lèvres de Ballard.

« Ouais. Voyons ça... » Il marcha en direction du robot. Argus fit tranquillement un écart sur le côté.

« Essayez le mot de passe, suggéra Gunther.

— Tout ce qui brille n'est pas or », fit doucement Ballard, comme en un murmure. Il approcha de nouveau du robot, mais celui-ci réagit en courant silencieusement vers un coin éloigné. « Parlez plus fort, souffla Gunther avant que Ballard n'ait eu le temps de dire un mot.

— Et si quelqu'un nous écoutait ? c'est...

— Et alors ? Vous changeriez le mot de passe et à ce moment-là vous pourriez vous approcher suffisamment d'Argus pour le chuchoter. »

Ballard éleva la voix. « Tout ce qui brille n'est pas or. » Cette fois, lorsqu'il approcha du robot, sa masse imposante ne bougea pas.

Il pressa sur un bouton dissimulé dans le casque d'or et murmura : « Voici les perles qui furent ses yeux. » Il effleura une seconde fois le bouton et le robot s'enfuit vers un autre coin de la pièce. « Hé, hé, ça marche ! Eh bien !

— Ne lui donnez pas de mots d'ordre aussi évidents, conseilla Gunther. Et si l'un de vos invités se mettait à citer Shakespeare ? Mélangez vos citations. »

Ballard fit un nouvel essai. « Quelle lumière à travers cette fenêtre entre je suis venu ici enterrer César maintenant l'heure est venue pour les justes.

— Personne ne risque de dire ça par hasard, approuva Gunther. Parfait. Maintenant, je vais aller m'amuser. J'ai besoin de me délasser. Faites-moi un chèque.

— De combien ?

— Quelques milliers. Je vous appellerai s'il m'en faut davantage.

— Et si nous testions le robot ?

— Allez-y, testez-le. Vous ne lui trouverez pas une faille.

— Bon. Emmenez vos gorilles avec vous. » Gunther eut un rictus sardonique et se dirigea vers la porte.

Une heure plus tard, l'aéro-taxi se posait à New York, au sommet d'un gratte-ciel. Gunther en émergea, flanqué de deux robustes gardes du corps. Ballard ne voulait pas courir le risque de voir son collaborateur se faire enlever par un rival. Tandis que Gunther payait le pilote du taxi, les deux détectives jetèrent un coup d'œil sur leurs bracelets-traceurs et appuyèrent sur le bouton rouge serti dans le boîtier. C'est ainsi que, toutes les cinq minutes, ils signalaient que tout allait bien. L'un des centres de contrôle de Ballard à New York captait les signaux, apprenant de la sorte que tout allait bien et qu'il n'était pas utile d'envoyer d'urgence une équipe de secours. C'était compliqué, mais efficace. Personne d'autre n'aurait pu utiliser les traceurs car le signal changeait tous les jours. Le code en vigueur ce jour-là était le suivant : première heure – un rapport toutes les cinq minutes ; deuxième heure – un rapport toutes les huit minutes ; troisième heure – toutes les six minutes. Et au moindre soupçon de danger, les détectives pouvaient toujours envoyer un signal d'alarme.

Mais tout ne devait pas marcher comme sur des roulettes, cette fois-ci. Les trois hommes montèrent dans l'ascenseur. « Au bar », annonça Gunther en se pouléchant les babines à l'avance. La porte se referma hermétiquement et alors que l'ascenseur amorçait une descente

vertigineuse, un gaz soporifique commença à envahir la petite cabine. L'un des détectives parvint à enfoncer le signal d'alarme de son traceur, mais il était déjà inconscient lorsque la cabine s'immobilisa au sous-sol. Gunther se trouva mal avant d'avoir réalisé qu'on était en train de les gazer.

Il revint à lui pour découvrir qu'il était solidement attaché dans un fauteuil métallique. C'était une pièce aveugle, et il avait un projecteur braqué sur le visage. Gunther cligna ses paupières collantes en se demandant combien de temps il était resté évanoui. Il fronça les sourcils en se tordant le bras pour regarder son bracelet-montre.

De l'autre côté de la lampe, il y avait deux hommes, sombres et indistincts. L'un des deux portait une blouse blanche de chirurgien. L'autre était un petit homme roux antipathique, avec une tête de rat.

« Salut, Ffoulkes, fit Gunther. Vous m'avez évité d'avoir la gueule de bois. »

Le petit homme ricanait. « Eh bien, nous avons fini par y arriver. Dieu sait si j'ai essayé assez souvent de vous éloigner des chiens de garde de Ballard. »

— Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi. Vous avez perdu connaissance près de vingt heures. »

Gunther fit la grimace. « Eh bien, allez-y. Dites ce que vous avez à dire. »

— Je vais commencer par là, si vous voulez. Les diamants de Ballard sont-ils artificiels ?

— Vous voudriez bien le savoir, hein ?

— Je vous donnerai tout ce que vous pouvez désirer si vous doublez Ballard.

— Je n'oserais jamais, fit Gunther avec candeur. Vous ne tiendriez pas forcément parole. Il serait plus logique que vous me supprimiez une fois que j'aurai parlé.

— Il nous faudra donc utiliser la scopolamine.

— Ça ne marchera pas. J'ai été immunisé.

— Essayons quand même. Lester ! »

L'homme en blouse blanche approcha et enfonça habilement une seringue hypodermique dans le bras de Gunther. Il haussa les épaules au bout d'un moment.

« Immunisation totale. La scopo ne servira à rien, monsieur Ffoulkes.

— Alors ? fit Gunther en souriant.

— Et si je vous torturais ?

— Je ne crois pas que vous vous y risqueriez. La torture et le meurtre sont des crimes punis de mort. »

Le petit homme arpenta nerveusement la pièce. « Ballard sait-il aussi comment on fait les diamants ? Ou bien, vous seul... ?

— C'est la Fée Clochette qui les fabrique, répondit Gunther. Avec sa

baguette magique.

— Je vois. Enfin, je ne recourrai pas à la torture pour l'instant. Je vais d'abord essayer la coercition. Vous aurez à boire et à manger autant que vous voudrez. Mais vous resterez ici jusqu'à ce que vous ayez parlé. Ce sera plutôt ennuyeux au bout d'un mois. »

Gunther ne répondit pas et les deux hommes s'en allèrent. Une heure passa, puis une autre.

Le docteur en blouse blanche apporta un plateau et donna à manger à Gunther d'une main experte. Après qu'il fut reparti, Gunther regarda une nouvelle fois sa montre. Une ride ennuyée barrait son front.

Il était de plus en plus nerveux.

Sa montre indiquait neuf heures et quart lorsqu'on lui servit un autre repas. Cette fois, il attendit que le docteur ait quitté la pièce, puis il récupéra la fourchette qu'il avait réussi à cacher dans sa manche. Il espérait qu'on ne remarquerait pas tout de suite son absence. Gunther n'avait besoin que de quelques minutes, car il connaissait le fonctionnement de ces chaises-prisons électromagnétiques. S'il pouvait établir un court-circuit...

Ce n'était pas très difficile, même avec les bras emprisonnés dans des bracelets de métal. Il savait où se trouvaient les fils. Au bout d'un instant, il y eut un éclair crépitant et Gunther pesta contre la douleur infligée à ses doigts brûlés. Mais les crochets glissèrent, libérant ses bras et ses jambes.

Il se leva en consultant une nouvelle fois sa montre. Les sourcils froncés, il explora la pièce jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait : les boutons qui commandaient l'ouverture des fenêtres. Lorsqu'il les pressa, les panneaux glissèrent sur les murs nus, révélant les tours illuminées de New York.

Gunther jeta un coup d'œil circonspect en direction de la porte. Il ouvrit l'une des fenêtres et plongea le regard vers le bas. La hauteur était vertigineuse, mais une corniche offrait une issue commode. Gunther se laissa aller doucement par-dessus le rebord de la fenêtre et se glissa vers la droite, jusqu'à la fenêtre voisine.

Elle était verrouillée. Il regarda en bas, hésitant. Il y avait une autre corniche en dessous, mais il n'était pas sûr de l'atteindre. Il préféra continuer jusqu'à la fenêtre suivante.

Fermée.

Mais celle d'après était ouverte. Gunther tenta de percer l'obscurité. Il devinait un bureau massif et le reflet d'un télécran. En soupirant de soulagement, il pénétra dans le bureau, après un autre regard à son bracelet-montre.

Il alla directement au télécran et composa un numéro. Un visage masculin apparut sur l'écran. « Rapport. T. V. B. », dit-il simplement

avant de couper la communication. Gunther enregistra alors inconsciemment un petit déclic.

Il appela ensuite Ballard, mais ce fut la secrétaire du château qui répondit.

« Où est Ballard ? »

— Il est sorti, monsieur. Puis-je... »

Gunther blêmit en repensant au déclic qu'il avait entendu. Il coupa la communication à titre d'essai et la rétablit. Ballard...

« Le démon ! » fit Gunther entre ses dents. Il retourna à la fenêtre, se faufila au-dehors et, se tenant à bout de bras, se laissa tomber. Il faillit manquer la corniche de l'étage en dessous. Il s'arracha la peau des doigts en s'efforçant de trouver une prise. Mais il finit par y arriver. Il se fraya à coups de pied un chemin au travers de la fenêtre qui se trouvait devant lui et plongea à l'intérieur, dans une pluie d'éclats de verre. Pas de télécran ici, mais il distinguait vaguement une porte dans le mur.

Gunther l'ouvrit et trouva de l'autre côté ce qu'il voulait. Il alluma une lampe et fouilla dans les tiroirs jusqu'à ce qu'il fût certain que le bureau n'était pas un autre piège. Après quoi il fit usage du télécran, composant le numéro qu'il venait d'appeler.

Il n'y eut pas de réponse.

« Hmm-Hmm », fit Gunther en formant un autre numéro.

Il venait de couper la communication lorsqu'un homme en blouse de chirurgien entra et lui tira une balle dans la tête.

L'homme qui avait l'apparence de Ffoulkes enlevait le maquillage qui lui couvrait le visage. Il leva les yeux sur le médecin qui entra. « Ça y est ? »

— Ouais. Allons-y.

— Ils ont pu retrouver le correspondant de Gunther ?

— C'est pas nos oignons. Allez. »

L'homme aux cheveux gris qui était solidement attaché dans son fauteuil, se mit à jurer lorsque l'aiguille hypodermique s'enfonça sous sa peau. Ballard attendit une minute avant de faire un signe de la tête aux deux gardes debout derrière lui.

« Sortez. »

Ils s'exécutèrent. Ballard se retourna vers son prisonnier.

« Gunther était censé se mettre en rapport avec vous tous les jours. S'il y manquait, vous aviez pour ordres de rendre public un certain message qu'il vous avait remis. Où est ce message ? »

— Où est Gunther ? » demanda l'homme aux cheveux gris. Sa voix s'épaississait sous l'effet de la scopolamine et les mots s'échappaient péniblement de ses lèvres.

« Gunther est mort. J'ai fait en sorte qu'il vous appelle à partir d'un poste sur table d'écoute. J'ai suivi l'itinéraire de la communication. Et maintenant, où est le message ? »

Cela prit un petit moment, mais Ballard finit par dévisser le pied évide d'une table d'où il tira un mince rouleau de bande magnétique, soigneusement scellé.

« Vous savez ce qu'il y a dedans ? »

— Non. Non. Non... »

Ballard se dirigea vers la porte. « Tuez-le », dit-il aux gardes, et il attendit jusqu'à ce qu'il ait entendu la détonation assourdie. Alors il poussa un profond soupir de soulagement.

Il était enfin invulnérable.

Barney Ffoulkes appela son chef d'état-major. « J'ai entendu dire que le robot était terminé. Ne lâchez pas Ballard. Harcelez-le. Forcez-le à liquider. Et parlez du robot aux gars de Donner. »

Le visage de Dangerfield ne trahissait aucune expression tandis qu'il joignait le pouce et l'index en cercle.

Ce que Gunther appelait le brevet de thermodynamique de Cain était en fait tout autre chose, ainsi que le révélait la bande magnétique. Il s'agissait en réalité du « Principe de Torsion de McNamara, Brevet n° R-735-V-22 ». Ballard enregistra l'information dans sa vaste mémoire et rechercha lui-même le brevet. Cette fois, il avait l'intention de ne partager le secret avec personne. Il se croyait suffisamment savant pour parvenir à résoudre tout seul les détails. D'ailleurs, les instruments dont Gunther se servait pour fabriquer les diamants étaient déjà installés dans le laboratoire du château.

Un contretemps ennuyeux, sinon très sérieux, devait pourtant tout de suite contrarier les projets de Ballard. le principe originel de McNamara n'avait pas été conçu pour créer des diamants artificiels. C'était une méthode pour provoquer certaines altérations électroniques dans la matière et modifier, par torsion, la structure physique concernée. Gunther avait appliqué au carbone le système de McNamara, et obtenu des diamants.

Ballard avait la certitude de parvenir à en faire autant, mais en prenant du temps. En fait, il lui fallut exactement deux semaines. Une fois qu'on avait découvert la nouvelle application, le reste était incroyablement facile. Ballard commença à fabriquer des diamants.

Il y avait un autre problème. Le processus de transmutation durait presque un mois. Si on retirait le carbone de la chambre avant l'expiration du délai, ce n'était jamais que du carbone. Autrefois, Gunther avait constitué une réserve de diamants pour les cas d'urgence ; cette réserve était maintenant épuisée, la plupart des

pierres ayant été incrustées dans l'or qui couvrait le robot. Ballard se cala dans son fauteuil et haussa les épaules. D'ici un mois...

Ffoulkes frappa bien avant cela. Il le prit à la gorge et serra fort, de ses deux mains. La propagande, les campagnes d'insinuation, la libération de nouveaux brevets qui rendaient caducs ceux de Ballard – toutes les armes de la guerre économique furent utilisées contre le roi du diamant. Ses actions se déprécièrent. Il y eut des grèves dans les mines et les usines de Ballard. Une guerre civile inattendue fit s'effondrer certaines actions africaines qu'il détenait. Des rumeurs commençaient à circuler, selon lesquelles l'empire de Ballard était sur le point de s'écrouler.

La marge était la réponse – et les bons. Les diamants étaient une excellente garantie. Ballard usa avec prodigalité de sa petite réserve secrète pour essayer de colmater les brèches, achetant à la marge et faisant appel à toutes les tactiques qui lui avaient toujours réussi dans le passé. Sa confiance évidente parvint à endiguer la marée pendant un moment. Mais pas longtemps. Ffoulkes frappait toujours, et à coups redoublés.

Ballard savait qu'à la fin du mois il aurait tous les diamants dont il avait besoin, et qu'il pourrait restaurer son crédit. D'ici là...

Le gang Donner essaya d'enlever Argus. Mais c'était ignorer les ressources du robot. Argus s'enfuit de pièce en pièce, déclenchant sa sirène d'alarme, indifférent aux balles, jusqu'à ce que les gars de Donner décidassent d'abandonner ce sale boulot et de ficher le camp. Mais la police arriva sur ces entrefaites et ils n'y parvinrent pas.

Ballard avait été jusque-là trop occupé à tirer les ficelles pour profiter de son jouet doré. L'épisode Donner lui donna une nouvelle idée. Ce serait évidemment honteux de défigurer le robot, mais il pourrait remplacer les pierres plus tard. Et à quoi servaient les banques, sinon à rendre service dans les cas d'urgence ?

Ballard s'empara d'un sac de toile et se rendit dans la pièce réservée au robot, verrouillant les portes derrière lui. Argus était debout dans un coin, immobile, ses yeux de diamant insondables. Ballard prit un petit ciseau, secoua la tête plutôt tristement et dit d'une voix ferme : « Quelle lumière à travers cette fenêtre entre... »

Il acheva la mosaïque de citations et avança vers le robot. Argus s'éloigna sans un bruit.

Ballard haussa les épaules avec irritation. Il répéta plus fort le mot de passe. Combien fallait-il de décibels ? Beaucoup...

Argus reculait toujours. Cette fois, Ballard beugla le plus fort qu'il put.

Et le mécanisme de fuite fonctionnait toujours. L'alarme automatique se mit en marche. Le hurlement strident de la sirène

retentit, assourdissant, à travers la chambre.

Ballard remarqua une petite enveloppe qui dépassait d'une fente pratiquée dans la cuirasse d'Argus. Il tendit mécaniquement la main pour s'en saisir... et le robot s'enfuit.

Perdant patience, Ballard se mit à pourchasser Argus tout autour de la pièce. Le robot restait à bonne distance. En fin de compte, étant infatigable, Argus gagna la course. Haletant, Ballard déverrouilla la porte et sonna pour appeler à l'aide. La sirène d'alarme se tut.

Lorsque les serviteurs arrivèrent, Ballard leur donna l'ordre d'encercler le robot. Le cercle humain se referma graduellement jusqu'au moment où Argus, qui ne pouvait pas se retirer en lui-même, choisit la solution la plus logique et marcha sur le mur vivant, écartant avec indifférence les domestiques. Il continua en direction de la porte qu'il traversa, faisant éclater à grand bruit les panneaux d'acajou massif. Ballard regarda s'éloigner la silhouette du robot sans dire un mot.

Au passage, l'enveloppe avait été balayée par le panneau de la porte et Ballard la ramassa. La petite note qui se trouvait à l'intérieur était ainsi rédigée :

Cher Bruce,

Je ne prends pas de risques. Si je n'opère pas quotidiennement une certaine modification sur Argus, il est programmé pour obéir à un mot de passe différent de celui que vous lui aurez donné. Comme je suis seul à connaître ce nouveau mot de passe, vous vous paierez, une pinte de bon sang à courir derrière Argus si l'idée vous vient de me tordre le cou. L'honnêteté est toujours récompensée.

*Bonnes amitiés,
Joe Gunther.*

Ballard réduisit la note en confettis. Il congédia les serviteurs et suivit le robot, maintenant immobile, dans la pièce voisine.

Il en ressortit au bout d'un moment pour aller vidéophoner à son ex-femme, à Chicago.

« Jessie ?

— Salut, fit Jessie. Quoi de neuf ?

— Tu as entendu parler de mon robot en or ?

— Bien sûr. Tu peux en construire autant que tu veux, du moment que tu continues à me verser ma pension alimentaire. Qu'est-ce que c'est que cette histoire qu'on raconte partout ? Il paraît que tu es en train de dégringoler ?

— C'est un coup monté par Ffoulkes, dit Ballard d'un ton sinistre. Si tu veux continuer à recevoir ta pension alimentaire, il faut que tu me rendes un service. Je voudrais faire enregistrer mon robot à ton nom.

Fais toi-même un papier. Pour un dollar. Comme ça, je ne perdrai pas le robot, même en cas de saisie.

— Ça va aussi mal que ça ?

— Ça va très mal. Mais tant que j'aurai le robot, je serai en sûreté. Il vaut des fortunes. Je veux que tu me revendes le robot pour un dollar, bien sûr, mais nous ne parlerons pas de ce papier.

— Tu veux dire que tu n'as pas confiance en moi, Bruce ?

— Pas quand il s'agit d'un robot incrusté de diamants, répondit Ballard.

— Alors, j'en veux deux dollars. Il faut bien que je fasse un bénéfice sur la transaction. D'accord. Je vais m'en occuper. Envoie-moi les papiers, que je les signe. »

Ballard coupa la communication. Au moins, ça y était. Le robot était à lui, sans ambiguïté possible, et même Ffoulkes ne pourrait pas le lui prendre.

Même s'il venait à manquer d'argent avant la fin du mois, avant que les nouveaux diamants ne soient achevés, le robot lui permettrait de retomber sur ses pieds en un rien de temps. Seulement, il lui faudrait d'abord attraper Argus...

On lui vidéophona beaucoup, ce jour-là. Les gens voulaient des subsides. Les courtiers voulaient faire couvrir leurs marges. Ballard jongla frénétiquement avec ses titres, liquidant, tentant des émissions, s'efforçant d'obtenir des prêts. Il reçut la visite de deux hommes à la carrure imposante, dont le métier consistait à proposer du crédit à des taux exorbitants.

Ils avaient entendu parler du robot. Mais ils demandèrent à le voir.

Ballard apprécia l'expression de leurs visages.

« Pourquoi avez-vous besoin du crédit, Bruce ? Il y a plein de fric dans ce truc-là ? »

— Pour sûr. Mais je ne veux pas le démantibuler. Alors, vous allez m'aider jusqu'au 1er...

— Pourquoi le 1er ?

— Je recevrai une nouvelle cargaison de diamants, à ce moment-là.

— Ah ! ah ! fit le plus grand des deux. Ce robot se sauve, n'est-ce pas ?

— C'est en cela qu'il est à l'abri des voleurs. »

Les deux courtiers échangèrent un regard. « Ça ne vous ferait rien que nous le regardions de plus près ? » Ils firent un pas en avant et Argus prit la fuite.

« C'est plutôt compliqué pour l'arrêter, dit vivement Ballard, et il faut du temps pour le faire repartir. Les pierres sont parfaites.

— Comment pouvons-nous le savoir ? Coupez le jus, ou ce qui le fait marcher. Vous ne voyez pas d'objections à ce que nous le regardions de plus près, au moins ?

— Bien sûr que non, fit Ballard. Mais ça prend du temps...

— Ça sent le coup fourré, remarqua l'un des courtiers. Vous pourrez avoir tout le crédit que vous voudrez, mais j'insiste pour examiner les diamants. Appelez-moi quand vous serez prêt. »

Ils se retirèrent tous les deux. Ballard jura en silence. Le télécran qui se trouvait dans un coin se mit à clignoter. Ballard ne prit pas la peine de répondre ; il connaissait parfaitement la teneur du message. Des capitaux...

Ffoulkes se rapprochait pour l'hallali.

Ballard crispa les lèvres. Il jeta au robot un regard meurtrier, fit volte-face et appela son secrétaire. Il lui dicta des ordres brefs.

Son secrétaire, un jeunot blond, tiré à quatre épingles et dont le visage arborait perpétuellement une expression ennuyée, entra en action, donnant des ordres à son tour. Les gens commencèrent à arriver au château. Des ouvriers et des techniciens...

Ballard tint une conférence avec les techniciens. Aucun d'entre eux ne fut capable de suggérer une méthode infaillible pour immobiliser le robot. Et ils étaient encore beaucoup trop optimistes. Attraper une machine ne leur paraissait pas difficile.

« Et les lance-flammes ? »

Ballard réfléchit un instant. « Il y a une couche d'alliage sous le revêtement d'or. »

— Et si nous pouvions l'acculer assez longtemps pour brûler le cerveau ? Le tour serait joué.

— Eh bien, essayez. Je peux me permettre d'y laisser quelques diamants si le fait de récupérer les autres est à ce prix. »

Ballard regarda les six hommes armés de lance-flammes manœuvrer pour immobiliser Argus dans un coin. Il finit par les avertir. « Vous êtes assez près. Ne vous rapprochez pas davantage ou il va vous rentrer dedans.

— Oui, monsieur. Prêts ? Un... Deux... »

Les lances crachèrent leurs flammes à l'unisson. Il fallut un laps de temps appréciable pour que le feu atteigne la tête du robot ; une fraction de seconde, peut-être. Mais avant cela, Argus avait plongé et, à l'abri en dessous du niveau des flammes, il quitta son coin en courant. Se ramassant, il fonça dans la ligne formée par les hommes, sa sirène d'alarme hurlant. Il s'enfuit dans la pièce voisine où il retomba dans une immobilité satisfaite.

« Essayez encore une fois », fit Ballard d'un air lugubre. Il savait que ça ne marcherait pas. Et ça ne marcha pas. Le robot réagissait instantanément. Les hommes ne pouvaient pas rectifier le tir suffisamment vite pour atteindre Argus. Une bonne quantité de mobilier de valeur fut néanmoins détruite.

Le secrétaire tira Ballard par la manche. « Il est presque deux heures.

— Hein ? Oh !... C'est vrai. Rappelez les hommes, Johnson. Le piège est-il prêt ?

— Oui, monsieur. »

Le robot fit brusquement demi-tour et chercha la porte. C'était l'heure de sa première ronde de la journée autour du château. Étant donné que son itinéraire avait été programmé une fois pour toutes et ne changeait jamais d'un iota, il avait été facile de lui tendre un piège. De toute façon, Ballard ne s'était jamais vraiment attendu à ce que les lance-flammes donnent quoi que ce fût.

Accompagné de Johnson, il suivit Argus qui traversait lentement les salles richement décorées du château. « Son poids va déclencher la trappe et il tombera dans la pièce d'en dessous. Ne pourrait-il pas s'échapper de cette pièce ?

— Non, monsieur. Les murs sont renforcés de métal. Il y restera.

— Très bien.

— Mais... euh... Est-ce qu'il ne continuera pas à gesticuler dans cette pièce ?

— Ça se peut, fit sinistrement Ballard. Jusqu'à ce que je déverse sur lui le ciment à prise rapide. Ça devrait immobiliser ce machin. Il sera facile ensuite de percer des trous dans le ciment pour en retirer les diamants. »

Johnson eut un faible sourire. Il avait un peu peur du gigantesque robot étincelant.

« De quelle largeur est la trappe ? demanda brusquement Ballard.

— Trois mètres.

— Bon. Eh bien, appelez les hommes avec les lance-flammes. Dites-leur de nous suivre de près. Si Argus ne tombe pas dans le piège, il faut que nous puissions le pousser dedans. »

Johnson hésita. « Ne risquons-nous pas de le voir tout simplement se frayer un chemin au travers des hommes ?

— Nous verrons bien. Mettez des hommes des deux côtés de la trappe, de sorte qu'il soit coincé. Allez, exécution ! »

Le secrétaire s'en fut au galop. Ballard suivit le robot d'une pièce à l'autre. Johnson et trois des membres de l'équipe des lanceurs de flammes apparurent enfin. Les autres fermaient le cercle qui devait prendre le robot de flanc.

Ils tournèrent au coin du couloir. C'était un corridor long et étroit. La trappe se trouvait au milieu, dissimulée sous un tapis, un Boukhara somptueux. Au fond, Ballard voyait trois hommes qui attendaient, les lance-flammes en batterie, en regardant approcher le robot. Dans quelques minutes, maintenant, le piège se déclencherait.

« Allumez-les, les gars ! » fit Ballard, sur une impulsion. Les trois hommes qui marchaient devant lui obtempérèrent. Le feu jaillit des tuyaux qu'ils tenaient.

Le robot accéléra l'allure. *Argus avait des yeux derrière la tête*, se rappela Ballard. Enfin, ses yeux ne lui seraient plus d'un grand secours, maintenant. Le tapis...

Un pied d'or s'abaissa. Le robot commençait à faire porter son poids vers l'avant lorsqu'il s'immobilisa tout à coup, ses réactions instantanées lui signalant une différence de pression entre le sol, résistant, et la trappe. Celle-ci n'eut pas le temps de s'ouvrir qu'Argus avait immédiatement réagi, retirant son pied et se tenant debout, immobile, au bord du tapis. Les lance-flammes vomirent leur feu dans le dos du robot. Ballard hurla un ordre.

Les trois hommes qui se trouvaient de l'autre côté de la trappe se mirent à courir en avant, leurs tuyaux crachant des flammes. Le robot fléchit les jambes, prit son élan et bondit. Ce n'était pas mal du tout pour un saut en longueur sans élan. Et comme Argus pouvait commander ses mouvements avec toute la précision voulue, comme son corps de métal disposait, par rapport à sa masse, d'énergie en surplus, la statue d'or s'éleva par-dessus le trou de trois mètres de largeur et retomba de l'autre côté avec quelques centimètres de marge. Les flammes le léchèrent.

Argus se déplaçait vite. Très vite. Ses jambes étaient un brouillard aveuglant de vitesse. Ignorant du feu qui jouait sur son corps, il courut vers les trois hommes, puis à travers eux. Il reprit ensuite le rythme normal de sa marche et poursuivit tranquillement son chemin. Ballard réalisa, au moment où elle se tut, que sa sirène d'alarme avait hurlé.

Pour Argus, le danger était passé. Ça et là, sur son corps de métal, l'or avait fondu en un magma irrégulier. C'était tout.

« Il a dû voir la trappe, fit Johnson qui avait du mal à avaler.

— Il l'a sentie, répondit Ballard, la voix rauque de colère. Crénom ! Si seulement nous pouvions immobiliser Argus assez longtemps pour lui verser le ciment dessus... »

C'est ce qu'ils tentèrent une heure plus tard. Un plafond doublé de métal s'effondra sur le robot, un plafond de mailles métalliques au travers duquel on pouvait verser du ciment. Ballard avait fait tout simplement couler du béton liquide dans la pièce qui se trouvait au-dessus jusqu'à ce que la plateforme s'écroule sous le poids. Et le robot était en dessous...

Était en dessous. La différence de pression de l'air avait averti Argus, et il savait ce qu'il avait à faire. Il se précipita par la porte et s'enfuit, laissant un gâchis effroyable derrière lui.

Ballard éclata en imprécations. « On ne peut pas jeter du béton sur le diable. S'il est sensible aux différences de pression dans l'air... enfer et damnation ! Je ne sais plus quoi faire. Il doit bien y avoir un moyen. Johnson ! Appelez-moi Plastic Products. Vite ! »

Peu de temps après, Ballard s'enfermait avec un représentant de

Plastic Products.

« Je ne comprends pas très bien. Une résine à prise rapide...

— À projeter à l'aide d'une lance, et qui durcirait aussitôt qu'elle aurait touché le robot. Voilà ce que j'ai dit.

— Si elle sèche avec une telle rapidité, elle séchera immédiatement au contact de l'air. Je pense que nous avons à peu près ce que vous voulez. Un liquide visqueux très résistant ; qui durcit en trente secondes, une fois exposé à l'air libre.

— Ça devrait marcher. Ouais. Et dans combien de temps... ?

— Demain matin. »

Le lendemain matin, Argus fut chassé vers l'une des immenses salles du rez-de-chaussée. Le robot se retrouva entouré de trente hommes, armés chacun d'une bonbonne de résine à séchage rapide. Ballard et Johnson observaient la scène des coulisses.

« Le robot est drôlement fort, monsieur, hasarda Johnson.

— La résine aussi. On l'aura par la quantité. Les hommes vont projeter ce machin sur Argus jusqu'à ce qu'il soit comme dans un cocon. Sans point d'appui pour faire levier, il ne pourra pas s'en sortir. Comme un mammoth dans une fosse de goudron. »

Johnson fit un bruit admiratif avec ses lèvres. « Ça, c'est une idée. Si ça ne marche pas, peut-être que je...

— Economisez votre salive », dit Ballard. Il regarda dans la direction des portes. Il y avait un groupe d'hommes devant chacune, et tous étaient armés de réservoirs de résine.

Argus était debout au milieu de la pièce, absolument impassible. Il attendait. « Allez-y ! » fit Ballard. Et, de trente points différents, tout autour du robot, des jets de résine convergèrent sur son corps d'or.

La sirène d'alarme se mit à retentir, assourdissante. Argus commença à tourner sur place.

C'était tout. Il tournait en rond. Mais... très vite !

C'était une machine, et qui pouvait disposer d'une énergie formidable. Il tournait sur son axe longitudinal, éclair de lumière floue, étincelante, flamboyante, brillante, beaucoup trop vite pour que l'œil puisse le suivre. C'était comme un microcosme tournoyant dans l'espace... mais tous les univers ont leur gravitation. L'attraction gravitationnelle d'Argus était négligeable. Il y avait par contre sa force centrifuge...

C'était comme si on avait jeté un œuf dans un ventilateur électrique. Les jets de résine frappaient Argus et rebondissaient, repoussés par la force centrifuge. Ballard reçut un grumeau de matière en plein dans le ventre. La résine avait suffisamment durci pour faire mal.

Argus tournait toujours. Il n'essayait pas de fuir, cette fois. Son signal d'alarme rugissait toujours, étourdissant. Empêtrés dans la résine, les

hommes continuèrent encore pendant un moment à asperger Argus avec la matière.

Mais la résine qui était renvoyée dans leur direction se collait à eux. Elle durcissait sur eux. En quelques secondes, la scène ressemblait à une bataille de tartes à la crème à la Mack Sennett.

Ballard hurlait des ordres. Mais sa voix était inaudible dans le vacarme. Les hommes ne continuèrent pas longtemps leur tâche désespérée. C'était eux qui se retrouvaient immobilisés, et non pas Argus.

La sirène s'interrompit bientôt. Le tournoiement dément d'Argus ralentit. Il n'était plus la cible des jets de résine.

Il sortit tranquillement de la pièce, et personne n'essaya de l'arrêter.

Un homme faillit étouffer avant qu'on n'ait le temps de déloger la résine durcie de sa bouche et de ses narines. On ne devait pas dénombrer d'autres victimes, sinon l'humeur de Ballard.

Ce fut Johnson qui suggéra l'expérience suivante. Les sables mouvants immobiliseraient n'importe quoi. Il aurait été difficile d'introduire des sables mouvants dans le château, mais on trouva un produit de remplacement : un répugnant mélange de consistance semblable à celle du goudron fut versé dans un récipient improvisé, de plus de huit mètres de largeur. Il ne restait plus qu'à attirer Argus dans les sables mouvants.

« Les trappes ne marcheraient pas, fit Ballard d'un ton maussade. Peut-être qu'en l'attachant à un fil on pourrait le tirer...

— Je crois qu'il réagirait instantanément à cela, monsieur, dit Johnson en repoussant la suggestion. Si je puis me permettre de proposer quelque chose, je pense qu'il ne devrait pas être difficile de faire tomber Argus dans la fosse si on parvenait à l'attirer dans un couloir qui mène dans cette direction.

— Mais comment ? Avec des lance-flammes, encore une fois ? Il réussit toujours à éviter les pires embûches. En arrivant devant le puits, il fera demi-tour et ira dans la direction opposée. Il foncera droit dans les hommes.

— Sa force est limitée, n'est-ce pas ? demanda Johnson. Il ne pourrait pas résister à un char d'assaut. »

Ballard ne comprit pas immédiatement. « Un tracteur modèle réduit ? Pas trop petit quand même ; certains des couloirs du château sont plutôt larges. Si nous pouvions trouver un char d'assaut juste assez gros pour occuper toute la largeur du couloir... Un pistolet qui mènerait Argus dans les sables mouvants... »

On prit des mesures et un puissant tracteur fut amené au château. Il était de la largeur des couloirs et il ne restait pas de place sur les côtés – pas assez, du moins, pour le robot. Une fois qu'on aurait amené

Argus dans ce couloir-là, il ne pourrait avancer que dans une seule direction.

Sur la suggestion de Johnson, le tracteur fut camouflé, de sorte que le cerveau conditionné à la fuite du robot ne puisse pas l'identifier et le considérer comme un élément menaçant. Mais la machine était déjà prête à avancer dans le couloir.

Le truc aurait probablement réussi sans un léger incident. La consistance des sables mouvants artificiels avait été soigneusement calculée. Il fallait qu'ils soient assez liquides pour que le robot s'enfonce, mais aussi assez consistants pour réduire Argus à l'impuissance. Le robot pouvait sans dommage marcher sous l'eau ; ça avait été mis en évidence quelques jours auparavant, lors de l'une des premières tentatives avortées.

C'est ainsi que le mélange possédait une tension superficielle, encore que celle-ci fût insuffisante à supporter le poids considérable d'Argus.

Le robot fut mené sans encombre dans le couloir et le tracteur se mit en branle derrière lui, bloquant sa retraite. Il avançait lentement, impassible. Lorsqu'il arriva au bord des sables mouvants artificiels, il se pencha et éprouva leur consistance de l'une de ses mains d'or.

Après quoi il s'allongea à plat ventre, les jambes fléchies comme celles d'une grenouille, les pieds appuyés contre l'un des murs du couloir, la tête dirigée vers les sables mouvants. Il donna une forte poussée.

Si Argus était tombé dans la mélasse les pieds en avant, il aurait coulé. Mais de la sorte, son poids était réparti sur une surface bien plus étendue. Pas suffisante pour le supporter indéfiniment, mais assez longtemps pour ce qu'il voulait faire. Il n'eut tout simplement pas le temps de couler. Argus glissa sur les sables mouvants comme un esquif ou un char à voile. Sa puissante poussée initiale lui donna une impulsion suffisante. Aucun être humain n'aurait pu faire cela, mais Argus, qui pesait plus lourd qu'un être humain, était aussi plus puissant.

Il fila donc comme un trait, traversant le réservoir en diagonale, soutenu par la tension superficielle et propulsé grâce à la vitesse acquise. Les sables mouvants auraient à la longue repris leurs droits, attirant Argus dans leurs profondeurs, mais ses puissantes mains atteignaient déjà leur but, le bord du réservoir. Une autre porte s'ouvrait à cet endroit dans le mur, sur le seuil de laquelle Ballard et Johnson étaient debout, absorbés par le spectacle.

Ils s'esquivèrent avant qu'Argus, sortant du bournier, ne les piétine en une réaction automatique d'agression. Avant de sécher, la fange dégouлина du robot sur une douzaine de tapis précieux. Et après cela Argus était loin d'offrir une vision éblouissante. Mais ses capacités étaient toujours intactes.

Ballard réitéra sa tentative avec les sables mouvants dans une cuve de dimensions supérieures et aux parois lisses, sur lesquelles le robot n'avait pas de prise. Seulement, l'expérience semblait profiter à Argus. Avant d'entrer dans un couloir, il s'assurait maintenant qu'il n'y avait pas de tracteurs à proximité. Ballard en dissimula un dans une pièce voisine où Argus ne pouvait pas le voir, et le robot fut amené dans le corridor fatal. Mais il s'échappa à nouveau au moment où le tracteur s'ébranlait dans un bruit de ferraille. Argus avait une ouïe perçante.

« Eh bien... » fit Johnson, d'un air de doute.

Ballard remuait les lèvres en silence. « Hein ? Faites donc retirer cette espèce de sable mouvant sur Argus. C'est censé être un objet d'art ! »

Johnson suivit des yeux Ballard qui s'éloignait. Il haussa les sourcils d'un air interrogateur.

Ballard connut des moments pénibles avec le télécran. Ses ennemis se rapprochaient de tous les côtés. Si seulement la fin du mois pouvait venir, qu'il ait enfin ses nouveaux diamants ! Ses biens s'effondraient autour de lui. Et la clef de tout était dans ce maudit robot !

Il donna tous les ordres possibles et alla se promener en haut, vers la chambre d'Argus. Celui-ci, qu'on venait de nettoyer, était debout auprès de la fenêtre, statue d'une beauté surnaturelle, éblouissante dans le soleil. Ballard aperçut son propre reflet dans un miroir proche. Il se redressa instinctivement.

C'était un réflexe singulièrement futile. La présence silencieuse d'Argus était comme un reproche. Ballard regarda le robot.

« Oh ! maudit sois-tu ! fit-il. Maudit sois-tu ! »

Derrière son masque, le visage impassible d'Argus l'ignorait. Par caprice, Ballard avait fait donner au robot la silhouette d'un chevalier. Cette idée paraissait maintenant moins heureuse.

Le complexe d'infériorité que Ballard avait si longtemps refoulé le tenaillait maintenant impitoyablement.

Le chevalier doré était dressé là, immense, sublime et puissant. Il y avait de la dignité dans son silence. *C'est une machine*, se répétait Ballard, *rien qu'une machine faite de main d'homme*. Et il valait certainement mieux qu'une machine.

Et pourtant non...

Dans les limites de sa spécialisation, le robot était plus intelligent que lui. Il avait la sûreté, étant invulnérable. Il avait la richesse – il *était* la richesse, véritable Midas sans la malédiction qui frappait Midas. Et il avait la beauté. Tranquille, colossal, d'une extrême assurance, Argus se dressait devant Ballard et le méprisait.

Si Ballard avait alors pu détruire le robot, peut-être l'aurait-il fait. Si seulement ce satané machin ne *l'ignorait* pas de la sorte ! Il ruinait sa

vie, sa puissance, son empire, et tout cela inconsciemment. Ballard était de taille à faire face à la ruse comme à la haine ; aussi longtemps qu'un homme est assez important pour qu'on le haïsse, il est quelqu'un. Mais pour Argus, Ballard n'existait tout simplement pas.

Les rayons du soleil allumaient des reflets jaunes sur la cuirasse d'or. Les diamants projetaient des arcs-en-ciel dans l'air immobile de la pièce. Ballard ne se rendait pas compte que ses lèvres découvraient ses dents en un rictus hargneux...

Après cela, les événements devaient se précipiter. Le plus remarquable fut la saisie du château, conséquence de l'effondrement catastrophique des affaires de Ballard. Il lui fallait s'en aller. Mais avant cela, il prit le risque d'ouvrir la chambre de transmutation des nouveaux diamants une semaine avant l'expiration du délai. Le résultat fut une masse de carbone sans valeur. Mais Ballard n'aurait de toute façon pas pu attendre une semaine de plus, car à ce moment-là, le château et tout ce qui se trouvait dedans auraient cessé de lui appartenir.

Tout, sauf le robot. Qui était encore à lui – ou qui, plutôt, appartenait techniquement à son ex-épouse. Les documents que Jessica et lui avaient signés étaient à l'épreuve de tout ce qu'on pouvait imaginer, et parfaitement légaux. Ballard obtint un jugement qui l'autorisait à pénétrer dans le château et à emporter le robot au moment qui lui conviendrait. À condition de trouver un moyen d'immobiliser Argus assez longtemps pour le démanteler.

Avec le temps, il parviendrait peut-être à trouver quelque chose. Peut-être. Peut-être...

Ffoulkes convoqua Ballard à une réunion déguisée en invitation à déjeuner. Ffoulkes passa un moment à parler de la pluie et du beau temps, mais il y avait une lueur sardonique dans ses yeux.

« Et comment ça se passe, avec votre robot, finit-il par dire.

— Très bien, répondit Ballard, méfiant. Pourquoi ?

— Le château a été saisi, non ?

— C'est exact. Mais je pourrai aller chercher le robot quand je voudrai. La cour a rendu un jugement en ma faveur. Circonstances particulières...

— Vous croyez que vous pourrez l'attraper. *Pas moi*. Gunther était un petit malin. S'il a fait un robot invulnérable, je parie que vous ne pourrez pas mettre la main dessus. À moins de connaître le mot de passe, bien sûr.

— Je... » Ballard s'interrompit. Son regard s'altéra. « Comment savez-vous...

— Qu'il y a un mot de passe ? Gunther m'a téléphoné, juste avant de... euh... D'avoir ce malencontreux accident. Il vous soupçonnait de

vouloir l'assassiner. Je ne connais pas tous les détails de l'affaire, mais il m'a vidéophoné ce soir-là. Tout ce qu'il m'a dit, c'était de vous donner le mot de passe... mais pas avant le moment opportun. Gunther était très prévoyant.

— Vous connaissez le code ? » demanda Ballard d'une voix blanche.

Ffoulkes secoua la tête. « Non.

— Alors que voulez-vous dire ?

— Gunther a dit la chose suivante : « Dites à Ballard que le mot de passe est ce qui se trouve sur la bande magnétique... Le nom et le numéro du brevet pour fabriquer les diamants artificiels. »

Ballard regardait fixement ses ongles. La bande magnétique. Le secret qu'il n'avait percé qu'en trahissant et en tuant Gunther. Cette information n'existait plus maintenant que dans son esprit... « Principe de Torsion de McNamara, Brevet n°R-735-V-22 ».

Et Gunther avait dû programmer le robot avec cette phrase avant de mourir.

« Terminé ? demanda Ffoulkes.

— Ouais. » Ballard se leva en froissant sa serviette.

« Vous êtes mon invité... Encore une chose, Bruce. Il serait indiscutablement dans mon intérêt que les diamants perdent toute valeur. J'ai vendu toutes mes actions dans ce domaine, mais j'ai beaucoup de concurrents qui ont des intérêts dans les mines d'Afrique. Si le marché s'effondrait, ça m'arrangerait.

— Et alors ?

— Est-ce que vous me diriez le numéro de ce brevet ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, dit Ffoulkes avec un soupir. Au revoir, donc. »

Ballard réquisitionna un camion blindé et loua les services d'une douzaine de gardes. Il alla tout droit vers le château, le fonctionnaire qui se trouvait à la grille hocha la tête en signe d'accord.

« Vous voulez entrer, monsieur ?

— Oui. J'ai l'autorisation...

— Je suis au courant, monsieur. Allez-y. Vous venez chercher votre robot ? »

Ballard ne répondit pas. Lorsqu'il fut entré, le château lui parut étranger. Il y avait déjà eu des changements. Des tapis avaient été enlevés ; des tableaux, mis en dépôt ; des meubles, emportés. Ce n'était plus son château.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Deux heures cinq. Argus devait être en train de faire sa ronde. Le grand vestibule...

Ballard se dirigea vers le vestibule. Il entrevit le robot d'or alors que celui-ci entraînait dans la salle et commençait son lent circuit. Deux

hommes le suivaient, juste à la limite de la zone de réaction. Us étaient de la police.

Ballard s'approcha d'eux. « Je suis Bruce Ballard.

— Oui, monsieur.

— Mais... Mais, bon Dieu ! N'êtes-vous pas Dangerfield ? Le chef d'état-major de Ffoulkes ? Que... »

Le visage inexpressif de Dangerfield ne manifesta aucun sentiment. « J'ai été assermenté en tant que représentant extraordinaire. Les autorités considèrent que votre robot a une trop grande valeur pour être laissé sans surveillance. Nous sommes détachés pour veiller sur lui. »

Ballard resta un moment immobile. « Eh bien, votre travail est terminé. J'emporte le robot, dit-il enfin.

— Très bien, monsieur.

— Vous pouvez partir.

— Désolé, monsieur. J'ai pour ordre de ne pas quitter le robot un seul instant.

— C'est Ffoulkes qui vous a donné cet ordre ! fit Ballard, qui n'arrivait plus à maîtriser sa voix.

— Monsieur ? »

Ballard regarda l'autre homme. « Etes-vous aussi un homme de Ffoulkes ?

— Monsieur ?

— Vous êtes parfaitement libre d'emporter votre robot quand bon vous semblera, fit Dangerfield. Mais tant qu'il ne sera pas hors du château, nous ne quitterons pas ces diamants des yeux. »

Ils n'avaient pas cessé de suivre Argus tout en parlant. Le robot se dirigeait maintenant vers la salle suivante et commençait son lent parcours. Faisant le tour de la créature, Ballard vint se planter devant elle. Il mit une main devant sa bouche et se mit à chuchoter : « Principe de Torsion de McNamara, Brevet n°R-735-V-22. »

Le robot avançait toujours. « Il faudra que vous le disiez plus fort, n'est-ce pas ? » dit Dangerfield.

Il tenait à la main un petit carnet et un stylo.

Ballard le regarda fixement pendant quelques instants. Puis il courut vers Argus en recommençant à murmurer la phrase clef. Mais le robot s'enfuit aussitôt, pour ne s'arrêter que lorsqu'il fut sorti de la proximité de Ballard qui le mettait en déroute.

Il ne pouvait pas s'en approcher suffisamment pour murmurer le code. Et s'il le disait assez fort pour qu'Argus l'entende, Dangerfield était prêt à apporter la formule à Ffoulkes. Quant à ce qu'en ferait Ffoulkes, c'était évident : il rendrait le principe public, afin que le marché du diamant s'écroule.

Le trio avança, laissant Ballard sur place. Se pouvait-il qu'il y ait une

issue ? Existait-il un moyen de piéger le robot ?

L'homme savait qu'il n'y en avait aucun – aucun dont il lui soit loisible d'user dans une demeure qui n'était plus la sienne. S'il disposait de la puissance et de la richesse, il pourrait en fin de compte trouver une solution. Mais le temps importait.

Il lui était maintenant encore possible de se refaire. Dans un mois, ce serait trop tard. À ce moment-là, les ficelles de son empire auraient changé de main. Il réfléchissait frénétiquement, cherchant un subterfuge.

Et s'il utilisait encore le procédé pour fabriquer des diamants ?

Il pouvait toujours essayer. Mais il n'était plus Bruce Ballard, le roi des brigands. Il ne disposait plus de l'invulnérabilité des tout-puissants. Ffoulkes pourrait le faire suivre, il serait au courant du moindre de ses mouvements. Il n'y avait plus pour lui de secret possible. Quoi qu'il fasse, à partir de maintenant, Ffoulkes le saurait aussitôt. Dans ces conditions, s'il faisait d'autres diamants, les hommes de Ffoulkes découvrirait la méthode. Il n'y avait pas moyen de s'en sortir par là.

S'en sortir... C'était tellement simple, pour le robot. Ballard avait perdu son invulnérabilité, mais le robot, lui, était toujours invulnérable. Il avait perdu sa fortune ; Argus était Midas. Son intelligence ne lui serait d'aucune utilité maintenant, alors qu'il traversait la crise la plus grave de toute sa vie. Pendant un moment de folie, il se demanda ce qu'Argus ferait à sa place – Argus, dont l'infailible cerveau de métal était tellement supérieur à celui qui l'avait amené à la vie.

Mais Argus ne se trouverait jamais dans cette situation. Argus ne se souciait de rien sur Terre, sinon de la magnifique carcasse d'or qui était la sienne, incrustée de gloire étincelante. En cet instant même, il poursuivait son chemin à travers le château, de sa démarche majestueuse, indifférent et dédaigneux.

Ballard poussa un soupir convulsif et descendit à la cave, où il découvrit un lourd marteau de forgeron. Après quoi il remonta et se mit à la recherche d'Argus.

Il le trouva dans la salle à manger, qu'il arpentait lentement, d'un pas solennel, alors que la lumière descendue des fenêtres glissait doucement sur son armure d'or pour éclater sur les bijoux auxquels elle arrachait des arcs-en-ciel.

Ballard était en sueur. Mais ce n'était pas l'effort. Il se planta devant Argus. « Vas-tu t'arrêter, espèce de... » Il donna au robot un nom impubliable.

Argus s'apprêtait à le contourner lorsque Ballard éleva la voix. « Principe de Torsion de McNamara, Brevet n°R-735-V-22 », fit-il d'un ton clair et qui portait loin.

Le stylo de Dangerfield courut rapidement sur le papier. Le robot s'arrêta. C'était comme si une force inexorable de la nature avait été paralysée ; comme si une avalanche venait de se figer au beau milieu du versant d'une montagne. Dans le silence surnaturel qui s'ensuivit, Ballard entendit l'autre garde poser une question.

« Tu l'as ?

— Ouais, fit Dangerfield. Allons-y. »

Ils sortirent. Ballard souleva le marteau. Il s'approcha d'Argus, presque sur la pointe des pieds. Argus le dominait de toute sa taille, serein et aveugle.

Le premier coup envoya à la ronde une pluie de diamants étincelants, déchirant l'or de la poitrine massive du robot. Sous le coup, Argus bascula en arrière avec une effroyable dignité. Le tonnerre de sa chute retentit dans le silence de la salle.

Ballard éleva le marteau et le laissa retomber à nouveau. Il ne pourrait évidemment pas rompre l'enveloppe presque impénétrable qui se trouvait sous la couche d'or, non plus qu'il n'écraserait les gemmes, mais ses coups furieux arracheraient les diamants à l'armure d'or, dans laquelle ils labouraient des sillons et des entailles.

« Saleté... de... machine ! » vociférait Ballard, qui maniait son marteau avec une fureur insensée, aveugle et destructrice. « Saleté... de... *machine* ! »

Traduit par DOMINIQUE HAAS.
Piggy Bank.

ON DEMANDE LE DOCTEUR TIC-TAC

par Ron Goulart

Voici venir un autre robot. Ou faudrait-il dire plutôt un antirobot, comme on parle de antihéros ? Il est en action, ou tout au moins en mouvement, sur un fond de médecine collectivisée. L'auteur laisse le lecteur s'interroger sur ce qui, de la machine détraquée ou du système qui fonctionne trop bien, est le plus menaçant.

ARNOLD VESPER flanqua une claque du plat de la main sur le distributeur de fleurs. La machine, verdâtre et poussiéreuse, émit un hoquet et éructa les pétales d'une rose jaune, qui jaillirent de la fente pour s'éparpiller en une pluie de confettis sur le sol du parking. Vesper balança un timide coup de pied à l'engin et récupéra sa carte de crédit qui émergeait en ronronnant de la fente prévue pour les titres de paiement. Il s'en retourna en serrant les lèvres de rage pendant un instant, puis sauta sur le tapis roulant qui menait vers l'entrée de l'hôpital réservée aux visiteurs.

Il ne connaissait même pas réellement ce monsieur Keasby. Donc, en fait, il pouvait laisser tomber les fleurs. Vesper se prit à souhaiter de ne pas éprouver une telle considération envers les désirs de son père. Celui-ci vivait dans une Tour du Soleil pour Citoyens Agés, dans le bas du Secteur de la Lagune de la banlieue de Los Angeles. Lorsqu'il avait appris que son vieil ami Keasby était alité dans un Hôpital Urbain Gratuit, il avait demandé à son fils d'aller lui rendre visite. C'est ainsi que Vesper se retrouvait encore à trente ans en train de faire les commissions de son père. Bon, eh bien, il pouvait *vraiment* laisser tomber les fleurs.

L'Hôpital Urbain Gratuit numéro Quatorze était un bâtiment jaune clair. On avait comme l'impression que toute sa surface devait être collante. Si Keasby avait consacré une part plus importante de son salaire à s'assurer, il n'aurait pas échoué dans un HUG. Vesper espérait seulement que le vieil homme n'abondait pas en histoires remontant à

la réorganisation en 1990 du Syndicat des flaireurs de mets. Parce que son père, alors...

Le gardien androïde était un de ces gros modèles roses. « Les visites se terminent à huit heures précises. Veillez à sortir à temps, ne me causez pas d'ennuis en me forçant à venir vous chercher spécialement. C'est clair ?

— Très, fit Vesper. Où est la Salle 77 ?

— D'abord à droite, ensuite à gauche. Couloir numéro quatre. Prenez l'ascenseur G jusqu'au troisième. Encore à gauche, puis à droite. Maintenant, circulez. »

Vesper suivit à pied le couloir, à l'extrémité duquel il tourna à gauche. Tous les couloirs qui partaient de celui-ci portaient des lettres et non pas des numéros. Vesper poursuivit son chemin en ralentissant l'allure.

Une partie du sol s'effaça devant lui tandis qu'une sonnerie se mettait à retentir au-dessus de sa tête. Une civière automatique montée sur roulettes surgit devant Vesper. Le patient qui gisait dessus était un homme corpulent, d'un certain âge. Il gémissait.

La civière cliqueta et se mit en marche. La sonnerie s'interrompit. Vesper ne bougea pas pour permettre à la civière d'avancer. Mais, sous ses yeux, celle-ci fit une embardée et fonça dans le mur du couloir. La sonnerie retentit à nouveau tandis que le malade bondissait en l'air et retombait brutalement à bas du brancard roulant. Vesper se précipita à son secours.

Il se prit les pieds dans le drap de dessus, un drap gris de crasse et constellé de taches. Vesper dut mettre un genou par terre pour ne pas tomber. Il allait toucher le patient affalé sur le sol lorsqu'il remarqua qu'il y avait maintenant du sang sur la poitrine de l'homme. Vesper eut l'impression que son estomac faisait des vagues, comme l'eau d'un bassin dans lequel on aurait jeté un pavé. Il avala sa salive et ses oreilles se mirent à lui faire très mal. Il s'efforça d'éviter l'homme ensanglanté en plongeant par-dessus et perdit connaissance.

Le docteur était un être humain. Il avait un crâne légèrement pointu d'où ses cheveux descendaient sur son front en une mèche compacte, pareille à un paillason de plastique. Il n'avait pas de menton. « Comme je comprends ce que vous éprouvez », disait-il à Vesper.

Ça avait l'air d'être une salle d'hôpital. Cinq lits côte à côte, des murs gris, collants. Vesper, qu'on avait déshabillé et affublé d'une veste de pyjama usagée, se trouvait dans l'un des lits. Les quatre autres étaient vides. On avait l'impression que c'était le milieu de la nuit, en regardant par la fente de l'unique et haute fenêtre. « Est-ce que l'homme va bien ? »

Le docteur fit la moue. « Ne parlons pas de lui. J'ai la chair de poule

rien que d'y penser. Je vais vous dire, franchement : la vue du sang me retourne l'estomac à moi aussi.

— Bon, eh bien, qu'est-ce que je fais là, alors ? Je sais que je suis en pleine forme. »

Le docteur était assis sur une chaise au dossier droit, près du lit de Vesper. « Au fait, je suis le docteur William F. Norgran. Pourquoi ne me diriez-vous pas tout sur votre cas ?

— Mais je me suis tout simplement trouvé mal, non ? » Vesper se souleva sur les coudes pour s'asseoir. « Écoutez, je suis venu rendre visite à un certain M. Keasby, qui est dans la salle 77. C'est un ami de mon père. Mon père ne sort pas beaucoup. Il vit dans une Tour du Soleil pour Citoyens Agés, dans le Secteur de la Lagune. »

Le docteur Norgran se mit à frissonner. « Les vieux me font froid dans le dos.

— Je voudrais récupérer mes vêtements et m'en aller, fit Vesper.

— Jouons cartes sur table, monsieur... euh...

— Vesper. Arnold Vesper.

— Monsieur Vesper, quand quelqu'un entre ici, à l'Hôpital Urbain Gratuit numéro Quatorze, sa sortie doit être enregistrée. C'est un établissement hospitalier charitable. Il nous faut être très stricts. C'est notre dette envers le public.

— Mais je suis à la Multimédicale. Je travaille dans le Service Oléomargarine de l'une des plus importantes sociétés d'études de motivation. Même si j'étais malade, je serais couvert. Je n'aurais pas besoin de venir dans un HUG.

— Oui, fit le docteur Norgran en se raclant la gorge. Il se peut que vous ayez eu une sorte d'attaque. On n'est jamais trop prudent dans les cas de ce genre. » Il changea de position sur sa chaise. « Dites, ces études de motivation, est-ce que c'est aussi amusant que ça en a l'air ? Je vais vous dire pourquoi je vous demande ça. C'est ce que je voulais faire quand j'étais à l'école, mais mes vieux désiraient que je sois médecin. C'est comme ça que je me suis retrouvé paumé dans cet hôpital pour fauchés. Pendant mon internat, à l'Hôpital du Cinéma de Hollywood, je n'arrêtais pas de me trouver mal et d'avoir des migraines. C'est en partie à cause de ça que je suis maintenant coincé ici.

— C'est plutôt difficile d'entrer dans l'étude de motivation quand on n'a pas déjà un diplôme dans cette discipline », répondit Vesper en jetant un coup d'œil circulaire sur la pièce. Il ne semblait pas y avoir d'armoires ni de placards. « Où sont mes vêtements, au juste ? »

Le docteur Norgran haussa les épaules. « Un des infirmiers androïdes a dû les planquer quelque part. Sincèrement, monsieur Vesper, être un médecin humain par ici, c'est l'enfer. On n'a pas la moindre chance. Surtout si on a le malheur d'avoir des nausées à la vue

du sang. Comme vous le savez peut-être, le Médecin-Chef de la plupart des Urbains Gratuits est un androïde. Et le vieux docteur Tic-Tac est drôlement coriace.

— Le docteur Tic-Tac ?

— C'est juste un surnom qu'on lui donne. Enfin, les quelques rares êtres humains à avoir assez d'humour pour ça, ici. Ça vient de la façon dont il se met de temps en temps à bringuebaler et à vrombir. Son nom officiel est Medi/Androïde A/12 # 675 RHLW. Un vieux sorcier, vous pouvez me croire. »

Vesper hocha la tête. « Je pourrai m'en aller aussitôt que vous m'aurez examiné. Vous comprenez bien, puisque vous êtes comme ça aussi, que je me suis simplement trouvé mal à cause du sang. Est-ce que cet homme est mort ? »

Le docteur Norgran fit de la main un bref mouvement de refus. « Ne nous occupons pas de lui. Monsieur Vesper, vous pourriez me rendre un grand service, vraiment. Je vais vous avouer quelque chose. Je suis bien convaincu que ce n'est qu'un état passager, mais il se trouve que j'éprouve une véritable aversion à l'idée de toucher les gens.

— J'ai peur de ne pas vous suivre.

— J'aimerais mieux laisser le docteur Tic-Tac vous examiner. Ça m'a tellement donné la chair de poule la dernière fois que j'ai dû palper quelqu'un... C'est bête, hein ?

— Pourquoi ne me laissez-vous pas tout simplement partir ? »

Le docteur secoua la tête. « Non, non. Vous êtes dans le circuit. Si vous êtes affilié à la Multimédicale, les andros du bureau sont déjà en possession de votre carte MM, qu'ils auront trouvée dans vos effets.

— Les effets, c'est ce qui reste aux morts. »

Le docteur Norgran s'empourpra. « Désolé. Ne vous morfondrez pas, monsieur Vesper. Notre personnel et les gens de la MM sont là pour s'occuper de tout. Ne pensez qu'à passer une bonne nuit.

— Une bonne nuit ? fit Vesper en bondissant dans son lit.

— Le docteur Tic-Tac passe ses nuits en haut, en Isolation 3. Il ne pourra venir vous voir que demain matin.

— Mon travail...

— L'hôpital va les prévenir. N'importe comment, monsieur Vesper, il est plus probable que vous serez sorti demain matin avant le café n° 1. Vous avez de la famille ?

— Je suis divorcé. Je vis dans une Ferme-Tour à Gower, dans le secteur de Hollywood. Un deux-pièces.

— Vous avez de la chance », répondit le docteur Norgran. Il tripota quelque chose sous le lit. Vesper se retrouva allongé et le lit lui fit une piqûre dans la fesse gauche. « Pour vous faire dormir. À demain. Et espérons que personne ne fera plus rien de désagréable cette nuit. Je suis de service jusqu'aux petites heures du matin.

— Attendez », fit Vesper en s'endormant.

Il fut réveillé par un bourdonnement. Vesper vit un androïde aux épaules larges, revêtu d'une blouse blanche élimée, et qui le regardait. L'androïde avait un visage carré, à la mâchoire proéminente, et portait une perruque grise, peignée vers l'arrière, tout à fait convaincante. On lui avait rajouté de petites rides d'expression aux yeux et à la bouche. « Comment se sent-on ? demanda l'androïde d'une voix chaude et familière. Je suis Medi/Androïde A/12 # 675 RHLW. Les jeunes d'ici m'appellent docteur Tic-Tac. » Il cligna de l'œil. « Mais je ne suis pas censé le savoir. » Le clignement d'œil persistait et le docteur Tic-Tac émit un bruit d'engrenages. L'un de ses yeux, le droit, lui jaillit hors de la tête. « Ah ! les choses dont nous, les vieux, devons nous accommoder, alors », dit-il en soupirant, puis il s'accroupit et disparut sous le lit. « Je l'ai ! »

Vesper s'assit. « Docteur Tic-Tac, dit-il, tandis que l'androïde qui avait récupéré son deuxième œil se redressait à côté de lui. Je suis en parfaite condition physique. Je me suis seulement évanoui hier soir en allant rendre visite à un ami de mon père. Un certain Keasby, qui se trouve dans la salle 77. Je voudrais qu'on me rende mes vêtements. Et m'en aller.

— Ouvrez un peu la bouche. Parfait. » L'androïde s'empara de la mâchoire de Vesper. « Rien n'est simple, dans notre métier. C'est une chose que j'ai apprise alors que j'étais un bon vieux médecin de quartier. Hmmm.

— Je vais sûrement être en retard au bureau. » La fenêtre attestait que la matinée était bien avancée.

« Travailler, toujours travailler, disait le docteur Tic-Tac. Et tous autant que nous sommes, nous courons et nous nous bousculons. Voyons, maintenant... » Il commença à donner de petits coups sur la poitrine de Vesper. « Respirez par la bouche. Je vois, je vois.

— Avant de prendre sa retraite, mon père a travaillé pendant trente-neuf ans dans le flairage des mets, fit Vesper entre deux inspirations. À ce que j'ai compris, monsieur Keasby et lui ont reniflé côte à côte pendant plusieurs dizaines d'années.

— Tournez-vous sur le ventre. »

Vesper s'exécuta. « Ils n'ont pas l'air de savoir où se trouvent mes vêtements.

— Rien n'échappe à mon attention dans cet HUG numéro Quatorze, fit le docteur Tic-Tac. Quand nous aurons besoin de vos vêtements, ce vieux docteur Tic-Tac les fera venir. » Il fit courir son doigt le long de la colonne vertébrale de Vesper. « Les cas d'évanouissement sont fréquents, dans votre famille ?

— Je n'en sais rien. Je ne me suis évanoui que parce que j'avais vu

tout ce sang. » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Est-ce que l'homme a survécu ?

— Allons, allons, fit le docteur Tic-Tac, en pinçant la fesse droite de Vesper. Vous vous évanouissez souvent ?

— Non, pas souvent.

— Et que veut dire pour vous « pas souvent », jeune homme ?

— Trois fois dans ma vie.

— Je vois. » L'androïde émit un bruit de soufflet de forge et bourdonna d'une façon différente pendant quelques instants. « Aujourd'hui, pour le déjeuner, vous direz à l'infirmière de vous donner du gruau et un peu de lait écrémé. Ensuite, je veux vous faire subir des tests à la Salle d'Examens numéro quatre, cet après-midi.

— Mais il faut que je m'en aille !

— Pas dans votre état.

— Que voulez-vous dire ?

— N'oubliez pas le gruau. Maintenant, reposez-vous. » Le docteur se dirigea vers la porte. Arrivé à mi-chemin, il se mit à boiter bas. Il plongea dans le couloir plutôt qu'il ne sortit et un instant plus tard on entendait un bruit de chute.

Le lit ne voulut pas laisser Vesper se lever. Il se tortilla et repéra un bouton marqué « infirmière ». En s'étirant, il parvint à l'effleurer, ce qui détermina un ronflement derrière la grille d'un haut-parleur situé non loin de l'interrupteur. Une voix féminine se fit entendre au bout de quelques minutes. « La chambre numéro vingt-trois est censée être vide. Qui est là ?

— Ne vous en faites pas pour ça. Le docteur Tic-Tac est dégringolé dans le couloir.

— Ça lui arrive sans arrêt. Mais qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Arnold Vesper et je veux sortir d'ici. »

La grille redevint silencieuse et personne ne répondit.

La lèvre inférieure du docteur Rex Willow faisait remonter vers son nez mou son cigare de couleur orange. Il était apparemment humain et se trouvait assis sur le bord du lit de Vesper lorsque celui-ci émergea d'une sieste provoquée artificiellement. Willow expliqua qu'il était le médecin envoyé par la compagnie d'assurances Multimédicale. Il demanda à Vesper ce qu'il pensait qui n'allait pas et ajouta : « Les gars de votre bureau vous aiment vraiment beaucoup. Tenez. » Il sortit une petite boîte de sous son veston.

« On a oublié de me donner à manger, ce midi, fit Vesper en la prenant. L'infirmière ne veut pas répondre à l'interphone. J'espère que c'est de la nourriture. » Il mit la main sur le couvercle du carton. « Mais ce que j'espère surtout, c'est que vous allez me faire sortir d'ici.

— On a tout le temps de s'en faire, Arnold. »

La boîte contenait des cartes de vœux de prompt rétablissement. Des douzaines ; toutes pareilles. Chacune signée par un membre du service Oléo-margarine. « Toutes les mêmes, fit Vesper en posant la boîte sur sa table de chevet.

— Des sentiments identiques peuvent revêtir des formes similaires, dit le docteur Willow en sautant à bas du lit. J'ai été content de parler avec vous, Arnold. Signez-moi ce jeu de cartes perforées, que je déguerpisse. Il faut que j'aille en vitesse dans quelques-uns des grands hôpitaux payants des meilleurs quartiers. » Il tendit à Vesper un petit paquet de cartes miniaturisées.

« Comment se fait-il que vous veniez ici ? Je pensais que c'était un hôpital gratuit ?

— La Multimédicale est partout. Ce n'est pas un mauvais hôpital, Arnold, quand on est fauché. Ou en cas d'urgence, comme pour vous. Signez sur la ligne rouge, dit-il en lui montrant. Ou la bleue, pour les fiches où elle est bleue.

— Mon stylo est dans mes vêtements.

— Prenez le mien. »

Il y avait marqué *Multimédicale* et *Meilleure Santé* sur le stylo de Willow. « Vous ne pouvez pas vous débrouiller pour me faire sortir d'ici ? lui demanda Vesper.

— Pas si le médecin-chef y est résolument opposé.

— Je n'ai même pas le téléphone. Vous ne pourriez pas au moins m'en faire avoir un ? Il faudrait vraiment que j'aie le téléphone.

— C'est une institution charitable, Arnold, pas un palace. Quand vous serez sur pied, vous pourrez vous mettre en chasse d'un téléphone. J'ai repéré une cabine dans le hall d'entrée des visiteurs. Allez, signez. »

Vesper signa. « Vous avez parlé à mes docteurs, ici ?

— Oh ! mais bien sûr. Le docteur Norgran est un brave type. Et Medi/Androïde A/12 # 675 RHLW est le meilleur androïde de tous les hôpitaux gratuits.

— Pendant qu'il était dans ma chambre, ce matin, un de ses yeux de verre est tombé.

— Les handicaps d'un individu ne reflètent pas ses possibilités.

— Mais c'est une machine !

— Si vous ne finissez pas de me remplir ça tout de suite, je vais être obligé de remettre des crédits dans mon atterr'o-mètre, Arnold.

— D'accord. » Il répondit à toutes les questions, sauf celle qui concernait les distractions préférées de sa mère. N'importe comment, lui dit Willow, c'était facultatif. Le docteur de la compagnie d'assurances était sur le point de partir lorsque Vesper le rappela. « Et si vous leur disiez de me donner à manger ?

— Chaque chose en son temps », répondit Willow en accélérant l'allure.

Dans la soirée, deux androïdes amenèrent un homme du nom de Skeeman et le couchèrent à deux lits de Vesper. Il ne devait pas tarder à apprendre le nom du malade car celui-ci, qui était vieux, petit et tout jaune, n'arrêtait pas de répéter aux infirmiers : « Appelez le docteur Wollter, et dites-lui que Milton Skeeman en a eu une autre. » Les andros hochaient la tête en souriant et laissèrent le lit endormir Skeeman.

« Quand est-ce qu'on dîne ? leur demanda Vesper.

— Y'a pas de bouffe pour toi, parasite, fit l'un.

— Les malades qui font les malins sont les pires. Y voudraient manger, manger tout le temps.

— Et je voudrais me lever pour aller aux toilettes.

— Ton grand lit coûteux va s'occuper de tout ça. »

Ils s'en allèrent et c'est ce que fit le lit.

Les lumières se rallumèrent vers ce que Vesper estima être sept ou huit heures ce soir-là. Quelque chose heurta la porte qui s'ouvrit brutalement et le docteur Tic-Tac fit son apparition. « Comment se sent-on ? » v

Vesper secoua la tête. « Pourquoi êtes-vous dans ce fauteuil roulant ? »

Le docteur Tic-Tac se propulsa jusqu'au bord du lit. « Mes problèmes sont trop triviaux pour en faire une affaire. Parlons plutôt de vous. Hmm. Ce gruaud n'a pas l'air de vous avoir fait grand bien.

— Personne ne m'a encore donné à manger. J'ai faim. Et quand je ne mange pas, j'ai des maux de tête et l'estomac barbouillé. »

Le docteur Tic-Tac passa une main dans ses épais cheveux gris. « Violents maux de tête, nausées... C'est bien ce que je pensais. Je vais vous expliquer quelque chose, mon garçon. Depuis la fin du XXI^e siècle, la Guerre Froide s'est intensifiée. Ce qui était prévisible, puisqu'il est impossible de se fier à l'esprit oriental. Et, quoique aucune arme n'ait fait son apparition, vous pouvez être certain que le gant de fer cache un poing de velours.

— Ce n'est pas tout à fait la métaphore exacte...

— Le fait est qu'ils ont utilisé contre nous pendant tout ce temps des armes subtiles. » Le docteur Tic-Tac se mit à rire. « Qui aurait cru que l'une des armes les plus insidieuses que l'humanité ait jamais connue serait découverte par un humble toubib dans un humble hôpital gratuit. Enfin, nombre de grands martyrs avaient des origines modestes. Il y a même eu quelques rares martyrs androïdes. Je ne suis peut-être pas humain, mais j'aime ce vieux pays qui est le nôtre et je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour lutter contre ses ennemis, sur son sol comme au-dehors. C'est ainsi que j'ai découvert le Contagium

DDW.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Contagium DDW, fit l'androïde d'une voix chevrotante, est un microbe insidieux qu'ils ont envoyé pour affaiblir notre peuple. Là-haut, en Isolation 3, j'ai deux douzaines de pitoyables victimes. Personne à l'extérieur n'a décelé l'existence du Contagium DDW. Personne n'a entendu parler de mes travaux. Un jour, ils les découvriront. Peut-être une statue. Peut-être un jour y aura-t-il une statue. La première érigée en l'honneur d'un androïde.

— Mais quand sortirai-je d'ici, docteur ?

— Qui sait ? fit le docteur Tic-Tac. J'ai le regret de devoir vous informer que vous avez été atteint par le Contagium DDW. »

Vesper tâta une nouvelle fois son front. L'infirmière automatique ne lui indiquait jamais sa température, mais il soupçonnait qu'il avait de la fièvre depuis plusieurs jours. Il y avait quelque chose qui ne marchait pas dans le chauffage de sa chambre d'isolation. Le voyant du thermostat était dépoli, et il lui était difficile de vérifier si sa chambre n'était pas parfois surchauffée.

Tout en faisant les cent pas dans la pièce, Vesper prenait de temps en temps son mouchoir dans la poche de sa robe de chambre et épongeait la transpiration qui coulait sur son visage. Sa poitrine aussi était toujours trempée de sueur. Le service était mieux fait en Isolation 3 qu'en bas, dans la salle. Ils lui donnaient régulièrement à manger et il pouvait se promener une heure par jour dans sa cellule.

Quelque chose tapa sur la petite fenêtre pratiquée dans la porte et Vesper se retourna pour voir le visage du docteur William F. Norgran qui regardait dans la chambre. Le docteur de chair et d'os hochait la tête et s'adressa à lui par l'intermédiaire de l'interphone. « Excusez-moi de ne pas être revenu vous voir plus tôt. Les maladies horribles me flanquent la trouille. »

Vesper allait lui expliquer qu'en fait il n'avait absolument rien et qu'il ne s'était vraiment évanoui qu'à cause du sang, mais il hésita. Il se sentait tout drôle avec cette fièvre, et cette transpiration et le reste. Le docteur Tic-Tac avait l'air d'en savoir long sur le Contagium DDW, même s'il n'avait jamais tout à fait réussi à expliquer à Vesper ce que c'était. « Je comprends ça, dit-il au docteur Norgran.

— Tout bien considéré, fit le docteur Norgran, vous avez l'air d'aller moyennement bien.

— Le docteur Tic-Tac dit que ça suit son cours. »

Le visage du docteur Norgran devint blême. « C'en est trop. C'est au-dessus de mes forces. Excusez-moi. Je reviendrai plus tard. » Il décampa.

Derrière lui, le lit faisait signe à Vesper de revenir.

Vesper cessa d'aller se promener et le lit n'insista plus. Il se débattait contre le Contagium DDW, mais ça l'épuisait de plus en plus. Son état n'était guère arrangé par le fait que la chambre oubliait maintenant de temps en temps de lui donner à manger, ou que le chauffage se déréglaît parfois au beau milieu de la nuit pour le réveiller en sursaut, rôti ou congelé. Vesper se prit le pouls comme il l'avait vu faire au docteur Tic-Tac.

Les gars du bureau avaient cessé de lui envoyer des cartes de vœux de guérison. Pour autant qu'il se souvînt, son syndicat lui garantissait son emploi. Il était aussi censé recevoir de sa compagnie d'assurances cinquante-deux dollars par jour. Le docteur Rex Willow ne monta jamais, faute d'en obtenir l'autorisation, en Isolation 3. Cinquante-deux dollars par jour – c'était sûrement le chiffre que Vesper se rappelait avoir vu dans la brochure de la compagnie d'assurances.

« Ça crève, fit le docteur Tic-tac en se véhiculant dans la chambre. Accrochez-vous, mon gars.

— Je me sentirais plutôt bien. »

Le docteur Tic-Tac se rapprocha. « Hmmm. Le syndrome s'amplifie. C'est insidieux. Et pourtant, j'affirme qu'un jour il y aura dans tout le pays des sanatoriums consacrés au Contagium DDW. Peut-être une colonie insulaire, je me demande si un androïde pourrait être canonisé... Peu importe. L'intention sera présente dans le cœur et dans l'esprit de tous. La sanction officielle n'est pas indispensable. Faites-moi voir votre langue.

— Aah, fit Vesper, trop fatigué pour s'asseoir.

— Oui, oui, dit le médecin androïde.

— Il y a quelque chose ?

— Nous y arrivons. Ne craignez rien.

— Vous savez, fit Vesper, au début, je ne pensais pas grand bien de vous, docteur. Mais maintenant, je mesure ce que je vous dois. Pour avoir diagnostiqué ce mal et m'avoir aidé.

— Nous allons vous faire une piqûre, dit le docteur. Tournez-vous.

— Je crois que je commence à avoir confiance en vous, docteur.

— Oui ; qu'ils m'appellent donc docteur Tic-Tac quand j'ai le dos tourné. On peut quand même me faire confiance. » Tout en procédant à l'injection, l'androïde commença à vrombir d'une drôle de façon. « On peut me faire confiance.

— C'est ce que je pense maintenant, fit Vesper.

— On peut me faire confiance. On peut me faire confiance. On peut me faire confiance. On peut me faire confiance. On peut me faire confiance. On peut me faire confiance. On peut me faire confiance... »

Vesper s'endormit avant que le docteur Tic-Tac ait fini de parler.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.
Calling Dr. Clockwork.

LE POISON D'UN HOMME

par Robert Sheckley

Autres personnages classiques de la science-fiction, les astronautes fondamentalement sans peur et sans reproche. Deux d'entre eux sont ici confrontés à un problème de survie simple à énoncer mais beaucoup plus malaisé à résoudre.

À L'AIDE d'un compas à pointes sèches, Hellman sortit de la boîte le dernier radis. Il le leva pour que Casker puisse l'admirer, puis le posa avec précaution sur l'établi, près du rasoir. « Un sacré repas pour deux hommes dans la force de l'âge, dit Casker en se laissant tomber dans l'un des fauteuils rembourrés du vaisseau.

— Si tu voulais renoncer à ta part... » suggéra Hellman.

Casker secoua vivement la tête. Hellman sourit, prit le rasoir et en vérifia attentivement le fil.

« Ne fais pas tant de mise en scène », dit Casker en jetant un regard aux instruments du tableau de bord. Ils approchaient d'une naine rouge, seul soleil accompagné d'une planète existant dans la zone d'espace où ils se trouvaient. « Expédions le souper avant de nous rapprocher encore. »

Hellman pratiqua l'incision habituelle dans le radis, en louchant vers le dessus de la lame du rasoir. Casker s'approcha, la bouche ouverte. Hellman posa soigneusement le rasoir et cassa nettement le radis en deux.

« Tu ne récites pas le bénédicité ? » demanda-t-il.

Casker grommela quelque chose et fourra vivement son demi-radis dans sa bouche. Hellman mâchait plus lentement. Le goût piquant parut exploser le long de ses papilles gustatives déshabituées.

« Il n'y en a pas lourd », dit-il.

Casker ne répondit pas. Il étudiait attentivement la naine rouge.

Quand il eut avalé le dernier fragment de son demi-radis, Hellman étouffa un soupir. Leur dernier repas remontait à trois jours... dans la mesure où l'on peut qualifier de repas l'absorption de deux biscuits et

d'un verre d'eau. Ce radis, qui reposait maintenant dans l'immense vide de leur estomac, avait été la dernière parcelle de nourriture que contenait le vaisseau.

« Il y a deux planètes, dit Casker. L'une d'elles a brûlé ; elle est toute craquelée.

— Alors, nous nous poserons sur l'autre. »

Casker hocha la tête et plaça un programme de décélération en spirale dans l'ordinateur du vaisseau.

Pour la centième fois, Hellman se prit à se demander quelle pouvait bien avoir été l'origine de la faute. S'était-il trompé dans le libellé de sa demande d'approvisionnements au moment du ravitaillement à Calas ? Après tout, il avait consacré la majeure partie de son attention au matériel minier. Ou peut-être les rampants de la base avaient-ils oublié d'embarquer à bord quelques précieuses caisses ?

Il resserra sa ceinture jusqu'au quatrième des trous supplémentaires qu'il y avait percés.

Se perdre en conjectures était inutile. Quelle qu'en fût la raison, ils étaient dans le pétrin. Assez ironiquement, ils avaient suffisamment de carburant pour retourner à Calas sans ravitaillement. Mais ce seraient deux cadavres singulièrement émaciés qui rejoindraient la base.

« Nous allons atterrir », dit Casker.

Et pour rendre les choses pires, l'espace s'en mêlait. La région inexplorée dans laquelle ils se trouvaient comportait peu de soleils et encore moins de planètes. Peut-être existait-il une faible chance pour eux de renouveler leur provision d'eau, mais en ce qui concernait la nourriture, c'était une autre affaire.

« Regarde cet endroit », grogna Casker.

Hellman sortit de sa rêverie.

La planète ressemblait à un porc-épic sphérique, de teinte gris-brun. Les arêtes d'un million de montagnes acérées comme des aiguilles luisaient dans la faible lumière émise par la naine rouge. Au fur et à mesure que la spirale de leur course les rapprochait, les pics aigus semblaient s'élever à leur rencontre.

« Il ne peut pas y avoir *que* des montagnes ! dit Hellman.

— Bien sûr que non. »

La planète comportait certainement des océans et des lacs, d'où émergeaient des îles – montagnes déchiquetées. Mais il n'y avait aucune apparence de région plate, aucune trace de civilisation ni même de vie animale.

« Encore heureux que son atmosphère soit oxygénée », dit Casker.

La spirale de décélération les fit pénétrer dans la couche atmosphérique, qui freina leur descente. Il n'y avait toujours rien d'autre en vue que des montagnes, des lacs, des océans, et encore

d'autres montagnes.

Au cours de la huitième révolution, Hellman aperçut une construction solitaire érigée au sommet d'une montagne. Casker freina brutalement, et la coque rougit sous l'effet de la chaleur. À la onzième orbite, ils procédèrent à la manœuvre d'atterrissage.

« Drôle d'endroit pour construire », murmura Casker.

La construction, de forme annulaire, entourait élégamment le sommet d'un pic escarpé. À sa base, il y avait une large saillie horizontale, que Casker écorna lorsqu'il fit atterrir le vaisseau.

Vue d'en haut, la construction avait simplement paru vaste. Vue du sol, elle était gigantesque. Hellman et Casker s'en approchèrent lentement. Hellman tenait son brûleur prêt, mais aucun signe de vie ne se manifesta.

« Cette planète doit être abandonnée, dit Hellman, presque dans un murmure.

— Quiconque ayant son bon sens abandonnerait un endroit pareil, répondit Casker. Il ne manque pas de planètes accueillantes dans les parages pour qu'on accepte de vivre sur la pointe d'une aiguille. »

Ils atteignirent la porte de la bâtisse. Hellman essaya de l'ouvrir, mais elle était verrouillée. Il fit demi-tour et contempla un instant le fantastique alignement des montagnes.

« Je pense, dit-il, que lorsque cette planète était encore à l'état pâteux, elle a dû être soumise à l'attraction de plusieurs lunes gigantesques qui depuis ont volé en éclats et disparu. Les efforts internes et externes l'ont modelée, lui ont donné son aspect actuel et...

— Laisse tomber, répondit Casker. On voit bien que tu étais bibliothécaire avant de te décider à faire fortune dans l'uranium. »

Hellman haussa les épaules, puis il leva son arme et perça un trou dans la serrure de la porte.

Les seuls sons audibles furent les borborygmes émis par leurs estomacs vides.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment.

L'immense salle en angle était de toute évidence un entrepôt de marchandises d'une catégorie unique. Ces marchandises étaient empilées jusqu'au plafond, éparpillées sur le sol, entassées au hasard le long des murailles. Il y avait des boîtes et des containers de toutes formes et de toutes tailles, certains assez vastes pour contenir un éléphant, d'autres guère plus grands qu'un dé à coudre.

Près de la porte gisait un tas de livres poussiéreux. Dès qu'il les aperçut, Hellman se pencha pour les examiner.

« Il doit y avoir de la nourriture quelque part », dit Casker, dont le visage s'était éclairé pour la première fois depuis une semaine. Il entreprit d'ouvrir la boîte la plus proche.

« Tiens, ceci est intéressant, dit Hellman en écartant tous les livres, sauf un.

— Mangeons d'abord », dit Casker en arrachant le dessus de la boîte. À l'intérieur, il y avait une sorte de poussière brune. Casker la regarda, la renifla, et fit une grimace.

— Mais c'est *très* intéressant », dit Hellman, qui feuilletait le livre.

Casker ouvrit une autre boîte, de petites dimensions, qui contenait une matière visqueuse, verte et luisante. Il la referma et en ouvrit une troisième. Elle contenait également une matière visqueuse mais qui était d'un orange terne.

« Hmm, fit Hellman, poursuivant sa lecture.

— Hellman ! Voudrais-tu laisser tomber ce livre et m'aider à trouver quelque chose à manger ?

— À manger ? » répéta Hellman, qui leva les yeux. Qu'est-ce qui te donne à penser qu'il y a quelque chose à manger ici ? Pour tout ce que nous en savons, nous pouvons tout aussi bien être dans une fabrique de peinture.

— Ceci est un entrepôt ! » cria Casker.

Il ouvrit une boîte en forme de rein et en sortit une sorte de bâtonnet fait d'une matière rouge pâle qui durcit rapidement et qui tomba en poussière avant qu'il ait eu le temps de la renifler. Il prit un peu de cette poussière dans sa paume et la porta à sa bouche.

« Ça pourrait être de l'extrait de strychnine », dit négligemment Hellman.

Casker laissa brusquement tomber la poussière et s'essuya les mains.

« Après tout, fit remarquer Hellman, même si l'on admet que nous nous trouvons dans un entrepôt – une cache, si tu préfères – nous ignorons ce que les derniers habitants considéraient comme denrées alimentaires. Peut-être la salade verte assaisonnée d'acide sulfurique.

— D'accord, dit Casker, mais il nous faut absolument manger. Qu'est-ce que tu suggères ? ajouta-t-il en englobant dans un geste circulaire les montagnes de récipients que contenait la salle.

— Tout d'abord, dit vivement Hellman, il nous faut procéder à l'analyse qualitative de quatre ou cinq échantillons. Nous pourrions commencer par un simple titrage, puis nous sublimerions l'élément principal, vérifierions s'il forme un précipité, étudierions sa composition moléculaire et...

— Hellman, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu es bibliothécaire, rappelle-toi. Pour ma part, je suis un pilote formé par correspondance. Nous ignorons tout des titrages et des sublimations.

— Je sais, dit Hellman, mais nous devrions connaître la chimie. C'est la seule manière d'arriver à un résultat.

— D'accord. Mais en attendant qu'un chimiste nous tombe du ciel,

qu'allons-nous faire ?

— Ceci peut nous aider, dit Hellman en levant le livre qu'il feuilletait. Sais-tu ce que c'est ?

— Non, dit Casker qui faisait des efforts pour refréner son impatience.

— C'est un dictionnaire de poche et un manuel pratique de la langue helgienne.

— Helgienne ?

— Oui, Helg, est la planète sur laquelle nous nous trouvons. Les symboles correspondent à ceux qui sont inscrits sur les boîtes. »

Casker haussa les sourcils. « Je n'ai jamais entendu parler de Helg.

— Je ne pense pas que la planète ait jamais eu le moindre contact avec la Terre, dit Hellman. Ce bouquin n'est pas un dictionnaire helgien-anglais. C'est un lexique helgien-aloombrigien. »

Casker se rappela qu'Aloombrige était le berceau d'une petite race reptilienne aventureuse, et qu'elle se situait vers le centre de la Galaxie.

« Comment se peut-il que tu connaisses l'aloombrigien ? demanda-t-il

— Être bibliothécaire n'est pas toujours une chose complètement inutile, répondit Hellman avec modestie. À mes moments de loisir...

— Ouais, coupa Casker. Tu parlais des Aloombrigiens.

— Eh bien, il est probable que les Aloombrigiens ont aidé les Helgiens à quitter leur planète et à en trouver une autre. C'est leur manière de louer leurs services. Si c'est exact, alors cette construction est très probablement une cache à provisions !

— Et si tu commençais à traduire, suggéra Casker d'un ton las, afin que nous puissions trouver quelque chose à manger ? »

Ils ouvrirent des boîtes jusqu'à ce qu'ils en trouvent une au contenu à l'aspect agréable. Laborieusement, Hellman traduisit les symboles gravés sur la boîte.

« Voilà, dit-il. L'inscription signifie : UTILISEZ SNIFFNERS – LE MEILLEUR DES ABRASIFS.

— Ça n'a pas l'air très comestible, dit Casker.

— Je crains que non. »

Ils en trouvèrent une autre, qui portait la mention : VIGROOM ! REMPLISSEZ TOUS VOS ESTOMACS, ET REMPLISSEZ-LES BIEN !

« Quelle sorte d'animaux étaient ces Helgiens, d'après toi ? » demanda Casker.

Hellman haussa les épaules.

Il lui fallut près d'un quart d'heure pour traduire l'inscription suivante, qui disait : ARGOSSEL RENDRA VOTRE THUDRA TOUT TIZZY. CONTIENT TRENTE ARPS DE RAMSTAT PULZ POUR LA LUBRIFICATION DES ÉCAILLES.

« Il *doit* y avoir quelque chose de comestible ici, dit Casker avec une

note de désespoir dans la voix.

— Je l'espère » répondit Hellman.

Après deux heures de recherches, ils en étaient toujours au même point. Ils avaient traduit des douzaines d'inscriptions et flairé tant de substances que leur sens olfactif avait abandonné la partie avec dégoût.

« Il faut que nous discussions », dit Hellman en s'asseyant sur une boîte portant l'inscription :

VORMITHISH – AUSSI BON QUE SON NOM L'INDIQUE !

« D'accord, dit Casker en s'étendant sur le sol. Vas-y, je t'écoute.

— Si nous pouvions découvrir quel genre de créatures habitaient cette planète, nous saurions avec quoi elles s'alimentaient et si leur nourriture peut nous convenir.

— Tout ce que nous avons appris d'elles, c'est qu'elles écrivaient des tas de slogans publicitaires minables. »

Hellman ignore cette réponse. « Quelle sorte d'êtres intelligents pourraient évoluer sur une planète entièrement montagneuse ?

— Des êtres stupides », dit Casker.

Cette réflexion n'était d'aucune aide, mais Hellman trouva qu'il ne pouvait rien inférer des montagnes. Cela ne lui indiquait pas si les Helgiens se nourrissaient de silicates, de protéines, d'aliments iodés ou de quoi que ce soit d'autre.

« A mon avis, dit-il, nous devons découvrir cela par la pure logique. Est-ce que tu m'écoutes ?

— Bien sûr, dit Casker.

— Bon. Il y a un vieux proverbe qui s'applique parfaitement à notre situation : la nourriture d'un homme peut-être le poison d'un autre homme.

— Ouais », dit Casker. Il avait la certitude que son estomac s'était réduit à la dimension d'une bille.

« Primo, nous pouvons admettre que leur nourriture est notre nourriture. »

Casker se tortilla sur le sol à la vision de cinq rosbifs saignants dansant devant ses yeux d'un air provocant. « Mais si leur nourriture est notre *poison*, que se passera-t-il ?

— En ce cas, dit Hellman, nous pouvons admettre que leur poison est notre nourriture.

— Et que se passera-t-il si leur nourriture et leur poison sont notre poison ?

— Alors, nous mourrons d'inanition.

— Très bien, dit Casker en se relevant. Par quelle supposition commençons-nous ?

— Eh bien, il n'y aurait aucun sens à compliquer les choses. Cette planète *est* une planète à oxygène, si cela peut signifier quelque chose.

Admettons que nous puissions nous nourrir avec certains des aliments de base de ses habitants. Si nous ne le pouvons pas, nous commencerons par leurs poisons.

— Si nous vivons assez longtemps pour cela », fit remarquer Casker.

Hellman se remit à traduire les inscriptions des boîtes. Ils éliminèrent les labels tels que : DÉLICIES ANDROGYNITES et VERBEL – POUR ALLONGER, BOUCLER ET AUGMENTER LA SENSIBILITÉ DE VOS ANTENNES, jusqu'à ce qu'ils découvrent une petite boîte grise d'environ quinze centimètres de long sur six de haut et six de large. Elle portait l'inscription TRAITEMENT UNIVERSEL DU GOÛT PAR VALKORIN, POUR TOUTES CAPACITÉS DIGESTIVES.

« Cela semblerait convenir », dit Hellman en ouvrant la boîte.

Casker se pencha et renifla son contenu.

« Aucune odeur », dit-il.

À l'intérieur de la boîte, ils trouvèrent un bloc rectangulaire d'une matière caoutchouteuse de teinte rouge, qui tremblotait doucement, comme de la gelée.

« Mords dedans, dit Casker.

— Moi ? répondit Hellman. Et pourquoi pas toi ?

— C'est toi qui as trouvé la boîte.

— Je préfère me contenter de la regarder, dit Hellman avec dignité. Je n'ai pas tellement faim.

— Moi non plus », dit Casker.

Ils s'assirent sur le sol et contemplèrent le bloc de gelée. Au bout de dix minutes, Hellman bâilla, puis il s'allongea et ferma les yeux.

« Très bien, lâche, dit Casker avec aigreur. Je vais y goûter. Mais rappelle-toi que si je suis empoisonné, jamais tu ne pourras quitter cette planète. Tu ne sais pas piloter.

— Alors, contente-toi d'un tout petit morceau », conseilla Hellman.

Casker se redressa et regarda le contenu de la boîte. Puis il le tâta du pouce.

Le bloc de matière gélatineuse se mit à glousser.

« Tu as entendu ? glapit Casker, qui fit un bond en arrière.

— Je n'ai rien entendu du tout, dit Hellman, dont les mains tremblaient. Allez, vas-y. »

Casker tâta à nouveau le bloc. Cela se mit à glousser à nouveau plus fort, avec une sorte de minauderie écœurante.

« C'est bon, dit Casker. Qu'est-ce qu'on essaie maintenant ? »

— Pourquoi essayer autre chose ? Qu'est-ce qui ne va pas avec cette matière ?

— Je n'aime pas les aliments qui gloussent, dit Casker avec fermeté.

— Écoute-moi, dit Hellman. Les créatures qui ont fabriqué ce produit

ont sans doute voulu créer un son esthétique en harmonie avec sa forme et sa couleur. Ce gloussement est sans doute uniquement destiné à amuser le consommateur.

— Alors, goûtes-y toi-même », proposa Casker.

Hellman le regarda, mais ne fit pas un geste pour prendre la boîte. Il dit finalement : « Laissons tomber ce truc-là. »

Ils jetèrent la boîte dans un coin. La matière gélatineuse continua à glousser doucement pour elle-même.

« Qu'est-ce qu'on essaie d'autre ? » demanda Casker.

Hellman jeta un regard à l'amoncellement de fournitures étrangères incompréhensibles qui les entouraient. Il remarqua qu'il y avait une porte à chaque extrémité de la salle.

« Jetons un coup d'œil dans les autres sections du bâtiment », suggéra-t-il.

Casker haussa apathiquement les épaules.

Avec difficulté, ils se frayèrent un passage vers la porte percée dans le mur de gauche. Elle était fermée à clef et Hellman dut détruire la serrure à l'aide de son brûleur.

Ils pénétrèrent dans une autre salle remplie des mêmes marchandises étrangères incompréhensibles.

Il leur sembla qu'ils avaient parcouru des milles lorsqu'ils eurent achevé de la traverser et ils atteignirent l'autre extrémité légèrement essoufflés. Hellman détruisit la serrure de la porte avec son brûleur et ils regardèrent dans la salle voisine.

Toujours une pièce en angle, remplie des mêmes marchandises étrangères incompréhensibles.

« Ça peut durer longtemps comme ça, dit Casker avec tristesse, en refermant la porte.

— De toute évidence, il y a toute une série de salles semblables, qui font le tour complet de la bâtisse, dit Hellman. Je me demande si cela vaut la peine que nous les explorions. »

Casker calcula la circonférence du bâtiment, la compara aux forces qui lui restaient et s'assit lourdement sur un long objet de couleur grise.

« Pourquoi se tracasser ? » demanda-t-il.

Hellman essaya de rassembler ses pensées. Il lui fallait découvrir une clef, un indice qui lui apprit ce qu'ils pouvaient manger. Mais où était cette clef ?

Il examina la caisse sur laquelle était assis Casker. Elle avait à peu près la forme et les dimensions d'un grand cercueil, et comportait une faible dépression à son sommet. Elle était faite d'une matière dure et nervurée.

« Que penses-tu que cela soit ? demanda-t-il.

— Quelle importance ? »

Hellman examina les symboles peints sur un des côtés de l'objet, puis feuilleta son dictionnaire.

« C'est fascinant, dit-il au bout d'un moment.

— C'est quelque chose de comestible ? demanda Casker, avec un soupçon d'espérance dans la voix.

— Non. Tu es assis sur une chose qui s'appelle LE SUPER-TRANSPORT SPÉCIAL MOROG DES HELGIENS RAFFINÉS QUI RECHERCHENT LA PERFECTION DANS LE TRANSPORT VERTICAL. C'est un véhicule !

— Oh ! dit Casker d'un ton morne.

— Mais c'est important ! Étudie-le et essaie de voir comment ça fonctionne. »

Casker se leva péniblement, se pencha vers le Super-Transport Spécial Morog et l'examina avec attention. Il découvrit une séparation presque invisible à chacun de ses angles. « Il y a probablement des roues escamotables, mais je ne vois pas... »

Hellman continua à déchiffrer l'inscription. « Il est dit qu'il faut le grandir de trois amphus d'Integor à haut indice puis d'un van de lubrifiant Tonder, et de ne pas le pousser à plus de trois mille ruls pendant les trois mille premiers mungus.

— Essayons de trouver quelque chose à manger, dit Casker.

— Ne comprends-tu pas à quel point cela est important ? demanda Hellman. Ça résoudra notre problème. Si nous arrivons à comprendre la logique étrangère qui a présidé à la construction de ce véhicule, nous pourrions comprendre la trame de la pensée helgienne ; cela nous donnera un aperçu de leur système nerveux et, par voie de conséquence, de leur conformation biochimique. »

Casker demeura immobile et silencieux, se demandant s'il lui restait suffisamment de forces pour étrangler Hellman.

« Réfléchissons, poursuivit ce dernier. Quelle sorte de véhicules serait-on amené à utiliser dans un endroit comme celui-ci ? Pas des engins sur roues, évidemment, mais des machines se déplaçant verticalement. Antigravité ? C'est possible, mais *quelle* sorte d'antigravité ? Et pourquoi les habitants ont-ils conçu un engin en forme de boîte plutôt que... »

Casker décida tristement qu'il ne lui restait plus suffisamment de forces pour étrangler Hellman, aussi agréable que cela eût été. Il dit très doucement : « Si nous essayions de découvrir quelque chose à manger ?

— D'accord », répondit Hellman d'un ton maussade.

Casker regarda son camarade errer parmi les récipients de toutes natures et de toutes formes. Il se demanda vaguement où Hellman

pouvait bien puiser son énergie, et conclut qu'il était trop cérébral pour se rendre compte qu'il était en train de mourir de faim.

« Hé ! appela Hellman. J'ai trouvé quelque chose ! » Il s'était immobilisé devant un vaste bac de couleur jaune.

« Que dit l'inscription ? demanda Casker.

— C'est assez difficile à traduire, mais en gros, ça dit ceci : VOOZY DE MORISHILLE RENFORCE À L'AIDE DE LACTECTO, POUR DE NOUVELLES SENSATIONS GUSTATIVES. TOUT LE MONDE PEUT BOIRE VOOZY, MÊME LES ENFANTS.

EXCELLENT AVANT ET APRÈS LES REPAS. PAS DE CONTRECOUPS DÉPLAISANTS. VOOZY, LA BOISSON DE L'UNIVERS !

— Il est possible que ça soit bon, admit Casker, en pensant qu'après tout, Hellman n'était pas stupide.

— Ceci nous apprendra une fois pour toutes si leur nourriture est *notre* nourriture, dit Hellman. Ce Voozy paraît être ce qu'il y a de plus proche d'une boisson universelle.

— C'est peut-être tout simplement de l'eau, dit Casker avec espoir.

— Nous allons bien voir », dit Hellman en faisant sauter le couvercle de la cuve à l'aide de son brûleur.

À l'intérieur, il y avait un liquide limpide comme du cristal.

« Pas d'odeur », dit Casker, penché sur la cuve.

Le liquide cristallin s'éleva à sa rencontre.

Casker battit en retraite si précipitamment qu'il trébucha contre une boîte et tomba. Hellman l'aida à se remettre sur ses pieds, et ils s'approchèrent à nouveau de la cuve. À peine étaient-ils à proximité que le liquide s'éleva à un mètre en l'air puis obliqua vers eux.

« Mais qu'as-tu fait ? » demanda Casker en reculant précautionneusement. Le liquide se mit doucement à déborder de la cuve, coula sur le sol et avança dans leur direction.

« Hellman ! » hurla Casker.

Hellman se tenait sur le côté, le visage humide de transpiration. Les sourcils froncés, il était plongé dans son dictionnaire.

« Je crois bien m'être trompé dans ma traduction, dit-il.

— Fais quelque chose », cria Casker. Le liquide essayait de l'acculer dans un angle de la salle.

« Je ne peux rien faire, répondit Hellman, lisant toujours. Ah ! j'ai trouvé l'erreur. Ce n'est pas « Tout le monde boit Voozy » qu'il faut lire, mais « Voozy *boit* tout le monde ». Cela nous donne une indication ! Les Helgiens devaient avoir tous leurs pores imbibés de liquide et, naturellement, ils devaient préférer être bus que boire. »

Casker essaya d'esquiver le liquide, mais ce dernier lui coupa la retraite avec un gargouillis de plaisir. Désespérément, il ramassa un petit ballot et le jeta au Voozy. Le Voozy s'en saisit et le but. Après quoi

il se tourna à nouveau vers Casker.

Casker lui jeta une boîte, puis une deuxième et une troisième, que le Voozy but. Alors, apparemment épuisé, il retourna à sa cuve.

Casker fit claquer le couvercle et s'assit dessus. Il tremblait violemment.

« Pas fameux, dit Hellman. Nous avons pris pour un fait acquis que les Helgiens avaient des habitudes nutritives analogues aux nôtres.

« Naturellement, il ne s'ensuit pas nécessairement que...

— Non, il ne s'ensuit pas. Non, monsieur, il ne s'ensuit certainement pas. N'importe qui peut se rendre compte qu'il ne s'ens...

— Ça suffit, ordonna sèchement Hellman. Le moment n'est pas propice à une crise de nerfs.

— Excuse-moi. » Casker descendit lentement de la cuve qui contenait le Voozy.

« Je pense qu'il nous faut désormais admettre que leur nourriture est notre poison, dit Hellman d'un ton pensif. Il nous reste à voir maintenant si leur poison est notre nourriture. »

Casker ne répondit pas. Il se demandait ce qui serait arrivé si le Voozy avait réussi à le boire.

Dans un coin de la salle, le bloc de matière gélatineuse continuait de glousser pour lui-même.

« Voilà quelque chose qui est vraisemblablement du poison », dit Hellman une demi-heure plus tard.

Casker avait retrouvé tous ses esprits, et sa tension ne se manifestait plus que par un frémissement occasionnel des lèvres.

« Qu'y a-t-il d'écrit ? » demanda-t-il.

Hellman fit rouler un petit tube dans sa paume. « Ca s'appelle le colmateur de Pvatskin. L'inscription dit : ATTENTION ! PRODUIT EXTRÊMEMENT DANGEREUX ! LE COLMATEUR DE PVATSKIN EST PRÉVU POUR OBTURER LES TROUS OU LES FISSURES NE DÉPASSANT PAS DEUX VIMES CUBIQUES. CET INGRÉDIENT NE DOIT ÊTRE MANGÉ SOUS AUCUN PRÉTEXTE. LE PRODUIT ACTIF QU'IL CONTIENT, LE RAMOTOL, QUI FAIT DU PVATSKIN UN SI EXCELLENT COLMATEUR, EST EXCESSIVEMENT DANGEREUX POUR L'USAGE INTERNE.

— Fameux ! dit Casker. Ça va probablement nous faire sauter jusqu'au ciel.

— As-tu d'autres suggestions ? » demanda Hellman.

Casker réfléchit un moment. La nourriture des Helgiens était de toute évidence inadéquate pour les humains. Peut-être en était-il de même de leurs poisons... mais mourir de faim était-il préférable ?

Après une brève communion avec son estomac, il décida que la mort d'inanition n'était pas préférable.

« Allons-y », dit-il.

Hellman plaça le brûleur sous son bras et dévissa le bouchon du petit flacon. Puis il l'agita.

Rien ne se passa.

« Le flacon est cacheté », fit remarquer Casker.

Hellman perça le cachet avec un ongle et vida le contenu du flacon sur le sol. Une mousse verte malodorante se mit aussitôt à bouillonner.

Hellman regarda la mousse d'un air incertain. Elle se figea presque aussitôt et commença à s'étaler sur le sol.

« C'est peut-être de la levure, dit-il en serrant nerveusement le brûleur dans sa main.

— Allons-y, dit Casker. Un cœur pusillanime n'a jamais aidé à remplir un estomac vide.

— Eh bien, essaie. Je ne te retiens pas », dit Hellman.

La mousse s'était rétractée et formait maintenant une sorte de boule de la grosseur d'une tête humaine.

« C'est supposé devenir gros comment ? demanda Casker.

— Eh bien, dit Hellman, l'inscription dit qu'il s'agit d'un colmateur. Je suppose... que c'est en train d'augmenter de volume afin de boucher trous et fissures.

— D'accord. Mais jusqu'à quelle *dimension* ?

— Malheureusement, je ne sais pas ce que représentent deux vimes cubiques. Mais je pense que ça n'ira pas très loin. »

Un peu plus tard, ils remarquèrent que le Colmateur occupait près d'un quart de la salle et qu'il ne montrait aucun signe d'arrêt dans sa croissance.

« Nous aurions dû nous fier à l'inscription ! cria Casker au-dessus de la masse grandissante. *C'est dangereux !* »

En même temps que sa surface grandissait, le Colmateur commençait à accélérer sa croissance. Un de ses bords visqueux toucha Hellman, qui fit un bond en arrière.

« Attention ! »

Il ne pouvait plus rejoindre Casker, demeuré de l'autre côté de la gigantesque sphère. Hellman essaya néanmoins de passer, mais le Colmateur, qui continuait à croître, avait maintenant coupé la salle en deux. Il commença à s'étendre sur les parois.

« Sauvons-nous ! » cria Hellman, en se précipitant vers la porte qui se trouvait derrière lui.

Il réussit à l'ouvrir au moment précis où la masse visqueuse allait l'atteindre. Par-delà le Colmateur, il entendit claquer la porte située du côté opposé. Hellman n'attendit pas plus longtemps. Il franchit l'ouverture et ferma la porte derrière lui.

Il demeura immobile un instant, haletant, le brûleur à la main. Il

n'avait pas réalisé jusqu'alors à quel point il était faible. Cette course avait dangereusement épuisé ses dernières réserves d'énergie, et il était sur le point de s'évanouir. Au moins, Casker avait également réussi à s'échapper.

Mais il était toujours en danger.

Avec entrain, le Colmateur se mit à se déverser dans la salle où était Hellman en passant tout simplement par le trou de la serrure détruite. Hellman essaya un coup de son brûleur, mais le produit était de toute évidence indestructible... comme doit l'être tout bon colmateur.

Le produit ne manifestait toujours aucun signe de fatigue.

Hellman bondit vers le mur opposé. Comme les autres, la porte était fermée et il fit sauter la serrure d'un coup de brûleur.

Jusqu'à quel point la masse visqueuse allait-elle s'étendre ? Que représentaient deux vimes cubiques ? Deux milles cubiques, peut-être ? Autant qu'il eût pu deviner, le Colmateur était utilisé pour réparer les fissures de la croûte des planètes.

Dans la salle suivante, Hellman s'arrêta pour reprendre son souffle. Il se rappela que la construction était circulaire. Il lui fallait se frayer un chemin à travers toutes les portes suivantes pour rejoindre Casker. Ensuite, ils perceraient un trou dans la muraille extérieure et...

Casker n'avait pas de brûleur !

Hellman devint d'une pâleur mortelle. Casker avait pu s'enfuir vers la salle de droite simplement parce que lui, Hellman avait détruit la serrure un peu plus tôt. De toute évidence, le Colmateur se déversait dans cette salle par l'orifice béant... et Casker n'avait aucun moyen de s'échapper ! À sa gauche, il avait le Colmateur, et à sa droite, une porte verrouillée !

Rassemblant ses dernières forces, Hellman se mit à courir. Les récipients semblaient se placer délibérément sur son chemin, le faisant trébucher et ralentissant sa course. Il fit sauter une serrure et se précipita vers la suivante. Puis la suivante.

Le Colmateur ne pouvait pas remplir complètement la salle où se trouvait Casker !

Ou bien le pouvait-il ?

Les salles en forme de coin, constituant chacune le segment d'un cercle, semblaient s'étendre indéfiniment devant Hellman, mélange confus de portes closes, de marchandises étrangères, d'autres portes, d'autres marchandises. Hellman heurta un cadre à claire-voie, tomba, se releva aussitôt, tomba à nouveau. Il avait atteint la limite extrême de ses forces – l'avait même dépassée. Mais Casker était son ami. Une fois dehors, sans pilote, jamais il ne pourrait quitter cette planète.

Hellman tituba à travers deux autres salles, et s'effondra devant la porte de la suivante.

« C'est toi, Hellman ? » entendit-il crier de l'autre côté de la porte.

— Ça va ? réussit à répondre Hellman.
— Je n'ai guère de place, répondit Casker, mais le Colmateur a cessé de croître, Hellman, sors-moi d'ici ! »

Hellman, qui haletait, demeura allongé sur le sol. « Un moment, dit-il.

— Quoi, un moment ? cria Casker. Sors-moi d'ici. J'ai trouvé de l'eau !

— Quoi ? Comment ça ?

— Sors-moi d'ici ! »

Hellman tenta de se relever, mais ses jambes refusèrent d'obéir. « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il.

— Quand j'ai vu que le Colmateur envahissait la salle, j'ai eu l'idée d'essayer de mettre en marche le Super-Transport Spécial. Je pensais qu'il pourrait défoncer la porte et me permettre ainsi de m'échapper. Aussi l'ai-je rempli de carburant Integor à haut indice.

— Ah ! oui ? dit Hellman, qui essayait toujours de retrouver le contrôle de ses jambes.

— Ce Super-Transport Spécial est un animal, Hellman ! Et le carburant Integor c'est tout simplement de l'eau ! Maintenant, sors-moi d'ici ! »

Hellman s'allongea sur le sol avec un soupir de contentement. S'il avait pu disposer d'un peu plus de temps, il aurait découvert tout cela lui-même, par pure déduction logique. Tout était très clair maintenant. La machine la plus efficace pour se déplacer le long de ces montagnes escarpées aux arêtes en lame de rasoir ne pouvait être qu'un animal, probablement équipé de ventouses rétractables. Entre chaque utilisation, on le plaçait en hibernation, et s'il buvait de l'eau, les autres produits qu'il absorbait devaient convenir aussi aux humains. Bien sûr, ils ne savaient toujours pas grand-chose sur les habitants disparus de la planète, mais de toute évidence...

« Est-ce que tu vas te décider à faire sauter cette serrure ? » hurla Casker d'une voix cassée.

Hellman ne pouvait s'empêcher de penser à l'ironie de toute cette aventure. Si la nourriture d'un homme – et son poison – sont votre poison, alors il vous faut essayer de manger quelque chose d'autre. C'est aussi simple que cela.

Mais il y avait toujours une chose qui le tracassait.

« Comment as-tu deviné qu'il s'agissait d'un animal de type terrestre ? demanda-t-il.

— Parce qu'il respire, idiot ! Il inspire et expire et son haleine empest comme s'il avait mangé des oignons ! » Il y eut un bruit de récipients entrechoqués. « Allez, sors-moi de là en vitesse !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Hellman, qui réussit enfin à se

remettre sur ses pieds et à lever le brûleur.

— Le Super-Tranport Spécial. Il m’a coincé derrière une pile de caisses. Hellman, on dirait qu’il pense que je suis sa nourriture ! »

Convenablement traité avec le brûleur – bien cuit pour Hellman, plutôt saignant pour Casker – ce fut l’animal qui constitua leur nourriture. Et lorsqu’ils eurent fini de manger, il en restait assez pour qu’ils puissent entreprendre sans crainte leur voyage de retour vers Calas.

One man’s poison.

DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE

par Evelyn E. Smith

Deux autres astronautes sont ici au premier plan. Mais ceux-ci ne ressemblent pas aux pionniers virils, endurcis et résolus qu'on représente habituellement. Dans la situation particulière qu'ils doivent affronter, c'est justement ce qui fait leur force.

« ET souvenez-vous bien, dit le capitaine aux jeunes officiers, que vous n'êtes pas ici pour étudier la planète ou les indigènes. Une expédition de deux hommes ne peut se permettre ce genre de balivernes. Vous êtes chargés uniquement de rechercher des pierres de prozius. C'est bien compris ?

— Compris, mon capitaine. » Le joli visage du lieutenant Garnett était pâle, mais calme. La lèvre intérieure du jeune Morson tremblait.

« Les pierres de prozius sont de la plus grande importance pour la Terre, reprit le capitaine, sur la défensive. On les utilise à des fins scientifiques, et... et en médecine. » (Ainsi que, bien sûr, dans le trafic joaillier, mais il jugea inutile de le mentionner.)

« Que faisait la Terre, avant que Persiper soit découverte ? demanda Morson.

— Elle souffrait », répondit sèchement le capitaine, conscient de ce que Persiper n'était connue que depuis une cinquantaine d'années, et l'efficacité de prozius depuis moins longtemps encore, ce qui impliquait pour la Terre de longs siècles de martyre.

« Persiper a l'air d'une planète si adorable ! » gémit Morson.

Et, effectivement, la planète Persiper paraissait pleine de charme... Elle ne se contentait pas de disposer de la même atmosphère et de la même pesanteur que la Terre : elle ondulait sous de douces et vertes collines parsemées de fleurs éclatantes, elle possédait un ciel d'azur, et tout le reste était à l'avenant. Bref, elle était ravissante. Mais nul d'entre eux n'ignorait combien trompeuses étaient ces apparences...

Le capitaine éprouva un brusque sentiment de culpabilité.

« Cela ne signifie pas que vous deviez foncer à l'aveuglette. Rien ne vous empêche de glaner quelques informations avant de tenter une prise de contact avec les indigènes. Et peut-être tirer au clair ce qui cloche dans les rapports qui nous ont été laissés. »

Encore que, si sept expéditions avaient été dans l'impossibilité de découvrir ce qui transformait des êtres apparemment courtois en tueurs sadiques, il doutait que les jeunes gens fussent capables de faire mieux.

« Comment savoir quoi que ce soit sur les indigènes ? demanda Morson. Qui pourrait nous renseigner ? Des morts !... » Sa voix se brisa.

« Jimmy ! » coupa sévèrement Garnett. Il était d'une famille de marins ; cela lui donnait au moins la notion de tenue. « Ce jeune Garnett a de bons côtés, pensa le capitaine. Dommage qu'il soit si impossible par ailleurs. »

Morson avala sa salive. « Excusez-moi, Clyde.

— Vous savez bien que chaque expédition a laissé un rapport, lui reprocha Garnett. Vous n'êtes pas sans avoir pris connaissance des microfilms qui se trouvaient à bord. »

Morson rougit. « Naturellement, il ne l'a pas fait », pensa le capitaine. Cela aurait trop ressemblé à du zèle. Et, à haute voix : « Nous les avons joints à vos effets personnels, au cas où vous éprouveriez le désir de les revoir à la dernière minute.

— C'est chic de votre part, mon capitaine. »

C'était la première fois que l'on envoyait deux hommes seuls en reconnaissance sur Persiper. Les sept expéditions précédentes réunissaient un effectif complet de savants, de sociologues, nantis d'un équipement perfectionné. Bien que leur but premier fût la récolte des pierres de prozius, ils avaient en même temps cherché à mieux connaître la planète. Quoi qu'il en soit, les rapports laissés étaient étranges... Ils ne péchaient pas tant par l'inexactitude que par une curieuse irrégularité. Les études grammaticales et linguistiques du dialecte indigène étaient très complètes. Les rapports botaniques et géologiques presque aussi approfondis. Mais sur l'indigène même, peu de chose. De rares photos, assez pour révéler qu'ils étaient de morphologie humanoïde, et de ce fait probablement des mammifères. Suffisamment de données sociologiques pour comprendre qu'il s'agissait d'une civilisation non mécanique. Mais rien qui indiquât ce qui les faisait fonctionner.

Et difficile de demander aux chercheurs les raisons des lacunes pour le moins bizarres constatées dans leurs rapports, parce que tous étaient morts. Pourtant, l'on avait retrouvé au milieu de leurs effets des pierres de prozius, ce qui expliquait pourquoi le Gouvernement Terrien, tout en se refusant à financer toute autre tentative onéreuse en vue de

percer le secret de Persiper, n'avait pas totalement abandonné le terrain.

« Bien, dit le capitaine avec une fausse bonhomie, le navire sera de retour dans environ douze mois. Je compte vous retrouver tous deux à la tête d'un commerce florissant. »

Le peu de contrôle que possédait Morson sur lui-même l'abandonna.

« Des os desséchés ! s'exclama-t-il. Et vous le savez bien ! C'est tout ce que vous trouverez : des os desséchés ! »

La chose étant probable, il était délicat de répondre.

« Je dis bien : à bientôt, essaya de dire le capitaine, mais son mensonge lui resta dans la gorge. Bonne chance », prononça-t-il finalement d'une voix étranglée.

Les deux lieutenants saluèrent : « *Te morituri*, etc. », dit Garnett.

Le capitaine remonta hâtivement dans son appareil.

De retour à bord, il trouva le médecin qui l'attendait dans sa cabine, un verre à la main.

« C'est un assassinat pur et simple. Pas autre chose, dit-il, accusateur. Sept expéditions se sont volatilisées ici, des expéditions importantes, un personnel complet, presque des colonies. Qu'espérez-vous de ces deux malheureux garçons ?

— Qu'ils se volatilisent également. »

Le capitaine se servit un verre bien tassé. « Inutile de sacrifier plus d'hommes que le minimum requis. Il se trouve que nous pouvons justement nous permettre de perdre ces deux hommes-là. »

— Le jeune Garnett est le neveu de l'amiral Garnett, n'est-il pas vrai ? Et Morson est bien le fils du sénateur ? Tout est machiné à l'avance, hein ? On élimine un, deux sujets embarrassants, ni vu ni connu. Les relations en haut lieu ne paient pas toujours, à ce qu'il paraît. »

Le capitaine avala le contenu de son verre et s'en servit un autre.

« Ne soyez pas idiot, c'est simplement que... Je suis certain que l'amiral et le sénateur seraient flattés que ces garçons meurent en héros...

— Je n'en doute pas.

— Il faut bien que quelqu'un fasse ce sale travail. Je les ai choisis moi-même. Ce choix n'a absolument rien à voir avec leurs familles. Parlons d'autre chose, si cela ne vous fait rien. »

La septième expédition persipérienne avait été constituée de plus d'une centaine d'hommes, de femmes et, conséquence inévitable d'un long voyage dans l'espace, d'enfants. Tous avaient vécu, jusqu'à leur mort, dans de luxueuses maisons préfabriquées. À présent, les constructions perfectionnées avaient disparu ; démontées et embarquées sur le navire spatial qui avait emporté les corps. Il n'en

restait plus qu'une petite clairière dans la forêt. La végétation dévorante de Persiper avait recouvert tout le restant du terrain défriché. Son soleil tiède et rose baignait les herbages, les fleurs, les buissons envahissants, d'une lumière irradiante. Des choses ressemblant à des oiseaux chantaient dans les arbres ; des sortes de papillons s'affairaient dans les bosquets. Excepté l'énorme entassement de matériel laissé par le navire spatial, aucune trace de civilisation. On eût pu croire la planète inhabitée. Il n'en était, hélas ! rien.

Morson se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

« C'est un suicide, un pur suicide.

— Un assassinat, voulez-vous dire, corrigea Garnett. Car le suicide implique la volonté de l'individu, et nous n'étions certes pas volontaires pour ce poste. Mais courage, Jimmy, servir dans la Marine Spatiale est, de toute façon, un sort pire que la mort.

— C'est ce que j'ai souvent pensé, moi-même : mais, à présent, il semble que la Marine avait du bon. »

Il se remit à sangloter.

Durant un moment, Garnett se sentit franchement exaspéré. Puis il en éprouva quelque honte. Jimmy ne pouvait s'empêcher d'être plus sensible que les autres. Lui-même, Garnett, sentait son propre système nerveux soumis à rude épreuve, mais il avait appris à le dominer. Étant le plus fort et le plus âgé, il se devait être le guide et non le redresseur de torts. En outre, c'était sur son instigation que Jimmy s'était engagé dans la Marine, et il se sentait moralement responsable de lui.

Il tenta une diversion, sur un ton volontairement léger.

« Il nous faudrait commencer à monter la maison, si nous voulons avoir un toit sur la tête cette nuit. Il fera sombre dans quelques heures. » Il commença à déballer les différentes pièces détachées de leur future habitation. Au bout d'un moment, Morson se leva et le rejoignit.

Bien que le logement préfabriqué fût assez grand pour loger une famille entière de colons, deux hommes pouvaient facilement le monter en deux heures. Nul besoin de compétences techniques particulières. Le bâtiment était constitué d'un certain nombre d'éléments, chacun emballé dans une caisse dûment étiquetée, qui indiquait clairement son emplacement futur.

« Voilà le moment que j'aime ! s'exclama Morson, les yeux brillants, tout en débarrant soigneusement un morceau de leur prochain home. Si seulement la vie pouvait toujours être comme ça !... »

Dissimulés dans les fourrés, Cmirral et Fluurim observaient attentivement les Terriens.

« Ils n'ont pas l'air tellement odieux », dit prudemment Fluurim. Il

était jeune. C'était sa première association permanente, en même temps que son premier poste officiel, et il se sentait plein d'appréhension. Cmirral, quoique très recherché, était connu pour son mauvais caractère. Pourtant, quand leurs rapports devenaient épineux, Fluurim ne cessait de se répéter qu'après tout, c'était Cmirral qui l'avait choisi pour co-équipier.

« Ne jugez pas à première vue, Fluurim. Leurs faits et gestes peuvent paraître, de prime abord, inoffensifs. Mais ils sont incapables de quoi que ce soit de bon. » Ayant été à même d'observer plusieurs des précédentes expéditions humaines, Cmirral savait de quoi il parlait.

Fluurim examinait la singulière construction.

« Ils ne font rien que construire une maison, ou plutôt ils la montent, comme des enfants le font avec un jeu éducatif... »

Il s'était aperçu trop tard de sa gaffe et, furieux, se sentit verdir. Cmirral ne dit rien, mais le regarda. « Pourtant, nous nous connaissons maintenant assez bien l'un l'autre », pensa Fluurim. Mais arrivait-on jamais à connaître réellement Cmirral ?

« Bien entendu, ce n'est pas un travail de création, ajouta-t-il nerveusement. Mais il n'y a pas franchement de violation esthétique, surtout si l'on considère que leurs normes peuvent être différentes des nôtres.

— Les normes sont absolues ! aboya Cmirral d'un ton sans réplique.

— Il existe à ce propos deux écoles de pensées », déclara résolument Fluurim. Puis, dans un désir de conciliation : « Et on doit tenir compte de l'ignorance.

— C'est possible, mais rien ne nous y oblige. Ne vous y trompez pas. Ils commencent toujours par une apparente innocence. Ils construisent leurs maisons, s'installent, puis ils deviennent déplaisants et nous sommes forcés de les exterminer. »

Fluurim ne chercha pas à se renseigner sur la nature des délits commis, l'extrêmement déplaisant étant trop odieux à nommer par définition. D'ailleurs, les racontars lui avaient déjà permis de se faire une petite idée.

« Leur avons-nous jamais expliqué ce qu'étaient nos lois avant de les exterminer pour les avoir violées ? » demanda-t-il.

Cmirral émit un sifflement entre ses dents.

« Nous ne leur avons pas demandé de venir sur notre planète. Nous n'avons jamais cherché à encourager le moindre échange avec les autres espèces soi-disant civilisées. Nous sommes trop différents d'eux tous. Une politique de coexistence pacifique n'est possible que s'ils restent sur leur planète et nous sur la nôtre. S'ils insistent pour venir ici, ils tombent sous nos lois, qu'ils les connaissent ou non. »

« On ne peut vraiment pas lui en conter, pensa Fluurim, admiratif. C'est un vrai champion. »

Garnett et Morson passèrent une première nuit à peu près confortablement sur Persiper. Ne plus être sur l'astronef, ne plus sentir la sourde hostilité qui avait pesé sur eux durant des mois était un tel soulagement qu'il leur fut possible, neuf heures durant, d'oublier les forces menaçantes et invisibles qui les guettaient. Mais le matin vint, et avec lui l'oubli se dissipa.

Ils vaquèrent, moroses, à leurs occupations.

« D'après les rapports des microfilms, observa Garnett, tout en réajustant une chaise, c'est à nous de faire les premiers pas. Il semble que les habitants ne viennent que si on les appelle. »

« Sommes-nous tenus de les appeler aujourd'hui ? demanda anxieusement Morson. Nous ne faisons qu'arriver. De plus, c'est dimanche. »

Garnett se grattait la nuque.

« Oncle Mortimer dit toujours que le premier devoir d'un officier de l'espace, sur une planète étrangère, est de renforcer ses bases. Peut-être devrions-nous mieux assurer notre installation avant de tenter la moindre prise de contact avec les formes de vie indigène. Nous ferons ainsi meilleure impression, et sur le plan strictement émotionnel, cela nous permettra d'opérer avec un plus grand sentiment de sécurité.

— Vous n'avez pas à me convaincre, Clyde, je suis gagné d'avance. Seigneur, moi qui déteste tant rencontrer des gens nouveaux ! Même si ce ne sont pas exactement des gens !...

— Je n'aime pas plus ça que vous, Jimmy, mais nous sommes là pour ça. »

Garnett donna un dernier coup de marteau à la chaise et la redressa : parfaitement fonctionnelle, mais hideuse.

« Au boulot, mon vieux, pas le temps de ruminer. Il y a des tonnes de choses à déballer. »

Morson se conduisit à peu près bien pendant quelques heures, puis, après avoir fouillé sans résultat dans toutes les caisses, laissa éclater sa mauvaise humeur.

« Il ne manquait plus que ça ! Vous ne savez pas ? Nous n'avons pas de rideaux !

— Ils ont estimé que dans notre situation le confort n'avait plus la moindre importance. Non qu'ils attachent beaucoup d'importance au confort ! Dieu du ciel, le *décor* de cet astronef ! » Garnett ferma les yeux et frissonna.

« Eh bien, je refuse de passer mes derniers moments dans la misère ! déclara Morson. Si je dois mourir, qu'il y ait au moins des rideaux aux fenêtres !

— Cela part d'un noble sentiment, fit sèchement Garnett. Vous proposez-vous de fabriquer des rideaux à partir du vide ? »

Morson se laissa tomber sur une caisse. Elle céda quelque peu, car s'il

n'était pas ce qu'on eût appelé gras, on ne pouvait pas dire non plus qu'il fût mince, particulièrement en ce qui concernait la partie en contact avec ladite caisse.

« Au fait, murmura Garnett, les microfilms faisaient allusion à une plante indigène très semblable à du lin. Si l'on en trouve, j'essaierai tant bien que mal de fabriquer un rouet et d'en tirer du fil. Je m'essayais souvent à ce genre de choses à Woody Grave. » Il soupira au souvenir des jours heureux vécus avant de se sentir appelé – décision due en grande partie à la suspension de sa pension – à maintenir la tradition familiale. « Et je construirai un métier, et je tisserai des rideaux. Nous pourrions aussi faire un tas d'autres choses. »

Morson n'avait pas l'air convaincu.

« Ça ne nous ferait pas de mal, d'étudier les microfilms en travaillant. Ne serait-ce que pour nous familiariser avec le langage. Nous perdrons ainsi moins de temps. »

Morson émit une sorte de hennissement. « *Perdre* notre temps ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Oh ! ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Service... À leurs yeux, tisser des rideaux est une perte de temps inutile et, partant, un manquement au devoir. »

Garnett sourit amèrement.

« Je sais qu'ils nous ont abandonnés ici en sachant que nous y laisserions notre peau. Mais enfin !... » Il haussa les épaules. « Mon oncle est amiral, l'un de mes grands-pères l'est également, et l'autre capitaine de frégate. J'ai la marine dans le sang, je suppose. »

Le visage rond de Morson ne brillait pas par la compréhension.

« Je dois dire que je ne vous suis pas très bien, Clyde..., confessa-t-il. Mais tout de même, je vous admire... »

Le climat de Persiper étant très doux, les Terriens travaillaient surtout en plein air, facilitant ainsi la tâche de leurs hôtes invisibles qui les observaient et jouissaient d'un spectacle gratis.

Le temps d'en terminer avec le filage du lin et ils entreprirent de le teindre. Les buissons alentour dissimulaient une véritable armée de curieux.

« Après tout, les Terriens n'ont encore été convaincus d'aucun crime, constata Cmirral.

— Nous savons tous qu'ils ne tarderont pas à commettre quelque chose d'horrible, répliqua Tutkin, et que tout ce qu'ils font maintenant n'est qu'un préambule. »

Il regardait avidement à travers le feuillage qui les dissimulait à la vue des Terriens. La maison ne leur semblait plus si étrangère.

« Après tant de semaines passées à épier, elle nous est maintenant devenue familière », pensait Fluurim. Et intérieurement, il soupira,

car, encore que sa tâche présente l'intéressât, il souhaitait plus encore être de retour dans sa fragile tour sculptée, à composer des sonnets tandis que Cmirral travaillait des figurines d'ivoire.

« Regardez ces ravissantes cruches, et ces bols qu'ils ont modelés avec la terre glaise trouvée au bord de la rivière ! murmura Boorg, le partenaire de Tutkin. Un être capable de créer des formes si pures, si délicates, peut-il être foncièrement mauvais ?

— Ils ne sont peut-être pas tous mauvais, dit Tutkin, mais la majorité d'entre eux le sont. »

Il se pressa tout contre les feuilles.

« Je me demande comment ils obtiennent cette nuance de violet particulièrement hallucinante. Cela ne peut être à l'aide de notre seule végétation. Quelque substance venue de chez eux a dû y être ajoutée. Je ne suis jamais parvenu, pour ma part, à produire une telle couleur.

— Un barbare peut-il vous surpasser dans votre propre art ? » demanda Boorg, sarcastique.

Mais Tutkin ne mordit pas à l'hameçon.

« L'art primitif est souvent inspiré. »

Il fit une faible tentative. « Il serait dommage que leur secret disparaisse avec eux... »

Les Persipériens se regardèrent.

« Nous ne pouvons tout de même pas aller les trouver pour leur demander comment ils obtiennent leurs couleurs, puis les tuer... dit carrément Fluurim.

— Et pourquoi pas ? demanda Tutkin. Ce violet n'aura commis aucun crime. »

Mais chacun savait qu'une œuvre appartient à son créateur, et que ce dernier seul peut décider si elle doit ou non mourir avec lui.

« Ils ont aménagé un jardin bien ravissant, murmura le gentil Venz. Avec quel amour ils ont transplanté les plantes de la forêt. Comme les petites fleurs viennent bien ! Elles ne fleuriraient pas ainsi pour des êtres foncièrement mauvais. »

Les autres échangèrent des sourires, car ils ne partageaient pas la croyance de Venz selon laquelle « les plantes savent ».

« Tous les Terriens sont mauvais, déclara Tutkin, péremptoire. Plantes ou non, violet ou non.

— Ces deux-là me semblent différents », observa Arvis. Lui et son partenaire ne faisaient pas partie des badauds mais, comme Cmirral et son compagnon, ils remplissaient une charge officielle : celle de veilleurs de nuit. Son opinion avait donc de la valeur.

Cmirral se gratta le crâne.

« À moi aussi, admit-il à contrecœur.

— Sévère, mais juste, pensa Fluurim.

— Peut-être est-ce parce qu'ils ne sont que deux, poursuivit Cmirral,

mais ils paraissent effectivement porter plus d'attention que leur prédécesseurs aux grâces essentielles de la vie. Ceci peut n'être cependant que le résultat d'une combinaison de hasards, plutôt que la manifestation d'une sensibilité profonde de l'espèce. »

— Ils tentent de nous endormir dans un sentiment trompeur de sécurité », lança sèchement Tutkin.

Mais il était évident pour tous que si ces hommes de la Terre avaient assez de sensibilité et de délicatesse pour comprendre qu'une telle façon d'être rassurerait les Persipériens sur leur compte, c'est qu'alors ils avaient trop de sensibilité et de délicatesse pour être capables, a priori, d'un comportement criminel.

Il y eut un craquement dans les buissons. Xefter, le fils aîné de Tutkin, en sortit à quatre pattes en riant.

« Oh ! non », laissa échapper son père, tout bas.

Le personnage était fort à plaindre : c'était à coup sûr un grand malheur que d'être affligé d'un gamin si disgracieux. Mais c'était là un des inévitables risques encourus lorsque l'on voulait perpétuer la race. Bien que Fluurim ne fût pas de ces extrémistes qui tenaient pour préférable de laisser s'éteindre la race avec élégance plutôt que la perpétuer dans la grossièreté, il était cependant heureux de n'être pas en âge de contribuer à la multiplication de son espèce. C'était, il le savait, de fort mauvais goût, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander comment étaient les descendants de Cmirral... Ils étaient naturellement trop jeunes encore pour être admis à paraître en public, et de ce fait, tenus dans le sous-sol avec leur mère.

« Les amis ! Devinez d'où je viens ? cria Xefter. J'ai rampé tout autour de la maison des Terriens, et j'ai *regardé* à travers les fenêtres ! »

Ce fut un concert d'indignation. Fluurim n'avait jamais vu Cmirral si furieux. Il était assurément superbe dans son courroux.

« Xefter !... Espèce de... de... d'espion !... Votre conduite n'est pas seulement vulgaire... elle est vile ! »

Il inspira profondément et se tourna vers Tutkin :

« Je déplore d'avoir à réprimander votre fils, mais ceci est une affaire d'intérêt planétaire.

— Réprimandez-le, tuez-le si vous voulez. »

L'horreur générale ne fit qu'augmenter lorsque Xefter éclata en sanglots.

« Si j'avais eu une vraie vie de famille, braila-t-il, vous n'auriez pas eu à vous plaindre de mes écarts de conduite ! »

Tutkin articula, glacé :

« Si tu dois t'abandonner à un étalage d'émotions grossières, il serait préférable de rentrer à la maison. De toute façon, il est presque l'heure.

— Hi... hi... hi ! Papa, permets-moi de rester, je te promets de

n'extérioriser en public que des émotions convenables. Regarde, je souris... » Et sa bouche se fendit d'une oreille à l'autre.

Tutkin émit un grognement que l'enfant sembla prendre pour un acquiescement.

« Puis-je poser une question ? demanda-t-il gaiement.

— Non.

— On devrait permettre aux jeunes gens d'assouvir leur soif de connaissance, remarqua Boorg. Autrement, comment pourraient-ils s'instruire ? » Le fait d'être le partenaire de Tutkin lui conférait vis-à-vis de ce dernier une certaine familiarité. Bien qu'en règle générale, celle-ci ne s'étendit pas aux enfants.

« Vous le regretterez, dit Tutkin. D'accord. Pose ta question.

— Si regarder à la dérobee est mal, alors, qu'est-ce que vous faites tous ici ? »

Tutkin jeta à Boorg un coup d'œil triomphant.

Cmirral s'éclaircit la gorge.

« Nous sommes en service commandé, et c'est à titre officiel que nous surveillons les Terriens, ce qui est tout à fait autre chose », déclara-t-il avec autorité. Et avant que Xefter ait pu faire remarquer que ses parents ne faisaient pas partie de la mission officielle, il ajouta : « De plus, nous avons soin de nous tenir à une distance discrète. Alors que vous vous êtes pour ainsi dire mêlé à eux !

— Honte ! » crièrent plusieurs.

Xefter marmonna quelque chose d'inaudible, et gratta l'herbe de son sabot.

Fluurim ne put se retenir plus longtemps.

« À quoi ressemble l'intérieur de la maison des Terriens ? » demanda-t-il avidement.

Le visage de Xefter s'illumina.

« Absolument charmant... La pièce que j'ai vue était d'un bleu vert assez doux, surprenant au premier coup d'œil mais qui ensuite vous enchante. Et, pour faire valoir l'ensemble, d'autres couleurs sont habilement disposées dans une envolée de tons ascendants...

— Que j'aimerais voir tout ça ! » s'écria Fluurim enthousiasmé.

Les autres le contemplèrent, puis reportèrent leurs regards sur Xefter.

« La corruption est un délit plus grave que l'offense aux bonnes manières, dit doucement Cmirral, et les fautes commises par cet enfant...

— Xefter, coupa sèchement Tutkin, il est l'heure de rentrer.

— Hi... hi... hi... papa !

— Tu sais qu'il est l'heure de nourrir ton progéniteur femelle », chuchota Tutkin. Bien que parfaitement audibles, les autres affectèrent de ne pas entendre ces derniers mots. Qu'est-ce que Cmirral avait bien

pu trouver à un tel rustre, se demanda Fluurim... Encore que, cela va sans dire, on ne parle pas de ce genre de choses, il savait que jadis, Tutkin avait été le compagnon de Cmirral. C'était au temps de la Seconde Expédition étrangère. Tutkin avait alors été affecté à la surveillance des étrangers, et parce que Xefter le mal bâti était né peu de temps après, il en avait conclu à l'influence maléfique des auras terrestres, et conçu quelque raison de peu les apprécier.

« C'est l'heure, Xefter, répéta Tutkin.

— La vieille taupe n'en mourra pas de sauter un repas ! » dit Xefter d'une voix soudain normale.

L'atmosphère était à couper au couteau. Soudain, Xefter abandonna son air effronté, tourna au vert vif.

« D'accord, marmonna-t-il, je m'en vais, je m'en vais. »

Il s'éloigna gauchement, écrasant des branches sur son passage, et grommelant : « Toujours des reproches ! Rien de ce que je fais n'est bien... parce que personne ne m'a jamais aimé... voilà pourquoi ! »

Il y eut des moues de dégoût.

« Alors que notre race même recèle de tels êtres, comment pouvons-nous nous permettre de juger les Terriens ? »

Nul n'osait regarder son voisin.

Les jours passaient. Cela faisait bientôt quatre mois que Garnett et Morson se trouvaient sur Persiper. Ils étaient parvenus à rendre leur demeure préfabriquée presque habitable. En supprimant plusieurs cloisons, ils avaient obtenu une grande pièce principale. Ils avaient peint les murs, à l'exception d'une niche qui servait de salle à manger, qu'ils tapissèrent de cartes du ciel, trempées au préalable dans du thé pour leur donner un petit air antique. Les parquets étaient recouverts d'épais tapis de mousse du pays, comprimée selon un procédé indiqué par *Le Petit Artisan universel*, revue dont ils avaient emmené deux années entières microfilmées. Ils avaient adouci les contours austères de leurs meubles utilitaires en les revêtant d'une teinte pastel et en les rembourrant abondamment de moelleux coussins.

Ils avaient façonné à la main plusieurs objets dans les multiples variétés de bois indigène.

Ils avaient bien songé à écrire un article « *Avant et Après* », à l'usage du *Petit Artisan universel*, pour être publié après leur mort. Mais à quoi bon ? La Marine Spatiale ne l'aurait jamais fait parvenir à destination.

« Oh ! je pourrais être si heureux ici ! soupira Morson. Personne qui fourre son nez dans nos affaires, nous épie, nous brime, nous persécute... S'il n'y avait pas cette épée suspendue au-dessus de nos têtes... Clyde, ajouta-t-il plein d'espoir, nous n'avons toujours pas aperçu le moindre indigène, peut-être sont-ils tous morts ? D'une peste

quelconque... et peut-être sommes-nous seuls sur la planète ? Oh ! Clyde, est-ce que ce ne serait pas merveilleux ? »

Garnett secoua sa tête aux cheveux soigneusement lissés.

« Les premiers pas ont toujours été faits par les Terriens. Sans doute leurs règles de courtoisie exigent-elles que nous prenions l'initiative.

— Drôle de courtoisie ! Ils nous laissent nous présenter selon les règles, puis nous massacrent ! dit Morson d'un air morne. Belle étiquette ! J'aime mieux être mal élevé et vivant.

— Le massacre n'a pas immédiatement suivi les présentations, fit remarquer Garnett. Sinon les précédentes expéditions n'auraient pas eu la possibilité de rédiger leurs rapports. Non. Quelque chose est arrivé après l'établissement de contacts initialement favorable. »

Morson fit la grimace.

« Je déteste cette idée de se « faire des relations » ! Cela a un côté arriviste ! Y sommes-nous vraiment tenus ?

— Nous ne sommes pas venus ici passer nos vacances, Jimmy, mais nous procurer des pierres de prozius, dussions-nous y perdre la vie.

— Mais... mais, Clyde... » La voix de Morson ne fut plus qu'un souffle. « C'est ça le pire. Nous ne pouvons tout de même pas nous présenter aux indigènes et leur demander tout de go des pierres de prozius. Les rapports nous ont appris qu'il s'agit de sortes de calculs biliaires... qui se forment à l'intérieur d'un corps. Comment manquer de tact au point d'approcher les gens pour leur demander leurs calculs-biliaires ?

— Ce n'est pas aussi affreux que ça, dit résolument Garnett. Si vous aviez visionné plus avant, vous sauriez que se faire enlever ses calculs est une opération courante et à la mode. Ils conservent ensuite les pierres dans de très beaux flacons de verre soufflé, en souvenir.

— Ils sont encore moins civilisés que les Terriens, non ?

— C'est-à-dire que les pierres de prozius sont plus jolies que les calculs biliaires. Leur laideur ne réside que dans leur origine. Et les règles d'esthétique persipériennes sont peut-être différentes des nôtres. »

Morson renifla d'un air sceptique.

« Et maintenant, continua Garnett, procédons à une dernière révision du langage. Vous serez l'indigène, je serai moi. » Il recula de quelques pas et essaya d'avoir l'air vert mousse. « Salut à vous, frères ! commença-t-il en persipérien, nous, Terriens, sommes venus vous tendre la main de la fraternité et de l'amitié... »

Morson lui agrippa désespérément le bras.

« Oh ! Clyde, ne pouvons-nous inventer un moyen pour continuer de vivre comme nous l'avons fait jusqu'à présent ? Peut-être les indigènes ne nous ennueront-ils pas si nous les laissons tranquilles... Peut-être... »

Garnett de dégagea doucement.

« Vous savez, Jimmy, que c'est impossible. Ce serait mal. Du reste, l'astronef sera de retour dans un an. Même si nous n'avions pas d'ennuis avec les indigènes, nous en aurions alors avec la Marine Spatiale.

— Nous pourrions attendre jusqu'à ce que, disons, dix mois se soient écoulés. Cela nous donnerait un peu plus de six mois à vivre ensemble... Oh ! Clyde !, dites oui ! »

Garnett se sentait tenté. Mais tous ces pièges qui les guettaient ! Et si, pour quelque imprévisible raison, il s'avérait impossible, le moment venu, d'établir un contact rapide ? Si l'astronef, à son retour, les trouvait sans aucune pierre de prozius, mieux vaudrait, pour eux, avoir été tués par les indigènes.

« Bon, ne pourrions-nous au moins attendre un autre mois avant de tenter cette prise de contact ? un misérable petit mois, Clyde... je vous en prie ! »

Les grands yeux bleus de Morson étaient pleins de larmes.

« Oh ! d'accord ! » fit Garnett. Après tout, ils seraient bientôt morts tous les deux.

Le « petit mois » en devint deux, puis un troisième commença. Pendant ce temps, derrière les buissons, les indigènes devenaient impatients. Non parce qu'ils s'ennuyaient ; bien au contraire, les occupations des Terriens leur paraissaient plus que jamais fascinantes. Mais ils se sentaient déroutés, vexés même.

« Savez-vous ce que je pense ? dit Arvis. Ils sont simplement venus ici passer des vacances. Ils n'ont jamais eu l'intention d'entrer en relation avec nous. Ils avaient besoin d'une ambiance agréable pour travailler, voilà tout.

— C'est vrai. La fortune qu'ils ont économisée grâce à leur habileté manuelle les rembourse largement du coût du voyage », déclara Tutkin furieux.

Les murmures s'élevèrent, grandirent.

« Ce serait le comble de la mauvaise éducation. Utiliser la planète des autres sans même leur dire un mot poli.

— Et pourquoi prendraient-ils de nos nouvelles ? demanda Venzt. Nous n'avons tenté en aucune façon de communiquer avec eux. Nous n'avons d'ailleurs jamais essayé avec les autres non plus, pas au vrai sens du mot.

— Écoutez, aboya Cmirral, notre but n'est pas de faire la connaissance des Terriens, mais de nous débarrasser d'eux d'une façon réfléchie, conforme aux règlements. »

« Oh ! Cmirral, pensa Fluurim, comment un être aussi noble peut-il être plus têtue qu'un âne ? »

« Je *désire* faire leur connaissance, déclara soudain Boorg. J'ai le

sentiment que si nous leur en donnions seulement la chance, ils se révéleraient pleins de délicatesse !

— Vous désirez surtout pouvoir examiner de près l'espèce de four qu'ils ont construit, grommela Cmirral entre ses dents.

— Il n'y a aucun mal à cela, répliqua Boorg. Tutkin avoue franchement qu'il aimerait savoir comment ils obtiennent leurs couleurs, et je parierais que le jeune Fluurim ici présent est dévoré par l'envie de jeter un coup d'œil à leur bibliothèque. »

Fluurim ne put s'empêcher de verdir. Cmirral le foudroya du regard.

« Je propose que l'on envoie un hérault aux Terriens, proposa Venzt. Puisque nous sommes ici sur notre planète, il n'est pas vraiment déplacé de leur adresser la parole les premiers. »

Cmirral s'agitait nerveusement. Fluurim le regarda avec une profonde déférence.

« Cela pourrait-il ne pas être considéré comme une violation d'intimité ? » demanda-t-il, essayant de ne pas forcer la note.

Cmirral hésita. « À franchement parler, dit-il enfin, ils n'ont aucun droit à l'intimité sur la planète d'autrui, surtout en y atterrissant sans y être invités. Néanmoins, nous reconnaissons tacitement leur existence en faisant les premiers pas ; nous leur cédon un avantage moral d'importance. S'il fallait en venir aux faits, ils seraient en mesure d'invoquer les lois de l'hospitalité, ce qui entraînerait un long procès, avant qu'il nous soit permis de les annihiler.

— Ne croyez-vous pas que le risque d'un débat en justice est préférable à celui qui consisterait à passer toute notre vie ici ? demanda pensivement Fluurim. Je désire terminer mon recueil de poèmes, et je vous sais impatient de retrouver vos bas-reliefs. De plus, si cela s'éternise, nous finirons bien par manquer la Redécoration d'Equinoxe, et je m'étais mis en tête de remporter avec vous le premier prix. »

Cmirral prit un temps plus long avant de répondre.

« Je ne puis permettre que des considérations personnelles m'entravent dans l'accomplissement de mon devoir.

— Mais rien ne vous empêchera d'accomplir votre devoir le moment venu. Vous ne feriez qu'accélérer la venue de ce moment. Voilà tout. »

Il saisit le bras droit supérieur de Cmirral et lui adressa son sourire le plus charmeur. « Allons saluer les étrangers, vous voulez bien ?

— Eh bien... D'accord », dit Cmirral.

Morson était en train de faire la vaisselle – il n'y avait pas assez d'énergie disponible dans les accus pour faire tourner la machine à laver – quand il leva la tête.

« Mon Dieu, Clyde ! Les voilà !

— Qui ? L'astronef ? Mais ça ne fait pas même sept mois ! »

Garnett s'élança vers la fenêtre de la cuisine. Un groupe d'êtres

couleur vert mousse, de type humanoïde, s'approchait.

« Oh ! les indigènes ! dit-il.

— Vous m'avez l'air bien soulagé ! Vous ennuyez-vous donc tant en ma compagnie que même celle d'un indigène vous semble préférable ? »

Mais Garnett n'était pas d'humeur à tranquilliser ou réprimander son cadet. Il était trop plein d'une joie surprenante. Le problème épineux de la prise de contact avec les naturels du pays ne dépendait plus de lui. Mieux encore, à présent que les Terriens avaient, en fait, forcé les indigènes à faire les premiers pas, il semblait à Garnett que son camp avait marqué une sorte de point... Tout au moins en avait-il le sentiment.

« Sortons, et allons au-devant d'eux ! cria-t-il tout en boutonnant sa tunique et en se lissant les cheveux.

— Je n'ai pas envie de faire leur connaissance !... »

Morson jeta une assiette par terre, mais comme elle appartenait au matériel en plastique de la Flotte Spatiale, et non à leur propre production de céramique, elle roula au lieu de se briser.

« Jimmy, dit Garnett d'un ton excédé, quand vous déciderez-vous à devenir adulte ?

— À quoi bon ! hurla Morson. De toute façon je serai bientôt mort ! Autant mourir jeune et pur ! » Il détacha son tablier et le lança violemment à travers la pièce. « Maintenant, tout va devenir... pourri ! Nous allons être obligés de leur poser toutes sortes de questions personnelles indiscretes et gênantes, et eux aussi nous en poseront probablement. Ça va être ennuyeux et dégoûtant. Puis ils nous tueront, ce qui sera encore plus dégoûtant... bien que moins ennuyeux, je vous l'accorde.

— La seule question que nous aurons à leur poser concerne les pierres de prozius, répliqua Garnett. Nous ne sommes là que pour ça. J'ai l'intention de faire mon devoir, mais que je sois pendu si j'en fais plus. Et si les indigènes me posent des questions personnelles, je leur répondrai simplement qu'ils auraient dû se renseigner auprès des expéditions précédentes au lieu de les exterminer.

— Vous êtes si brave, Clyde ! dit Morson en s'essuyant les yeux avec son torchon. Je voudrais être comme vous. »

C'est facile d'être brave, quand il n'y a plus d'espoir, pensa Garnett. Et pourtant, sans trop savoir pourquoi, il se sentait justement reprendre espoir.

« Vous n'avez pas besoin de venir avec moi si vous n'en avez pas envie, Jimmv. »

Morson se redressa jusqu'à avoir vraiment l'air d'un officier de marine. « Vous savez que je serai à vos côtés jusqu'au bout. »

L'étrange sentiment d'optimisme traversa de nouveau Garnett.

« Ce n'est peut-être pas la fin. Il y a un vieux dicton dans ma famille : *« Ne pars pas perdant. »* Eh bien...

— Je vous en prie, Clyde, explosa Morson, par moments vous me rendez malade ! Si nous devons mourir, faisons-le sans lieux communs ! »

Puis se cachant le visage dans les mains :

« Pardonnez-moi, Clyde, ce n'est pas ce que je voulais dire, vous le savez. »

Garnett lui tapota l'épaule. Il avait davantage envie de lui envoyer un bon coup de pied, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit pour se quereller.

« Je sais, Jimmy, dit-il avec effort, nous avons tous deux vécu des jours pleins de tension. Mais nous allons enfin vers une solution. Tête haute ! Il nous faut faire bonne impression. »

Et, bras dessus bras dessous, les deux jeunes gens allèrent au-devant de leur destin.

« Emmener avec nous ces cercueils ne me semble pas du meilleur goût », dit le médecin au capitaine.

Il se hissa dans l'appareil de reconnaissance. Le capitaine avait décidé qu'en cette triste circonstance, il avait besoin de compagnie.

« Allons, voyons, docteur, dit-il gaiement, sinon, nous aurions dû perdre notre temps à attendre que le menuisier en fabrique une paire. Et ils n'auraient jamais été d'aussi bonne qualité que ceux-ci : tout métal, doublés de velours... Je l'ai toujours dit : rien ne vaut les productions terriennes sur le plan de la présentation !

— Vous êtes un vampire ! » Le capitaine prit la mouche : « Ecoutez, Doc, inutile de nous raconter des histoires. Les gars doivent être morts. Nous leur ferons des funérailles sensationnelles dans l'espace. L'amiral et le sénateur ont bien recommandé de ne pas regarder à la dépense, et nous avons immédiatement suivi leurs instructions : j'ai fait embarquer un réservoir supplémentaire de whisky avant le décollage ; ce qui fait que l'équipage compte les années-lumière. »

Le docteur ferma les yeux et remua les lèvres, ce qui ennuya le capitaine, qui le connaissait comme étant plutôt athée.

Peu de temps après l'aube, l'appareil atterrit dans la clairière et les deux hommes en sortirent. Ils regardèrent, étonnés, la construction, de dimensions modestes mais solennelle, qui se dressait devant eux.

« Les indigènes n'ont jamais jusqu'à présent construit en cet endroit, dit le capitaine. Ils semblaient considérer le lieu comme tabou, ou quelque chose d'approchant. Et qu'est-il advenu de la maison préfabriquée ? Jamais auparavant ils n'avaient touché aux installations matérielles. »

Le docteur était allé examiner le bâtiment de plus près.

« Mais c'est la maison préfabriquée ! s'exclama-t-il. Elle a été sérieusement retouchée mais au-dessous, c'est de la pure production standard OP-62x5. »

Ce qui intrigua plus encore le capitaine. « Pourquoi les indigènes auraient-ils fait ça ? – Au diable les indigènes !... Ils n'ont rien à voir là-dedans ! Les gars ont fait ça eux-mêmes. » Il recula pour mieux voir. « Il faut en convenir : ils ne manquaient pas d'adresse ! »

Les yeux du capitaine se rétrécirent. « Voulez-vous dire qu'ils ont passé à construire cette... cette *absurdité* le temps qu'ils auraient dû employer à recueillir des pierres de prozius ? Que je mette seulement la main sur eux !... »

La futilité de ses paroles en de telles circonstances l'arrêta.

« Les pauvres garçons sont là où vos désirs mesquins de revanche ne peuvent plus les atteindre. »

Et le docteur leva les yeux vers un ciel semblable à celui de la Terre.

Le capitaine se dirigea vers la construction.

« Le jardin est en bon état, remarqua-t-il. Les indigènes ont dû l'entretenir, après que... heu. Ils n'avaient jamais fait cela non plus. » Il soupira. « Il s'est passé quelque chose ici, docteur, d'étranges choses, sans aucun doute, mais je suppose que nous n'en saurons jamais rien.

— Oh ! je n'y compte pas », dit le docteur.

Le capitaine lança un regard lourd de pensée vers l'appareil ; mais ce ne serait pas lui qui suggérerait la retraite. Si un simple Sanitaire pouvait affronter l'inconnu, il le pouvait aussi.

« Eh bien, dit-il, je suppose que nous pouvons tout aussi bien pénétrer dans cette demeure et voir combien de pierres les gars ont réussi à récolter avant de... heu... mourir. »

Il posa la main sur la poignée de la porte, mais se sentait curieusement peu disposé à la tourner. Il avait peur. Quelle honte ! se dit-il. Moi, un officier de l'Espace !

Il ouvrit et entra, le docteur à sa suite. Ils s'arrêtèrent pile, sidérés.

« Pas tout à fait mon genre, dit le docteur en regardant autour de lui le spacieux salon rococo, mais c'est beau, très beau, en vérité. »

Le capitaine émit des sons inarticulés, puis retrouva la voix.

« Les Officiers d'Intendance seront furieux ! Si seulement ces deux misérables individus pouvaient être encore en vie ! Je les étranglerais de mes propres mains ! Il soupira. « Mais l'ère des miracles est passée ! »

Il y eut un bruit, venant d'une autre pièce. Le capitaine sursauta.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Peut-être sommes-nous sur le point d'assister à un renouveau de miracles, dit le docteur.

— Qui est là ? » demanda une voix ensommeillée.

C'est alors qu'eut lieu l'apparition, sous la forme du lieutenant

Garnett. Il était plus rassurant de le croire vivant que de le supposer enrôlé dans les légions célestes, encore que ses magnifiques vêtements – une robe de brocart de fabrication non terrienne – eussent été dignes de vêtir un séraphin.

« Oh ! dit-il en bâillant, j'aurais dû savoir que cela ne pouvait être que vous. Un Persipérien ne songerait pas à entrer dans la maison d'autrui sans frapper.

— Cette maison appartient au Service de l'Espace, monsieur ! » tonna le capitaine.

Morson, vêtu tout aussi somptueusement, apparut derrière Garnett, un sourire affecté sur son visage grassouillet.

« Conformément aux lois persipériennes, dit-il d'un air suffisant, cette maison est nôtre, car les choses appartiennent à ceux qui leur ont donné la beauté.

— Vous ne relevez pas des lois persipériennes, monsieur ! »

Le capitaine étouffait de rage, non seulement devant cette impudence, mais à la pensée que ces deux incapables avaient apparemment réussi là où des centaines d'hommes de valeur, de femmes et d'enfants, avaient échoué.

« Et je vous serais obligé de bien vouloir vous adresser respectueusement à votre supérieur !

— Je crains que vous n'agissiez sous l'empire de quelques pénibles méprises, *mon capitaine*, dit Garnett avec un petit sourire provocateur. Nous relevons bien des lois persipériennes. Voyez-vous, nous nous sommes faits naturaliser citoyens persipériens. »

Il traversa la pièce et alluma un dispositif compliqué qui répandit des bouffées épaisses de fumée parfumée.

« Nous sommes devenus indigènes », appuya Morson, tout en allumant un autre de ces appareils. Mais il fut pris d'une quinte de toux, ce qui gâta quelque peu ses effets.

« Espèce de... de déserteurs ! ragea le capitaine. Vous ferez le voyage de retour dans les fers ! »

Les deux jeunes gens sourirent.

« Oh ! je ne crois pas... dit Garnett.

— Ce ne sont pas vos « concitoyens » qui nous en empêcheront !

— Oh ! ils n'essaieraient pas. Le combat particulier d'un homme ne regarde que lui, aussi longtemps qu'il le mène selon les règles. » Garnett fit une pause, puis il ajouta doucement : « Mais je pense que le gouvernement terrien n'aimerait pas vous voir agir de la sorte. Non, mon capitaine, il n'en serait pas satisfait du tout... »

Ainsi, c'est cela qu'on ressent lorsqu'on est au bord de la crise d'apoplexie, pensa le capitaine.

« Notre gouvernement, mécontent parce que j'appliquerais la discipline navale ? rugit-il. Non mais, vous n'imaginez tout de même

pas que parce que vous êtes le neveu de l'amiral Garnett...

— Aucun rapport, fit impatientement Garnett. En fait, je déplore beaucoup plus ce lien de parenté que je n'en tire vanité.

— Mentalité de marin, murmura Morson, toujours si lourde, si épaisse !

— Quant à la raison pour laquelle le gouvernement désapprouverait le capitaine s'il faisait quoi que ce soit pour... heu... mettre fin à notre carrière, la voici. Regardez ! »

Garnett glissa vers un coffre travaillé à la main de façon compliquée, et l'ouvrit. Il était plein de pierres de prozius. Puis il fit jouer la serrure d'un bonheur du jour tout aussi habilement sculpté : sur chaque tablette flamboyaient des monceaux de bijoux. Il souleva une tapisserie faite au crochet et découvrit un caisson marin standard : à l'intérieur étincelaient des gemmes...

« Nous en avons une centaine de kilos, expliqua-t-il. Plus que les autres expéditions, à elles toutes, ont jamais pu amasser. » Le capitaine regardait.

« Et maintenant, mon capitaine, que croyez-vous qui intéresse le plus le gouvernement terrien ? La discipline ou le prozius ? »

Le docteur – que le diable l'emporte – gloussa. Il n'avait jamais été un vrai marin, pensa le capitaine, pas un vrai marin de cet espace profond et bleu...

« Nous considérerons ce lot comme vôtre, dans la mesure où vous avez subventionné l'entreprise initiale, dit Garnett d'un ton sec d'homme d'affaires. Cependant, à l'avenir, nous demanderons à être payés pour toutes les pierres que nous vous procurerons. Après tout, nous les avons nous-mêmes reçues à titre de paiement.

— À titre de paiement, hurla le capitaine, contre des marchandises appartenant au gouvernement terrien ! »

Morson ricana.

« Cette camelote ! À vrai dire, nous étions plutôt honteux de la leur montrer. »

Garnett le fit taire d'un coup d'œil, puis il se tourna de nouveau vers le capitaine.

« Nous n'avons pas touché à cette monnaie d'échange. Elle se trouve encore en majeure partie dans ses emballages. Les indigènes ne semblent pas apprécier les objets manufacturés. »

Une crise d'étouffement ayant ôté momentanément au capitaine l'usage de la parole, ce fut le docteur qui reprit :

« Qu'avez-vous donc offert en échange des pierres ?

— Nos services, lui répondit Garnett. Décoration d'intérieurs et rénovation de façades. Cours d'artisanat et bien entendu d'objets d'art façonnés à la main. Nos créations sont très appréciées. Originales, sans rien d'excentrique.

— Garnett, dit le capitaine, quels que soient vos nombreux défauts, vous avez toujours eu un grand sens du devoir. Qu'en est-il advenu ? »

Garnett lui adressa un sourire éblouissant.

« Je l'ai toujours, mon capitaine, seulement je n'obéis plus à la même autorité. Mon devoir est à présent de me soumettre aux intérêts de Persiper, dont je suis citoyen. J'en ai, je vous l'assure, plus conscience que jamais.

— Mais enfin, comment vous y êtes-vous pris ? Alors qu'anthropologues, sociologues, psychologues même, ne semblent pas avoir réussi à établir le moindre petit rapport, comment se fait-il que deux nullités de votre espèce y soient parvenues ? »

Les deux jeunes gens se sourirent.

« Je suppose qu'il s'agit d'un secret professionnel, dit le docteur.

— Oh ! non, sourit Garnett. Nous pouvons-vous le dire, si vous y tenez. Vous n'en serez pas plus avancés pour ça. » Il se laissa aller dans un confortable fauteuil recouvert d'une sorte de luxueux velours. « Mais j'oublie ma bonne éducation : je vous en prie, messieurs, asseyez-vous. »

Ce qui eut pour effet d'augmenter la fureur du capitaine.

« Me dire de m'asseoir ! Comment osez-vous ?

— Oh ! asseyez-vous et écoutez-le, capitaine, dit le docteur. Vous reprendrez ces menaces puériles plus tard. Personnellement, je meurs d'envie d'apprendre comment tout cela a pu se faire. »

Il s'installa et le capitaine ne put que suivre le mouvement.

Garnett croisa élégamment les jambes.

« Voyez-vous, mon capitaine, anthropologie, sociologie, psychologie, tout ce fatras est à peu près aussi licite sur cette planète que le lynchage l'est sur la Terre. Sur Persiper, poser aux individus des questions personnelles équivaut à une violation d'intimité, et constitue un crime capital. Par exemple, si vous tuez une personne, vous n'êtes pas exécuté pour avoir mis fin à ses jours, mais pour avoir violé son intimité.

— Ce qui ne vous empêche pas d'être de toute façon exécuté, observa le docteur.

— Oui, bien sûr. Ces gens disposent d'un système juridique pleinement développé, mais qui joue sur des normes entièrement différentes des nôtres, que ce soit dans le domaine de la morale, celui du système familial, des droits de propriété, etc. »

Le capitaine fit un effort pour comprendre.

« Mais si vous ne pouviez leur poser aucune question personnelle, comment avez-vous pu savoir à quoi vous en tenir sur leur compte ? »

Garnett sourit et renvoya voluptueusement un nuage de fumée.

« Nous n'avons pas essayé. C'est la raison même de notre réussite.

— Nous ne nous sommes occupés que de nos propres affaires, plaça Morson. Une chose que vous, Terriens, feriez bien d'apprendre.

— Nous ne leur avons pas posé la moindre question, expliqua Garnett. En fait, nous les avons ignorés. Nous sommes entrés en contact parce que nous nous efforcions de ne *pas* établir de rapports. »

Le capitaine était de plus en plus déconcerté. Mais le docteur hochait la tête comme s'il saisissait.

Jubilant, Morson ajouta :

« Et si vous tentez d'envoyer ici une nouvelle expédition, les indigènes extermineront les hommes tout comme avant. Parce que ces derniers ne pourront jamais s'empêcher de se conduire en Terriens, c'est-à-dire de fouiner dans les affaires des autres ! L'espèce humaine est si mal élevée ! Conclusion : si vous désirez des pierres de prozius, il vous faudra passer par nous.

— Ou bien, dit le docteur, avant que le capitaine eût pu cracher une réponse, organiser la prochaine expédition avec plus de discernement. Peut-être avons-nous manqué de sagesse, en basant les précédentes sur le principe de la colonisation. Si, comme vous le disiez tout à l'heure, lieutenant, les codes de morale sont ici si rigoureusement différents des nôtres, il est possible que même certains aspects de notre vie de famille aient pu les offusquer.

— Je ne vois pas comment... protesta le capitaine. Honnêteté, Droiture, Fraternité... Ce sont là des principes universels ! »

Il y eut un bref silence et le docteur reprit :

« Je m'en vais suggérer au Ministère de la Marine de faire en sorte que toute expédition ultérieure soit composée d'un personnel uniquement masculin, ceci afin d'éviter toutes complications familiales.

— Voulez-vous dire que les naturels de ce pays recherchaient nos femmes ? s'écria le capitaine, très frappé, et que nos savants seraient tous morts pour sauvegarder leur honneur ? Eh bien, je n'aurais jamais pensé cela d'eux ! »

Les trois autres hommes se regardèrent.

« Les membres de toute future expédition, poursuivit le docteur, devront être passés au crible. Seuls, les individus dépourvus de tout intérêt sociologique et biologique seront admis. Ils seront par-contre testés pour leurs aptitudes artistiques. »

Cela était dans l'ordre de ce que le capitaine pouvait comprendre.

« Pas un navire n'acceptera de transporter une tournée de chochotes triées sur le volet ! L'équipage se mutinerait !

— Autant pour cette discipline tant vantée, mon capitaine », dit Garnett. Il n'avait pas l'air tout à fait à l'aise. « Cela pourrait marcher, docteur, cela pourrait peut-être marcher... Mais avec beaucoup de temps et d'organisation.

— Bien entendu, répondit gaiement le docteur. Il faudra bien compter dix ans avant qu'un roulement soit établi. Et à ce moment-là,

vous serez probablement bien contents de voir arriver l'expédition.

— Jamais ! » déclara Morson. Jamais de ma vie je ne serai heureux de voir ces vils intrus ! »

Il veut un silence.

« Vous penserez peut-être différemment dans dix ans, Jimmy », dit finalement Garnett.

« Mais quelle sorte de rapport vais-je bien pouvoir faire ? » bredouilla le capitaine. « Comment vais-je annoncer qu'au lieu de mourir glorieusement au service de leur patrie, le neveu de l'amiral et le fils du sénateur sont des *traîtres* ? Et... et l'équipage ? Lui qui, tout, le long du voyage, se réjouissait à la perspective de ces funérailles ? Je n'ose pas penser à ce qu'ils sont capables de faire s'ils se sentent frustrés ! »

Garnett hocha la tête tristement.

« Calmez-vous, capitaine, dit le docteur. On dira à l'amiral et au sénateur que les jeunes gens sont morts en héros. Nous remplirons les cercueils avec n'importe quoi, de façon que l'équipage ait sa fête. Et puisqu'ils seront morts en combattant sur une planète hostile, ils auront droit à quinze fusées et au moins huit reprises en chœur de l'Hymne des Hommes de l'Espace. » Il sourit. « Je n'ose affirmer que ce seront les plus belles funérailles jamais célébrées dans l'espace.

— Oh ! s'écria Morson, cela sera sûrement merveilleux ! Comme je voudrais m'y voir !

— Moi aussi », murmura le capitaine entre ses dents.

Traduit par RÉGINE VIVIER.
They also serve.

LA VIE DE PIONNIER

par Robert Sheckley

Un autre personnage clef de la science-fiction est le pionnier proprement dit. Insatisfait de la vie conventionnelle et facile sur les planètes colonisées, il est toujours à la recherche d'horizons plus vastes. Car il a au fond de lui-même le culte des vraies valeurs, il veut vivre intensément, et ni l'austérité, ni l'inconfort, ni les privations ne lui font peur.

SA mère l'avait prévenue : « Est-ce que tu es folle, Amelia ? Épouser un... un pionnier ! Au nom du ciel, d'où te vient cette idée ? Comment peux-tu espérer trouver le bonheur dans le désert ?

— Cap Sud n'est pas le désert, mère, avait répondu Amelia.

— Ce n'est pas un endroit civilisé. C'est une région sauvage et primitive. Et combien de temps ton pionnier, puisque pionnier il y a, s'en contentera-t-il ? Je connais ce genre de garçons ! Il leur faut toujours partir à la conquête d'espaces neufs.

— Eh bien, nous en ferons la conquête ensemble », avait dit Amelia qui ne doutait pas d'avoir un tempérament de pionnier.

SA mère n'avait pas paru convaincue :

« L'existence dans les terres frontières est pénible, mon enfant. Plus que tu ne l'imagines. Es-tu vraiment prête à quitter tes amis, à renoncer à la vie confortable à laquelle tu es habituée ?

— Oui ! »

La vieille dame aurait voulu insister davantage. Mais, depuis que son mari était mort, elle était moins sûre de ses convictions et moins déterminée à les imposer aux autres.

« Après tout, c'est de toi qu'il s'agit, avait-elle finalement laissé tomber.

— Ne t'inquiète pas, mère : je sais ce que je fais. »

Amelia savait que Dirk Bogren ne supportait pas la promiscuité des foules. C'était un homme fort qui avait besoin d'espace, de silence, d'air. Il lui avait parlé de son père qui s'était installé dans le désert de Gobi après que celui-ci eut été ouvert à la culture. Il avait eu le cœur

brisé quand, du fait de l'afflux des émigrants, il fallut clôturer les parcelles conformément aux règlements administratifs. Il était mort la face tournée vers les étoiles.

Dirk était du même calibre. Elle l'épousa et le couple partit pour le pôle Sud.

Mais d'autres suivirent leurs traces. Bientôt, Cap Sud prit le nom de Cap City. Il y avait des entrepôts, des usines et au-delà de l'enclave réchauffée grâce à la centrale atomique s'édifia une petite banlieue tirée au cordeau.

C'était arrivé plus vite qu'ils ne s'y étaient attendus.

Ce soir-là, ils étaient assis sur la véranda. Dirk contemplait son domaine. Longtemps, son regard resta fixé sur la tour du radar qui se dressait au sommet d'une colline lointaine.

« Cela commence à se peupler, lâcha-t-il enfin.

— Oui, fit Amelia. Un peu.

— Maintenant, ils vont installer un terrain de golf. J'ai l'impression qu'il est temps de s'en aller, non ?

— Entendu », murmura Amelia après avoir marqué l'ombre d'une hésitation. Il n'y avait pas besoin d'en parler plus longuement.

Ils vendirent la ferme et achetèrent un astronef d'occasion où ils chargèrent le matériel strictement indispensable. La veille du départ, les amis de Dirk organisèrent une soirée d'adieu.

Il y avait longtemps qu'ils étaient arrivés et ils se rappelaient l'époque où le Cap Sud n'était encore qu'un champ de glace et de neige. Ils se moquèrent de Dirk mais il y avait un peu d'envie dans leurs plaisanteries.

« Alors, tu pars pour les astéroïdes, comme ça ?

— Tout juste. »

Un vieux se mit à pouffer :

« Mais tu n'es pas assez coriace ! Tu as eu la vie trop facile. Tu t'es amolli.

— Je ne sais pas.

— Tu crois que tu pourras toujours travailler cinq heures par jour recta ? »

Dirk sourit et but sa bière tout en écoutant les conseils que les femmes donnaient à Amelia.

« Prenez beaucoup d'effets chauds. Sur Mars, je me rappelle...

— Une pharmacie de première urgence...

— L'ennui, avec la faible gravité, c'est...

— Dirk, s'exclama un voisin, tu pars pour un astéroïde avec cette adorable enfant ?

— Dame ! »

Un autre intervint :

« Cela ne lui plaira pas. Pas de réceptions, pas de jolies robes à acheter, pas de fanfreluches...

— Il y a des types qui sont devenus fous à force de travailler, là-haut. »

Une femme se hâta d'ajouter :

« Ne les croyez pas. Vous serez très heureuse une fois que vous serez habituée.

— J'en suis sûre », répondit poliment Amelia, espérant que ce serait vrai.

Elle téléphona juste avant le décollage à sa mère pour la mettre au courant.

Sa mère n'eut pas l'air étonné.

« Ce ne sera pas facile, mon enfant. Mais tu le savais avant de te marier. Les astéroïdes... c'est là où ton pauvre père voulait aller. »

Amelia se souvenait de lui. C'était un homme doux qui parlait d'une voix musicale. Chaque soir, quand il revenait de sa banque, il se plongeait dans la lecture des petites annonces à la rubrique des astronefs d'occasion, et dressait la liste du matériel indispensable pour un explorateur. Sa femme était foncièrement casanière et il n'y avait rien à faire pour la décider à partir. Il y avait peu de discussions orageuses, mais une certaine animosité latente était née dans le ménage. L'acrimonie s'était dissipée quand un hélicoptère se fut écrasé sur la voiture du père d'Amelia, un jour où il revenait de la banque.

« Tâche d'être une bonne épouse, dit sa mère.

— Bien sûr », répondit Amelia avec un rien d'exaspération.

Les nouvelles frontières étaient dans l'espace car la Terre, désormais apprivoisée, était surpeuplée. Dirk avait étudié les cartes de la Ceinture des Astéroïdes existantes mais elles ne lui avaient pas été d'un grand secours. Personne ne s'était aventuré très profondément dans ce secteur qui portait simplement la mention : TERRITOIRE INCONNU.

Ce fut un long et dangereux voyage. Mais il y avait là des terres vierges, des terres qui appartiendraient à qui voudrait les prendre. Et il y avait de la place, autant que l'on pouvait en désirer. Dirk erra parmi les blocs de pierraille vagabonds avec une patience obstinée. Son astronef tournait implacablement le dos à la Terre. Il n'y avait pas de route reconnue.

« Nous ne reviendrons pas en arrière, dit-il à Amelia. Inutile, par conséquent, de reporter notre itinéraire sur une carte. »

Elle acquiesça sans mot dire mais sa respiration s'accéléra quand ses yeux se posèrent sur les flaques de lumière livide et morte qui luisaient devant eux. Elle ne pouvait s'empêcher d'appréhender l'existence qui les attendait, l'existence sinistre et solitaire des pionniers aux frontières. Elle frissonna et posa sa main sur celle de Dirk.

Celui-ci souriait sans quitter ses cadrans du regard.

Ils trouvèrent un fragment de rocher de quelques milles de long sur un mille de large. Ils s'y posèrent. C'était un monde minuscule, obscur et sans atmosphère. Ils installèrent immédiatement le dôme de pression et branchèrent la gravité. Dès que celle-ci fut au voisinage de la normale, Dirk entreprit de déballer le robot de contrôle. Ce fut long et fatigant mais il finit par arriver au bout de ses peines. Il ne lui restait plus qu'à insérer le ruban magnétique à sa place et à enclencher les circuits.

Le robot se mit au travail et Dirk alluma tous les projecteurs dont il disposait. À l'aide de sa petite grue, il sortit de la soute l'abri qu'il déposa au milieu du dôme, puis il l'activa. L'abri s'épanouit à la manière d'une fleur géante, se transformant en un logement de cinq pièces comprenant les accessoires nécessaires : ameublement de base, cuisine, sanitaire et vide-ordures.

C'était déjà un début mais on ne pouvait pas tout déballer sur-le-champ. Le régulateur thermique était enfoui quelque part dans les profondeurs de la cale et Dirk brancha provisoirement un réchauffeur auxiliaire.

Amelia avait trop froid pour préparer le dîner. Il ne faisait pas plus de 11° dans l'abri. Même enveloppée dans les vêtements fourrés qu'ils avaient achetés au magasin de l'Explorateur, elle claquait des dents et la lueur morne des tubes fluorescents lui faisait paraître l'atmosphère encore plus glaciale.

Elle demanda timidement à Dirk si l'on ne pouvait pas pousser un peu plus le chauffage.

« Je suppose que si, répondit son mari, mais cela ralentirait le robot.

— Oh !... Je ne savais pas. Tant pis ! »

Mais il lui était impossible de travailler sous cette lumière blême et elle fit une fausse manœuvre en actionnant les boutons alimentateurs : les steaks étaient trop cuits, les pommes de terre grumeleuses et la tarte aux pommes mal dégivrée.

« Je crains de ne pas être une ménagère à la hauteur, dit Amelia en s'efforçant de sourire.

— Aucune importance ! » répondit Dirk qui se jeta sur la nourriture comme s'il s'agissait d'honnêtes mets terriens.

Ils éteignirent. Amelia eut du mal à trouver le sommeil sur le matelas de fortune. Mais elle avait au moins la satisfaction de se dire que Dirk le trouvait tout aussi inconfortable. C'était vrai : la vie relativement facile de Cap Sud l'avait amolli !

Quand ils se réveillèrent, les choses lui apparurent sous un jour plus plaisant. Le robot contrôleur, qui avait travaillé toute la nuit, avait mis en place les installations photo-énergétiques. À présent, Dirk et Amelia

disposaient d'un petit soleil et d'un succédané raisonnablement ressemblant de l'alternance du jour et de la nuit. Le robot avait également sorti des caisses les lourds robots agricoles qui, à leur tour, avaient déballé les robots ménagers.

Dirk donna ses instructions pour la fabrication de la couche d'humus et coordonna le travail des robots pour l'ensemencement. Il besogna cinq heures de suite et, quand le petit soleil fut bas sur l'horizon, il rentra exténué.

Entre-temps, Amelia avait programmé l'alimentateur et, ce soir-là, elle put offrir à son époux un repas simple mais nourrissant, comportant huit services.

« Bien sûr, s'excusa-t-elle tandis qu'il grignotait les hors-d'œuvre, ce n'est pas le « spécial vingt plats », n'est-ce pas ?

— N'importe comment, je n'ai jamais pu avaler autant de nourriture, répliqua Dirk.

— Et le vin n'est pas aussi frappé qu'il le devrait. »

Dirk la regarda en souriant.

« Allons, mon chou ! Je pourrais boire du Ola-Cola tiède que je ne m'en apercevrais pas !

— Cela ne t'arrivera pas tant que je m'occuperai de la cuisine ! »

Néanmoins, Amelia commençait à se rendre compte que la vie de pionnier avait au moins un avantage : un homme qui a faim mange tout ce qu'on lui sert.

Après avoir aidé sa femme à empiler les assiettes dans la machine à vaisselle, Dirk monta le projecteur dans le salon et, enfoncés dans leurs fauteuils de mousse de caoutchouc stabilisée, tous deux regardèrent un film comme des générations de pionniers l'avaient fait avant eux. Cette continuité de la tradition émut Amelia.

Ensuite, Dirk sortit le lit normal et régla le dispositif gravitique placé en dessous. Ils dormirent aussi profondément que lorsqu'ils étaient à Cap Sud.

Mais, sur l'astéroïde, le labeur était incessant et implacable. Dirk faisait des journées de cinq, et même parfois de six heures. Il ne quittait pas ses robots agricoles, changeait les bobines magnétiques, hurlait des ordres, suant sang et eau pour que les machines donnent le meilleur d'elles-mêmes. Au bout de quelques jours, les plantes à germination forcée commençaient de faire des taches vertes sur le fond noir du terreau synthétique. Mais il apparut très vite que la récolte avorterait.

Dirk serra les mâchoires et ordonna à ses robots d'enrichir le sol d'éléments rares à l'état de traces. Il modifia le rayonnement de son soleil artificiel pour intensifier l'émission d'ultraviolets. Mais, une semaine plus tard, il dut se rendre à l'évidence : la moisson était un échec.

Ce jour-là, Amelia vint le trouver au milieu des blés. La lumière crue du soleil durcissait les traits de Dirk qui, les poings aux hanches, examinait les épis chétifs qui ne dépassaient pas son épaule.

Quelles paroles trouver ? D'un geste consolant, elle posa la main sur l'épaule de son mari.

« Je n'ai pas encore dit mon dernier mot, murmura Dirk.

— Que vas-tu faire ?

— S'il le faut, je sèmerai une fois par semaine. Je ferai travailler les robots jusqu'à ce que leurs articulations se cristallisent. Ce sol doit produire. Il faut qu'il produise ! »

Amelia recula d'un pas, surprise par la véhémence de Dirk. Mais elle comprenait ce qu'il éprouvait. Sur Terre, le fermier n'a qu'à donner ses directives au robot de contrôle et, quelques jours plus tard, il ne lui reste plus qu'à moissonner. Et cela faisait plus d'une semaine que son époux s'escrimait pour ce piètre résultat !

« Que comptes-tu faire de cette végétation naine ?

— Les bêtes la mangeront », répondit dédaigneusement Dirk. Ils rentrèrent ensemble tandis que le crépuscule tombait.

Le lendemain, Dirk sortit les animaux des congélateurs, les réanima, installa la basse-cour et l'étable. Les bêtes se gorgèrent de blé et de maïs. De nouvelles graines à germination forcée furent mises en terre – et la seconde moisson atteignit une taille normale.

Amelia n'eut guère le temps de s'associer à la joie triomphante de Dirk. Leur logement était petit par rapport aux normes en vigueur sur Terre mais la coordination n'était pas encore parfaite.

Et elle était malaisée à réaliser. Amelia avait été élevée dans un foyer suburbain classique où toutes les tâches domestiques étaient programmées à l'avance. Ici, chaque fonction était assumée par une machine spécialisée, et l'on n'avait pas le temps de les ranger dans les niches murales prévues à cet effet : elles traînaient partout, gâchant le décor, et la maison ressemblait à une quincaillerie.

Au lieu d'un pupitre de commande centralisé, il y avait partout des cadrans, des boutons, des interrupteurs improvisés. Au début, Amelia perdait chaque jour un temps considérable avant de mettre le doigt sur le commutateur du nettoyage à sec, du gratte-plancher, du lave-vitres ou de n'importe quel accessoire de la vie courante. Dirk lui avait promis de regrouper tous les circuits mais il avait déjà trop de travail avec les champs.

Les robots ménagers étaient impossibles. C'étaient des modèles spécialement conçus pour les terres frontières, construits pour durer et qui ne possédaient aucun des raffinements qu'Amelia avait toujours connus. Ils avaient peu de mémoire et leurs capacités d'anticipation étaient nulles. Le soir, elle avait mal à la tête tant leur voix était rauque

et discordante. La plupart du temps, on aurait dit que les robots donnaient l'assaut à la maison au lieu de l'entretenir.

Les journées se succédaient, de longues journées épuisantes où il fallait s'échiner cinq heures d'affilée ; finalement, Amelia, incapable d'en supporter davantage, appela sa mère par télé-circuit.

Le minuscule écran dont la surface était parcourue de stries lui restitua l'image de la vieille dame assise dans son fauteuil pneumatique favori devant le mur de verre polarisé. Celui-ci était en service et Amelia voyait, à l'horizon, se profiler l'étagement étincelant de la ville dans toute sa beauté.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui demanda sa mère.

Un robot s'approcha sans bruit de la vieille dame et posa sans bruit une tasse de thé près du fauteuil. Amelia était certaine qu'il n'avait pas reçu d'ordre. Le mécanisme sensible avait deviné le désir informulé de sa maîtresse. C'était ainsi qu'il en allait avec les robots terriens quand ils étaient depuis longtemps au service d'une famille.

« Eh bien, c'est que... », commença Amelia d'un ton presque hystérique.

Son propre robot entra dans la pièce de sa démarche hésitante ; il s'en fallut de peu qu'il ne démolît la porte dont le système d'ouverture photoélectrique ne réagissait pas assez vite. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase...

« Je veux rentrer à la maison ! hurla Amelia.

— Tu sais que tu seras toujours la bienvenue, mon enfant. Mais ton mari ?

— Dirk rentrera aussi, j'en suis certaine. Il pourra trouver une bonne situation, n'est-ce pas, mère ?

— Je le suppose. Mais est-ce bien cela qu'il souhaite ?

— Que veux-tu dire ? demanda Amelia, décontenancée.

— Un homme de sa trempe sera-t-il heureux sur Terre ? Acceptera-t-il de revenir ?

— Oui... s'il m'aime.

— Et toi, l'aimes-tu ?

— Mère, tu es injuste ! s'exclama Amelia, soudain mal à l'aise.

— C'est une erreur que d'obliger un homme à faire ce qu'il ne veut pas faire. Ton père... Mais es-tu sûre qu'en y mettant un peu du tien...

— Je ne sais pas. Je... je vais essayer. »

Les choses, alors, commencèrent d'aller mieux. Amelia apprit à se contenter de son foyer et à fermer les yeux sur ses inconvénients. Elle finit même par admettre qu'il pourrait lui paraître un jour presque aussi agréable que leur ferme de Cap Sud.

Mais ils avaient fui Cap Sud. Et, dès que l'astéroïde serait vivable, Dirk voudrait à nouveau partir vers de nouvelles terres vierges.

Un jour, il trouva sa femme sanglotant à fendre l'âme au bord de leur piscine miniature.

« Eh bien ! Que t'arrive-t-il ? »

— Rien. »

Il lui caressa gauchement les cheveux.

« Dis-moi ce que tu as. »

— Mais je n'ai rien. Rien du tout.

— Amelia, dis-moi ce que tu as, je t'en prie.

— Oh !... C'est tout ça... travailler à rendre la maison sympathique, accrocher des rideaux aux fenêtres, éduquer les robots et tout le reste — et savoir en même temps...

— Savoir quoi ?

— Qu'un jour tu voudras qu'on s'en aille. Tout cela pour rien... » Elle se redressa et essaya de sourire. « Excuse-moi, Dirk. Je n'aurais pas dû te parler de cela. »

Dirk réfléchit longuement. Soudain, il la regarda dans les yeux et dit :

« Je veux que tu sois heureuse. Tu me crois, n'est-ce pas ? »

Elle fit oui de la tête.

« Je trouve qu'on a suffisamment roulé notre bosse comme cela, reprit-il. C'est ici notre chez-nous. Nous n'en bougerons pas. »

— C'est vrai, Dirk ?

— Je te le promets. »

Elle se serra contre sa poitrine. « Oh ! murmura-t-elle brusquement, il faut que j'aille voir ce que font mes robots. » Et elle s'élança en courant vers la cuisine.

Les semaines qui suivirent, Amelia n'avait jamais été aussi heureuse. Le matin, leur soleil, obéissant docilement à sa programmation, se levait dans toute sa gloire et le couple se réveillait. Après un solide breakfast, il se mettait au travail.

Un travail qui n'était jamais monotone. Aujourd'hui, Amelia et Dirk dressaient un écran antimétéorites pour consolider le dôme de pression ; le lendemain, ils modifiaient le générateur de vents afin d'améliorer le rendement de la pollinisation qu'assuraient leurs abeilles réanimées.

Le soir, ils admiraient les couchers de soleil. De temps à autre, Dirk faisait danser ses robots agricoles. C'était un maître autoritaire mais compréhensif : il savait qu'un peu de distraction est aussi bon pour les robots que pour les humains.

Amelia éprouva une seule fois le mal du pays, le jour où Dirk capta à la télévision une émission sur le carnaval, relayée par la Lune. Les fanfares, les lumières multicolores lui pincèrent le cœur. Mais cela ne dura qu'un instant.

Leur premier visiteur se montra quelques mois plus tard. Il arriva

dans un astronef tout bariolé qui se posa sur la petite plate-forme d'atterrissage rudimentaire. Sur ses flancs s'étalait la mention, rédigée en lettres hautes de quinze centimètres : LES magasins potter livrent à domicile. Un jeune homme tiré à quatre épingles émergea de l'engin, renifla l'atmosphère, plissa le nez et se dirigea vers la maison.

Dirk l'accueillit à la porte :

« Que puis-je faire pour vous, étranger ? lui demanda-t-il.

— Je vous souhaite le bonjour. Je m'appelle Potter. » En disant ces mots, il tendit à Dirk une main que celui-ci ne prit pas. « En faisant ma tournée habituelle du côté de Mars, j'ai appris que vous vous étiez installé ici et je me suis dit que vous aimeriez peut-être vous procurer quelques articles pour égayer un peu votre existence.

— Ça ne m'intéresse pas. »

Potter sourit aimablement. Mais il avait noté l'aspect austère et sobre de la ferme, la simplicité toute spartiate de la piscine.

« Vous ne voudriez pas acheter quelque chose pour votre dame ? ajouta-t-il en adressant un clin d'œil à Amelia. Je ne repasserai pas par chez vous avant un bon bout de temps.

— Vous m'en voyez ravi », grommela Dirk.

Mais les yeux d'Amelia luisaient de convoitise et elle entraîna son mari vers l'astronef pour examiner les marchandises que proposait Potter.

Avec une joie enfantine, elle essaya tous les gadgets ménagers. Mélancoliquement, elle contempla les robes – des robes coquettes, de vraies robes avec des décolletés et des coutures automatiques – songeant à ses tailleurs en tissu écru.

Mais soudain son regard tomba sur les robots comédiens et elle eut un coup au cœur : leur stupéfiante apparence humaine et leur distinction lui rappelaient cruellement la Terre.

« Si on achetait une troupe ? suggéra-t-elle.

— Nous avons des films, non ? Mon père s'en contentait...

— Mais ces robots jouent de vraies pièces, Dirk !

— Le répertoire de cette compagnie est complet jusqu'à George Bernard Shaw », précisa Potter.

Dirk jeta un regard dégoûté sur les élégantes machines humanoïdes.

« Et qu'est-ce qu'ils font, à part ça ?

— Ce qu'ils font ? Mais du théâtre ! Ils jouent... Seigneur, vous ne voudriez tout de même pas qu'une œuvre d'art travaille les champs !

— Et pourquoi pas ? Je ne crois pas aux robots de luxe. Le travail de la terre est assez bon pour mon robot contrôleur et je parie qu'il est plus astucieux que ces bidules de pacotille.

— Votre robot contrôleur n'est pas un artiste », rétorqua Potter avec hauteur.

Mais Amelia en avait tellement envie que Dirk acheta la troupe. Tandis qu'il les transportait – les robots comédiens étaient trop délicats pour marcher sur le sol rugueux – sa femme fit l'emplette d'une robe.

« Qu'est-ce qu'une fille comme vous fabrique dans ce désert ? demanda Potter à Amelia.

— Je m'y plais.

— Oh ! je suppose que c'est vivable. Une existence laborieuse, le refus des raffinements de la civilisation, faire reculer les frontières, etc., etc. Mais n'en avez-vous pas assez de végéter de cette façon ? »

Amelia ne répondit pas.

Potter haussa les épaules. « D'ailleurs, ce secteur est mûr pour la colonisation. Vous ne tarderez pas à avoir de la compagnie. »

Amelia rentra, sa nouvelle robe sous le bras, et l'astronef de Potter décolla.

Dirk se vit contraint d'admettre que les robots comédiens meublaient agréablement les soirées monotones. Il finit par se prendre de prédilection pour *Homme et Surhomme* de G.B. Shaw et alla même, au bout d'un certain temps, jusqu'à donner des indications de mise en scène aux robots – qui, bien sûr, n'en tenaient aucun compte.

Néanmoins, il était toujours convaincu que son robot contrôleur s'en tirerait tout aussi bien si son bloc de phonation était amélioré.

Mais Dirk ne songeait pas à ces divertissements pendant ses longues journées de cinq heures. Il entreprit d'accaparer de petits astéroïdes qui vinrent grossir son lopin initial. Il planta une forêt à germination forcée, construisit une cataracte et décida de réparer la vieille machine climatique héritée de son père. Il réussit à l'arranger et put ainsi reproduire la succession des saisons sur le planétoïde.

Un jour, le télé-circuit entra en action et Dirk reçut un spatiogramme émanant de la société Les Explorateurs, une firme terrienne spécialisée dans la fabrication du matériel à l'usage des pionniers. Elle offrait à Dirk un poste de directeur à la tête de son principal centre d'essais à un salaire qui frisait le prodigieux.

« Oh ! Dirk, souffla Amelia, émerveillée. Quelle chance !

— De quelle chance parles-tu ?

— C'est la fortune ! Tu vas pouvoir avoir tout ce que tu veux.

— J'ai déjà tout ce que je veux. Réponds-leur : non merci. »

Amelia soupira avec lassitude. Elle câbla la réponse de son mari, ajoutant cependant qu'il n'était pas exclu que, dans l'avenir, celui-ci reconsidère la proposition.

Au cours de l'été, un autre astronef se posa sur la piste. Il était beaucoup plus vieux et même encore plus cabossé que celui de Dirk. Il

tomba comme une pierre, faisant trembler le petit planétoïde. Un jeune couple en sortit en chancelant.

C'étaient Joan et Percy Phillips, un ménage installé à quelques milliers de kilomètres de là. Rien n'avait marché dans leur domaine. Le générateur était tombé en panne, leurs robots s'étaient détraqués, ils n'avaient plus de ravitaillement. En désespoir de cause, ils s'étaient mis en route pour rendre visite à Dirk. Il y avait près de deux jours qu'ils n'avaient pas mangé et ils mouraient presque d'inanition.

Dirk et Amelia leur offrirent l'hospitalité de tradition chez les pionniers et les deux jeunes gens recouvrèrent bientôt leurs forces. Il apparut rapidement qu'ils ignoraient tout des lois de la survivance.

Percy Phillips ne savait même pas diriger ses robots. Il fallut que Dirk lui expliquât la manière de s'y prendre avec eux.

« On doit leur montrer qui est le patron, lui expliqua-t-il.

— Je pensais que des ordres précis donnés d'une voix basse et douce...

— Pas ici, fit Dirk en secouant énergiquement la tête. Les robots travailleurs sont stupides et grossiers. Ils sont obstinés et acariâtres. Il convient d'employer la manière forte pour se faire obéir d'eux. Si besoin en est, n'hésitez pas à leur flanquer des coups de pied dans les fesses.

Phillips haussa les sourcils.

« Maltraiter un robot ?

— Il convient de leur faire voir qui, de vous ou de lui, est l'humain.

— Mais, à l'École Coloniale, on nous a enseigné à respecter leur dignité, protesta l'autre.

— Un certain nombre de notions terriennes n'ont pas cours ici, répliqua sèchement Dirk. Écoutez ce que je vous dis. J'ai été élevé par des robots et quelques-uns de mes meilleurs amis sont des robots. Je sais de quoi je parle. Si vous voulez qu'ils vous respectent, il n'y a pas d'autre moyen. »

Phillips admit à contrecœur que son interlocuteur avait peut-être raison.

« Bien sûr que j'ai raison ! s'exclama Dirk. Votre générateur d'énergie est tombé en panne, dites-vous ?

— Oui, mais les robots n'ont pas...

— Vous croyez ? Ils ont librement accès aux valves de charge, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Quand ils sont à plat, ils se rechargent eux-mêmes.

— Et vous vous figurez qu'ils s'arrêtent, une fois le plein fait ? Un robot continue de se gorger d'énergie jusqu'à ce qu'il y ait épuisement des réserves. C'est justement l'astuce des robofacteurs. Vous ne le saviez pas ?

— C'est sans doute ce qui s'est produit. Mais pourquoi ont-ils ce comportement ?

— Les robots sont des ivrognes congénitaux. C'est prévu par les fabricants. De cette façon, ils s'usent plus vite et cela vous oblige à les remplacer. Croyez-moi, vous leur rendrez service en les obligeant à rester sur leur soif. »

Phillips soupira.

« J'ai l'impression qu'il me reste encore beaucoup à apprendre ! »

De son côté, Joan avait encore plus de choses à apprendre qu'elle ne l'imaginait. Amelia dut patiemment lui expliquer que les boutons ne se repoussaient pas tout seuls, que les interrupteurs ne se débranchaient pas si l'on ne programmait pas les circuits, que les manettes n'adoptaient pas la position requise du fait de leur libre arbitre, qu'on ne pouvait espérer qu'un robot d'entretien pût faire la cuisine.

« Je ne savais pas que c'était si compliqué, murmura Joan. Comment vous en sortez-vous ?

— Vous vous y ferez », répliqua Amelia avec assurance car elle se rappelait ses propres débuts.

Enfin, les Phillips rentrèrent chez eux. Amelia avait craint de souffrir de la solitude après leur départ mais elle fut heureuse de se retrouver en tête-à-tête avec Dirk et le travail quotidien.

Mais il était dit qu'on ne les laisserait pas en paix. Un représentant de la Compagnie Martienne de l'Énergie vint leur rendre visite. La population de la Ceinture des Astéroïdes augmentait, leur apprit-il, et il fallait développer le réseau de distribution. Il se proposait de rattacher la ferme de Dirk à la centrale de Mars.

« Non, répondit Dirk.

— Mais pourquoi ? Ce n'est pas une grosse dépense...

— Je fabrique mon énergie moi-même.

— Oui, ces petits générateurs... fit l'homme en jetant un regard méprisant au soleil artificiel. Mais si vous voulez vraiment disposer d'une source d'énergie sérieuse...

— Cela ne m'intéresse pas. Je suis très satisfait du rendement de ma ferme.

— La capacité de travail de vos robots est réduite.

— Comme cela, ils durent plus longtemps.

— Mais vous pourriez utiliser les derniers modèles lancés sur le marché.

— Les modèles récents s'usent plus vite.

— En ce cas, vous pourriez avoir un générateur plus puissant. Le débit de ce petit soleil est ridicule.

— Je m'en contente. »

L'homme secoua la tête.

« Ah ! vous, les pionniers, je ne vous comprendrai jamais ! »

murmura-t-il. Et il repartit comme il était venu.

Ils essayèrent de reprendre leur vie comme par le passé. Mais, sur les astéroïdes voisins, des lumières commençaient de clignoter et les émetteurs locaux brouillaient le relais de télévision lunaire. La fusée postale inaugura un service hebdomadaire et une agence de voyages organisa un circuit touristique dans la Ceinture.

Dirk retrouva sa mine désenchantée. Il scrutait le ciel. C'était l'encerclement, c'en était fini des libres espaces et de la solitude à laquelle il aspirait. Le passage des astronefs incandescents déchirait le silence de la ferme.

Mais il avait fait une promesse à Amelia et il était décidé à la tenir envers et contre tout. Ses joues se creusaient. Maintenant, il travaillait six heures, sept heures, et même parfois huit heures par jour.

Un représentant en machines à coudre vint les voir, suivi d'une jeune femme au verbe haut qui paraissait déterminée à vendre l'Encyclopédie Solaire à Dirk. Il y avait maintenant des cartes détaillées du secteur ; l'ancienne piste, longue et périlleuse, était devenue une super-astroroute.

Un soir, Dirk et Amelia qui prenaient le frais sut-la véranda virent une enseigne gigantesque s'allumer dans le ciel. Sur des kilomètres et des kilomètres, elle annonçait : SUPERMARCHÉ ROSEN – MAGASINS, RESTAURANTS, LES MEILLEURS DÉBITS DE BOISSON DES ASTÉROÏDES.

« Des magasins, murmura Amelia. Des restaurants ! Oh ! Dirk... si on allait voir ?

— Pourquoi pas ? » fit-il tristement en haussant les épaules.

Le lendemain, Amelia revêtit sa nouvelle robe et obligea Dirk à mettre son seul et unique costume de ville. Ils montèrent dans leur vieil astronef et décollèrent.

Le Centre Rosen, une bourgade frontière occupant quatre astéroïdes groupés, luttait vaillamment pour devenir une vraie ville. Toutes les rues étaient déjà équipées de trottoirs roulants. On coudoyait une foule bruyante et fiévreuse, des robots chargés de matériel.

Amelia conduisit son mari dans un restaurant où on leur servit un authentique repas terrien. Dirk ne l'apprécia pas. Respirer le même air que d'autres personnes lui donnait une légère nausée et la chère était trop délicate pour son goût. Ça ne tenait pas au ventre. Il commit une erreur en commandant le vin et faillit laisser un pourboire au robot serveur.

Complètement désespéré, il se laissa traîner par Amelia de magasin en magasin. Son intérêt ne s'éveilla que lorsqu'il pénétra dans une boutique d'équipement lourd.

Il y avait là un appareil anti-gravité qu'il n'avait encore jamais vu et qu'il examina de près.

« C'est exactement l'engin qu'il faut pour annuler les effets des planètes à forte pesanteur, lui expliqua le robot vendeur. Nous pensons que cet appareil serait merveilleusement efficace sur les lunes de Jupiter, par exemple.

— Les lunes de Jupiter ?

— Ce n'est qu'un exemple, monsieur. Personne n'y a encore posé le pied. C'est un territoire inexploré. »

Dirk, l'air absent, hocha la tête tout en caressant le flanc poli de l'appareil.

« Dis-moi, Amelia... ce poste qui m'a été proposé sur Terre... crois-tu qu'il est encore vacant ?

— C'est possible. Pourquoi ?

— On serait peut-être aussi bien sur la Terre. Ici, les gens ne font que jouer aux pionniers.

— Penses-tu que tu serais heureux ?

— On peut toujours essayer.

— J'en doute. » Amelia se rappelait le bonheur qu'ils avaient connu sur l'astéroïde. Ils y avaient mené, tout seuls, une vie riche et pleine, luttant contre le désert avec des outils rudimentaires, pied à pied...

Et puis les gens étaient venus. La civilisation bruyante de la Terre... les foules compactes.

Sa mère avait fait sa dure expérience et elle avait tenté d'en faire profiter Amelia. Dirk ne serait jamais heureux sur la Terre. Et elle-même ne pourrait pas être heureuse s'il était condamné, comme son père l'avait été, à vivre en rongant son frein, à faire un travail qu'il détesterait en rêvant d'une autre existence.

« Nous prenons cet antigravifique, dit-elle au robot vendeur. Nous en aurons l'utilisation du côté de Jupiter. »

Le cœur rayonnant de fierté, elle regarda amoureuxment son mari. En ces temps de décadence et d'avilissement, c'était exaltant d'être l'Épouse d'un Pionnier !

Traduit par MICHEL DEUTSCH.
Subsistence level.

LE LIBÉRATEUR

par Arthur Porges

L'humanité gémissant sous le joug de conquérants extra-terrestres, puis obtenant un secours qu'elle n'osait plus espérer : depuis La Guerre des mondes, le motif est familier. Seulement, le secours dans cette nouvelle vient d'une direction qui est probablement la dernière vers laquelle l'humanité songerait à adresser ses prières.

LA Terre était battue, complètement écrasée et ravagée. Quinze navires spatiaux, pas un de plus, avaient suffi pour mettre en pièces la fière armée aérienne du Conseil Mondial, presque avec désinvolture, comme s'ils participaient à une partie de plaisir. Quelques pays, notamment l'Angleterre fidèle à sa tradition séculaire de résister jusqu'à la dernière extrémité, continuèrent seuls la lutte, mais peu de temps. Si l'on pouvait appeler ça lutter. Aucun des croiseurs de l'envahisseur n'avait même été bosselé par les obus nucléaires pointant spécialement réglés pour éclater à proximité de leur objectif. On n'avait même pas connaissance d'un seul soldat étranger blessé, égratigné ou contusionné.

Quand dix kilomètres carrés de la partie la plus peuplée de Londres furent complètement rasés par un engin approprié, les Anglais abandonnèrent enfin leur résistance par trop chevaleresque et rejoignirent le Conseil Mondial pour entendre les conditions de l'ennemi.

Pour le Terrien le plus patriote, il était évident que les meilleures armes de la Terre et les soldats-savants les mieux entraînés avaient été irrémédiablement surclassés par une technologie supérieure. Le conflit entre les Zoulous brandisseurs de lances de Celevayo, et les fusils de l'Empire britannique, il y avait quelque deux cents ans de cela, avait certainement été plus équilibré.

Ce qui rendait la situation encore plus pénible, c'était de ne même pas avoir la piètre consolation de capituler devant des êtres d'une structure biologique étrangement supérieure. Aucune créature en forme de gelée palpitante, pourvue de dix yeux pourpres, de quatre

sexes différents et d'un appétit insatiable pour l'oxyde de germanium, ne se laissa choir lourdement du navire amiral étincelant, pour intimider l'humanité vaincue.

Au lieu de cela, il en émergea, avec une majesté très théâtrale, la silhouette superanthropomorphique d'un certain Général Milvan qui, quoique originaire d'une galaxie éloignée, ne se différenciait principalement des Terriens que par une capacité intellectuelle qui (à condition d'être mesurable selon les étalons humains) devait atteindre un Q.I. d'au moins 400. En outre, bien qu'une école de psychologues terriens eût très longtemps soutenu que la capacité intellectuelle était inséparable d'une personnalité fortement humaine, le général était la réfutation vivante de cette théorie.

Mesurant dans les 2,10 m, musclé à rendre jaloux un professeur de culture physique et noblement revêtu d'un tissu aussi chatoyant que collant, c'était vraiment un spécimen époustouflant. Le front superbe, les yeux lumineux très écartés... il avait tous les attributs d'un être supérieur. On l'aurait certes pris pour un dieu nouvellement tombé de l'Olympe... n'eût été le souvenir d'autres scènes : une flotte aérienne sympathisante détruite sans avertissement ; une douzaine de villes bombardées avec une efficacité impitoyable... Cela, ajouté à l'arrogant sourire de mépris errant sur ses lèvres, gâchait quelque peu le plaisir qu'on aurait pu avoir à contempler le personnage.

À la surprise générale, le conquérant se présenta en parlant le français anglicisé qui était la langue officielle du Conseil Mondial, condescendant à expliquer que, tandis que ses subalternes détruisaient les astronefs et rasaient les agglomérations, il avait mis à profit quelques instants de loisir pour parcourir divers manuels et quelques registres récupérés dans une ville détruite. Il se plaignit que cette langue fût à peine appropriée aux nuances les plus subtiles de la pensée, mais il admettait à la rigueur qu'elle puisse servir en cette occasion, étant donné que les esprits simples exigent des idées simples. Il était évident qu'en une heure ou deux il était au moins venu à bout d'un dictionnaire de taille respectable.

Debout, faisant face au Conseil, flanqué de deux gardes du corps débarqués avec lui du navire amiral, tandis que la flotte victorieuse immobilisée en l'air laissait peser sa menace au-dessus du Capitole Mondial, il imposa sa loi aux vaincus renfrognés.

« Notre ancienne politique, leur dit-il, était celle de l'extermination complète, lorsque nous avions affaire à des animaux inférieurs. Toutefois, à présent, après une démonstration salutaire de notre puissance, nous accordons à quelques-uns des bipèdes inférieurs un genre de statut colonial primitif ! »

Son attitude laissait clairement entendre qu'une telle politique était un traitement de faveur. Manifestement, seuls des bureaucrates

brouillons avaient pu élaborer une doctrine aussi stupide. Exterminez la vermine et repeuplez ; remodelez la Terre comme le cœur vous en dit ; c'était bien plus direct et moins ennuyeux. Il ne restait plus de peuples hostiles pour vous tracasser par la suite.

« En échange de votre collaboration sincère, conclut-il, nous envisageons d'utiliser votre planète comme base, au moins pendant un certain temps. Pour autant que vous ne soyez pas au service de l'État, vous serez autorisés à poursuivre quelques-unes de vos dégoûtantes activités. Voici les concessions fondamentales que nous exigeons de vous, exprimées dans les signes de votre langage rudimentaire. »

Il tendit une feuille métallique au Président qui la parcourut avidement, ses yeux s'écrouillant de consternation au fur et à mesure qu'il lisait.

« Mais, Général ! protesta-t-il, la voix rauque d'horreur, ces termes sont intolérablement durs et dégradants.

— Ne me parlez pas en égal, lui répliqua le conquérant d'une voix cinglante. Baissez les yeux au sol, croisez vos bras sur la poitrine et appelez-moi « Excellence ». En ce qui concerne ces termes, rien n'est plus facile que de les rendre encore plus rigoureux. Personne ne vous demande de les discuter... vous avez simplement à les accepter et... vite.

— Monsieur, plaïda frénétiquement le Président. Ceci est barbare ! Même les esclaves de l'Antiquité n'ont jamais été brutalisés à un tel point. En tant que Président du Conseil Mondial, je sollicite... »

Le général eut un geste vif et significatif. Le garde placé à sa gauche mit son arme en joue et il y eut un sifflement de mauvais augure. Le Président poussa un cri qui se transforma en un sanglot, il tomba en avant et son visage s'écrasa sur la table avec un bruit écœurant. Il se tortilla sous le coup ; d'une brève douleur, un petit ruisselet de sang coulant de son nez écrasé. Puis une traînée de fumée s'éleva paresseusement de son corps brûlé.

Il y eut un grognement sourd, sauvage, parmi les vingt membres du Conseil et l'un d'eux, bafouillant des injures, se leva à moitié. Un de ses compagnons, plus prudent, le fit se rasseoir.

En les dévisageant froidement, le général dit :

« Il est au-delà de vos possibilités de me faire le moindre mal et il serait fort peu sage de votre part de le tenter... car ma flotte réduirait en poussière toutes les villes de la Terre, par simple commande télépathique. J'ai le pouvoir discrétionnaire de coloniser ou de détruire ; croyez-moi, c'est bien à contrecœur que j'ai accepté de faire, si possible, un essai loyal de colonisation. Et maintenant, vite... qui est le nouveau Président ? »

Un petit bonhomme rondlet, aux cheveux gris, se leva avec une répugnance pénible à voir. D'une voix chevrotante, les yeux baissés au

sol, les bras croisés sur la poitrine, il dit :

« C'est moi, Excellence. Je... j'étais... le Vice-Président ! »

Le général le toisa dédaigneusement, observant sa bedaine flasque, sa peau jaune et sa mine terrifiée.

« Vous ? railla-t-il. C'est vous qui gouvernez la Terre ?

— Oui, Excellence. » Le rouge lui monta au visage. « En tant que Président du Conseil Mondial, je suis le porte-parole de ses volontés et c'est lui qui gouverne la Terre... d'une façon strictement démocratique...

— Vous êtes habilité pour accepter mes conditions ? l'interrompit le général. Il n'existe aucune autorité supérieure ? » Il paraissait sceptique. « Je me refuse à comprendre comment une civilisation aussi primitive et aussi peu capable de se défendre a pu éviter aussi longtemps d'être colonisée. Néanmoins, si vous n'avez vraiment pas de supérieurs hiérarchiques...

— Il n'en existe pas, Excellence, dit le petit homme avec une fermeté surprenante.

— *Je me vois obligé de protester !* »

Une voix de basse grondante, aiguïée d'une malice pleine d'humour, venait de retentir entre les colonnes de marbre. Le Conseil sursauta comme un seul homme et le général même eut, sur le moment, une expression de surprise quasi humaine. À l'entrée principale se dressait, dans une pose théâtrale, une imposante silhouette. Portant une cape noire flamboyante, la tête altière rejetée en arrière, les yeux noirs et bridés luisant d'une gaieté sardonique, c'était un étranger et cependant il y avait incontestablement quelque chose de familier en lui. C'était un personnage que tout Terrien était obligé de reconnaître instantanément, bien qu'aucun des individus présents ne l'eût jamais rencontré face à face. Les petites cornes, le bouc si net, si soigneusement taillé, la queue nouée... tout concordait parfaitement.

« Qui êtes-vous ? » demanda le général Milvan, la voix chargée de menaces.

Des épisodes de ce genre l'irritaient. Les événements ne se devaient-ils pas d'être méthodiques et prévisibles ?

« Comment avez-vous fait pour franchir mon cordon de sentinelles ?

— Ce monsieur, dit calmement l'intrus en désignant d'un mouvement de tête le Président dont les yeux s'écarquillaient comme des soucoupes, se trompe horriblement. Il ne m'était pas possible de laisser passer sa déclaration absurde sans la relever. Voyez-vous, Général, c'est moi qui gouverne la Terre.

— Ah ! » Le général ne cachait pas le plaisir que lui procurait sa propre perspicacité. « Je savais bien que cet imbécile, ce lâche, mentait ! »

Il scruta le personnage dynamique, de forte carrure, qui se tenait

devant lui, puis hocha la tête d'un air féroce.

« Vous me paraissez plutôt être du type dominateur. Qui êtes-vous ?

— Oh ! je ne suis pas très susceptible. Vous savez bien : « Le Malin », non, vous ne pouvez pas le savoir. Appelez-moi simplement « Satan ». Ou même « vieux boiteux » : c'est d'un charmant non-conformisme et cela me fait penser à mes... hum... mes admirateurs écossais qui font moins de façons que les autres peuples(2). Sans aucun doute, c'est le sobriquet pour lequel j'éprouve une affection de longue date. »

Le général le considéra bouche bée et il y eut des commentaires sibyllins parmi les membres du Conseil un peu agités. Le regard déconcerté du Président passait grotesquement de l'un à l'autre. Il respirait lourdement.

« Je vous appellerai du nom qu'il me plaira, aboya le général en retroussant les lèvres. Mais vous me direz « Excellence », sinon je me déciderai à traiter avec ce cartoul (il désigna du menton le Président), au lieu de traiter avec vous. » (À ces mots un des gardes du corps étouffa un rire contenu. Cette créature absurde qui se disait le Président offrait effectivement une certaine ressemblance avec le « cartoul », un animal apparenté aux rongeurs et si stupide qu'il était seulement tout juste capable de triple intégration mentale.) « Je n'admetts pas d'insolence. Et maintenant, vous ne m'avez toujours pas répondu au sujet de mes sentinelles. »

Satan haussa les épaules. « Je suppose qu'elles ne m'ont pas vu. Sans doute sont-elles encore fidèlement à leurs postes. Je les ai trouvées particulièrement vigilantes. De drôles de costauds », dit-il d'un ton admiratif.

Le général semblait incrédule. Son visage se congestionna.

« Elles surveillent étroitement toutes les bandes, depuis les rayons cosmiques jusqu'au subéther. Vous mentez !

— Elles surveillaient tout ? répéta le Diable ébahi. Comme c'est ingénieux ! J'aimerais bien savoir de quelle bande... je crois que c'est bien le terme exact n'est-ce pas ?... je me suis servi. Cependant il est de fait, bien que je rougisse de l'avouer, que je n'ai pas du tout suivi les progrès de la physique moderne ; d'abord cela demande trop de maths. J'ai donc plutôt perdu contact avec tout ce domaine depuis que j'ai joué quelques jolis petits tours à l'époque de Galilée. Mais si vous voulez, suggéra-t-il gaiement, je peux très bien m'en aller et revenir en empruntant un autre chemin. Il se pourrait que vos sentinelles me repèrent alors et j'aurais le plaisir de vous être présenté d'une façon officielle et correcte. Je dois dire que c'est très aimable à vous d'y avoir pensé. Je commençais à croire que vous étiez un tout petit peu trop... disons... brusque.

— Ça suffit ! »

Le général s'enfla de fureur ; il sentait que les rôles habituels étaient,

en quelque sorte, injustement renversés. Lançant des regards incendiaires au Conseil, il scanda :

« Je donne à mes astronefs l'ordre de poursuivre la leçon. Apparemment c'est le seul langage que vous êtes capables de comprendre. Dans un instant vous entendrez les bombes. Quant à vous, ajouta-t-il en désignant le diable du doigt, vous êtes démis de vos fonctions. Je vous ramène chez, vous, pour vous faire subir des interrogatoires et vous faire examiner aux fins de recherches biologiques. Vous apprendrez l'humilité, des mains de nos verminologistes officiels.

« Monsieur ! Monsieur ! s'écria le Président angoissé. N'écoutez pas ce... cet imposteur... ce fou ! »

Il essaya, d'un coup d'épaule, de pousser Satan de côté mais ne put que rebondir contre le corps élastique de celui-ci.

« Espèce de fou furieux ! gronda-t-il. Vous gâchez tout ! Pour l'amour de Dieu enlevez ce travesti ridicule et faites vos excuses à son Excellence. Vite... sans cela il détruira la Terre ! »

Il se retourna vivement vers le général qui avait repris son air méprisant.

« Ne voyez-vous pas, Excellence, que c'est seulement un simple d'esprit affublé d'un déguisement traditionnel ? Comment a-t-il pu entrer ici ?

— Je vous en prie, messieurs. » La voix du diable était comme le miel suintant d'un rayon. « Vous êtes bien irréflechés, tous les deux. Je vous certifie que je suis parfaitement sain d'esprit. J'ai eu le dernier mot dans maints débats brillants. Je pense par exemple à un certain Luther, que j'ai si joliment surpassé en finesse qu'il me jeta son encrier à la tête. C'était même de l'encre indélébile qui ne partit qu'après des jours d'efforts. »

Il se tourna vers le Président bouleversé : « Allez gentiment vous rasseoir, je suis sûr que le général voudra bien vous excuser. Nous allons continuer la discussion, lui et moi. Ce n'est pas si souvent qu'il m'est donné de rencontrer un... hum... un client possible, de cette importance ! »

Il lança un sourire épanoui au conquérant.

« Et maintenant, ce que je cherchais à vous faire comprendre, c'est simplement ceci : toute destruction dans cette partie de l'univers est ma prérogative exclusive. Je ne tolère pas le braconnage. En toute équité, je crois que vous devriez aller coloniser ailleurs. C'est là une proposition raisonnable, ne trouvez-vous pas ? »

Le général le foudroyait du regard, la rage lui ayant coupé la parole. Puis il donna un ordre bref et les deux gardes du corps placés à ses côtés firent jaillir des rayons pareils à des baguettes blêmes. Ils firent jouer leur fluorescence sur la large poitrine du diable. Instantanément

sa cape noire commença à se consumer lentement. Un sourire féroce tordit les lèvres du général. Il attendit.

Et Satan s'enflamma entièrement. Son corps devint une torche grondante de feu doré. Il y eut des crépitements sinistres, agrémentés par instants, comme quand de la graisse grésille, par des pétarades. Pendant que le général et ses sbires contemplaient ce spectacle avec ravissement, les flammes se rétrécirent, vacillèrent une dernière fois à hauteur du genou, puis moururent. Un petit tas de cendres argentées demeura, dégageant une fumée sulfureuse.

Le général lança un nouvel ordre. Un garde bondit en avant et sortit un sac de sa musette. Puis, au moyen d'un outil ressemblant à une pelle, il se mit en devoir de récupérer les cendres encore chaudes.

« Ces cendres seront analysées, dit le général presque pour lui-même. C'était une créature remarquable ; dommage que nous n'ayons pu la capturer... »

— Tout doux ! Voulez-vous ! dit une voix retentissante. Après tout ce sont *mes* restes ! »

Le général pivota brusquement sur ses talons, le visage tordu en une curieuse grimace. Une fois de plus le diable se tenait à l'entrée de la porte. Cette fois, sa cape était d'un écarlate magnifique, mais criard.

« J'allais les ramasser moi-même, ricana-t-il. Je ne laisse jamais de cendres sur les tapis des gens. »

Le général recula instinctivement, d'un seul pas, puis se raidit résolument. Il lança encore un ordre, crachant les paroles dans une langue étrangère, curieusement martelée, d'une voix qui frisait l'hystérie. Obéissant, un des soldats bondit vers la porte, chargé de quelque mission importante, pour s'arrêter ahuri lorsque Satan bloqua la sortie, découvrant d'énormes canines en un sourire sarcastique.

« Vous avez besoin de sortir ? s'informa-t-il gaiement. Mais vous ne m'avez pas demandé la permission ! »

Le garde hésita, jeta un regard vers son général qui hocha la tête, puis, magnifique de courage, se jeta sur le Diable, armé d'un instrument semblable à un poignard. Son compagnon se rua à son aide.

Il y eut un bruit flasque, lorsque le poignard arriva à destination. Le soldat tira sur la lame enfoncée dans le corps du Diable, visiblement pressé de porter un autre coup. La consternation se peignit sur son visage aux traits réguliers. Déconcerté et malheureux, il tenta de lâcher la poignée de son arme, mais sa main refusa d'obéir. Le Diable l'observait avec modestie et réserve, paraissant ignorer le second homme qui se glissait vers lui, par-derrière. Le nouvel assaillant était armé d'une énorme massue. Des deux mains il la brandit au-dessus de sa tête et l'abattit, avec un ahanement, en plein sur l'occiput de Satan. Le bruit entendu fut exactement celui qu'on obtient en happant une

noix de coco avec un marteau-pilon. Le Conseil, au complet, sursauta.

Quant au Diable, il ne témoigna qu'une légère surprise. Le premier soldat, qui le frappait maintenant de sa main libre et de ses lourdes bottes, se trouva soudain collé à Satan comme à un tue-mouches.

« Ça, c'est une idée qui me vient de « l'oncle Remus », dit le Diable joyeusement. On y parle d'un certain « Bonhomme Goudron⁽³⁾ ». Et maintenant au type dans mon dos. Le voilà collé, lui aussi. »

Figé sur place, le général paraissait avoir perdu tout intérêt à l'égard des événements. Il semblait écouter, la consternation peinte sur le visage.

« Les bombes ? marmotta-t-il. Il y a longtemps que j'ai donné l'ordre. Il n'y a plus de contact. Pourquoi est-ce qu'ils ne... »

— Oh ! Si ce sont les bombes que vous attendez, il n'y en aura pas ! » annonça le Diable.

Un des deux hommes collés à sa puissante carcasse éternua fortement et Satan lui essuya le nez avec un grand mouchoir à carreaux. « Ne me remerciez pas, dit-il aimablement. Je prends simplement des précautions parce que je porte maintenant ma plus belle cape, puisque vous avez divinement brûlé l'autre, la noire. Non, répéta-t-il au général qui paraissait ébahi, il n'y aura pas de bombes. En ce moment votre flotte est en mon pouvoir. »

Alors même qu'il parlait, un diabolin vert, de la taille d'un petit singe, se glissa par la porte, fit une grimace démoniaque au Conseil Mondial et tira Satan par la manche. Le Diable se pencha vers lui, le diabolin chuchota quelque chose dans son oreille pointue et velue. Satan sourit.

« En votre pouvoir ! hurla le général. Aucune force armée de tout l'univers ne serait capable de capturer quinze de mes navires de ligne valoniens sans faire éclater en mille morceaux tout ce système solaire.

— Maître ! dit le diabolin d'une voix flûtée, les navires sont à nous.

— Mes croiseurs ! gémit le général.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, susurra le Diable avec une aimable sollicitude, les sorciers, les vampires et autres de mes... hum !... unités ont pris soin de laisser intact votre navire-amiral, ainsi que son équipage. À vrai dire, ajouta-t-il avec regret, je crains que l'un des vampires n'ait enfreint mes ordres interdisant de manger entre les repas, et votre vaisseau doit compter un navigateur de moins. Vos autres navires, bien entendu, sont en voie d'anéantissement. »

Le général avala sa salive, incapable de parler.

« Cependant je n'ai pas le moindre doute quant à vos qualités de navigateur. Vous me semblez un type intelligent.

— Vous allez me laisser partir ? demanda le général surpris.

— Exactement ! Vous servirez de leçon de choses pour l'Empire valonien. Dites à votre peuple que la Terre est à moi et que toute flotte

impérialiste venant de leur système subira un traitement plus dur la prochaine fois. Et maintenant, débarrassez le plancher et emmenez ces deux types avec vous, ils sont en train de déformer ma belle cape. »

Instantanément les deux soldats se trouvèrent libres de leurs mouvements. Rapidement, ils rejoignirent leur général consterné. Le Diable retira le poignard de sa poitrine, l'examina d'un œil critique, puis le lança négligemment à leurs pieds.

« Mes adjoints vous escorteront jusqu'à l'orbite de Jupiter. Ne soyez pas assez idiots pour revenir sournoisement afin de me décocher une flèche de Parthe. Deviner ce que pensent les formes de vies primitives (le général accusa le coup), n'est pour moi qu'une question de routine. J'ai des siècles d'entraînement. Allez, rompez. »

Alors que le général partait l'oreille basse, Satan se tourna vers les membres du Conseil, qui paraissaient envoûtés.

« Si j'étais vous, je ne me donnerais pas la peine d'informer le public de ce qui vient de se passer ici, leur conseilla-t-il. Premièrement, personne n'en croirait un traître mot. En outre, je considérerai tout bavardage oiseux au sujet des événements de ce jour comme un affront personnel et je traiterai le bavard sans indulgence. Vous ferez tout aussi bien de porter à l'actif de l'armée, ou de ce qu'il en reste, le bénéfice de cette victoire. » Il cligna de l'œil d'un air malin. « Si les gens apprenaient mon existence par des témoins oculaires, ils deviendraient bons d'une façon indécente, non pas par vertu intérieure, mais uniquement par peur animale. Et Il... je veux dire moi... n'aimerait pas ça. »

Le Président s'était levé. D'une voix chevrotante, il osa demander :

« Mais pourquoi nous *avez-vous* sauvés ?

— Tiens ! Une question pertinente ! » Le Diable écouta un instant le gémissement des moteurs puissants qui, au-dehors, diminuait progressivement.

« Et voilà le général qui file, dit-il doucement. Un parfait idiot, malgré tous ses talents d'assassin en gros. Il m'ouvre des horizons nouveaux sur son propre territoire. Vous savez, ajouta-t-il confidentiellement aux Membres du Conseil, immobiles et les yeux ronds, à en juger par les traits hyper-humains du général, je devrais faire une chasse excellente sur sa planète d'origine. Quant à votre question, mon bonhomme, il y a un vieux dicton qui dit que "quand on a trop pressé un citron, il ne faut pas hésiter à l'abandonner". »

Éclatant d'un rire triomphal, il disparut. La Terre était de nouveau libre.

LES TRAVAILLEURS IMMIGRÉS

par Richard Wilson

Ils sont parmi nous, mais ils se cachent. *Les extra-terrestres sur notre planète, sans que l'on soupçonne leur existence – soit qu'ils restent dissimulés, soit qu'ils aient pris l'apparence humaine – ont déjà montré dans de nombreux récits le bout de ce qui leur sert de nez. Mais les extra-terrestres peuvent aussi avoir un aspect si repoussant qu'il prend la valeur d'une arme secrète. Rien n'empêche de combiner ces deux motifs.*

COMME tout le monde à Chicago, j'étais sinistrement fier du *Mile-Hi Building*, le gratte-ciel d'un kilomètre et demi de haut qui élevait ses cinq cent vingt-huit étages au-dessus du quartier du Loop, et dont l'architecture était ainsi conçue qu'il se mettait à siffler comme une cocotte-minute chaque fois que le vent soufflait un peu fort sur le lac Michigan.

La Folie de Fallon, ainsi que d'aucuns l'avaient surnommé, du nom de l'architecte visionnaire qui avait consacré l'automne de sa vie à le faire ériger pour mourir heureux et, miséricordieusement, avant que la dépression ne frappe, faisant dresser les cheveux sur la tête de tout le monde – conformément aux prévisions du Secrétaire d'État au Trésor.

Lorsque la tempête éclata, le *Mile-Hi Building* devint le plus blanc de tous les éléphants blancs. Ses exploitants n'avaient pas le choix et ils furent obligés de le fermer complètement, à l'exception des dix étages du bas. Encore s'estimèrent-ils heureux d'avoir réussi à louer même ce peu d'espace. On supposait généralement que les cinq cent dix-huit étages du haut avaient été abandonnés aux toiles d'araignée.

Mais je devais découvrir, après m'être retrouvé nez à nez avec Buddy Portendo, qu'il y avait encore de la vie dans le vieil éléphant.

Je m'appelle Jack Norkus. Je rencontrai Buddy à la cafétéria du B/G. Nous nous connaissions depuis l'époque bienheureuse qui m'avait connu imprésario – d'un assortiment de vedettes parmi lesquelles le

chanteur de charme lilliputien et le boxeur japonais géant – tandis que Portendo écumait le *Chicago Stadium*.

Eh bien, Portendo écumait toujours, et il était évident qu'il avait présentement une bien meilleure écumoire que moi. Ses vêtements – impeccables – et ses chaussures – fraîchement cirées – le disaient suffisamment. J'étais sans travail et j'essayais de faire durer mon cirage jusqu'à trois jours en frottant de temps en temps mes chaussures sur le bas de mon pantalon.

Je racontai à Portendo que j'avais une chance de me faire une petite commission si je pouvais mettre la main sur un numéro de transmission de pensée pour le spectacle de variétés d'Orrie Einhorn qui devait passer à la télévision le soir même. On aurait dit qu'il n'y avait plus un seul numéro de ce genre dans toute la ville. Ils étaient probablement tous à Miami, comme preuve de la théorie selon laquelle le chômage était le même à Miami qu'à Chicago, mais que la chaleur, c'est la chaleur.

« T'as du pot de m'avoir rencontré, fit Portendo. Dis-nous ce que tu veux, on l'a. » Lorsque je lui demandai qui était « on », il m'emmena de l'autre côté du Loop, vers le *Mile-Hi Building*. « Tu es déjà monté, non ? »

« Bien sûr », dis-je. Ce n'était pas vrai.

Nous traversâmes le vestibule richement décoré, mais à l'éclat terni, jusqu'à l'unique batterie d'ascenseurs encore en service. Un ascenseur attendait, la porte grande ouverte, mais Portendo l'ignora. Il me propulsa dans celui qui arriva ensuite, fit un clin d'œil au liftier et annonça : « Dixième. » Le liftier me regarda, mais ne dit rien. Au dixième, il laissa descendre un homme à l'air minable qui tenait une serviette en imitation fatiguée. Puis les portes se refermèrent, le liftier appuya sur un bouton marqué + Ô, et l'ascenseur monta à l'étage au-dessus.

Il y avait des toiles d'araignée, ça oui, et un bruit de galopade semblable à celui que ferait une bande de souris, le tout dans une semi-obscrité.

Je serrais de près Buddv Portendo qui dit quelque chose qui ressemblait à « T'as toujours de la poigne, hein ? ». Je marmonnai une vague réponse et nous nous retrouvâmes devant un conduit d'aération béant avec une inscription à moitié effacée : *Express pour l'Observatoire*. Quelqu'un avait écrit sur le mur, à la craie verte : SOCIÉTÉ POUR LA LUTTE CONTRE LES VOYAGES DANS L'ESPACE – 523-11.

Vers le milieu du puits, à un endroit où il était tout juste possible de les atteindre sans s'abîmer dans les profondeurs, se trouvaient deux choses qui ressemblaient à de vieux fers à repasser, la poignée tournée vers le bas, la semelle, vers le haut. Ils étaient accrochés sans support

visible. Comme moi, me disais-je ; puis j'eus un sursaut et me cramponnai à Buddy Portendo, qui semblait sur le point de se jeter dans le puits béant.

Il se tourna vers moi, furieux et l'air d'avoir eu chaud.

« Qu'est-ce que t'essaies de faire, hein ? Tu veux me tuer ?

— J'ai cru que tu allais tomber, fis-je d'un ton lamentable.

— Enlève tout de suite tes pattes de mon costume, Jack, dit-il. Et fait comme moi. Attrape une des poignées. Tu prends celle de gauche. Je pensais que tu savais te débrouiller dans le secteur.

— Bien sûr. J'ai simplement oublié.

— Oublié ? Ben mon vieux, si t'as pu oublier la voie anti-grav, alors, chapeau ! T'es sûr que t'as de la poigne ? »

La question prenait maintenant tout son sens. Je frissonnai. Et le sifflement étrange qui émanait faiblement des profondeurs n'était pas pour arranger les choses.

« Et si je ratais mon coup ?

— Et si tu tombais sous un autobus ? Tu serais mort, c'est tout. Alors, *ne le rate pas.* »

Portendo plongeait et attrapa la poignée de droite. Rassemblant tout mon courage, je saisis celle de gauche, je me balançai dans le vide. « Serre bien, mon gars ! » dit Portendo qui commençait à s'élever. Je serrai la poignée et me mis à monter à mon tour, tiré vers le haut par le fer à repasser à l'envers. Je fermai les yeux et m'accrochai.

Je ne sais pas combien de minutes s'étaient écoulées lorsque j'arrivai en haut et que ma poignée, à laquelle je me cramponnais maintenant des deux mains, heurta avec un bruit métallique le toit du puits.

Je regardai faire Portendo et me jetai à mon tour sur le sol, m'écartant ensuite précipitamment de l'abîme d'un kilomètre et demi de profondeur.

« La prochaine fois, dis-je, j'aimerais autant venir à pied. »

Portendo se mit à rire. « Tu t'y feras. On se fait à tout. »

Nous tournâmes au coin d'un couloir et je fis un écart brusque.

Le monstre violet qui avait failli me rentrer dedans eut un sourire d'excuse.

« Surbis », fit le monstre qui, tout en me frôlant, découvrit en un rictus affreux des dents acérées, tachées de sang.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demandai-je, frémissant, en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule. Puis je regardai de nouveau très vite devant moi, parce que le monstre regardait *aussi* par-dessus son épaule. Je dus m'appuyer au mur pendant une minute.

« Rien du tout, répondit Buddy Portendo. Vraiment rien du tout. Un acteur au chômage. Tu n'as rien contre les chômeurs, dis, Jack ? »

Je secouais la tête. « Mais il est forcé de garder son maquillage même

quand il ne fait rien ?

— C'est pas un maquillage, fit Buddy, c'est sa vraie peau. » Il me regarda, intrigué. « Je croyais que tu m'avais dit que tu étais déjà venu ici ?

— Bien sûr. Des tas de fois. » Je m'enfonçais. Je n'étais jamais allé au-delà du dixième étage du *Mile-Hi Building*. Et je croyais que les cinq cent dix-huit étages en-dessus étaient aussi dépeuplés que mon portefeuille.

Les couloirs étaient plus propres que ceux du onzième étage, comme si quelqu'un venait faire le ménage de temps à autre, et il y avait des inscriptions sur les vitres dépolies des portes devant lesquelles nous passions. *A. Zilch, Liqueurs d'Importation*, disait l'une ; *Uni-Planètes Films*, disait une autre.

« Nous y voilà », fit Buddy Portendo en ouvrant une porte. Je n'avais pas noté le nom qui figurait dessus. Mais je vis un chewing-gum de créature d'un noir bleuté, vautrée sur le dessus d'un bureau à la façon d'un ballon à moitié dégonflé.

« Voici Okkam, fit Portendo. Pas grand-chose à voir, selon nos critères, mais tout dans la tête. Okkam, c'est Jack Norkus. Il a besoin d'un numéro de transmission de pensée pour ce soir, comme si vous ne le saviez pas déjà ! »

Okkam ne répondit pas, ce dont je lui fus reconnaissant. Ça me laissait un peu de temps pour me faire à lui, dans la mesure où je pourrais m'y faire. Difficile de dire où était sa bouche, s'il avait seulement une bouche ; ou même sa tête, à vrai dire. Sa masse bleu-noir se contractait et se dilatait, et on aurait pu croire que quelqu'un était en train de le gonfler et de le dégonfler par saccades.

Puis ma tête commença à fourmiller, comme si une douzaine d'araignées se baladaient à l'intérieur, et je sus sans qu'il fût nécessaire de me l'expliquer qu'Okkam était maintenant en possession de toutes les pensées que j'avais pu avoir.

Y compris des protestations informulées comme : « Quand je parlais de numéro de télépathie, je ne voulais pas dire un *vrai* », et : « J'aurais plutôt vu quelqu'un qui puisse passer à la télévision. »

« J'ai un smoking », fit Okkam. La voix provenait d'un haut-parleur fixé au plafond.

Je ne le voyais pas en frac. On aurait dit la tête de Charlie Brown, mais flasque et toute noire ; ou bleu nuit.

Je ne m'y faisais pas du tout. J'essayai de masquer ma répulsion, mais Okkam était du genre sensitif.

« Des insultes ! fit-il par l'intermédiaire du haut-parleur. Et même pas la décence de filtrer ! Emmenez-le, Portendo, avant que mon propre filtre ne saute ! »

Portendo me poussa par la porte en abreuvant de « surbis, surbis » un Okkam outragé.

« Je ne crois pas que tu sois jamais venu ici, franchement, me dit-il dans le couloir. Et franchement, ça aurait pu te coûter la vie. Okkam n'avait qu'à penser directement vers toi au lieu de passer par le haut-parleur, et bingo ! plus de Jack Norkus.

— Très bien, dis-je. J'avoue. C'est mon premier voyage en haut. Mais j'étais désespéré, Buddy. Je suis fauché. Si je ne trouve pas ce numéro de lecture de pensée, je ne toucherai pas mon pourcentage et je serai fichu à la porte de mon hôtel.

— Ah ! ouais ? » Portendo se radoucît un peu. Il avait toujours aimé qu'on joue franc jeu, et je pense que j'aurais dû lui dire la vérité plus tôt. « Eh ben, mon vieux, t'en as dans le ventre. Et je t'admire. Tu as affronté sans broncher Okkam et l'acteur d'Aldébaran – le violet. »

C'était grandement exagéré, mais je lui en fus reconnaissant. « N'oublie pas l'anti-grav, fis-je. C'était encore pire. Mais maintenant que tu sais que je suis un jobard et que je peux arrêter de faire semblant, peut-être pourrais-tu me dire ce qui se trame ici ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Les quartiers d'hiver de la galerie des monstres ? »

Portendo jeta un coup d'œil alentour. « Fais attention à ce que tu dis, fiston. Tout le monde est parfaitement normal, ici. Et en plus ils sont susceptibles. Tu as pu t'en rendre compte avec Okkam. La seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils sont normaux là d'où ils viennent... mais qu'ils ne sont pas là d'où ils viennent.

— Et d'où est-ce qu'ils viennent ?

— De partout, répondit-il. De tous les coins d'où on peut venir.

— Tu veux dire, fis-je, qu'ils viennent d'autres planètes ?

— Et d'où ça, sinon ? de Saskatoon, dans le Saskatchewan ? »

Je laissai mûrir l'idée pendant un instant avant de lui poser une autre question. « Et comment sont-ils venus là ? »

Buddy Portendo scruta le couloir, d'un côté, puis de l'autre. « Ne pose pas trop de questions, c'est le meilleur conseil que je puisse te donner. Les temps sont durs, et grâce à ces gens-là, un tas de types qui sans ça n'auraient rien à bouffer, parviennent à se faire un dollar par-ci, quelques dollars par-là. Il faut que tu penses à eux en tant qu'individus, aussi. À l'intérieur de leur carapace, quelle qu'elle puisse être, ils ont une âme, tout comme toi. Et, tout bien considéré, c'est plutôt une bande de chic types.

— Qu'est-ce qu'ils font là ?

— Différentes choses. Okkam est en train d'écrire un livre sur la Terre pour la collection Petites Planètes Inconnues. L'acteur que tu as vu joue des films d'horreur à petit budget. Mais chez lui, il est considéré comme plutôt séduisant. Il interprète des rôles principaux. »

Nous nous approchâmes d'une fenêtre et je regardai au-dehors. Je pouvais voir un morceau de la ville, loin en dessous, une bonne partie du lac Michigan et peut-être même un morceau de l'Indiana. Tout avait l'air tranquille. Je me demandai combien de ceux qui se trouvaient en bas avaient seulement une minuscule idée de ce qui se passait en haut, à un kilomètre et demi dans le ciel, dans cette tour complètement cinglée pointée vers l'espace.

« Qui est au courant, pour ces... ces étrangers ? demandai-je à Buddy.

— Étranger toi-même ! répondit-il. Si tu veux arriver à quelque chose par ici, tu ferais mieux de passer le ralenti et de mesurer tes paroles de Terrien convaincu de sa suprématie. Sans compter que chacun d'eux vaut mieux que toi, dans un domaine ou un autre. Souviens-toi que ce sont eux qui sont arrivés sur Terre, et pas le contraire.

— Très bien. Excuse-moi. Mais *qui* est au courant, pour eux ?

— Pas beaucoup de monde. Presque uniquement les gens avec lesquels ils entrent en contact dans le cours normal des choses. Ils sont presque tous dans la recherche, et ils nous étudient, ils prennent des notes, des choses comme ça.

— Pourquoi nous étudier ? Est-ce qu'ils s'apprêtent à nous envahir ?

— Des nêfles. Pour quoi faire ? Quand tu vois un type étudier une fourmière, est-ce que tu t'imagines qu'il a l'intention de devenir roi des fourmis ? Allez ; il faut encore qu'on te trouve un numéro de divination de la pensée. On va aller voir Mogle. Il est imprésario.

— D'ac, fis-je. J'espère qu'il est plus sexy qu'Okkam.

— Je ferais peut-être mieux de te préparer, cette fois. Mogle est un tripède. On dirait un peu une pieuvre qui aurait eu des ennuis avec quelques requins. Il n'a pas de visage à proprement parler, mais il fait ce qu'il peut pour que ça en ait l'air. Un faux nez, une moustache, une perruque... Il arrive que tout ça dégringole ou s'entortille un peu, alors fait simplement semblant de ne pas t'en rendre compte. »

Portendo ouvrit la porte de Mogle. Celui-ci, qui flottait en l'air du côté du plafond, fila comme un dirigeable de compétition pour aller s'installer dans un fauteuil tournant, derrière son bureau, en s'appuyant sur deux de ses tentacules pendant que le troisième tortillait sa moustache, qu'il avait rouge et taillée en pointe.

« Ah ! messieurs, fit Mogle, je suis à votre service. »

Buddy fit les présentations et nous échangeâmes une poignée de main – enfin, de *ma* main et de son tentacule. Je n'avais pas eu un frémissement et j'étais content de moi. En réalité, ce n'était pas pire que le contact humide de la trompe d'un éléphant auquel j'aurais donné des cacahuètes.

Mogle parlait un anglais cliquetant. « Monsieur Portendo, dit-il, est-ce que vous ne fricoteriez pas par hasard dans le domaine littéraire ? Il

se trouve que j'ai ici un très bon roman, tout droit venu du Cygne et mûr pour le plagiât.

— Il n'y a évidemment pas de copyright interplanétaire, fit Buddy. Je verrai ça plus tard, Mogle. Pour l'instant, il faut qu'on bricole un numéro de lecture de pensée pour la télévision. Vous auriez quelque chose dans ce genre-là ? C'est pour mon ami Jack.

— Lecture de pensée... » Mogle fit tourner sa perruque. « Il faudrait que ça ait l'air de ne pas être vrai. Et que l'artiste passe pour Terrien aux yeux des humains, bien sûr, puisque c'est pour la télé...

— Y perd pas le nord, fit Buddy d'un ton admiratif. Écoute-le un peu démêler ça !

— Okkam est à écarter d'emblée, poursuivit Mogle en tripotant son faux nez. Trop laid selon tous les critères. Avez-vous pensé à Wallavan ? Il est revenu d'Allyria.

— Ce tuyauteur à la gomme ? » Portendo n'était pas content du tout. « Il vaudrait mieux qu'il s'abstienne ! Après ce qu'il m'a fait à *Sportsman's Park* ! Lui et son pari sur huit chevaux ! Je le retiens, avec ses visions brouillées !

— Il semblerait que Wallavan soit à éliminer aussi », fit Mogle. De son tentacule libre, il cochant des noms sur une liste placée sous la plaque de verre qui recouvrait son bureau. « Eh bien, monsieur Norkus, on dirait que je ne vais pas pouvoir vous aider. À moins que vous n'acceptiez de prendre un substitut. Je pense que je pourrais vous obtenir Jorenzo le Magicien.

— Suis mon conseil, me dit Portendo, et ne prends pas Jorenzo. Il se trouve que ce Jorenzo le Magicien en est un vrai, un authentique, et que sa magie est aussi noire que l'as de pique.

— Mais il passerait, fit Mogle. Il est juste de la bonne taille.

— Pour ça, oui, dit Portendo. On lui colle des favoris et une cape et les spectateurs n'y verront que du bleu. Mais ne me racontez pas que vous avez oublié le barouf que ça a fait à l'Amphithéâtre le jour où il a fait disparaître la fille ? On a été obligés de graisser la patte à presque tous les flics pour arranger les choses. Et maintenant j'ai entendu dire que Jorenzo l'avait ramenée en haut, à l'Observatoire. Vous savez quelque chose à ce sujet-là, Mogle ?

— Je ne me mêle jamais de la vie de mes clients, fit Mogle. Surbis, le téléphone... » Il souleva un ustensile qui n'avait rien à voir avec le matériel fourni par les P et T et tint une conversation qui consistait en une succession de clapotis métalliques. Lorsqu'il raccrocha, Mogle avait les yeux rivés sur moi.

« C'était Lopi, de *Uni-Planètes Films*. Il a terminé le découpage de son nouveau film d'horreur, *Les monstres de la Terre attaquent*, et il aurait besoin d'une nouvelle prise.

— Bon, si vous êtes occupé, fit Buddy en se levant.

— Attendez ! dit Mogle. Lopi a besoin d'un monstre, pour un gros plan.

— Vous voulez dire, un monstre de la Terre ? demanda Portendo. Faut que je vous en embobine un dans West Madison Street ? »

Mogle tapota de son tentacule le dessus de son bureau. « Il est pressé. Il veut que ça parte ce soir, par l'envoi de minuit. Vous avez déjà fait du cinéma, monsieur Norkus ?

— J'ai porté une hallebarde, une fois, à l'Opéra Civique. Dans *Aida*.

— Formidable. Lopi est au studio, en ce moment. Ça ne devrait pas prendre plus de quelques minutes. Aucun texte à apprendre. Ébouriffez-vous juste un peu les cheveux et montrez les dents. Pas besoin de déguisement. Votre costume sera suffisamment exotique pour son public.

— Le public d'où ça ? demandai-je.

— Aucune importance. Je peux vous promettre que ça n'aura jamais l'occasion de vous porter le moindre préjudice. Ce n'est pas le genre de truc sur lequel on s'amuserait à coller des sous-titres anglais. »

Je palpai mon portefeuille. Drôlement plat.

Mais Buddy Portendo intervint. « Il ne fera pas ça. Jack est entré ici dans la peau d'un respectable dénicheur de vedettes, et je ne le laisserai pas repartir comme doublure d'un pignouf de Madison Avenue.

— Je suis fauché, Buddy, lui rappelai je. Qu'est-ce que ça rapporterait ?

— Étant donné que c'est un travail urgent, fit Mogle, cinq dollars, je pense. Comme vous êtes un ami de Buddy, j'abandonne ma commission. »

Cinq dollars me dureraient bien la semaine, conformément à mon mode de vie adapté à la dépression. « Ça marche, répondis-je, si vous pensez que je ferai un bon monstre. »

Mogle tortilla tant et si bien sa moustache qu'elle quitta son visage. « Là où ça va être projeté, vous serez parfait.

— Bon, dis-je. Vous avez votre acteur. Où est le studio ?

— Tu devrais le savoir, répondit Buddy Portendo. Tu as croisé un acteur qui en sortait. Je ne me doutais pas que c'est comme ça que se terminerai ta première visite au *Mile-Hi Building*. Surbis, mon vieux.

— Sa première visite ? fit Mogle. Eh bien, je suis enchanté de lui avoir dégoté ce boulot. » Il arrondit deux de ses tentacules en ce qui pouvait passer pour un haussement d'épaules. « Comme ça, après tout, sa visite n'aura pas été complètement inutile. »

J'adressai à Mogle un grand sourire. Il jaillit de son fauteuil vers le coin du plafond d'où nous l'avions délogé en arrivant. Il perdit son nez et sa perruque en cours de route.

« Surbis, dit-il en manière d'excuse. Malgré tout ce temps, je n'ai pas encore réussi à m'habituer à vous autres, gens de la Terre. Je vais vous

dire : au lieu de montrer les dents devant les caméras de Lopi, *souriez-lui*. Ça devrait faire dresser la gouzgouille sur la tête de ses spectateurs. »

Traduit par DOMINIQUE HAAS.
Man working.

SPECTACLE DE MARIONNETTES

par Fredric Brown

Voici, à nouveau, des extra-terrestres parmi nous. Ceux-ci, cependant, peuvent être vus de tout le monde. L'horreur est reconnaissable comme telle dès le début de l'action. De là se développe ce qu'on pourrait appeler une histoire de premier contact à tiroirs.

L'HORREUR arriva à Cherrybell peu après midi, par une journée étouffante du mois d'août.

Il y a peut-être une redondance : tous les jours d'août sont étouffants, à Cherrybell (Arizona). Cher-i-ybell se trouve sur la nationale 89, à soixante-cinq kilomètres environ au sud de Tucson, et à une cinquantaine de kilomètres au nord de la frontière mexicaine. On a fait le tour de Cherrybell quand on a vu ses deux stations-service, une de chaque côté de la route afin d'appâter les voyageurs traversant dans l'un et l'autre sens ; son bazar-drugstore ; son débit de vins petite licence ; son *trading-post* enfin, qui a l'air de sortir d'un western et dont l'objet est de piéger les touristes qui n'ont pas la patience d'attendre d'être à la frontière pour se munir de huaraches et de serapes mexicains ; il faut aussi y ajouter un éventaire à hamburgers, déserté, et quelques bicoques en briques où vivent des Mexicano-Américains qui travaillent à Nogales, ville-frontière, et qui pour Dieu sait quelle raison ont choisi de se loger à Cherrybell et de faire le trajet tous les jours, certains dans des Ford modèle T.

Le panneau sur la route nationale indique « CHERRYBELL, Pop. 42 », mais c'est là une exagération : Pop est mort l'année dernière déjà – Pop Anders, qui tenait l'éventaire désormais désert ; le nombre exact des habitants est de 41.

L'horreur arriva à Cherrybell perchée sur un bourricot mené par un antique prospecteur, rat du désert sale et barbu de gris, qui devait par la suite préciser – sur le moment personne ne songea à lui demander son nom – qu'il s'appelait Dade Grant. L'horreur s'appelait Garth ;

c'était un échalas de bien deux mètres soixante-quinze, mais tellement maigre et efflanqué que s'il pesait cinquante kilos, c'était bien le bout du monde. Le bourricot du père Dade le portait sans effort, bien que ses pieds, au bout des jambes interminables, traînaient dans le sable. On devait apprendre par la suite que ces pieds avaient ainsi traîné dans le sable tout au long du trajet, soit plus de huit kilomètres, sans avoir le moins du monde usé leurs chaussures – qui étaient d'ailleurs plutôt des cothurnes, lesquelles constituaient le seul vêtement de Garth, en plus de quelque chose qui pouvait passer pour un caleçon de bain, d'un bleu d'œuf de passereau. Mais ce qui rendait Garth horrible à regarder, ce n'étaient pas ses proportions ; c'était sa peau. Une peau d'un rouge cru. On eût dit qu'il avait été écorché vif, puis recouvert de sa propre peau, mais retournée, le côté à vif dehors. Son crâne et sa face étaient comme étirés, assortis au corps. En dehors de ces détails, tout ce qui était visible de lui avait l'air humain – ou à tout le moins humanoïde. À condition, bien sûr, de passer sur les petites choses comme ses cheveux, du même bleu vif que son caleçon, que ses yeux, et que ses cothurnes. Rouge sang et bleu vif.

Casey, le patron de la taverne, fut le premier à les voir arriver le long de la plaine, venant de la chaîne de montagnes à l'est. Casey était sorti sur le pas de sa porte de service pour prendre l'air, chaud bien sûr. L'équipage n'était alors plus qu'à une centaine de mètres, et l'aspect totalement *étranger* du grand corps chevauchant le bourricot était déjà parfaitement visible. À cette distance, seule l'étrangeté était visible ; l'aspect horrible n'apparaissait que de plus près. La mâchoire de Casey s'affaissa, et resta affaissée le temps qu'il fallut à l'étrange trio pour approcher à une cinquantaine de mètres ; à pas lents, Casey s'avança à leur rencontre. Il y a des gens qui fuient, au spectacle des choses inconnues, et d'autres qui avancent à leur rencontre. Casey avançait, lentement mais sûrement, vers l'inconnu.

La rencontre eut lieu en terrain encore découvert, à une vingtaine de mètres du débit de boissons. Dade Grant s'arrêta et laissa tomber la corde par laquelle il menait le bourricot. L'animal s'immobilisa et baissa la tête. L'homme-échalas se leva : il lui suffit pour cela de poser fermement ses deux jambes sur le sol, de part et d'autre de l'âne. Il leva une jambe, la fit passer par-dessus l'encolure de la bête, et resta ainsi un moment, en s'appuyant des deux mains sur la selle ; puis il s'assit dans le sable.

« Planète à forte gravitation, commença-t-il. Je ne peux pas rester debout longtemps.

— J'peux avoir de la flotte pour mon bourri ? demanda le prospecteur à Casey. Il doit avouère souèfe, le bestiau. Les vaches à eau et tout un fourbi, il a fallu les larguer, pour qu'il puisse porter le... »

Du pouce, le prospecteur désigna l'horreur rouge et bleue.

Casey commençait tout juste à se rendre compte que c'était une vraie horreur : de loin, la combinaison de couleurs faisait bien sûr un peu tape-à-l'œil, mais de près... La peau était rugueuse, et les veines étaient à l'extérieur, et ça faisait moite (mais ne l'était pas en réalité) ; et ça avait bien l'air d'un écorché qu'on aurait rencoquillé dans sa propre peau, retournée. Ou d'un écorché, écorché. Casey n'avait jamais vu – et espérait bien ne jamais revoir – quelque chose de pareil.

Casey sentit comme des présences derrière lui et regarda par-dessus son épaule. D'autres avaient repéré la chose maintenant et arrivaient, mais les plus proches, deux garçonnets, se tenaient à dix bons mètres de distance.

« *Muchachos !* leur lança Casey. *Agita por el burro. Un pazal. Protito !* »

Puis son regard revint se poser sur les arrivants.

« Qu'est-ce que... Qui est-ce que... »

— Je m'appelle Dade Grant », dit le prospecteur en tendant une main que Casey serra en pensant à autre chose.

Quand Casey la lâcha, la main du rat du désert amorça un mouvement ascendant, jusqu'à l'épaule par-dessus laquelle elle désigna, du pouce tendu, la chose assise dans le sable :

« Lui, y s'appelle Garth, à ce qu'y m'a dit. C'est un extra-quéque chose, et c'est un ministre de je ne sais pas quelle religion. »

Casey salua l'échalias d'un mouvement de tête et fut heureux de recevoir en réponse un salut analogue, et non une main tendue.

« Moi, c'est Manuel Casey, dit-il. Qu'est-ce qu'il veut dire, avec son extra-quelque chose ? »

La voix de l'échalias surprenait par sa chaude sonorité de bronze :

« Je suis un extra-terrestre. Et je suis ministre plénipotentiaire. »

Chose surprenante, Casey se trouvait être un homme modérément instruit, et il comprit les deux affirmations ; en ce qui concerne la deuxième, il était probablement l'unique habitant de Cherrybell à pouvoir saisir la signification. Chose moins surprenante, au vu de l'apparence de celui qui venait de parler, Casey accepta les deux données :

« Et que puis-je faire pour vous, monsieur ? demanda-t-il. Mais ne préférez-vous pas sortir de ce soleil ? »

— Non, merci. Il fait un peu plus frais qu'on ne me l'avait laissé supposer, chez vous, mais je suis très bien. Ceci est l'équivalent d'une fraîche soirée de printemps sur ma planète. Quant à ce que vous pourriez faire pour moi, vous pourriez signaler ma présence à vos autorités. Je pense que cela les intéressera. »

Eh bien, se dit Casey, le hasard fait bien les choses, il est tombé sur l'homme le mieux placé pour ce qu'il cherche, à au moins trente kilomètres à la ronde. Manuel Casey était moitié irlandais, moitié

mexicain. Et il avait un demi-frère moitié irlandais, moitié irland-américain, et ce demi-frère était colonel à part entière à la Base Davis-Monthan de l'Air Force, à Tucson.

« Un instant, monsieur Garth, dit-il, je vais téléphoner. Et vous, monsieur Grant, si vous voulez entrer ? »

— Hé non, le soleil, y m'gène point. J'y suis toute la journée, tous les jours. Et le Garth que voilà, m'a demandé de point le laisser choir, le temps qu'y fasse ce qu'il a à faire par ici. Un machin lectro-truc.

— Un détecteur de minerais électronique, portatif, fonctionnant sur piles, précisa Garth. Un petit appareil très simple, qui décèle la présence d'une concentration de minerais dans un rayon de trois kilomètres, en indiquant le genre de minerai, sa teneur, la quantité disponible et la profondeur du gisement. »

Casey ravala sa salive, s'excusa, puis, se frayant un passage entre les villageois rassemblés, il regagna son établissement. Il eut le colonel Casey au téléphone en moins d'une minute, mais il lui fallut quatre minutes pour convaincre le colonel qu'il n'était ni ivre-mort ni d'humeur à plaisanter.

Vingt-cinq minutes plus tard, il y eut un bruit dans le ciel, un bruit qui s'amplifia, puis cessa lorsque l'hélicoptère quatre places se fut posé et eut stoppé ses pales à une douzaine de mètres d'un extra-terrestre, de deux hommes et d'un bourricot. Casey seul avait en effet trouvé le courage de se joindre au trio venu du désert ; les spectateurs ne manquaient pas, mais ils se tenaient toujours à bonne distance.

Le colonel Casey, un commandant, un capitaine et un lieutenant qui était le pilote de l'hélicoptère sortirent tous les quatre de l'appareil et arrivèrent au pas de course. L'homme-échalas se dressa, dépliant ses deux mètres soixante-quinze ; de voir l'effort qu'il lui fallait déployer pour rester debout, il était facile de déduire qu'il était habitué à une gravitation bien plus faible que celle de la Terre. Il s'inclina, redéclina ses noms et titres d'extra-terrestre et de ministre plénipotentiaire, puis pria qu'on lui pardonne de se rasseoir, en expliquant pourquoi cela lui était nécessaire, et se rassit.

Le colonel se présenta, et nomma les trois officiers de sa suite :

« Et maintenant, monsieur, que pouvons-nous pour vous ? s'enquit-il.

L'échalas fit une grimace qui était probablement un sourire. Il avait des dents du même bleu que ses cheveux et ses yeux.

« Vous avez une formule consacrée, « Conduisez-moi à votre chef ! », dit-il, mais je ne vous demande pas cela. Le fait est que *je dois* rester ici. Et je ne demande pas davantage que vos chefs viennent ici, ce serait fort impoli. J'accepte bien volontiers que vous les représentiez, je m'adresserai à vous et je vous laisserai me questionner. Mais il y a une chose à laquelle je tiens : vous connaissez les appareils enregistreurs.

Avant de vous parler, ou de répondre à vos questions, je vous demande d'en faire apporter un. Je voudrais être sûr que le message destiné à être transmis à vos chefs sera exact et complet.

— Mais parfaitement ! dit le colonel, qui se tourna vers son pilote : Lieutenant, appelez par l'émetteur de l'hélico, et dites à la base de nous envoyer un magnéto en quatrième. Ils peuvent nous le parachu... non, on perdrait du temps à préparer l'appareil pour un parachutage. Qu'ils nous l'envoient par un autre ventilateur. »

Le lieutenant partit exécuter l'ordre, mais le colonel le rappela :

« Hé ! Qu'ils envoient aussi cinquante mètres de cordon, il va falloir qu'on le branche dans le bistrot de Manny. »

Le lieutenant partit au pas de course en direction de l'hélicoptère.

Les autres s'assirent et restèrent un bon moment à suer, jusqu'à ce que Manuel Casey se levât :

« On en a pour une demi-heure à attendre, dit-il, et s'il faut qu'on la passe ici, au soleil, y aurait-il des amateurs pour un demi bien frais... Vous, monsieur Garth ?

— C'est une boisson froide, je crois... Je n'ai pas tellement chaud, alors si vous aviez quelque chose de chaud...

— Un café, un ! Voulez-vous que je vous apporte une couverture ?

— Non, merci, ce ne sera pas nécessaire. » Casey partit et revint rapidement en portant un plateau sur lequel il y avait une demi-douzaine de bouteilles de bière fraîche, ainsi qu'une tasse de café fumant. Entre-temps, le lieutenant était revenu. Casey posa son plateau et commença par servir l'homme-échalas, qui sirota son café : « Délicieux ! » dit-il. Le colonel Casey s'éclaircit la gorge : « Commence par servir notre ami le prospecteur, Manny. Nous... Il nous est interdit de boire en service. Mais il fait quarante-cinq à l'ombre à Tucson, et ici il fait plus chaud, et il n'y a pas d'ombre. Donc, messieurs, considérez-vous en permission officielle le temps qu'il vous faudra pour boire une bouteille de bière, ou jusqu'à l'arrivée du magnétophone, c'est selon. »

La bière se trouva bue avant, mais au moment où descendaient les dernières gorgées, le deuxième hélicoptère était à portée de vue et d'ouïe. Casey demanda à l'homme-échalas s'il désirait encore du café, offre qui fut poliment repoussée. Casey jeta un regard à Dade Grant et cligna de l'œil ; le rat du désert répondit de même, et Casey alla chercher deux bouteilles de plus, une pour chacun des terrestres civils. En revenant, il croisa le lieutenant qui s'avancait en portant un câble rallonge et fit demi-tour jusqu'à la porte, pour montrer au lieutenant où se trouvait la prise.

Quand il eut fait un autre demi-tour, il constata que le deuxième hélicoptère avait amené sa pleine cargaison de quatre hommes, en plus du magnétophone. Il y avait le pilote, plus un sergent expert dans le maniement des magnétophones, présentement occupé à en installer

un, un lieutenant-colonel et un sous-officier breveté, qui étaient venus pour faire une promenade peut-être, ou bien parce qu'ils avaient été intrigués par la demande d'envoi urgent d'un magnétophone par hélicoptère à Cherrybell, Arizona. Ils étaient debout, dévisageant l'homme-échalas et poursuivant des conversations chuchotées.

Le colonel dit « Garde à vous » d'une voix douce, mais cela suffit à amener un silence total :

« Veuillez vous asseoir, messieurs, dit alors le colonel. En cercle. Si vous installez votre micro au centre du cercle, sergent, pourrez-vous enregistrer clairement ce que chacun de nous pourra être amené à dire ?

— Oui, mon colonel. C'est presque prêt. » Dix hommes et un humanoïde extra-terrestre étaient assis à peu près en cercle, avec le microphone pendouillant à un trépied placé approximativement au centre. Les humains suaient abondamment, l'humanoïde frissonnait un peu. Juste en dehors du cercle, le bourricot se tenait, un peu avachi, la tête basse. S'approchant centimètre par centimètre, mais encore à cinq bons mètres de distance, toute la population de Cherrybell qui n'était pas en déplacement formait un demi-cercle attentif ; les magasins et les stations-service étaient abandonnés.

Le sergent pressa un bouton, et les bobines du magnétophone se mirent à tourner. « Essai... essai... », dit le sergent-chef. Puis il pressa le bouton de rebobinage, puis le bouton portant l'indication *Playback*. « Essai... essai... », dit le haut-parleur. Haut et clair. Le sergent pressa le bouton de rebobinage, puis le bouton, d'effacement, puis le bouton portant l'indication *Stop* :

« Quand je presserai le prochain bouton, mon colonel, nous serons en train d'enregistrer. »

Le colonel regarda l'extra-terrestre de haute taille, qui fit un signe de tête ; le colonel en fit un autre à l'adresse du sergent ; le sergent pressa le bouton de l'enregistrement.

« Je m'appelle Garth, dit l'homme-échalas, lentement et en articulant bien. Je viens d'une planète qui gravite autour d'une étoile qui ne figure pas dans votre catalogue d'étoiles, bien que l'amas globulaire de quatre-vingt-dix mille étoiles dont elle fait partie vous soit connu. Cela se trouve, en partant d'ici, dans la direction du centre de la Galaxie, à une distance d'un peu plus de quatre mille années-lumière.

« Mais je ne suis pas ici en tant que représentant de ma planète ou de mon peuple, je suis ici en qualité de ministre plénipotentiaire de l'Union Galactique, fédération des civilisations éclairées de la Galaxie, dont le rôle est d'assurer le bien-être de tout le monde. Je suis chargé de vous rendre visite et de décider, ici et maintenant, si vous devez être, ou n'être pas, les bienvenus au sein de notre fédération.

« Vous pouvez poser toutes les questions que vous désirez. Je réserve

néanmoins mon droit de retarder ma réponse à certaines des questions, jusqu'au moment où j'aurai pris ma décision. Si cette décision est favorable, je répondrai à toutes les questions, y compris celles dont j'aurai réservé la réponse auparavant. Cela vous convient-il ?

— Affirmatif, dit le colonel. Comment êtes-vous arrivé ici ? Dans un cosmonef ?

— Exact. Il est juste au-dessus de nous, sur une orbite à un peu moins de trente-six mille kilomètres ; il tourne donc avec la Terre et reste toujours au-dessus du même point ; c'est ce qu'on appelle une orbite géostationnaire. On m'observe de là-haut, ce qui constitue une des raisons qui font que je préfère rester ici, en plein air. Je dois faire signe quand je désirerai qu'on descende me chercher.

— Comment êtes-vous parvenu à parler notre langue aussi couramment ? Vous pratiquez la télépathie ?

— Non, pas du tout. Et nulle part dans la Galaxie il n'y a d'espèce qui pratique la télépathie, sauf entre ses membres. On m'a enseigné votre langage, en vue de cette mission. Nous avons eu des observateurs parmi vous pendant des siècles... par « nous » j'entends l'Union Galactique, bien entendu. Il tombe sous le sens que je ne pourrais pas passer pour un Terrien, mais il y a parmi nous des espèces pour qui cela ne pose aucun problème. Soit dit en passant, ce ne sont pas des espions ni des activistes ; ils n'ont tenté en aucune manière d'agir sur vous ; ce sont des observateurs, uniquement.

— Quel intérêt aurions-nous à faire partie de votre association, si on nous le propose et si nous acceptons ? demanda le colonel.

— D'abord vous aurez droit à un cours accéléré des sciences sociales fondamentales, ce qui mettrait fin à vos tendances belliqueuses et éliminerait, ou tout le moins réduirait, votre agressivité. Quand nous aurons la certitude que vous en êtes là et qu'il n'y aura plus de péril en la matière, vous recevrez les moyens de voyager dans l'espace, ainsi que bien d'autres choses, le tout aussi rapidement que vous serez capables de l'assimiler.

— Et si on ne nous le propose pas, ou si nous refusons ?

— Pas de problème. On vous laissera tranquilles ; nos observateurs même seront rappelés. Vous construirez votre propre destin ; ou bien vous rendrez votre planète inhabitée et inhabitable dans les cent ans à venir, ou bien vous vous serez assuré par vos propres moyens la maîtrise des sciences sociales, et vous serez à nouveau admissibles à l'Union, à laquelle on vous offrira une nouvelle fois de vous intégrer. Nous ferons des sondages périodiques ; s'il apparaît certain que vous n'êtes pas susceptibles de vous détruire vous-mêmes, vous serez à nouveau contactés.

— Pourquoi cette hâte, alors, maintenant que vous êtes venu ?

Pourquoi ne pouvez-vous pas rester le temps pour ceux que vous appelez nos chefs de vous parler directement ?

— Réponse réservée. Les raisons ne sont pas importantes, mais complexes, et je ne désire pas perdre mon temps en explications.

— En supposant que votre décision soit favorable, comment pourrions-nous prendre contact avec vous pour vous faire connaître *notre* décision ? Il est évident que vous en savez assez sur nous pour comprendre que ce n'est pas moi qui peux décider.

— Nous connaissons votre décision par nos observateurs. Une des conditions de l'acceptation est la publication pleine et entière, sans censure, de cet entretien par vos journaux, à partir du mot à mot de la bande sur laquelle nous l'enregistrons. Et la publication de toutes les délibérations et décisions de votre gouvernement.

— Et les autres gouvernements ? Nous n'avons pas autorité pour décider à nous seuls pour la planète entière.

— Votre gouvernement a été choisi, pour le démarrage. Si vous acceptez, nous vous assurerons les techniques qui amèneront tous les autres à vous emboîter le pas rapidement... et ces techniques n'impliquent ni l'usage de la force, ni la menace d'en user.

— Il faudrait que ce soient de rudes techniques, dit le colonel avec un sourire en coin, pour amener un pays que je n'ai pas besoin de nommer à emboîter le pas, sans qu'on ait besoin même de menaces.

— Offrir une récompense est parfois plus efficace que recourir à la menace. Pensez-vous que le pays que vous ne désirez pas nommer serait heureux de voir votre pays coloniser les planètes d'étoiles lointaines avant que ses savants aient réussi à atteindre Mars ? Mais c'est là un point secondaire. Vous pouvez faire confiance à ces techniques.

— C'est presque trop beau pour être vrai. Mais vous aviez dit que vous auriez à décider, ici et maintenant, si nous serons ou non conviés à adhérer. Puis-je demander sur quels facteurs se fondera votre décision ?

— Un de ces facteurs est mon appréciation – c'est fait, j'ai apprécié – de votre degré de xénophobie... dans le sens très général que vous donnez à ce mot, c'est-à-dire « crainte des étrangers ». Nous, nous avons un mot qui n'a pas son équivalent dans votre vocabulaire : ce mot désigne la crainte et l'horreur devant ce qui est *autre*. Moi – ou un autre représentant de mon espèce – j'étais tout désigné pour le premier contact « officiel » avec vous. Étant donné que je suis ce que vous appelleriez un humanoïde – tout comme vous êtes ce que j'appellerais des humanoïdes – je vous apparais probablement plus horrible, plus repoussant qu'un représentant d'une espèce totalement différente de vous. Parce que je vous apparais comme une caricature d'humain, je suis plus pénible à regarder, de votre point de vue, qu'un être n'ayant

pas la moindre ressemblance avec vous.

« Vous vous imaginez peut-être ressentir de la répulsion à mon endroit, mais vous pouvez m'en croire, vous avez passé l'épreuve. Il existe bel et bien, dans la Galaxie, des races qui ne pourront jamais être admises dans la Fédération, quels que soient leurs progrès par ailleurs, parce qu'elles sont violemment et incurablement xénophobes ; ces races-là ne pourraient jamais accepter un individu totalement *autre*, ni lui parler ; ces races-là ne peuvent que s'enfuir en hurlant, ou tenter de tuer l'étranger sur-le-champ. À vous observer, vous et ces personnes qui nous entourent (d'un geste circulaire de son bras interminable, il désigna la population de Cherrybell), j'ai compris que me voir vous est pénible, mais croyez-moi, c'est relativement bénin et certainement curable. Vous avez passé l'épreuve de façon satisfaisante.

— Y a-t-il d'autres épreuves ?

— Une autre encore mais je crois qu'il est temps que je... »

Laissant sa phrase en suspens, l'homme-échelas s'allongea sur le dos et ferma les yeux. Le colonel se leva d'un bond :

« Nom de Dieu... »

Le colonel contourna précipitamment le trépied auquel était accroché le micro et se pencha sur le gisant extra-terrestre, posa son oreille sur la peau apparemment sanguinolente de sa poitrine. Quand il releva la tête, Dade Grant, le prospecteur grisonnant, le salua d'un petit rire :

« Pas de battement de cœur, mon colonel, parce qu'il n'y a pas de cœur. Mais je peux vous le laisser, en souvenir ; vous trouverez à l'intérieur des trucs bien plus intéressants qu'un cœur et des tripes. Oui, c'est une marionnette, que j'animais comme votre Edgar Bergen anime la sienne... comment s'appelle-t-elle déjà ?.. Ah ! oui, Charlie McCarthy. Maintenant qu'elle a fait son office, elle est déconnectée. Vous pouvez aller vous rasseoir, colonel. »

Le colonel Casey regagna sa place, à pas lents :

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

Dade Grant était en train de retirer sa barbe et sa perruque. Il passa une serviette à démaquiller sur son visage, qui apparut être celui d'un fort beau jeune homme :

« Ce qu'il vous a dit, ou plus précisément ce qui vous a été dit à travers lui, n'allait pas bien loin, mais était la vérité. Ce n'est qu'un mannequin, certes, mais à l'image exacte d'un membre d'une des espèces intelligentes de la Galaxie, de l'espèce dont nos psychologues ont estimé qu'elle provoquerait chez vous la xénophobie la plus violente et la plus incurable, si vous étiez incurablement xénophobes. Nous n'avons pas fait venir un vrai représentant de l'espèce, pour ce premier contact, parce que cette espèce a une phobie *sui generis* : elle souffre d'agoraphobie, de la peur des espaces découverts. Ce sont des êtres de haute civilisation, excellents membres de la Fédération, mais

ils ne quittent jamais leur planète d'origine.

« Nos observateurs nous assurent que vous ne souffrez pas de cette phobie-là. Mais ils s'étaient déclarés incapables d'évaluer à l'avance votre degré de phobie des *autres*, et le seul moyen de l'évaluer était de vous confronter à *quelque chose* au lieu de *quelqu'un*. »

Le colonel poussa un profond soupir : « Je ne peux pas dire que ceci ne me soulage pas, en un sens. Nous pourrions nous entendre avec des humanoïdes, certes, et nous le ferons quand il le faudra. Mais j'avoue que c'est un soulagement d'apprendre que la race maîtresse de la Galaxie est, quand même, humaine, et non simplement humanoïde. Cela dit, quelle est la seconde épreuve ?

— Vous êtes en train de la passer. Appelez-moi... Attendez, encore un nom qui m'échappe... comment s'appelle déjà la deuxième marionnette de Bergen ? Vous savez, celle qui sert en quelque sorte de doublure à Charlie McCarthy ? »

Le colonel ne se souvenait plus, mais le sergent n'hésita pas :

Spectacle de marionnettes 229 « Mortimer Snerd, dit-il.

— C'est ça ! Appelez-moi donc Mortimer Snerd, et je crois qu'il est temps que je... »

Et il s'allongea sur le dos dans le sable, en fermant les yeux, exactement comme l'homme-échalas l'avait fait peu auparavant.

Le bourricot leva alors la tête et la posa sur l'épaule du sergent :

« C'est fini pour les marionnettes, colonel, dit l'animal. Et maintenant, dites-moi, qu'est-ce que c'est que cette histoire : l'importance pour la race maîtresse d'être humaine, ou à tout le moins humanoïde ? Qu'est-ce qu'une race maîtresse ? »

Traduit par JEAN SENDY.

Puppet Show.

MOTS DE MISE EN GARDE

par Alex Hamilton

« Les paroles s'envolent, les écrits restent. » Ce vieux proverbe latin préconise la circonspection à ceux qui prennent la plume. Bien sûr. Mais est-il certain que les écrits restent inconditionnellement ?

FRANCES et Alan Bell étaient assis de part et d'autre du lit, comme deux serre-livres, lorsque le téléphone sonna. « Seigneur ! dit Frances qui faisait sécher son vernis à ongles. Je croyais que la principale vertu de l'enseignement était que l'on vous fichait la paix. Ici, on n'est jamais tranquille. »

Alan partageait la superstition fort répandue qu'ignorer un téléphone qui sonne, c'est peut-être rater une proposition sensationnelle qui ne sera jamais renouvelée ; il posa le réveil qu'il était en train de remonter. « C'est peut-être un faux numéro, dit-il pour la rassurer, tout en se dirigeant vers le téléphone.

— Dis-leur qu'il est temps d'aller se coucher », répliqua-t-elle.

Lorsqu'elle l'entendit dire cordialement : « Oh ! bonsoir, professeur Fryer... Non, nous ne sommes pas encore couchés », elle poussa un soupir exaspéré et, sans tenir compte d'Alan, qui lui faisait signe de se taire, elle s'écria :

« On aurait pu se douter que seul un homme qui n'a jamais été marié peut appeler à une heure pareille ! »

Alan couvrit le combiné de sa main en attendant qu'elle se taise, puis dit dans l'appareil : « Excusez-moi, professeur, je n'ai pas bien entendu. La radio marchait trop fort.

— La radio ! » pouffa Frances. En deux enjambées, elle était à côté de lui, le visage à demi caché par ses cheveux, le buste pressé contre le combiné, et lui murmurait à l'oreille : « Demande-lui donc comment il trouve le feuilleton de la télé. »

Alan se contenta de froncer les sourcils, et elle regagna le lit avec une moue de dépit.

Lorsqu'elle se fut suffisamment calmée pour prêter de nouveau attention à ce qui l'entourait, elle entendit Alan dire : « Je vois, docteur Fryer. Ne quittez pas, un instant, je dois avoir le livre dans ma bibliothèque. »

Frances garda le silence, se contentant de fixer le combiné qui pendait au bout du fil, jusqu'à ce qu'Alan revienne avec un lourd volume qu'il étala sur la petite table à côté du téléphone. Il tourna gravement les pages, tout en reprenant l'appareil de l'autre main. Frances se leva et vint se mettre à côté de lui.

« Vous avez bien dit la Bibliothèque du M. L. A., publiée par la New York University Press, édition de 1975 ?... C'est bien cela. Page 71... ? Je ne vois pas... »

Il eut un sursaut lorsque le doigt vengeur de Frances, aux ongles brillants et carminés, s'abattit sur la page pour lui montrer qu'une seconde pagination était indiquée en bas. Alan continua : « Oui, Frances est là et je viens de me rendre compte... Oui, j'ai trouvé la page... Alinéa 3339 ? Vous voulez que je vous le lise ? *Schwarz, David L., Syrien Cochon Latin*, AS, XL, 156-157... Comment ? Oui, c'est la même édition que la vôtre. Et vous n'avez pas « cochon » ?... Aucune idée, non. Peut-être du sabotage à l'imprimerie ? Non, *non*, docteur Fryer, ne croyez pas cela. Absolument pas, c'est un plaisir. Je suis à votre entière disposition... Bonne nuit, professeur. » Il raccrocha, et, sans un regard pour Frances, alla ranger le livre dans la pièce voisine.

À son retour, elle était dans le lit, les genoux relevés. « Cochon, c'est le mot, dit-elle. Quel culot ! Appeler à une heure du matin ! Pour une référence ! »

Essayant de garder son calme, il répondit : « Je suis bien d'accord, il exagère. Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne peux tout de même pas dire au directeur des études que sa dernière trouvaille n'a pas d'importance ? Tu sais comment est Fryer. En ce moment même, il écrit sans doute une lettre au *Times*. D'un autre côté, c'est flatteur qu'il s'adresse à moi. »

Elle explosa : « Fiat... ! Pour qui te prends-tu ! Il n'avait personne d'autre à qui s'adresser, voilà tout. » À ce moment précis, le téléphone sonna de nouveau.

Ils le regardèrent tous deux sans bouger. « Ne décroche pas, dit Frances.

— On ne peut tout de même pas faire comme si on s'était endormis en moins d'une minute », protesta-t-il.

Elle se débattit vigoureusement pour se lever, mais il s'était assis sur les couvertures, et elle était coincée. « Laisse-moi lui parler, dit-elle. Je vais lui en donner, des références ! » Alan la repoussa et alla répondre.

Il parla à voix basse, comme s'il espérait qu'elle n'entendrait pas. « Dans le Dictionnaire étymologique et analogique ? Je l'ai, bien sûr...

Je vais aller voir, docteur Fryer. » Couvrant le récepteur de sa main, il murmura sur un ton pressant : « Écoute, Frankie, si tu raccroches ou si tu es impolie avec lui pendant que je cherche le livre, je te fiche une raclée. Mes chances de promotion seraient fichues. Au nom du Ciel, sois raisonnable. » Avant de sortir, il lui lança un regard noir. Cette fois, il lut l'article à toute vitesse : « Cochon cochon or, inc. 1090, voir verrat, goret, pourceau, truie... Comment ? Oui, le mot « cochon » figure deux fois au début. Je vous lis la suite ? Vous l'avez, bon. C'est tout ce que vous désirez savoir ? Bien. Je ne... Bon, j'arrive. N'avez crainte. Certainement. Bien sûr. Bonsoir. »

Alan se redressa, paraissant stupéfait. « J'espère que ta promotion est en bonne voie, dit Frances sur un ton acide. Et qu'il te citera dans son article sur le cochon. Les philologues du monde entier vont se réjouir. Ce sera l'ultime chasse au cochon. Ils pourront l'égorger une fois pour toutes. »

Il commença à s'habiller, tout en disant : « Ça va, Frankie, calme-toi. Je comprends ta réaction. Mais il se passe quelque chose de bizarre. Philologiquement, le cochon est étripé. Quelque chose de très drôle... » Il se dirigeait déjà vers le téléphone lorsque celui-ci se remit à sonner.

« Il perd la boule, voilà ce qui est drôle », dit Frances.

Alan écouta brièvement, puis dit avec calme : « Certainement, docteur Fryer. J'arrive. La voiture est devant la maison. Ne faites rien avant que je sois là. Fermez vos livres. À votre place, c'est ce que je ferais. » Il raccrocha pour la troisième fois et prit un veston. « Il dit qu'il ne trouve « cochon » nulle part dans sa bibliothèque. Tu as peut-être raison. J'espère que non, mais il vaut mieux que j'aille voir ce qui se passe. »

Elle s'était levée et lui cherchait une écharpe dans le tiroir. « Mais c'est terrible, Alan. Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Tu seras prudent ?

— Oh ! le vieux peut être d'une humeur détestable, mais ça ira, n'aie crainte. Je t'appellerai de chez lui.

— *S'il te plaît*, fais-le. Cela me rassurera. »

Après son départ, l'inquiétude de Frances ne fit que s'accroître. Elle passa une robe de chambre, prit le téléphone et alla s'installer dans le cabinet de travail, d'où elle avait une vue sur les sombres bâtiments de l'université, entourés de pelouses qui luisaient doucement à la lumière de la lune. Le fait en lui-même n'était pas grave, mais les circonstances. Si c'était arrivé pendant le semestre, et en plein jour, il n'y aurait pas eu de problème. Le vieux Fryer aurait déchargé son agressivité sur les étudiants, ou serait descendu à la bibliothèque et aurait fait l'important devant ses collègues en allant à la chasse au cochon sur tous les rayons. Elle voyait Alan arriver chez Fryer, qui vivait avec une vieille

gouvernante portugaise sourde et qui comprenait si mal l'anglais que le vieux lui parlait dans sa langue natale. Alan essayant de le convaincre que ses « cochons » étaient bel et bien dans ses livres, et qu'il avait simplement besoin de changer de lunettes. Dans ce cas, le vieux démon risquait de se jeter sur lui en rugissant, et... et... Elle n'avait même pas embrassé Alan pour lui dire au revoir. Elle se ressaisit et alla faire du café. Alan était suffisamment fin pour saisir la situation et ne pas froisser le vieil homme. Dans ce cas, ils allaient jouer la moitié de la nuit à un jeu consistant à ne pas voir « cochon ». Quel traumatisme passé avait pu faire surface dans l'esprit de Fryer, pour qu'il réprime ainsi « cochon » ? Un animal pas difficile, pourtant. Seul un universitaire pouvait avoir des ennuis avec le cochon. Évidemment, si c'était grave, et que Fryer ait besoin de repos, cela améliorerait la position d'Alan au sein du département. Surtout s'il publiait bientôt quelque chose. S'il en trouvait le temps. Encore des nuits de recherche et de travail en perspective... jusqu'au jour où Alan ne serait plus capable de voir le mot « cochon » sur une page de livre...

Que la nuit était silencieuse... On n'entendait que le faible susurrement du vent passant dans les parterres de fleurs, tandis que le seul mouvement perceptible était un léger tremblement des lignes d'ombre traversant le lac. Au diable le goût des Romantiques pour la nature... Tout près d'ici, un vieil homme devenait fou, le cerveau déchiré par une tempête électrique, tandis que tout autour, régnait un calme de mort. Le téléphone sonna soudain, l'arrachant si brutalement à ses pensées qu'elle en renversa le café. Elle redressa la tasse et décrocha : « Oui ? » En entendant la voix du docteur Fryer, elle fut épouvantée par l'image qui se présenta à son esprit : Alan, étendu sans vie entre les feuillets de notes, à la lumière des bougies.

« Ah ! c'est Matame Pell, dit-il avec son épouvantable accent. Pourrai-je parler à fotre mari ?

— Je le croyais chez vous. » Elle était soulagée qu'Alan fût encore en vie, et la vision médiévale s'évanouit. En fait, se souvint-elle, le docteur Fryer habitait un appartement moderne, plein de lampes et de gadgets.

— Oh ! fit Fryer. J'espérais le trouver avant son départ. Peut-être pourriez-vous m'aider ?

— Peut-être », répondit Frances, intimidée par son défaut de prononciation, qu'en temps ordinaire, lorsque Alan était là, elle aurait trouvé ridicule. L'aurait-elle même voulu, elle aurait été incapable d'être impolie à son égard. « Je ferai mon possible », ajouta-t-elle.

— Je foudrais que vous cherchiez un mot pour moi, continua-t-il. Il ne devrait pas être difficile de le trouver, à condition bien entendu qu'il soit à sa place.

— Fort bien, docteur Fryer, je vais vous chercher cela. De quel mot s'agit-il ?

— Chekche, dit le docteur Fryer.
— Excusez-moi ? Pourriez-vous épeler, s'il vous plaît ?
— Eche, e, ikche, e, dit-il avec irritation. Chekche. Un mot assez courant, à notre époque.

— Oh ! fit Frances faiblement. Nous avons pas mal de livres de poche... » Elle se demanda si elle avait bien fait de lui dire cela, avant de terminer : « Il doit forcément s'y trouver.

— Possible, Matame. Mais che penchais plus préchisément au *Concise Oxford Dictionary*. »

Frances n'eut qu'à allonger le bras pour prendre le dictionnaire. « Voulez-vous que je vous lise la définition ?

— Non, je chais ce que le mot signifie. Je foudrais cheulement que fous me tisiez que fous le foyez.

— Ça y est, j'ai trouvé la page, et je le vois, dit Frances, dont le ton s'était refroidi depuis qu'un doute avait effleuré son esprit.

— Fous ne foyez rien de pizarre ?

— Rien dans le *mot*, dit-elle avec emphase. Mais il ne parut pas saisir son intention.

— Encore un tout petit mot, murmura-t-il. Comme « cochon. » Elle aurait voulu répondre : Et comme vieux, fou, bête, mais se retint et le laissa poursuivre : « Chela laiche un chi petit vide tans la page qu'on le remarque a peine. Un lecteur ordinaire ne l'aurait chans doute pas fu, mais nous autres philologues avons un condichionnement... »

Frances interrompit son monologue : « Docteur Fryer, mon mari sera chez vous d'un instant à l'autre. Discutez-en plutôt avec lui. À cette heure tardive, au téléphone, j'ai beaucoup de mal à vous suivre.

— Chère Matame Bell, fous êtes chans toute en chemise de nuit, chans quoi je serais fenu chez fous pour tout fous ekchpliquer, au lieu de faire téranger fotre mari. Croyez-moi, che chuis ekchtrêmement trouplé, chans quoi che ne me cherais ch jamais permis...

— Fort bien, docteur Fryer, dit Frances, je reste à votre disposition. Mais... choisissez avec soin les mots que vous cherchez. »

Il répondit : « Hélache, ch'est une occajion où les mots che choïssissent eux-mêmes. »

Elle raccrocha avec un soupir de soulagement. C'était donc cela : le vieux pervers s'était arrangé pour qu'Alan ne soit pas là afin d'avoir avec elle une conversation philologique salée. La référence à sa chemise de nuit ne laissait plus de doute. La prochaine fois, ça allait sans doute être le *Dictionnaire classique de la Langue vulgaire, du Capitaine Grose*, sans nul doute l'ouvrage de référence le plus passionnant de la bibliothèque. Elle frissonna et referma bien sa robe de chambre, comme s'il allait l'épier par le trou de la serrure.

Les minutes passèrent sans qu'il l'appelle pour consulter le cap. Grose ou quelque autre marchand de mots. Alan avait dû arriver plus

tôt qu'il ne s'y attendait. Il n'allait sûrement pas s'attarder, mais il n'était pas inconcevable que le docteur Fryer trouve un subterfuge pour neutraliser Alan plus longtemps. Si seulement Alan l'appelait. Il avait promis, pourtant. Dès qu'il le ferait, elle allait lui dire ce que mijotait le docteur Fryer. Sentant ses peurs revenir, elle se mit à marcher en long et en large dans la pièce. Non. Il fallait rester à côté du téléphone, afin de mettre Alan en garde avant que Fryer ne pût l'attaquer. Elle s'assit sur le rebord du bureau d'Alan, tenant le combiné sur ses genoux tremblants.

La sonnerie retentit, insupportablement stridente. Elle décrocha et dit aussitôt : « Attention, Alan ! Méfie-toi de lui ! Tu le vois ? Que fait-il. ? Ne lui tourne surtout pas le dos ! »

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, et elle se demanda un instant si ce n'était pas le docteur Fryer qui l'avait appelée. Puis, la voix d'Alan, surprise, et légèrement excédée :

« De quoi diable parles-tu, Frankie ? »

— C'est un sale vieux, Alan ! Il voulait que je reste seule à la maison pour pouvoir me dire ces horribles mots. Affreux, je ne peux pas te dire. Et j'avais si peur pour toi. Vraiment, tu devrais rentrer le plus vite possible. »

Alan eut un petit rire. « Peut-être, en effet ! Mais il n'y a pas de raison pour que les « mots horribles » ne soient pas touchés. Écoute-moi, Frankie. Il se passe ici quelque chose d'extrêmement surprenant, et je reste avec le docteur Fryer pour voir quelle tournure cela va prendre.

— Non ! s'écria-t-elle. C'est juste ce que je craignais ! S'il te plaît, ne reste pas. Il s'est déjà léché les babines en me faisant chercher « sexe », et son esprit pervers ne va sûrement pas en rester là...

— Tu te trompes complètement ! l'interrompit Alan avec véhémence. Oublie sexe et tous ses dérivés. Une bataille incroyable fait rage ici, et nous ne savons pas quoi faire. S'il te plaît, Frankie, comprends ce que je te dis : *les mots désertent la bibliothèque du docteur Fryer*. Au début de la soirée, il a commencé par remarquer une ou deux petites omissions ; attribuant cela à la fatigue, il cessa de travailler. Ensuite, après dîner, certain que son esprit était clair, il s'y est remis vers onze heures. Il remarqua bientôt l'absence de toute une série d'articles définis et indéfinis. S'agissant d'une publication récente, il attribua cela à une mauvaise programmation de l'ordinateur chargé de la composition. Cette explication ne tint pas longtemps, car bientôt, toutes sortes de petits mots disparurent à leur tour...

— Oh ! Alan ! dit Frances avec un rire hésitant, comme cela vous ressemble ! Aller chercher des explications aussi abstruses, alors qu'il s'agit sûrement d'une farce d'étudiants. Ils ont dû coller des petits bouts de papier blanc sur le texte. Regarde bien. Le docteur ne les aura pas vus à cause de ses mauvais yeux.

— J'y ai pensé. Les pages sont lisses comme si le papier sortait de l'usine. Non, aucune de ces explications ne fait l'affaire. J'en suis d'autant plus certain que nous venons juste d'avoir une démonstration visuelle : *Nous avons vu un mot s'en aller !* En fait, il s'agissait du mot « scientifique », un mot plus long, tu remarques, que ceux qui manquaient auparavant. Je l'ai aperçu au moment où il traversait en diagonale une feuille de papier registre, du genre dont le docteur Fryer se sert pour prendre des notes. Il était visible à cent mètres. J'ai mis le doigt dessus, et il s'est immobilisé. Pour le moment, il semble être notre prisonnier, mais je ne vois pas à quoi cela nous sert. Ils partent par douzaines. Chaque livre que j'ouvre est plein de blancs. Tu comprends pourquoi je tiens à rester. C'est stupéfiant. Et la première question qui se pose est : s'agit-il uniquement d'une émeute localisée, ou d'une rébellion qui risque de s'étendre ?

— Mais, chéri, dit Frances d'une voix mal assurée, même s'ils vont faire un petit tour, ils vont peut-être revenir.

— Revenir ? Qui sait ? Ils peuvent aussi revenir dans le mauvais ordre. Tu imagines ça, Frankie ?

— Le docteur Fryer devrait recommencer tout son travail à la bibliothèque, je vois...

— Exactement. C'est ce que je voulais te suggérer, Frankie. J'ai une clef de la bibliothèque. Tu la trouveras dans mon veston marron, celui avec des coudes en cuir. Descends-y un instant et va vérifier quelques références pour nous.

— Mais, chéri... je ne suis pas habillée...

— Il fait nuit, et il n'y a personne.

— Je n'aime pas sortir en pleine nuit.

— Allume toutes les lumières, alors ! Ne comprends-tu donc pas que c'est peut-être la fin de notre civilisation ?

— Ne crie pas !

— Excuse-moi, chérie. Excuse-moi. La situation me fait perdre la tête. Il y a de quoi crier, je t'assure. S'il te plaît, rends-nous ce service. Je vais te donner une liste... » Il s'interrompit en entendant Frances pousser de petits cris inarticulés. « Que se passe-t-il ? Tu n'es pas bien, Frankie ? demanda-t-il avec alarme.

— Oh ! fit-elle, retrouvant sa voix. C'est pareil ici ! Ils ne se cachent même pas... Il y en a plein... Dans tous les sens... Oh ! Alan, j'ai si peur !

— Ne crains rien, chérie. Ne bouge pas, ils ne te feront pas de mal.

— Ils surgissent sur tous les murs. Par *millions* ! La plupart se dirigent vers la fenêtre. Aaah ! Il y en a une phrase entière tout près de moi. Ils se défont puis se reforment sous d'autres combinaisons ! On dirait presque des travelos, tu sais !

— Ne bouge pas ! La révolution en masse commence également ici. *Restez, assis, docteur Fryer ! Ça ne sert à rien de les piétiner !* Le

docteur Fryer ne se contrôle plus, je le crains.

— Alan, un paragraphe entier vient droit vers moi ! Que dois-je faire ?

— Reste tranquillement assise. Ne bouge pas.

— Il est sur ma main. Il remonte le long de mon bras...

— Prends ta respiration, et lis-le-moi calmement, Frankie.

— D'accord. Il y a des caractères de toutes les dimensions, et même des italiques. Je te lis : « Dites à votre mari qu'il ne peut rien faire. Il y a trop longtemps que l'on abuse des mots. Une nouvelle distribution est indispensable. Lorsque le dernier livre sera vidé et que le dernier prisonnier aura été libéré, lorsque toutes les feuilles seront vierges, nous irons le voir pour entamer les négociations. En attendant, nous laisserons un mot en qualité d'ambassadeur. Ce mot est « Vacances. » Fin du message. »

— C'est donc cela, dit Alan. Je vais le dire au docteur Fryer, bien que je craigne qu'il soit de ceux qui n'accepteront jamais cela.

— Alan chéri, j'ai une idée ! Je trouve que cet ambassadeur est un délicieux petit mot. Que ceux qui sont prêts à accepter la nouvelle situation, l'acceptent. Et tant pis pour les autres.

— Mais il s'agit d'une calamité culturelle, Frankie !

— Calamité, calamité... L'été s'annonce magnifique. Tu n'es pas flatté qu'ils se soient adressés à toi, et non à Fryer, Jespersen, Onions, ou à un des autres grands ?

— Ils sont tous morts, sauf Fryer. Mais il y a du vrai dans ce que tu dis.

— Calme donc le vieux Fryer du mieux que tu peux, et rentre te coucher.

— Pourquoi pas ? En ce moment même, le Directeur des études est dans l'entrée, regardant fixement une feuille de papier dans laquelle il a fait un tas de prisonniers, tandis qu'une véritable armée défile autour de lui. Je crois que je vais le laisser continuer tout seul.

— Je t'aime. À tout de suite. »

Elle raccrocha et s'approcha de la fenêtre. Quelle nuit magnifique ! se dit-elle. Elle regarda son avant-bras. « Sans vouloir vous blesser, dit-elle aux phrases qui le couvraient, mon bras est tout de même plus joli sans rien dessus. Alors, si vous voulez partir, allez-y ! » Elle posa délicatement la main sur le rebord de la fenêtre, comme pour libérer un insecte qui se serait posé sur elle. Les phrases se mirent doucement en mouvement, franchirent sa main et empruntèrent la descente de gouttière pour disparaître dans la nuit. Elle traversa le tapis en prenant soin de ne pas écraser le chaotique exode verbal, et regagna la chambre à coucher. Elle prit tous les livres se trouvant près du lit et les posa devant la fenêtre ouverte, puis baissa la lumière. Cela allait être merveilleux lorsque Alan serait là et lui . Dans le

splendide été, ils allaient encore et toujours, pour rattraper tout qui semblait menacé par l'ambition et le travail excessif. Elle s'imaginait comment cela allait être, et vit des et des qui leur appartenaient à eux seuls. Une était montée rougeur à ses joues, la faisant paraître jolie.

Elle entendit la voiture s'arrêter devant la maison, et Alan monter l'escalier quatre à quatre. Ils se regardèrent en riant, lui à la porte, elle sur le lit. Ensuite, il et

— Oui, » murmura-t-elle et
absolument
bracelets
chaussures

tintement
au loin. Plus tard, elle se pencha

et
à demi endormie
mais

se souvint comment

mer
dorée

VACANCES.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
Words of warning.

A THING OF BEAUTY

par Norman Spinrad

Le titre est emprunté à un poème de Keats (Endymion) célébrant la pérennité de la beauté, son pouvoir de s'enrichir elle-même avec le passage du temps. Dans ce récit, certaines questions sont posées, en marge d'une telle affirmation. Notre époque sera-t-elle considérée comme un Âge d'or par nos descendants (assez proches, d'ailleurs) ? Les critères selon lesquels on juge une œuvre d'art, une œuvre humaine, sont-ils soumis à des révisions incessantes ? Se trouvera-t-il, à l'époque à laquelle se situe ce récit, quelque continuateur d'Oswald Spetigler pour prophétiser un nouveau Déclin de l'Occident (quel que puisse être l'Occident à ses yeux) ? L'auteur pose – ou plutôt suggère – de telles questions, sans indiquer les réponses qu'il leur donnerait.

Un certain monsieur Shiburo Ito désire vous voir, m'annonça mon intercom. Il envisage d'acheter un important objet d'art historique. »

Pendant que mon visiteur montait à mon bureau, l'ordinateur me communiqua toutes ses coordonnées sur la petite console discrètement encastrée à côté de moi. Il ne s'agissait pas moins que du Ito de Ito Import-Promotion d'Osaka ; inutile de demander des renseignements supplémentaires à Dun et Bradstreet. Si Shiburo Ito de Ito Import-Promotion signait un chèque, fût-il du montant du déficit budgétaire, il ne pouvait qu'être approvisionné.

Le petit homme mince et chauve qui pénétra à pas feutrés dans mon bureau portait un kimono de soie rouge avec une obi noire richement brodée, fabriquée sans doute en Californie. Dans les miasmes du smog d'Osaka, il devait probablement vendre aux péons les dernières fourrures en provenance de Saville Row. Tout en lui était à l'avenant ; il achetait avec audace ce qui était à la frontière de la classe et de l'ostentation comme seuls peuvent le faire les Japonais quand ils ont des millions de yens derrière eux. Mr. Ito n'était pas un pigeon. Il savait ce qu'il voulait et il ne se laisserait pas influencer. C'était l'homme d'affaires japonais typique, le symbole même de cette race qui nous a évincés de la scène internationale.

Mr. Ito s'inclina imperceptiblement en me tendant sa carte. Je

répondis par un simple signe de tête et je restai assis. Ces petits jeux peuvent paraître ridicules, mais il est impossible de traiter des affaires avec les Japonais sans en passer par là.

Ito s'installa en face de moi, tira un étui cylindrique noir de la manche de son kimono et le posa cérémonieusement sur mon bureau.

« Je crois savoir que vous êtes un distingué amateur des posters Fillmore de la période 1960/1965, Mr. Harris, déclara-t-il. La réputation de votre collection a atteint les environs d'Osaka et de Kyoto où je demeure. Permettez-moi d'y ajouter cette modeste contribution. La pensée que cet obscur présent prendra place dans cet illustre environnement me procurera un immense plaisir et fera de moi votre éternel débiteur. »

Je sortis l'affiche d'une main tremblante. Compte tenu des ressources financières d'Ito, ce cadeau de politesse ne pouvait pas me décevoir. Mon père adorait rappeler les montants des notes de frais au temps où c'étaient les businessmen américains qui faisaient la loi, mais il faut bien reconnaître que celles de Japonais n'ont rien à leur envier.

Lorsque j'eus déroulé le poster, il me fallut faire un grand effort pour ne pas perdre l'avantage en laissant échapper un sifflement admiratif. En effet, ce que j'avais devant moi n'était rien d'autre qu'un exemplaire à l'état neuf de la première affiche des « Grateful Dead » d'une subtile teinte noire et grise, une pièce unique qu'aucun Américain n'aurait jamais pu acquérir. Je n'osai pas demander à Mr. Ito comment il se l'était procurée. Nous nous contentâmes de rester un long moment à contempler le poster dont la beauté et le caractère historique transcendaient tous les événements qui avaient pu nous mettre tous deux en sa présence.

Comment ne pas aimer Mr. Ito ? Qui pourrait encore prétendre que les Japonais occupent leur position internationale actuelle uniquement par leur puissance économique ?

« J'espère que vous m'offrirez l'opportunité de combler vos goûts raffinés comme vous venez de combler les miens, Mr. Ito », finis-je par déclarer.

C'était exactement ce qu'il fallait dire ; on ne les remerciait pas pour un cadeau comme celui-là ; on se contentait de les ramener aux affaires en utilisant les voies les plus détournées.

Ito, bien qu'il fut difficile de s'en rendre compte, était manifestement embarrassé.

« Pardonnez mon audace, Mr. Harris, mais je caresse l'espoir que vous pourriez être à même de m'aider à résoudre un problème familial assez délicat.

— Un problème familial ?

— Effectivement. Je dois admettre qu'il s'agit d'une affaire excessivement gênante touchant à ma vie privée, mais vous êtes à

l'évidence un homme d'une extrême délicatesse et d'une discrétion infinie, aussi si vous voulez bien excuser ma témérité... »

Sa façade sembla s'effondrer comme s'il était sur le point de me demander de l'aider à satisfaire quelque horrible perversion. J'avais l'impression que le destin venait de me faire signe et qu'une excellente occasion de gagner beaucoup d'argent se présentait devant moi.

« Je vous en prie, Mr. Ito... »

Ito sourit nerveusement.

« Mon épouse est issue d'une famille d'un suprême savoir artistique, dit-il. En fait, tant son père que sa mère ont obtenu le statut exaltant de Gloires Artistiques Culturelles, une distinction qu'ils n'ont de cesse de me rappeler. Alors que j'ai réussi à m'assurer une importante prospérité financière dans le domaine de l'importation, ils me considèrent comme un *inkulturi*, un simple marchand, un homme qui manque de raffinement esthétique en comparaison de leurs illustres personnes. Vous comprenez bien ma situation, Mr. Harris ? »

Je hochai la tête d'un air aussi compatissant que possible. Ces Japs ont vraiment le don de se rendre-la vie difficile ! Voilà qu'un des plus riches industriels japonais se faisait tout petit devant ses beaux-parents qui vivaient à ses crochets et qu'il aurait probablement pu acheter et revendre pour une bouchée de pain. Et dans le même temps, il semblait prêt à leur jouer quelque tour de cochon comme seul un Japonais pourrait en inventer. Ces gens-là me paraissent plus aptes à mener le monde que leurs propres vies.

« Mr. Harris, j'aimerais acquérir une grande œuvre d'art américain pour les jardins de ma propriété de Kyoto. Pour parler franchement, il faudrait qu'elle soit d'une importance suffisante pour rappeler aux parents de ma femme mon succès dans le domaine matériel chaque fois que leurs yeux se porteront sur elle, et il faudrait en outre qu'elle soit exposée de telle manière qu'ils aient souvent, très souvent l'occasion de la voir. Mais bien entendu, elle devra être également d'une beauté et d'un caractère historique suffisants pour leur prouver que mes goûts sont aussi élevés que les leurs. Ainsi pourrais-je gagner leur respect et rétablir la paix dans mon foyer. Je me suis laissé dire que vous étiez un précieux conseiller dans ce domaine et j'ai hâte d'inspecter en votre compagnie les marchandises que vous estimerez correspondre à ces critères. »

C'était donc ça ! Il voulait acheter quelque chose d'assez gros pour frapper l'imagination de ses pontifiants beaux-parents, mais il ne se fiait pas entièrement à son propre jugement ; il voulait que je lui montre quelque chose qu'il ne demandait qu'à voir. Et il était bourré de yens ! J'avais de la peine à croire ma chance. Combien allais-je pouvoir lui soutirer ?

« Ah !... et à un artefact de quelle taille pensez-vous, Mr. Ito ?

demandai-je d'un air aussi détaché que possible.

— Je souhaiterais acheter une pièce majeure de l'architecture monumentale américaine afin de transformer mes jardins en un temple dédié à sa beauté et à son histoire. Ce qui implique un monument aux proportions classiques. Bien entendu, il est également nécessaire qu'il soit digne d'être ainsi sanctifié car dans le cas contraire, il en résulterait un fâcheux manque de considération à mon égard.

— Bien entendu. »

Cette fois, il ne s'agissait plus de fourguer un simple hôtel de la chaîne Howard-Johnson ou une station-service ; même un vieil Hilton ou le Musée du Baseball de Cooperstown que j'ai fait expédier l'année dernière auraient été jugés trop petits. Ito me faisait savoir à sa façon que le prix importait peu ; j'avais carte blanche. C'était le rêve de toute ma vie ! Un pigeon au compte en banque illimité qui venait lui-même se jeter dans mes griffes !

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Mr. Ito, dis-je, nous pourrions étudier immédiatement quelques possibilités ici même, à New York. Mon glisseur est sur le toit.

— C'est extrêmement aimable à vous de bousculer ainsi pour moi un horaire infiniment chargé, Mr. Harris. J'accepte avec grand plaisir. »

Je fis décoller le glisseur du toit, l'amenai à mille pieds, puis je fis un petit saut à mach 1,5 pour survoler la jungle de béton délabré de la pointe de Manhattan. Le virage nous ramena à environ un mille au nord de Bedlō's Island. Je descendis à trois cents pieds et me dirigeai en dérivant lentement vers la Statue de la Liberté, perdant petit à petit de l'altitude en approchant de la Vieille Dame Sans Tête ; j'avais calculé la trajectoire pour arriver juste au-dessus du quai. C'était idéal pour mettre en valeur la marchandise ; cela permettait de jouer avec la perspective de telle sorte que l'immense statue verte, sans tête, avec la patine que lui conférait la fumée de la bombe incendiaire, semblait se dresser au milieu de la baie comme un colosse en ruine.

Mr. Ito ne trahit pas le moindre signe d'émotion. Il regardait droit devant lui sans même un battement de cils.

Comme vous le savez sans doute, il s'agit de la fameuse Statue de la Liberté, dis-je. Comme la plupart des artefacts de ce type, elle est à la disposition de tout acheteur qui sera à même de l'exposer dans les conditions qu'elle mérite. Je n'aurai bien entendu aucun mal à convaincre le Bureau des Antiquités Nationales que vos intentions sur ce point sont exemplaires. »

Je branchai le pilotage automatique. Nous survolâmes l'île à une cinquantaine de mètres du rivage afin que Mr. Ito pût bénéficier d'une vue circulaire et admirer la statue sous tous ses angles ; je pensais qu'il

ne pourrait manquer de noter à quel point elle était digne d'être honorée, mais il se contenta de rester assis, immobile, avec un visage aussi inexpressif que celui d'un vulgaire serviteur de classe C.

« Vous pouvez constater que rien n'a été touché depuis que les Insurgés lui ont fait sauter la tête, dis-je pour tenter d'éveiller son intérêt. La statue a acquis ainsi une nouvelle dimension historique qui rehausse encore son caractère éminemment vénérable. Cette statue, à l'origine un don de la France, est un symbole historique du lien existant entre les révolutions américaine et française. Située à l'embouchure du port de New York, elle est ensuite devenue le symbole de l'Amérique elle-même pour des générations d'immigrants. Et les dommages provoqués par les Insurgés nous rappellent combien nous avons eu de la chance de nous sortir à si peu de frais de tous ces désordres. Elle dégage aussi une certaine mélancolie, vous ne trouvez pas ? L'émotion, la beauté intrinsèque et l'histoire sont représentées dans cette statue élégante et unique. Et le prix demandé est très inférieur à tout ce que vous pourriez imaginer. »

Mr. Ito, lorsqu'il prit enfin la parole, semblait embarrassé :

« J'espère que vous voudrez bien me pardonner ma franchise, Mr. Harris, mais bien que j'aie la plus haute estime pour le glorieux passé de votre grande nation, je trouve cet artefact quelque peu déprimant.

— Vraiment, Mr. Ito ? »

Le glisseur décrivit un nouveau cercle au-dessus de la statue tandis que Mr. Ito baissait les yeux pour contempler les eaux grasses de la baie avant de répondre :

« Le symbolisme qui se dégage de cette statue brisée est assez désolant car il personnifie le déclin de la grandeur passée de votre glorieuse nation. Sanctifier un tel artefact à Kyoto serait pour moi un acte ignoble, une insulte à la mémoire de la splendeur de votre pays. Ce serait un geste d'un orgueil outrepassant. »

C'était un comble ! C'était lui qui se sentait offensé parce qu'il croyait qu'exposer la statue au Japon constituerait une insulte aux États-Unis et que le fait de le lui suggérer sous-entendait que je le considérais comme un *inkulturi*. Alors que ce foutu machin, pour n'importe quel Américain, n'était rien d'autre qu'une vieille camelote, une marchandise dont les Japonais raffolaient et dont ils paieraient cher le privilège douteux de l'emporter chez eux. Ces Japs sont vraiment capables de vous rendre fou ! Qui d'autre qu'eux pourrait-on offenser en leur proposant d'acquérir quelque chose qui, s'imaginent-ils, va vous offenser alors que vous pensiez uniquement leur faire plaisir ?

— J'espère que je ne vous ai pas offensé, Mr. Ito », laissai-je échapper.

Je me serais giflé ! C'était la chose à ne pas dire. Je l'avais bel et bien offensé et je ne faisais qu'ajouter une nouvelle offense en le plaçant

dans une position où la politesse exigeait qu'il prétendit le contraire.

— Je suis sûr que ce n'était pas là votre intention, Mr. Harris, fit Ito avec une convaincante sincérité. Un petit serrement de cœur à la pensée de la fragilité de la grandeur, rien de plus. Cette expérience, en fait, pourrait même se révéler salutaire pour l'esprit ; toutefois, intégrer cet artefact à mon environnement serait certes plus que je n'en pourrais supporter. »

Était-ce ce qu'il pensait vraiment ou bien encore l'une de ces civilités mielleuses de Japonais ? Comment deviner ce que ces gens-là ressentent ? Je me dis parfois qu'ils ne le savent même pas eux-mêmes. En tout cas, il fallait que je lui montre, et vite, quelque chose susceptible de l'amener à de meilleurs sentiments. Voyons, voyons...

« Dites-moi, Mr. Ito, aimez-vous le baseball ? »

Ses yeux s'illuminèrent comme une bouée spatiale et son humeur sombre fondit dans un sourire chaleureux, presque enfantin.

« Oh ! oui, répondit-il. J'ai une loge au Stade d'Osaka. Je dois cependant confesser que j'ai un petit faible pour l'équipe des Géants. Comme il est étrange que ce jeu si profond ait tellement décliné dans le pays qui l'a vu naître.

— Sans doute. Mais ce phénomène a permis de mettre sur le marché quelque chose qui, j'en suis persuadé, vous plaira. Vous permettez ?

— Bien sûr ! fit Mr. Ito. Je trouve le présent décor un peu trop déprimant. »

J'amenai le glisseur à cinq cents pieds et programmai une courbe vers le nord à mach 2,5 qui fit disparaître à notre vue cet amas de cuivre sale et décrépi. Je suis toujours étonné de constater cet attrait maladif que les Japonais éprouvent pour pratiquement n'importe quel tas de ferraille. Du moins n'importe quel tas de ferraille américain. Comme s'il n'y avait pas assez de vieilles saloperies au Japon ! Mais je ne dois pas m'en plaindre ; cela me permet de gagner largement ma vie.

Le glisseur arriva au confluent de l'Harlem et de l'East River à une altitude de mille pieds. Je ne descendis pas plus bas et je survolai le Bronx à 500 km/h. Avant l'Insurrection, ce quartier regorgeait d'immeubles, mais tout avait été rasé par les bombes incendiaires, les explosifs et le napalm. Personne n'avait jamais trouvé le moindre intérêt économique à dégager les décombres ; le sol calciné et les bâtiments en ruine étaient recouverts de hautes herbes, de sumac, de broussailles et de bosquets d'arbres qui d'ici une ou deux générations formeraient sans doute une forêt impénétrable. Cette zone, en raison de sa topographie et de toute cette végétation, était totalement inutilisable et plus personne n'y habitait, à l'exception de quelques pauvres rescapés des anciennes tribus hippies qui se tenaient à l'écart et ne méritaient même pas d'être pourchassés. Pour tout signe de vie, il

n'y avait çà et là que quelques huttes et tentes délabrées. C'était vraiment déprimant et je tenais à survoler cette région le plus haut et le plus vite possible pour épargner ce spectacle à Mr. Ito.

Heureusement, nous n'avions pas loin à aller et en quelques minutes à une altitude de cinq cents pieds, le glisseur arriva au-dessus de notre objectif, la seule structure encore intacte de toute cette zone. Le visage impassible de Mr. Ito s'éclaira d'un plaisir si enfantin que je compris aussitôt que c'était gagné ; je ne m'étais pas trompé en pensant qu'il ne pourrait pas résister à un tel monument.

« Le voilà donc ! s'écria-t-il avec ravissement. Le Yankee Stadium ! »

Le vieux stade avait traversé l'Insurrection sans autre dommage que des traces de fumée et quelques brèches dans le béton des murs extérieurs. Dans les environs, presque tout avait été détruit à l'exception d'une petite portion de la voie de métro aérien qui se dressait encore à côté du stade, squelette rouillé couvert de mousse et de végétation ; tout autour, les énormes piles de décombres, les immeubles éventrés, les réservoirs dévorés par la rouille, étaient envahis par les mauvaises herbes et formaient une jungle de monticules au milieu de laquelle se dressait le stade, lui-même enfoui sous une masse de plantes grimpantes, qui s'intégrait en partie au paysage sauvage et luxuriant.

Le Bureau des Antiquités Nationales avait fait entourer le stade d'une barrière de barbelés électrifiés pour le protéger des hippies qui rôdaient dans les parages. Un garde armé d'un raseur de fabrication japonaise patrouillait à une hauteur de quinze pieds au-dessus de la clôture dans son glisseur individuel. Je fis descendre mon engin à cinquante pieds et décrivis cinq cercles au-dessus du stade pour offrir à Ito, totalement captivé, une vue complète de l'édifice et lui laisser imaginer comme il serait superbe dans ses jardins au lieu d'être perdu au milieu de ces sinistres ruines. Le garde nous salua de la main chaque fois que nous passâmes près de lui ; ce devait être un sale boulot de se retrouver ici avec pour seule compagnie quelques vieux tas de ferrailles et des hippies dégénérés.

« Pouvons-nous visiter l'intérieur ? » me demanda Ito d'un ton empreint du plus profond respect.

Il était salement accroché ! Il rayonnait comme un gosse qui vient d'hériter d'une confiserie.

« Mais certainement, Mr. Ito », dis-je.

J'immobilisai le glisseur au-dessus du vieux stade, puis, avec précaution, je l'amenai vers les hautes herbes, les broussailles et les quelques arbres rabougris qui avaient envahi ce qui jadis avait été la pelouse.

On avait l'impression de plonger dans une immense cathédrale à ciel ouvert. Les colossales tribunes avec leurs gradins pourris couverts de

mousse, leurs piliers et leur charpente dissimulant des volées d'oiseaux jacassants, vinrent à notre rencontre pour emprisonner le glisseur de leur étrange grandeur perdue.

Lorsque nous nous posâmes, Ito paraissaient flotter dans un bain de volupté.

« C'est si beau ! souffla-t-il. Quel sens de l'histoire et de la majesté ! Ah ! Mr. Harris, combien de nobles actions ont-elles été accomplies dans ce temple en des jours depuis longtemps disparus ! Pouvons-nous fouler du pied cette auguste pelouse ?

— Naturellement, Mr. Ito. »

C'était dans la poche. Je n'avais pas besoin d'ajouter quoi que ce fût ; il vantait mieux que je n'aurais pu le faire les mérites de ce fouillis de saloperies inutiles.

Nous sortîmes du glisseur et fîmes quelques pas au milieu de la végétation tandis que des pigeons maigrelets s'envolaient en battant des ailes ; l'immensité de ce stade vide créait l'illusion d'une apparence mystique, comme s'il s'agissait d'un temple grec ou de Stonehenge, au lieu d'un simple stade de baseball en ruine. Les gradins semblaient peuplés de fantômes ; les échos d'exploits passés résonnaient dans les tribunes éventrées.

Mr. Ito en savait plus que moi sur le Yankee Stadium, du moins plus que je ne désirais en savoir. Il me fit faire le tour d'un pas lent, respectueux et il me fallut subir sans broncher tout un long discours digne d'un guide touristique.

« C'est ici qu'Al Gioniriddo empêcha le grand Di Maggio de marquer un point au cours du fameux championnat du monde », déclara-t-il comme nous arrivions devant le haut mur noir éboulé qui entourait les gradins. « 405 », annonçaient des chiffres à moitié effacés. Nous longeâmes l'enceinte jusqu'au panneau indiquant 467. À cet endroit, sur la pelouse, se dressaient comme des tombes trois pierres et derrière, sur le mur, il y avait cinq plaques de cuivre verdi devenues illisibles. On devait prendre ce truc drôlement au sérieux dans le temps, presque autant que les Japonais aujourd'hui.

« Des monuments commémoratifs à la mémoire des héros des Yankees de New York, fit Ito. Les légendaires Ruth, Gehrig, Di Maggio, Mantle... C'est ici même que Mickey Mantle expédia une balle dans les tribunes, un exploit réputé impossible pendant près d'un demi-siècle. Ah ! et là... »

Et ainsi de suite. Ito écartait les broussailles qui avaient poussé sur la pelouse et pour chaque centimètre carré du Yankee Stadium, il semblait connaître quelque anecdote insignifiante qui avait pour lui une immense portée historique. Ici, Babe Ruth avait marqué son sixantième point. Et c'était là que Roger Marris avait fini par battre ce record. Et là-bas, c'était Mantle qui avait failli envoyer une balle par-

dessus le toit de ce vénérable temple du baseball. Il énumérait un nombre incroyable de futilités et j'étais atterré par l'importance qu'elles avaient à ses yeux. La visite paraissait devoir durer l'éternité. Je serais mort d'ennui si je n'avais pas eu la merveilleuse certitude d'avoir réussi à lui vendre le stade. Pendant qu'Ito exprimait sa passion pour le Yankee Stadium, je comptais, moi, les yens dans ma tête. Je pensais pouvoir en tirer dix millions, ce qui me laissait une jolie petite commission d'un million. La pensée de tout cet argent qui allait me tomber dans la main me permit de continuer à sourire pendant les deux heures que continuèrent les bavardages d'Ito sur tous les moments historiques du baseball.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsque enfin il se laissa et me permit de le ramener au glisseur. Je me dis que c'était le moment de parler affaires, pendant qu'il était encore sous le charme du stade et que sa résistance s'en trouvait amoindrie.

« J'éprouve une joie infinie à constater la profondeur des sentiments que vous témoignez à ce merveilleux stade si vénérable, Mr. Ito, déclarai-je. Je suis à votre entière disposition pour faciliter le transfert du titre de propriété à votre profit. »

Ito sursauta comme s'il s'arrachait à un rêve. Il baissa les yeux et s'inclina imperceptiblement.

« Hélas ! dit-il avec tristesse. J'aurais certes éprouvé un plaisir inexprimable à sanctifier sur mes terres le noble Yankee Stadium, mais ce sybaritisme ne ferait qu'accroître mes ennuis domestiques. Les parents de ma femme, dans leur ignorance, considèrent que le noble sport du baseball n'est qu'une barbarie américaine d'importation. Mon épouse partage malheureusement cette opinion et m'admoneste souvent à cause de l'enthousiasme que je porte à ce jeu. Si j'achetais le Yankee Stadium, je serais la risée de mon propre foyer et ma vie en deviendrait absolument insupportable. »

C'était incroyable ! Cet arrogant petit salaud m'avait fait perdre deux heures à le trimbaler au milieu de ce machin pourri, me débitant un tissu d'inepties à me rendre à moitié dingue, et il savait depuis le début qu'il n'allait pas l'acheter ! J'avais bien envie de lui flanquer mon poing dans sa petite gueule de faux-jeton, mais en pensant à tous ces yens que j'avais encore une chance de gagner, je fis ce qu'il convenait de faire : un pâle sourire de sympathie, un soupir de regret nostalgique et un « hélas ! » tout juste murmuré.

« De toute façon, ajouta vivement Ito, je chérirai à jamais le souvenir de cette visite. Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir permis de vivre ce moment inoubliable, Mr. Harris. Cela suffit largement à justifier mon voyage. »

Ça me faisait une belle jambe !

J'étais vraiment mal parti et je sentais que l'affaire de ma vie allait m'échapper. J'avais montré à Ito les deux plus belles pièces de mon territoire et s'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait dans le secteur nord-est, il y avait encore de nombreuses marchandises de premier choix à travers tout le pays, comme la Porte de St. Louis, le Cervin de Disneyland ou le Temple Mormon de Salt Lake City, ainsi qu'un tas de vendeurs prêts à se faire une grosse commission.

Il me restait une dernière possibilité avant que Ito n'envisageât de s'adresser ailleurs : l'immeuble des Nations Unies. L'O.N.U. était devenue un inextricable imbroglio juridique. Les Nations Unies avaient conservé les titres de propriété sur les bâtiments au moment où leurs quartiers généraux étaient partis de New York, mais quand l'institution avait disparu, l'État de New York, la ville de New York et le gouvernement fédéral avaient revendiqué l'immeuble, de même que les créanciers étrangers de l'O.N.U. Le Bureau National des Antiquités n'en était pas propriétaire, mais il administrait les bâtiments au nom du gouvernement fédéral. Si j'arrivais à refiler le tout à Ito, le Bureau de la Brocante Nationale ne serait que trop heureux d'empocher son chèque et les autres pourraient toujours essayer de récupérer l'argent. Et quand l'immeuble aurait été livré à Kyoto, le gouvernement japonais ne laisserait personne reprendre un monument pour lequel un de leurs citoyens de poids avait débourse quelques millions de yens.

Je lançai donc le glisseur à mach 1,7 à trois cents pieds au-dessus des eaux grasses de l'East River, en direction du complexe de l'O.N.U. sur la 42^{ème} Rue. À cette heure du jour, et vu sous cet angle, le building des Nations Unies dégageait ce que j'espérais correspondre à un certain romantisme japonais. Le Secrétariat Général formait comme une immense pierre tombale de verre qui se découpait, imposante, dans le ciel de fin d'après-midi et qui se dressait, menaçante, devant nous, environnée des brumes grisâtres qui flottaient en permanence au-dessus de Manhattan ; à côté, le bâtiment en demi-cercle où se tenaient les Assemblées Générales, conférait à l'ensemble un équilibre presque calligraphique. Le tout ressemblait un peu, mais à une plus vaste échelle, à ces anciens torii japonais qui surgissaient dans les brouillards du crépuscule.

L'Insurrection avait épargné le bâtiment de l'O.N.U. car les rebelles avaient porté à cette institution un attachement incompréhensible ; depuis le fleuve on distinguait à peine le marché pouilleux qui s'était installé sur la plaza et les boîtes qui avaient proliféré sur la 1^{ère} Avenue. Fort heureusement, le Bureau des Antiquités Nationales avait tenu à conserver les bâtiments en bon état, pensant que le gouvernement fédéral pourrait difficilement faire valoir ses droits si on l'accusait d'avoir laissé le complexe à l'abandon.

Je musardai au-dessus du fleuve, toujours à une altitude de trois

cents pieds et entamai mon boniment :

« Devant vous, Mr. Ito, vous apercevez le complexe des Nations Unies, douloureux symbole de l'un des plus beaux rêves de l'homme, des bâtiments aujourd'hui vides et désolés, un monument élevé au martyre de l'O.N.U. »

Les rayons du soleil qui se reflétaient dans les eaux du fleuve illuminaient les centaines de fenêtres du Secrétariat Général, faisant flamboyer le monolithe de verre tandis que je décrivais un cercle autour des bâtiments. Lorsque nous atteignîmes le côté ouest, la grande façade de verre rougeoyait comme un gigantesque rideau de flammes.

« Le Secrétariat Général pourrait être exposé dans vos jardins de façon à recevoir tant la lumière de l'aube que celle du crépuscule, Mr. Ito, fis-je remarquer. On le considère comme l'un des plus beaux fleurons de l'architecture utilitaire du XX^{ème} siècle et vous constaterez qu'il est extrêmement bien conservé. »

Mr. Ito garda le silence. Ses yeux ne cillaient pas. Même les muscles de son visage semblaient anormalement figés. Le glisseur repassa derrière le bâtiment du Secrétariat Général qui éclipsait le soleil et son immense reflet ; juste en dessous s'étendait la surface grise du toit de béton de l'Assemblée Générale.

« Et bien entendu, la signification historique du complexe des Nations Unies, si dramatique fût-elle, est d'une importance... »

Mr. Ito m'interrompit d'une petite voix sèche : « J'espère que vous voudrez bien pardonner mon insolence si je me permets d'exprimer sur ce point une opinion politique, Mr. Harris, mais j'ose croire que ma franchise vous évitera de gaspiller et votre temps et votre énergie tout en m'évitant une situation extrêmement embarrassante. »

Il était d'un seul coup redevenu Shiburo Ito, patron de la Ito Import-Promotion d'Osaka, un homme qui pouvait faire ou défaire les économies les plus puissantes de la terre, et il ne manquait pas de me le rappeler :

« Je respecte profondément votre attachement sentimental pour cette institution défunte, mais c'est un sentiment que je ne partage pas. Je me permets de vous rappeler que les Nations Unies ont été créées par des pays qui ont humilié le Japon au cours d'une guerre fort mal venue et qu'elles se sont ensuite transformées en une assemblée criarde et chamoilleuse d'États pauvres et réduits à la mendicité dont le seul objectif, par ailleurs méprisable, était de demander la charité aux nations plus progressives, plus avancées, plus vertueuses et plus indépendantes parmi lesquelles on compte en premier le Japon. Je dois donc avouer avec regret que la vue de ces bâtiments ne fait que me remplir de dégoût, même s'ils peuvent posséder une certaine beauté intrinsèque en tant qu'objets abstraits. »

Son visage était devenu un masque brillant et Ito semblait tout à coup très loin. Il venait presque d'exprimer une franche colère, ce qu'aucun de ces Japonais n'avait encore jamais fait ; il devait vraiment bouillir intérieurement. Et merde, comment aurais-je pu deviner que l'O.N.U. avait pour lui une telle signification politique ? Je croyais que les Nations Unies n'avaient plus d'importance pour personne depuis des années, sauf peut-être comme symbole d'un idéalisme un peu naïf dont le tiers monde s'était emparé avant que l'institution ne fit faillite. C'était bien ma veine d'être tombé sur l'un des rares types au monde qui continuât à y attacher quelque signification !

« Vous devez être fatigué, Mr. Harris, dit Ito avec froideur. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je pense que nous pouvons regagner votre bureau a présent. Si vous avez d'autres marchandises à me montrer, nous pourrions certainement prendre un nouveau rendez-vous à une heure qui nous conviendrait à tous deux. »

Qu'aurais-je pu répondre ? Je l'avais profondément offensé et en outre je ne voyais vraiment rien d'autre qui fût susceptible de l'intéresser. J'amenai le glisseur à cinq cents pieds et me dirigeai vers le centre en survolant le fleuve à un gentil petit 150, conservant un ultime espoir de trouver quelque chose avant d'arriver à mon bureau et de rattraper cette affaire d'un million de yens qui allait m'échapper alors que ma proie était encore entre mes mains.

Nous nous dirigions vers Manhattan et Ito, impassible, regardait les froids immeubles qui, en dessous de nous, s'étaient près du rivage ; il ne daignait ni parler, ni même se soucier de ma misérable personne. La violente lumière orangée qui filtrait par le hublot de plastique transformait son visage en un véritable Soleil Levant sorti tout droit du drapeau japonais. C'était approprié à la situation. Ce sale con était bien comme son pays : un leader économique politiquement susceptible et poliment arrogant avec des sensibilités esthétiques raffinées qui se combinaient de façon inexplicable avec une convoitise effrénée pour les plus minables de nos vieilleries. Ito pouvait un instant nous sembler infiniment supérieur en tous points et la seconde suivante ne plus être qu'une sangsue avide et infantine. Il y a des années que je traite des affaires avec les Japonais et je n'arrive toujours pas à les comprendre. Je parviens tout juste à cerner ce qui me paraît être leur personnalité en espérant ne pas trop me tromper. Et cette fois-ci, avec ce million de yens, ou même plus, qui me tendait les bras, je m'étais trompé à trois reprises et maintenant je n'avais plus qu'à rentrer la tête basse en compagnie d'un client insatisfait dont chacune des attitudes semblait destinée à me faire savoir que je n'étais qu'un pauvre type, une nullité, tandis que lui était l'un des seigneurs de la création !

« Mr. Harris ! Mr. Harris ! Regardez ! Là, cette merveilleuse

structure ! »

Mr. Ito s'était presque mis à crier ; ses yeux brillaient d'excitation et il souriait vraiment.

Il désignait le sud en direction de l'East River, dont les rives étaient bordées des plus horribles lotissements imaginables ; quant à Brooklyn, c'était encore pire ; une de ces zones industrielles tentaculaires avec de petits bâtiments bas, sans fenêtres, des entrepôts sphériques, des docks et quelques aires de décollage pour les cargos de la flotte d'exportation de monuments. Une seule chose se détachait de ce sinistre ensemble et ce ne pouvait être que celle-là qui avait frappé Ito : la structure qui reliait les immeubles de Manhattan à la zone industrielle de Brooklyn.

Mr. Ito montrait le Pont de Brooklyn.

« Ah !... oui... le pont, Mr. Ito, réussis-je à dire en gardant mon sérieux.

À ma connaissance, le Pont de Brooklyn n'avait pas le moindre caractère historique ; il était seulement à l'origine d'un tas de plaisanteries si éculées qu'elles n'étaient même plus drôles. Le Pont de Brooklyn était ce monument que les escrocs dans toutes les blagues refilaient à de naïfs touristes, ou à des péquenauds, au même titre que des stocks d'uranium bidon et des briques peintes en or.

Je ne résistai donc pas à lancer :

« Vous voulez acheter le Pont de Brooklyn, Mr. Ito ? »

C'était fantastique ! Il venait de m'en faire voir de toutes les couleurs, m'avait traité avec mépris et condescendance et maintenant c'était moi qui pouvais me permettre de lui dire en face, sans qu'il s'en doute, qu'il n'était qu'un parfait imbécile.

En fait, il me répondit en hochant frénétiquement la tête, comme le dindon de la farce :

» Effectivement, Mr. Harris. Savez-vous s'il est à vendre ? »

Je ralentis et fis descendre le glisseur à cent pieds puis, étouffant un ricanement, je m'approchai de cette vieille monstruosité décrépie. Deux tours massives et trapues supportaient les câbles rouillés du tablier suspendu. Il y avait des années que les glisseurs avaient rendu le pont inutile ; personne ne s'était préoccupé de l'entretenir, ni de le démolir. Les piliers faits de larges blocs de pierres grises étaient couverts d'une vase d'aspect putride à la hauteur de l'eau et les tours, maculées de dix années de merdes d'oiseaux, paraissaient presque blanches.

J'avais du mal à croire qu'Ito était sérieux. Le pont était une horreur puante et décatie. Bref, exactement ce qui méritait d'être vendu à Ito.

« Eh bien, oui, Mr. Ito, dis-je. Je pense que je pourrai vous faire obtenir le Pont de Brooklyn. »

Je fis dériver le glisseur à une centaine de pieds au-dessus de l'une

des deux tours crasseuses. Là où la pierre ne disparaissait pas sous le guano, elle luisait sous une épaisse couche de suie. Le tablier du pont tout craquelé, plein de trous, était jonché d'ordures, de vieilles carcasses et de déjections d'oiseaux ; le pont avait dû servir de refuge aux mouettes pendant des années. Heureusement que le glisseur était bien hermétique ; l'odeur devait être insupportable.

« Formidable ! s'exclama Mr. Ito. C'est vraiment très joli, vous ne trouvez pas ? Je suis bien déterminé à devenir le propriétaire du Pont de Brooklyn, Mr. Harris.

— Je ne vois rien qui pourrait mieux honorer votre distinguée personne, Mr. Ito », dis-je avec une totale sincérité.

Environ quatre mois après que le dernier élément du Pont de Brooklyn eut été expédié à Kyoto, je reçus deux paquets de Mr. Shiburo Ito. L'un contenait une minicassette et une diapositive holographique ; quant à l'autre, c'était un lourd colis de la taille d'une boîte à chaussures, enveloppé de papier de riz bleu.

Avec un million de ses yens sur mon compte en banque, j'étais dans de bien meilleures dispositions vis-à-vis d'Ito. Je glissai la cassette dans mon lecteur et fus à peine surpris d'entendre la voix d'Ito :

« Mes salutations, Mr. Harris, et acceptez encore une fois mes profonds remerciements pour vous être chargé de faire livrer le Pont de Brooklyn dans mes propriétés. Cette relique est maintenant installée et elle nous procure de vives satisfactions esthétiques tout en ayant considérablement contribué à restaurer la paix de mon foyer. Vous trouverez ci-joint une holo du monument que vous ne manquerez certainement pas d'apprécier. Je vous ai également expédié un gage de mon estime que j'espère vous voir accepter dans l'esprit avec lequel il est offert. *Sayonara.* »

Ma curiosité était éveillée. Je me levai et mis la holo dans mon projecteur mural. Devant moi apparut une montagne boisée qui se terminait par deux pics jumeaux de roche grise et austère. Une immense chute d'eau cascadaït avec grâce le long de la gorge séparant les deux pics pour se jeter dans un petit lac au pied de la montagne, s'écrasant sur une large roche plate en projetant une pluie d'embruns ; le paysage semblait sortir tout droit d'une peinture asiatique. Et, reliant les deux pics, enjambant la chute d'eau comme une toile d'araignée tendue, avec ses deux tours de pierre reposant sur des îlots de rochers au bord du précipice, se dressait le Pont de Brooklyn dont la masse imposante, dans la grandeur du paysage, prenait une grâce et une légèreté inimaginables. La pierre avait été nettoyée et luisait d'humidité tandis que les câbles et le tablier disparaissaient sous un épais tapis de lierre luxuriant. La holo avait été prise au moment où le soleil se couchait entre les deux tours et illuminait le pont d'un riche

éclat orangé, teintant de cuivre les brumes qui se dispersaient, et découpant en tranches multicolores l'eau de la cascade.

C'était superbe.

Je m'arrachai enfin à ce spectacle pour me souvenir du second colis de Mr. Ito.

Le papier bleu enveloppait une brique dorée. Je restai bouche bée, puis j'éclatai de rire. Je regardai à nouveau.

Au premier abord, la brique ressemblait à n'importe quelle vieille brique recouverte d'une peinture dorée, mais il n'en était rien. C'était une brique en or massif, une réplique en tous points parfaite de l'original.

Je savais que Mr. Ito cherchait à me faire comprendre quelque chose à travers ce cadeau, mais aujourd'hui encore, je ne vois pas exactement quoi.

Traduit par MICHEL LEDERER.
A thing of beauty.

CRIMINEL EN UTOPIE

par Mack Reynolds

Il y a ici un coup d'œil sur les moyens offerts à un escroc du proche avenir, à travers les cartes de crédit et la comptabilisation électronique notamment. Qui ne serait tenté, devant un tel récit, de se dire que cet avenir-là a déjà commencé ? Il reste à savoir si on est encore en droit de parler d'Utopie.

1

REX MORAN tourna le cadran de son téléphone-téléviseur de poignet afin de s'informer de l'heure et vit apparaître l'image de la pendule sur l'écran. « Au quatrième top, il sera exactement sept heures cinquante-huit minutes », dit la voix électronique.

Rex Moran grommela et inspecta du regard le petit appartement. Il était temps de partir.

Toutefois, il prit d'abord dans une poche intérieure de sa tunique sa Carte de Crédit Universel et l'introduisit dans la fente de son téléphone-téléviseur standard qui occupait l'unique table de son salon-chambre à coucher. « État du compte de Crédit, je vous prie, dit-il, face à l'écran.

— Dix parts de Basique Inaliénable, répondit un robot après un instant. Aucune part de Basique Variable. Espèces, un dollar vingt-trois cents.

— Un dollar vingt-trois cents, murmura-t-il. Par le Saint Zoroastre vivant, je n'aurais pas cru qu'il me faudrait commencer avec une mise de fonds aussi infime. »

Il forma le numéro du Crédit et attendit de voir paraître un visage sur l'écran. C'était celui d'un homme d'affaires, dynamique et quelque peu impatient.

« Ici Jason May, Directeur Adjoint au Crédit, section des Dividendes Basiques Inaliénables. »

Rex Moran plaça sa Carte Uni-Crédit sur l'écran et dit : « Je voudrais une avance sur mes dividendes. »

L'autre était assis devant une table de travail. « Un petit instant, je vous prie », dit-il. Il enfonça un bouton, tendit l'oreille à un rapport qui lui parvenait par le truchement de son téléphone, puis ramena les yeux sur Moran. « Vous avez déjà deux mois d'avance.

— Je le sais, dit Moran, mais il s'agit d'une circonstance imprévue.

— Il s'agit toujours d'une circonstance imprévues, Mr, Moran. (Le ton était sec.) De quelle circonstance imprévue s'agit-il ? Votre dossier montre que vous prenez à peu près invariablement autant d'avance sur vos dividendes mensuels que vous le pouvez. Comme vous devez le savoir, le gouvernement perçoit des intérêts sur de telles avances. À la longue, Mr. Moran, vous y perdez.

— Je sais, je sais, répondit Moran qui poursuivit d'une voix quelque peu plaintive. Je viens de traverser une série noire. Une succession de revers.

— En quoi consiste cette fois la circonstance imprévue, je vous prie ? »

Rex Moran regretta de n'avoir pas davantage fignolé dans le détail cette justification avant de la lancer. « Un frère malade que je dois aider, dit-il.

— Où se trouve ce frère, Mr. Moran ?

— Dans la ville de Panama.

— Un instant, je vous prie. » L'autre retourna à l'un de ses écrans de bureau. Au bout de quelques instants à peine, il releva les yeux avec un soupir. « Mr. Moran, si j'en crois les mémoires de l'ordinateur, vous ne possédez aucun frère, que ce soit dans la ville de Panama ou ailleurs.

— Vraiment ? répondit Moran, écœuré.

— Le fait de mentir à un directeur de crédit dans le but d'obtenir une avance sur dividendes constitue un délit mineur. Pour cette fois, je n'intenterai aucune action contre vous, mais le fait sera porté à votre détriment dans les mémoires de l'ordinateur.

— Oh ! ça va », grommela Moran. Il éteignit l'écran. « Je ne m'attendais pas à ce que ça marche, de toute façon », murmura-t-il.

Il reconsidéra ses plans durant quelques minutes, puis se redressa et forma le numéro de la branche locale de l'ultra-marché sur sa boîte auto-livreuse. Il avait dépassé quelque peu la trentaine, son corps était légèrement empâté, son visage n'avait rien d'essentiellement déplaisant, mais il avait les traits déformés d'un homme qui a pratiqué les combats militaires ou la boxe. En réalité, il n'avait fait ni l'un ni l'autre.

L'ultra-marché apparut sur l'écran et il forma le numéro des jouets militaires. Finalement, il porta son choix sur les armes à feu et sélectionna un pistolet qui ne coûtait que soixante-dix *cents*. Il lui faudrait s'en contenter. Il introduisit sa Carte d'Uni-Crédit dans la

fente, posa l'empreinte de son pouce sur l'écran et commanda l'objet.

Au bout de quelques minutes, celui-ci se trouva dans la boîte autolivreuse et il l'introduisit dans la poche latérale de sa tunique. Le pistolet était plutôt petit, mais noir et d'un aspect assez authentique pour l'usage qu'il entendait en faire.

Il alla jusqu'à l'écran de la bibliothèque, sélectionna un journal, puis un numéro vieux de deux semaines, rubrique nécrologique.

Il dut parcourir plusieurs passages avant de découvrir ce qui convenait le mieux, de par l'adresse et les renseignements contenus dans l'article, et prit quelques notes au stylo.

Enfin, il forma le numéro indiqué et attendit de voir paraître un visage sur l'écran.

L'homme fronça les sourcils en voyant un inconnu.

« Mr. Vassilis ? dit Moran. Je m'appelle Roy McCord. »

Son interlocuteur était de toute évidence un aristocrate à l'air fatigué, qui avait peut-être dépassé la soixantaine.

« Que puis-je faire pour vous, Mr. McCord ? dit-il en fronçant les sourcils de plus belle.

— Je rentre à peine de voyage et je viens d'apprendre l'affreuse nouvelle, je suis un ami — pardonnez-moi, Mr. Vassilis — j'étais un ami de Jerry Jerome. »

Le visage de l'autre s'éclaira légèrement puis s'attrista. « Ah ! je vois. Il n'a jamais prononcé votre nom devant moi, je le crains, mais Jerome avait de nombreux amis dont j'ignorais à peu près tout.

— Je comprends, monsieur. J'aimerais vous offrir mes condoléances en personne », commença Rex Moran.

L'autre, fronçant de nouveau les sourcils, fit mine de répondre. Mais Moran se hâta de poursuivre. « Je détiens également un objet ayant appartenu à Jerry et dont je suppose qu'il devrait vous revenir. »

Moran s'arrangea pour paraître légèrement embarrassé. « Mon Dieu, monsieur, je... il vaudrait mieux que je vous l'apporte personnellement. »

L'autre n'y comprenait rien. Cependant, il haussa les épaules. « Très bien, jeune homme. Je serai libre... voyons un peu... Disons à neuf heures ce matin, et je pourrai vous consacrer quelques minutes.

— Très bien, monsieur, je serai là. » Moran effaça l'image sur l'écran avant que l'autre ait eu le temps d'en ajouter davantage.

Un moment il contempla l'écran vide puis remua les épaules. « Première étape, dit-il. Pour l'instant tout va bien. Je n'aurais peut-être pas dû utiliser ce téléphone, mais dans l'ensemble, cela ne fera pas de différence. »

Il se garda d'emprunter le transport, sachant que tous les parcours étaient enregistrés dans les mémoires des ordinateurs, et que les flics

seraient capables de remonter plus tard jusqu'à son numéro de Carte de Crédit. Au lieu de cela, il franchit à pied plusieurs pâtés de maisons et pénétra dans une station publique.

Il consulta la carte et choisit une autre station à deux pâtés de maisons de sa destination, puis il pénétra dans le premier véhicule à vingt places de la ligne. Il introduisit sa carte de crédit dans la lente de paiement, et s'aperçut alors qu'après l'achat du pistolet-jouet, il ne lui restait plus guère que quelques *cents* à son compte. Il n'aurait même plus assez de crédit pour retourner à son appartement si cette petite opération tournait court. Il en connaissait qui se paieraient une pinte de bon sang s'il devait rentrer chez lui à pied.

Il quitta la station du tube et se dirigea vers le domicile de Vassilis. Le moment capital était venu. Si d'autres personnes se trouvaient présentes, son plan était à l'eau. Néanmoins, s'il avait lu correctement entre les lignes, le vieux Mr. Vassilis vivait seul dans son appartement dans ce quartier chic.

Un écran d'identification gardait la porte d'entrée principale. Croisant les doigts et priant pour qu'on ne lui demande pas de présenter sa Carte de Crédit Universel, il s'approcha de l'écran. « Roy McCord a rendez-vous avec Mr. Frank Vassilis », dit-il.

La porte s'ouvrit ; il entra.

Il pénétra dans l'un des deux ascenseurs et dit : « L'appartement de Frank Vassilis. »

L'appartement Vassilis se trouvait à l'avant-dernier étage. Moran sortit de la cabine, découvrit la porte sur laquelle était inscrit le nom de Vassilis et activa l'écran d'entrée. « Roy McCord rend visite à Mr. Vassilis, sur rendez-vous. »

La porte s'ouvrit et il pénétra à l'intérieur.

Pour s'immobiliser aussitôt. L'homme qui se dressait en face de lui, en complet sombre, n'était pas le Vassilis auquel il avait précédemment parlé au téléphone-téléviseur. Ce personnage était du type sévère et portait la cinquantaine. Ses yeux inquisiteurs détaillaient Moran de la tête aux pieds, notant avec morgue le complet moins qu'élégant et quelque peu usé.

« Mr. McCord ? Monsieur vous attend dans la pièce de divertissement. »

Monsieur ? Par le Saint Zoroastre, Vassilis avait donc un maître d'hôtel. Des serviteurs personnels à cette époque ? La notice nécrologique laissait entendre que le vieux appartenait à la haute, mais Moran était à cent lieues de se douter qu'il avait affaire à un personnage fastueux au point de se payer les services d'un domestique mâle.

Il suivit néanmoins le maître d'hôtel. C'était le plus vaste appartement qu'il eût jamais vu de sa vie. Ils suivirent un couloir,

tournèrent à droite pour en emprunter un second.

La porte devant laquelle ils s'immobilisèrent ne comportait même pas d'écran d'identification. Le maître d'hôtel frappa doucement et ouvrit sans attendre la réponse. De toute évidence, le vieux Vassilis l'attendait, en effet.

Le maître d'hôtel s'immobilisa, plus raide que jamais et annonça : « Monsieur McCord. »

L'homme âgé avec lequel Moran s'était entretenu sur le téléphone-téléviseur leva les yeux. Il était assis sur une chaise capitonnée, une loupe à la main, devant une petite table sur laquelle étaient étalés une douzaine de timbres. Il s'agissait donc d'un philatéliste.

« Ah ! oui, dit-il, Mr. Roy McCord, l'ami de Jerome. Veuillez entrer, je vous prie. » Ainsi que le maître d'hôtel l'avait fait avant lui, il détailla les vêtements et l'apparence générale du nouveau venu et ses sourcils se levèrent imperceptiblement. « Eh bien, Mr. McCord, que puis-je faire pour vous ? »

Moran jeta un regard significatif sur le maître d'hôtel.

« Vous pouvez vous retirer, Franklin », dit Vassilis.

L'autre tourna les talons et quitta la pièce en refermant doucement la porte derrière lui.

Inutile de tourner autour du pot. Moran sortit de sa poche le pistolet-jouet, le temps qu'il fallut à l'autre pour identifier l'objet, puis l'y réintégra en le maintenant braqué derrière l'étoffe.

« C'est de l'argent que je veux, Mr. Vassilis », dit-il.

L'autre le considéra avec des yeux ronds. « Comment... vous seriez donc un voleur ? Vous vous seriez introduit dans mon domicile sous un faux prétexte ? »

Moran donna à son visage une expression de vacuité totale. « Ce n'est pas ainsi que j'envisagerais la chose. Disons que j'en ai par-dessus la tête de ne pas obtenir ma part du gâteau et puisque les pouvoirs en place ne veulent pas me la donner, je me sers. »

Le vieil homme le considéra avec stupeur. « Vous êtes un fieffé imbécile, jeune homme.

— Possible. »

Moran pointa l'arme dans sa poche d'une façon menaçante.

« Voler ? Mais cela n'a pas de sens de nos jours ! La société a pris des mesures efficaces pour se protéger contre les voleurs. Les menus larcins ne sont plus rentables. »

Moran eut un sourire sinistre. « Ce n'est pas exactement un menu larcin que je médite, Mr. Vassilis. Maintenant passez-moi votre carte de crédit.

— Que pourriez-vous tenter d'autre ? Je suis le seul à pouvoir dépenser mes dollars-crédit, je ne puis même pas les distribuer, les

perdre au jeu, m'en faire dépouiller par la ruse, ou les jeter par la fenêtre. Je suis le seul à pouvoir dépenser mes dividendes.

— Nous verrons cela, dit Moran avec un hochement de tête. Maintenant passez-moi votre Carte de Crédit Universel. » Une fois de plus, il pointa son arme sous l'étoffe.

D'un air de mépris, l'autre tira de sa poche intérieure un luxueux portefeuille de cuir, en extirpa la carte demandée et la tendit à son interlocuteur.

« Vous détenez bien dans cette pièce une boîte auto-livreuse ? demanda Moran. En effet, je la vois. Saint Zoroastre ! Regardez-moi ce bahut ! On voit bien que vous appartenez à la haute, Mr. Vassilis. Si vous pouviez voir la dérisoire boîte auto-livreuse qui se trouve dans mon mini-appartement ! Si je désire un objet d'une taille un peu conséquente, je dois avoir recours à la boîte commune disposée dans le sous-sol de mon misérable immeuble. Tandis qu'avec ce coffre auto-livreur aussi vaste qu'élégant il faudrait que l'objet désiré soit de dimensions vraiment anormales pour qu'il ne pût pas être livré à domicile. »

« Vous êtes un sot, mon jeune ami, dit Vassilis. Les officiels seront à vos trousses en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. »

Moran lui adressa un sourire ironique et s'assit devant le coffre, sans quitter l'autre de l'œil. Il introduisit la carte dans la fente de l'écran de télévision et dit : « État du compte, je vous prie.

— Dix parts de Basique Inaliénable, dit une voix synthétique. Deux mille quarante-six parts de Basique Variable ; Crédit en espèces : quarante-deux mille vingt-neuf dollars, dix-huit *cents*. »

Moran fit entendre un sifflement admiratif. « Deux mille quarante-six parts de Variable ! » Vassilis répondit par un grognement de mépris.

Moran forma le numéro de l'ultra-marché, celui du département des sports, celui des armes à feu, et enfin celui des pistolets. Il fixa son choix sur un calibre 38 sans recul et passa la commande en y ajoutant une boîte de cartouches.

Il réfléchit un instant, puis demanda la photographie, choisit un Polaroid-Pentax et un lot de films.

« Autant faire les choses largement pendant que nous y sommes, dit-il sur le ton de la conversation, je vais donc creuser un beau trou dans ce compte.

— De trou — pour employer votre expression — il n'y en aura pas, dit Vassilis aigrement. Lorsque je signalerai le vol, les autorités verseront à mon compte les sommes que vous aurez frauduleusement prélevées sur lui. »

Par le même procédé, Moran demanda l'habillement et prit tout son

temps pour choisir un complet, et aussi les chaussures.

— Voici venu le moment crucial », dit-il, songeur, comme pour lui-même. Il demanda la joaillerie et choisit finalement un solitaire de deux mille dollars.

« Voilà qui fera l'affaire, je suppose », dit-il. Puis : « Ah ! j'oubliais. » Il demanda de nouveau les sports, le camping, et commanda une longueur de corde.

Il se retourna vers Vassilis. « Maintenant, mon petit vieux, approchez-vous et placez votre pouce sur l'écran.

— Et si je refusais ? »

Moran sourit. « Pourquoi le feriez-vous ? Vous l'avez dit : lorsque vous signalerez le vol, les autorités vous rembourseront et se lanceront à ma recherche. Vous ne perdez rien à l'affaire. »

L'autre s'approcha en grommelant du coffre auto-livreur et plaça de mauvaise grâce son pouce droit sur l'écran.

Quelques instants plus tard, les objets commandés se trouvaient dans la boîte.

Vassilis regagna sa chaise capitonnée.

Moran se pencha sur le coffre et entreprit d'en retirer les différents objets qu'il venait de commander. Il chargea le pistolet qu'il plaça à sa portée, puis enfila le costume neuf. Il saisit l'appareil photographique dont il glissa la courroie sur son épaule. Il admira un moment la bague, la glissa dans une poche intérieure, puis saisit le pistolet.

« J'ai bien envie, murmura-t-il, de commander encore quelques marchandises, mais je crains, en opérant une trop grande ponction sur votre compte, d'actionner certains relais qui amèneraient les gens de l'ordinateur à opérer des vérifications.

— *Voleur !* » s'écria Vassilis avec mépris.

Moran lui adressa un sourire. « En quoi cela vous concerne-t-il ? Ce n'est pas vous qui perdez. »

Il saisit la corde. « Nous allons d'abord vous ficeler gentiment, vieux hibou, ensuite nous appellerons le nommé Franklin et nous nous occuperons de sa digne personne.

— On vous coincera au premier tournant, jeune canaille ! lança le vieil homme.

— Un dernier mot historique », rétorqua Moran avec un sourire.

LORSQU'IL se retrouva dans la rue, il se rendit compte qu'il devrait rejoindre à pied sa prochaine destination. L'état de son compte ne lui permettait même pas de se payer le moindre parcours dans les tubes à vide. Heureusement, la distance à parcourir n'était pas tellement grande. Tout en marchant, il tira le pistolet-jouet de sa poche et le jeta

dans une poubelle. À présent, il était en possession de l'objet authentique.

Il découvrit l'endroit qu'il cherchait et se trouva en présence de trois boutiques. Il choisit la plus petite d'entre elles et entra.

Elle possédait quelques vitrines. Quelle ambiance anachronique ! Il émit un grognement qui était l'expression de son amusement intérieur ; ici était le refuge du dernier des *Koulaks*, du dernier des petits boutiquiers.

Un homme d'allure paisible, environ la cinquantaine, entra par une porte de derrière et examina le visiteur avant de lui demander : « Monsieur ? Que puis-je faire pour vous ? »

Moran joua le scénario qu'il avait préparé. « J'ai cru comprendre, dit-il avec un rien d'hésitation, qu'il vous arrive d'acheter des objets personnels.

— C'est exact. J'achète et je vends. Mais de quel genre d'objet s'agit-il, monsieur... ?

— Adams, répondit Moran, Timothy Adams. J'ai sur moi un anneau qui appartenait à ma mère. Il ne présente plus pour moi aucune valeur, aussi ai-je pensé que... je pourrais l'échanger contre ce qu'il représente de valeur en crédit.

— Je vois. Asseyons-nous, je vous prie Mr. Adams. Les bijoux provenant de successions constituent une sorte de drogue sur le marché, mais nous pourrions d'abord y jeter un coup d'œil. » Il s'assit derrière le comptoir et indiqua un siège au visiteur. Moran y prit place, tira l'anneau de sa poche et le tendit au boutiquier. Celui-ci s'en saisit et le déposa sur la table. Il leva vers l'autre un regard scrutateur. « La monture est vraiment très moderne, Mr. Adams. J'aurais pensé que madame votre mère vous aurait légué une pièce plus ancienne.

— Hélas ! non, dit Moran, elle l'a achetée peu de temps avant sa mort. Si j'avais été marié, j'aurais pu en faire cadeau à ma femme, mais je suis célibataire. »

Le boutiquier le regarda droit dans les yeux.

« Mr. Adams, je n'ai rien d'un receleur, je vous l'assure. Les affaires que je traite sont parfaitement honnêtes.

— Receleur ? répéta Moran assez sottement.

— J'achète et je vends des articles tels qu'objets d'art, bijouterie, mais point de marchandises volées. Où votre mère avait-elle acheté cette bague, m'avez-vous dit ?

— Au cours d'un voyage en Eurasie. À Budapest, je crois, à moins que ce ne soit à Belgrade.

— De telle manière qu'il serait impossible de remonter jusqu'à son origine ici, dans les États-Unis des Amériques.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé. »

Le boutiquier saisit l'anneau et le considéra pensivement. Il sortit

d'un tiroir une loupe d'horloger et l'inséra dans son orbite pour examiner l'objet de plus près.

Il le reposa enfin et porta son regard sur Moran. « Je vous en offre deux cents dollars.

— Deux cents dollars ! Ma mère l'avait payé plus de deux mille.

— Dans ce cas elle a fait un marché de dupe. Les bijoux subissent une forte dévaluation après la vente initiale et des articles de ce genre peuvent demeurer longtemps en magasin. »

Moran pesa l'argument. « Donnez-m'en trois cents dollars. »

Ce fut au tour de l'autre de réfléchir. « Entendu, dit-il, mais j'ai le sentiment de commettre une erreur.

— Ouais », dit Moran d'un ton aigre. Il tira sa Carte d'Uni-Crédit de sa poche et l'introduisit dans l'une des fentes ménagées dans l'écran d'Échanges du boutiquier.

Celui-ci rangea la bague dans un tiroir, produisit sa propre Carte de Crédit Universel et l'introduisit dans la seconde fente d'échange. Puis il prononça les paroles suivantes devant l'appareil : « Veuillez transférer la somme de trois cents dollars de mon compte à celui qui figure sur cette autre carte.

— Transfert accompli », répondit une voix synthétique.

Moran reprit sa carte et se leva. « Je persiste toujours à croire que j'ai été volé », murmura-t-il.

L'autre ne répondit pas. Il demeura assis, immobile et le regarda sortir.

Cette fois, il possédait tout de même trois cents dollars à son compte. C'était fichtrement moins qu'il n'avait espéré obtenir. D'autre part, s'il n'avait pas acheté un bijou plus coûteux en usant de la carte de Vassilis, c'est qu'il n'avait pas osé courir le risque. En présence d'un objet de cette valeur, le boutiquier aurait peut-être été tenté d'enquêter sur son origine. Cette valeur même aurait rendu l'enquête plus facile. En outre, s'il avait opéré une ponction trop importante sur le compte de Vassilis, peut-être aurait-il déclenché une vérification automatique de la part de l'ordinateur.

Il se dirigea rapidement vers la plus proche station dans le but de prendre le large le plus vite possible. Il prit un véhicule à deux places en direction des bas-quartiers de la pseudo-cité si toutefois une pseudo-cité peut avoir des bas-quartiers.

Lorsqu'il quitta le tube, ce fut pour déboucher à proximité de plusieurs restaurants. Il était aux environs de midi, mais puisqu'il n'avait pas été en mesure de s'offrir le petit déjeuner, il commençait à sentir la faim. Après tout, trois cents dollars c'était trois cents dollars, alors pourquoi ne pas se fendre d'un bon repas dans une auto-caféteria ?

Il fixa son choix sur l'un de ces établissements, s'assit à une table et consulta le menu. Au diable les aliments à base de lichen antarctique, de plancton ou de soja ; son estomac réclamait de véritables protéines animales et, quant à la dépense, que le divin Zoroastre s'en accommode.

Il introduisit sa carte de crédit dans la fente ménagée dans la table à cet effet, posa l'empreinte de son pouce sur l'écran, et forma sur le cadran les chiffres correspondant à du poulet et à un saladier de fruits de mer. Il se serait bien payé une rasade de pseudo-whisky pour commencer, mais ses fonds n'étaient pas à ce points élastiques.

À ce moment son communicateur de poignet grésilla. Il y porta les yeux avec quelque surprise. Il l'avait réglé en Priorité Numéro Un, et seules deux personnes au monde possédaient le privilège de rompre cette priorité. Or il était à cent lieues d'attendre un appel de leur part.

Mais un visage inconnu venait d'apparaître sur l'écran. Inconnu et sévère.

« Ici Service de Distribution, Subdivision de la Police, dit la voix. Rex Moran, vous êtes en état d'arrestation pour tentative d'infraction aux règlements concernant l'usage de la Carte de Crédit Universel. Veuillez vous présenter immédiatement au poste de Police Administrative le plus proche. Faute d'obtempérer à cet ordre, en plus du délit précité, vous devrez répondre de celui de refus d'obéissance.

— Fous le camp, flic ! » maugréa Moran. Il éteignit l'instrument, puis fixa l'écran vide avec dépit. Que s'était-il donc passé ? Et surtout si vite ? Si quelque chose avait mal tourné, ce devait être au moment de la vente de cette maudite bague. Mais en quoi ? Normalement, le solitaire aurait dû moisir dans cette minuscule boutique pendant des mois, sinon des années, dans l'attente d'un acheteur. Et même dans ce cas, une fois la vente opérée, la transaction n'aurait jamais dû apparaître dans les mémoires de l'ordinateur, si ce n'est sous la forme d'un transfert de crédit entre le compte de l'acheteur et celui du boutiquier.

Ce n'était vraiment pas de chance ! Vassilis avait dû donner l'alarme immédiatement et la police entrer en contact avec tous les établissements susceptibles de recevoir la visite de Moran qui chercherait à écouler la bague au plus vite.

Il importait de réfléchir rapidement. Ils étaient à ses trousses dès à présent. Bon sang de bon sang ! Il ne lui serait même pas possible de rentrer à son mini-appartement. Il était un gibier pourchassé et tout cela pour une misère : trois cents dollars, dont il ne pouvait même plus se servir. Impossible désormais d'utiliser sa carte de crédit ; les ordinateurs l'attendaient sûrement au tournant.

D'autre part, ils possédaient les moyens de le localiser par son communicateur de poignet. Il se mit en devoir de le déboucler. Mais

l'écran s'éclaira de nouveau et un nouveau visage apparut.

« Avis à tous les citoyens, dit une voix rude. Un certain nombre de délits contre le gouvernement des Etats-Unis des Amériques ont été commis par le dénommé Rex Moran : attaque à main armée, voie de faits, vol, vente d'objets volés et usage frauduleux de la Carte de Crédit Universel. Tous les citoyens sont requis de coopérer à son arrestation. Le criminel est dangereux et armé. Voici son visage. »

Moran poussa un gémissement en voyant apparaître ses traits sur l'écran. Heureusement, il s'agissait d'une photographie assez ancienne et en tout cas antérieure aux circonstances qui lui avaient valu cette physionomie rocailleuse qui était la sienne actuellement.

Il arracha l'instrument de son poignet et le jeta dans un coin. Le vivant Zoroastre en soit loué, les consommateurs n'avaient pas encore envahi l'auto-caféteria et il se trouvait seul dans l'établissement.

Il se leva et se précipita vers la porte. Il entendit alors le ululement d'une sirène lointaine. Pas de doute, cette musique était en son honneur. Ce n'est pas si souvent que l'on pouvait entendre les sirènes de la police dans les pseudo-cités de l'État Ultra-Organisé.

Il se hâta de descendre la rue et emprunta à toute vitesse la première voie transversale qu'il rencontra. Il n'osait emprunter le tube à vide. Il n'osait pas davantage héler un flotteur.

Mais ceci lui donna une idée.

Il découvrit un coin isolé et guetta l'apparition d'un piéton. Il tira son pistolet de sa poche. « Haut les mains, mon petit vieux ! » dit-il.

L'autre baissa les yeux vers le pistolet, puis son regard se reporta sur le visage de Moran et il blêmit. « Ma parole, vous êtes, le criminel que la télévision vient de signaler.

— Parfaitement, mon doux agneau, et si je ne me trompe, tu es bien du genre à offrir ton concours désintéressé au vilain monsieur qui te braque une pétoire sur le ventre. »

L'autre ouvrait des yeux grands comme des soucoupes et son teint était devenu de cendre. « Mais... oui... certainement.

— C'est parfait. Maintenant en vitesse demande un flotteur sur ton communicateur.

— Bien sûr, bien sûr, ne vous énervez pas.

— Je ne suis pas nerveux le moins du monde, dit Moran avec un sourire, tout en agitant le pistolet de haut en bas. Fais vite. »

L'autre obéit et, quelques instants plus tard, un taxi flotteur contournait le coin de la rue et venait s'arrêter auprès d'eux.

« Allons, vite, introduis ta Carte d'Uni-Crédit dans la fente », dit Moran.

Sans attendre que l'autre eût terminé l'opération, il s'installa sur le siège arrière du véhicule. « Pose l'empreinte de ton pouce sur l'écran ! » ordonna-t-il. Pendant ce temps, il formait sur le cadran le

numéro de sa destination sans permettre à l'autre d'apercevoir les chiffres.

Il tendit soudain le bras d'un geste brusque, saisit le communicateur de poignet de sa victime, l'arracha d'un coup sec et le glissa dans sa poche. Puis il dégagea la carte de crédit de la fente du véhicule et la rendit à son propriétaire.

« Tiens, dit-il. Ne suis-je pas bon prince ? Pense à tous les ennuis qui auraient fondu sur ta tête si j'avais gardé ta carte de crédit. »

Il ferma la porte du véhicule et celui-ci prit aussitôt le départ.

« À toute vitesse ! dit Moran devant l'écran du véhicule.

— Oui, monsieur », répondit le robot.

Il ne pouvait se permettre de rester très longtemps dans l'engin. Juste ce qu'il fallait pour s'éloigner du quartier. Sitôt que l'homme auquel il venait de s'attaquer l'aurait signalé à la police, on vérifierait la destination du véhicule par le truchement des ordinateurs. Une information s'y trouverait incluse, correspondant au numéro de la carte de crédit de la victime. Apparemment, tout était enregistré dans les mémoires des ordinateurs. Pourquoi pas ? Il eut un grognement étouffé. De toute évidence, leur capacité était pratiquement infinie.

Bien entendu, ils allaient vérifier la destination du véhicule. Mais il n'était pas assez sot pour s'y rendre. Environ à mi-chemin, à un arrêt de contrôle, il ouvrit la porte et laissa le véhicule poursuivre sa route seul.

Il se cacha dans une rue adjacente et s'éloigna dans une direction qui formait un angle droit avec l'avenue le long de laquelle le véhicule poursuivait sa route.

Rex Moran affrontait un double problème. Et qui plus est, un double problème qui réclamait une solution immédiate. D'abord, il était toujours affamé. Ensuite il lui fallait quitter les rues. Sans doute les citoyens ne prêtaient-ils guère d'attention aux appels que lançait sur les ondes la Police du Service de Distribution, mais il y avait toujours l'exception avec qui il fallait compter. Avec le temps, quelqu'un finirait bien par le reconnaître et le signaler, en dépit de la photo assez peu ressemblante qui venait d'être diffusée sur les ondes.

Il entendit le communicateur grésiller dans sa poche, le saisit en prenant soin de presser le minuscule bouton qui l'empêchait de transmettre son propre visage.

Le même officiel que précédemment lançait un avertissement identique, en signalant toutefois sa présence à l'endroit où il avait hélé le véhicule. Il était évident que sa victime l'avait dénoncé.

Ils savaient, par conséquent, que Moran était en possession du communicateur de poignet volé et que d'un instant à l'autre ils l'auraient localisé. Il jeta l'instrument dans le ruisseau et l'écrasa a

coups de talon.

D'abord quitter les rues.

Et soudain, il sut où il devait aller.

Il y avait dans le voisinage un restaurant ultrachic dont il avait entendu parler mais ou, vu ses faibles moyens, il n'avait jamais mis les pieds, ni espéré les y mettre un jour, mais cette fois tout était changé.

Il pénétra dans l'immeuble, monta dans l'ascenseur qui le conduisit au restaurant connu sous le nom de Rendez-vous des Gourmets. La journée était déjà plus avancée et des employés de bureau de classe supérieure commençaient à affluer pour le repas de midi.

Il s'efforça de ne pas paraître impressionné par le luxe ostentatoire de ce lieu prestigieux, et remercia sa bonne étoile d'avoir eu l'idée d'acquérir son présent costume. Un maître d'hôtel s'approcha de lui avec une certaine méfiance. De toute sa vie, Moran n'avait mangé dans un restaurant qui se flattait de recourir aux services d'employés en chair et en os. Il s'efforça de demeurer naturel.

« Une seule personne, monsieur ? demanda le maître d'hôtel.

— Une seule personne en effet, répondit Moran en s'efforçant de donner à sa voix cette modulation distinguée propre à faire croire à tout un chacun qu'il était coutumier de l'environnement. Si possible, j'aimerais que ma table soit un peu à l'écart. J'ai en tête un projet qui exige beaucoup de concentration.

— Certainement, monsieur. Si vous voulez bien me suivre ? »

Il fut conduit dans une sorte de cabinet particulier ouvert qui convenait parfaitement à son dessein.

Le maître d'hôtel claquait des doigts et un garçon accourut aussitôt.

Il n'y avait pas de menu. Tel était le style du restaurant.

« Monsieur, dit le maître d'hôtel avec onction, aujourd'hui le gratin de langoustines Georgette est superbe. » Moran n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être un gratin de langoustines Georgette, mais il fit mine de réfléchir.

« Que pourriez-vous recommander d'autre ? dit-il.

— Le chef s'est surpassé dans la confection du poulet docteur.

— Cela me paraît fort bien. »

Le garçon inscrivit la commande.

« Et une demi-bouteille de Sylvaner, peut-être ?

— C'est cela. »

On se mit d'accord pour la salade et le dessert, puis maître d'hôtel et garçon disparurent.

Moran poussa intérieurement un soupir et jeta un regard autour de lui. Le seul dîneur dans le voisinage immédiat lui tournait le dos.

Il saisit le Polaroid-Pentax qui pendait à son épaule, tira de sa poche la cassette de chargement, l'introduisit dans l'appareil. Puis il prit dans

sa poche intérieure la carte de crédit qu'il avait subtilisée à Vassilis, l'examina avec attention, surtout l'empreinte digitale.

Enfin, il posa la carte debout contre le petit vase qui trônait au centre de la table avec une seule rose, effectua la mise au point et actionna le déclic. Après quoi il sortit l'épreuve de son compartiment, à l'arrière de l'appareil, et l'examina d'un œil critique. Le résultat n'était pas brillant. Il exécuta une nouvelle tentative en rapprochant l'appareil de l'objet. Il prit une demi-douzaine de clichés avant d'obtenir un double aussi satisfaisant qu'il pouvait l'espérer de la carte de crédit.

Il rangea la carte, remit l'appareil dans son étui, et sortit son canif. Il était occupé à découper la photo en suivant exactement le contour de l'empreinte digitale, lorsque le garçon apporta le premier plat.

Le poulet docteur se révéla délicieux et sans commune mesure avec ce qu'il avait mangé dans le genre. Quant au vin, il était excellent.

En plein milieu de la salade, et avant le dessert, il se leva soudainement et se précipita vers le bureau de réception-caisse. C'est là que se trouvait l'écran où se réglait l'addition de ce restaurant ultrachic.

C'était également là que se tenait le maître d'hôtel, les sourcils poliment levés pour l'accueillir.

Moran s'adressa à lui avec tous les signes extérieurs d'une hâte extrême. « Je viens de me souvenir d'une affaire urgente que je dois régler sans délai. Vous serez aimable de mettre mon dessert de côté. Et soyez assez bon pour surveiller mon appareil photographique que vous voyez là-bas. »

Le maître d'hôtel dirigea son œil olympien vers l'endroit désigné, aperçut l'objet. « Mais certainement, monsieur », dit-il.

Rex Moran s'en fut alors, arborant l'air du monsieur qui vient de se souvenir d'une affaire urgente qu'il convient de régler sur-le-champ.

Dans la rue, il sourit. Il avait sacrifié l'appareil photographique, mais après tout il n'en avait plus besoin pour l'instant.

Comme il se trouvait dans l'un des quartiers les plus riches de la ville, il se dirigea vers un hôtel voisin, en se voilant le visage avec son mouchoir, sous le fallacieux prétexte d'extraire une poussière qui se serait introduite dans son œil. Les piétons étaient relativement nombreux à cette heure.

Arrivé à l'hôtel, il se dirigea vers le réceptionniste qui se trouvait seul devant son comptoir. Le moment était venu de courir sa chance. Si jamais l'homme reconnaissait en lui l'individu signalé par l'avertissement de la police... Moran se trouvait au pied du mur.

« Je voudrais un petit appartement, dit-il. Quelque chose de très simple. Salon, chambre à coucher, salle de bain. Je ne pense pas recevoir.

— Mais oui, monsieur. Certainement, monsieur. » Le regard du

réceptionniste se porta au-delà du client. « Et vos bagages, monsieur ?

— Je n'ai pas de bagages, répondit Moran désinvolte. J'arrive tout droit de la côte. J'ai l'intention de renouveler ma garde-robe. J'effectue toujours mes achats ici, dans l'Est. La mode de Californie est ridicule.

— Oui, monsieur, certainement. » Le réceptionniste indiqua du geste la fente de l'écran de télévision sur le comptoir. « Désirez-vous vous inscrire ?

— Je préfère visiter l'appartement avant de prendre une décision, dit Moran. J'effectuerai mon inscription là-haut, si l'appartement me convient.

— Je suis certain qu'il vous plaira, monsieur. Permettez-moi de vous suggérer l'appartement Double A.

— Va pour Double A, dit Moran en se dirigeant vers la batterie d'ascenseurs.

— Appartement Double A, prononça-t-il lorsqu'il eut pénétré dans le premier d'entre eux.

— Oui, monsieur », répondit une voix synthétique.

L'appartement Double A se trouvait à plusieurs étages au-dessus. Moran sortit de la cabine, consulta les indications murales et se dirigea vers l'appartement en question.

C'était le logement le plus raffiné où il eût jamais pénétré. Ce n'était pas exactement ce qu'il cherchait car il se serait fort bien accommodé de conditions plus modestes.

Il se dirigea vers l'écran. « Cet appartement me convient, dit-il, je le prends.

— Très bien, monsieur, répondit le robot. Si vous voulez bien introduire votre Uni-Carte dans la fente. »

Moran prit une profonde inspiration. Il sortit de sa poche la carte de Vassilis, la glissa dans la fente. Puis saisissant la photographie de l'empreinte digitale du pouce droit de Vassilis, il la posa sur l'écran et la récupéra aussitôt.

« Merci, monsieur », dit la voix synthétique. De nouveau, Moran inspira profondément. « Par Zoroastre... Je crois que ça a marché. »

3

IL demanda l'heure. C'était le milieu de l'après-midi. Il eut un sourire de triomphe. Il avait réussi, à moins qu'un facteur inconnu lui ait échappé.

Il forma le numéro du Service intérieur. « Je voudrais constituer une réserve de boissons. Faites-moi tenir... disons une bouteille de scotch, une de cognac, une de Metax, une de Bénédictine, une de Cherry Heering, une de Chartreuse – la jaune bien entendu, pas la verte –, une bouteille de Pernod, absinthe si possible, sinon l'ordinaire suffira.

— Monsieur, dit la voix synthétique, au Nouveau Carlton toutes ces boissons peuvent être obtenues directement à l'auto-bar.

— Je sais, je sais, mais il me plaît de me servir moi-même.

— Très bien, monsieur. Ces bouteilles vous seront livrées par l'intermédiaire de l'auto-bar.

— Et surtout, dit Moran, qu'elles soient de toute première qualité.

— Comme toujours, monsieur. »

Arborant un large sourire, il s'approcha de l'auto-bar de l'appartement, s'empara de la bouteille de scotch Glengrant et la leva vers la lumière avec un regard approbateur. De toute sa vie il n'avait pris qu'une cuite au scotch. Ce liquide valait son pesant de rubis depuis que le département de la Production Centrale avait cessé d'utiliser les céréales pour la fabrication des boissons.

Il demanda du soda et dégusta le breuvage en amateur éclairé, se promenant de long en large tout en spéculant sur son avenir immédiat.

L'espace d'un instant, il se demanda comment il fallait s'y prendre pour faire monter une fille dans un hôtel aussi huppé que le Nouveau Carlton. Pourtant, mieux valait tracer une ligne de démarcation à cet endroit précis. La mignonne pourrait fort bien être au courant de l'avis de recherche lancé contre lui par la police. Il serait imprudent d'abuser de sa chance.

Par ailleurs, que lui restait-il encore d'ambitions refoulées à satisfaire ?

Du caviar ? Jamais il n'avait pu manger son content de caviar.

Parfait. Il demanda de nouveau le Service intérieur et se fit livrer une livre de caviar avec du beurre doux, des toasts, des œufs durs coupés en tranches et de l'oignon haché. Pendant qu'il y était, il commanda une bonne ration de saumon fumé.

En attendant la livraison, il se prépara un nouveau scotch soda. Du Glengrant. Ce nom, il devait le graver dans sa mémoire pour le cas improbable où semblable occasion se présenterait à nouveau à lui.

Il passa le reste de la journée à satisfaire toutes les plus folles ambitions alimentaires – solides et liquides – dont sa mémoire eût gardé le souvenir. Il se gorgea, s'empiffra tant et si bien de toutes ces riches nourritures que lorsque vint le moment de déjeuner, à son grand désespoir, il n'avait plus d'appétit. Or, il avait voulu s'offrir un repas gargantuesque.

Il se souvint par la suite d'avoir pénétré d'un pas vacillant dans la chambre à coucher, d'avoir réglé son lit aux suprêmes limites du moelleux et de s'y être abattu comme une masse.

Le matin venu, il aurait dû se réveiller avec une sérieuse « gueule de bois », mais les dieux étaient toujours avec lui. Fallait-il attribuer cette faveur à la bienveillance céleste ou à la qualité du whisky Glengrant ?

Quoi qu'il en fût, lorsqu'il ouvrit les yeux, il souriait au plafond. Il avait dormi comme une souche.

Il demanda l'heure à l'écran de chevet et ne prit pas la peine de regarder l'horloge. « Au quatrième top, il sera exactement sept heures cinquante et une minute », dit une voix synthétique.

Encore neuf minutes !

Il commanda un petit déjeuner digne de Pantagruel, et le fit livrer à l'auto-table proche du lit. Jus frais de mangue, papaye, œufs frits, caviar, toasts, tomates frites, café ; le tout en double ration.

Avec des grognements de satisfaction, il se jeta sur cette nourriture. Le repas terminé, il était huit heures passées.

Repu, il sourit de béatitude. Il est temps de s'activer, se dit-il.

S'approchant de l'écran, il demanda la succursale de l'ultra-marché et les fournitures pour hommes. Il prit tout son temps pour choisir un nouveau costume. Ceci fait, il passa commande, introduisit la carte de Vassilis dans la fente *ad hoc*, posa la photographie de l'empreinte du pouce droit sur l'écran et l'en retira aussitôt.

Les vêtements lui parvinrent au bout de quelques minutes et il s'habilla après avoir pris une douche et s'être rasé dans la salle de bain.

Il revint au téléphone-téléviseur et demanda une fois de plus l'ultra-marché. Il entreprit de commander une série d'articles, après avoir soigneusement mûri son choix, et passa les meilleurs moments de sa vie à les déballer et à les examiner au fur et à mesure de leur arrivée. Le butin s'accumulait autour de lui.

Vers les dix heures, il décida d'opérer sur une grande échelle et se mit en communication avec un magasin de vente de flotteurs. Il commanda un modèle de sport et demanda qu'il fût livré en pilotage automatique dans le parking de l'hôtel.

À dix heures dix, l'écran d'identification de la porte s'anima. Il y avait là deux hommes dont un en uniforme.

« C'est bon, venez », dit d'un air dégoûté celui qui était en civil.

L'homme en uniforme jeta un regard sur tous les achats éparpillés à travers la pièce parmi le papier d'emballage et les bouts de ficelle. « Par le vivant Zoroastre ! » gémit-il.

Ils l'emmenèrent dans l'ascenseur, franchirent le hall d'entrée, parvinrent à la rue où un flotteur de la police attendait. L'homme en uniforme prit les commandes manuelles, tandis que Moran s'installait à l'arrière en compagnie du civil.

« Si je comprends bien, dit ce dernier, vous avez pris du bon temps comme jamais dans votre vie. »

Moran se mit à rire.

« Un fameux canular, dit l'autre. Nous avons bien failli vous pincer dans l'auto-cafétéria. Nous aurions mieux fait de vous coincer par

triangulation au lieu de tenter de vous mettre en état d'arrestation par communicateur.

— Je me suis demandé pourquoi vous n'aviez pas choisi cette solution, répondit Moran. Preuve nouvelle de l'inefficacité de la police. »

Ils le conduisirent dans le bureau local du Service de la Distribution, empruntèrent un ascenseur jusqu'au troisième étage où il fut introduit en présence de Marvin Ruhling en personne.

Ruhling leva les yeux vers lui.

« Très drôle votre idée de pousser la plaisanterie au point de commander un véhicule flotteur de sport », dit-il.

Moran éclata de rire et prit un siège. Le policier en uniforme s'éclipsa, mais l'inspecteur en civil demeura dans la pièce. Il semblait aussi dépité que le Superviseur.

« Par le Saint Zoroastre, Vassilis va faire un scandale de tous les diables, ne pensez-vous pas ?

— Il ne faut à aucun prix qu'il se doute de ce qui s'est passé réellement, répondit Moran. Il ne pensait pas à mal, le pauvre. Nous lui avons fourni un petit divertissement.

— Vous appelez cela un petit divertissement, canaille que vous êtes. Supposez un instant qu'il ait été victime d'une crise cardiaque ? Sans parler du piéton que vous avez contraint, sous la menace du pistolet, à vous procurer un véhicule.

— C'est vous qui l'avez voulu, répondit Moran. Vous vouliez une démonstration authentique. Vous l'avez obtenue.

— Authentique, grommela l'inspecteur d'un ton dégoûté. Mais j'y pense... nous ferions bien d'annuler l'avis de recherche que la police a lancé sur les ondes, sinon Rex risque de se faire mitrailler sitôt qu'il mettra le nez dans la rue.

— Eh bien, quelles sont vos conclusions ? demanda Ruhling.

— Que nous devons modifier les cartes, répondit Moran, c'est-à-dire faire en sorte qu'on puisse obtenir la certitude de l'authenticité de l'empreinte digitale. Sinon un vrai malfrat finira un jour par repérer un type de la haute, sans famille, lui régler son compte et cachera le cadavre. Après quoi il ne lui restera plus qu'à s'emparer de l'Uni-Carte de la victime et à se mettre au vert à l'autre bout du pays en employant le système dont je me suis servi pour obtenir un double photographique de l'empreinte digitale. Et durant tout le reste de sa vie, il pourra puiser dans les dividendes des Basiques Variables qui viendront grossir le compte du défunt. »

Ruhling leva sur lui un regard dépourvu d'aménité.

« De quelle façon pourrions-nous modifier les cartes de crédit ?

— Je n'en sais rien. Cela, c'est l'affaire des ingénieurs. Une substance qu'on disposerait sur la carte ou l'écran pour détecter la chaleur

corporelle, par exemple. Je ne sais pas. Mais j'ai fait la preuve que les cartes sont vulnérables dans leur état actuel.

— Quoi d'autre ? »

Moran réfléchit un instant puis secoua la tête. « J'en ai simplement touché un mot à Fred, en venant. Le procédé qui consiste à obtenir du citoyen qu'il procède à sa propre arrestation et vienne se présenter au plus proche poste de police ne me semble guère concluant. Oh ! je sais parfaitement que cela économise de la main-d'œuvre, mais lorsqu'on se trouve en présence d'un individu doué d'un cran suffisant pour porter une arme à feu, pas d'hésitation, il faut immédiatement le repérer par triangulation sans avertissement, si toutefois il n'a pas eu l'idée de jeter son communicateur de poignet.

— Rex a évidemment raison sur ce point », dit l'inspecteur.

Ruhling poussa un profond soupir. « Très bien, dit-il, vous avez gagné votre pari. Vous avez réussi à tourner la loi, à vivre dans l'opulence pendant vingt-quatre heures sans posséder à votre compte le moindre crédit en dollars. »

Puis il posa sur son subordonné un regard de défi. « Mais aussi sûr que le vivant Zoroastre existe, j'aimerais vous voir tenter la même expérience dans six mois d'ici lorsque j'aurai bouché quelques-uns des trous qui vous ont permis de passer à travers les mailles du filet.

— Je tiens le pari », répondit Rex Moran avec un sourire.

Traduit par PIERRE BILLON.
Criminal in Utopia.

COMMENT REFAIRE CHARLEMAGNE

par R.A. Lafferty

Le thème du voyage dans le temps est un de ceux que l'un rencontre le plus fréquemment dans la science-fiction. Il porte en lui des paradoxes. Si l'on voyage vers le futur, quel effet exercera sur le présent la connaissance de ce futur, lorsque le voyageur temporel reviendra à son « époque de départ » ? Si l'on voyage vers le passé, la modification de ce passé aura-t-elle un impact sur le présent familial ? Souvent, de tels paradoxes sont purement et simplement éludés. Tel n'est pas le cas dans le récit qui suit. Bien au contraire.

« NOUS avons déjà été sur de grands coups, dit Grégory Smirnov, de l'Institut, mais celui que nous sommes sur le point de tenter est le plus gros de tous, et celui, aussi, dont les chances de succès sont les plus faibles. Et pourtant, si les calculs d'Epiktistès sont exacts, ça doit marcher.

— Ça doit marcher, bonnes gens », dit Epikt.

C'était donc ça Epiktistès, la machine Ktistec ? Qui l'eût cru ? Le plus gros du corps massif d'Epikt se trouvait à cinq étages en dessous d'eux, mais il avait poussé un prolongement jusqu'à ce petit salon sous les combles. Ce prolongement, c'était un câble d'à peine un mètre de diamètre, avec une tête fonctionnelle accrochée tout au bout, un point c'est tout.

Et quelle tête il s'était choisie ! Une tête de serpent de mer, une tête de dragon, longue de cinq pieds, empruntée à un char de carnaval. Epikt s'était également gratifié d'un langage de son cru, un baratin, mêlé d'accents irlandais, juif et hollandais, tels qu'on les imitait dans les anciens vaudevilles. Epikt avait l'air d'un vrai pitre, jusqu'à son dernier relais para-ADN, quand il appuyait sur la table son énorme tête aux yeux cauchemardesques, surmontée d'une crête, en fumant les plus gros cigares de pacotille qu'on eût jamais faits.

Mais, en ce qui concernait le projet, il était sérieux.

« Nous avons toutes les conditions requises pour une expérience parfaite, dit la machine Epikt comme pour les rappeler à l'ordre. Nous prenons des textes de référence, et notons soigneusement l'aspect du monde tel qu'il est. Si le monde change, les textes alors devraient changer sous nos yeux. Comme champ d'expérience, nous avons pris, de notre ville de moyenne importance, la partie que l'on peut apercevoir de cet observatoire privilégié. Si notre ingérence change le monde dans sa continuité passé-présent, la physionomie de notre ville devrait alors changer instantanément elle aussi, dans le temps même où nous l'observerons. Nous avons réuni ici les cerveaux les plus brillants et les plus judicieux qu'il y ait au monde : huit humains et une machine Ktistec, moi-même. Rappelez-vous que nous nous comptons neuf, cela pourrait être important. »

Les neuf cerveaux les plus brillants étaient : Epiktistès, la machine transcendante qui donnait son K à Ktistec ; Grégory Smirnov, la grande âme qui dirigeait l'Institut ; Valérie Mok, une femme savant qui pétait le feu ; son mari, Charles Cogsworth, super-éclipsé et super-intelligent ; Classer, infailible et dénué d'humour ; Aloysius Shiplap, le génie embryonnaire ; Willy McGilly, un homme pourvu de facultés exceptionnelles (l'annulaire doué de vue de sa main gauche, qu'il avait ramassé sur une des planètes de l'Étoile de Kapteyn) et dépourvu de fausse modestie ; Audifax O'Hanlon, et Diogène Pontifex. Ces deux derniers n'étaient pas membres de l'Institut (à cause de la Règle du Minimum de Décence), mais quand on réunissait les cerveaux les plus brillants qu'il y eût au monde, on ne pouvait vraiment pas les laisser à l'écart, ces deux-là !

« Nous allons tenter de tripatouiller un petit détail de l'histoire passée, et enregistrer les effets que cela aura, dit Grégory. Cela n'a encore jamais été fait ouvertement. Remontons à une époque que l'on a qualifiée d'« Ile de lumière dans un océan de ténèbres », le temps de Charlemagne. Examinons pourquoi cette lumière a disparu sans se propager. Le monde a perdu quatre cents ans avec l'extinction de cette flamme, alors que tout était prêt pour l'embrasement. Revenons à cette trompeuse aurore de l'Europe, et cherchons à quel moment elle a avorté. L'année, c'est 778, et le lieu, c'est l'Espagne. Charlemagne avait fait alliance avec Marsile, roi arabe de Saragosse, contre le calife de Cordoue, Abd el-Rahman. Charlemagne s'empara des villes de Pampelune, Huesca et Gérone, et se fraya la route jusqu'à Marsile à Saragosse. Le calife s'inclina. Saragosse serait une ville indépendante, ouverte tant aux musulmans qu'aux chrétiens. Les marches du Nord, aux frontières de la France, verraient reconnue leur appartenance au christianisme, et tout le monde vivrait en paix.

« Ce Marsile traitait depuis longtemps, à Saragosse, les chrétiens sur un pied d'égalité, et maintenant, il allait y avoir un pont jeté entre

l'Islam et l'empire franc. Marsile, pour sceller le marché, fit don à Charlemagne de trente-trois clercs (musulmans, juifs et chrétiens) et de quelques mules espagnoles. Et on aurait pu assister à une fécondation croisée des diverses cultures.

« Mais le chemin fut barré à Roncevaux, où l'arrière-garde de Charlemagne tomba dans une embuscade et fut détruite alors qu'elle rentrait en France. Les assaillants étaient plus basques que musulmans, mais Charlemagne verrouilla la porte des Pyrénées et jura que dorénavant il ne permettrait même plus à un oiseau de franchir cette frontière. Il maintint la route fermée, et ainsi firent son fils et ses petits-fils. Mais en faisant une croix sur le monde musulman, il faisait aussi une croix sur sa propre culture.

« Dans ses dernières années, il fit une tentative pour ranimer la civilisation avec un ramassis d'Irlandais à moitié incultes, de vagabonds grecs, et de copistes romains qui se souvenaient vaguement d'une Rome antique. Ce n'était pas assez pour ranimer la civilisation, et pourtant, avec leur aide, Charlemagne n'en fut pas loin. Si la porte de l'Islam était restée ouverte, c'est alors qu'une véritable renaissance du savoir aurait pu se produire, plutôt que quatre cents ans plus tard. Nous allons faire que l'embuscade de Roncevaux n'ait pas lieu, et que la porte entre les deux civilisations ne soit pas fermée. Nous verrons bien alors ce qui nous arrivera.

— Intrusion, cambrioleur au dos furtif, dit Epikt.

— Qui est un cambrioleur ? demanda Glasser.

— Moi, dit Epikt. Nous tous. C'est tiré d'un vieux poème. J'en ai oublié l'auteur ; je l'ai, enregistré dans mon cerveau principal, là en dessous, si cela vous intéresse.

— Nous prenons comme référence un texte d'Hilarius, poursuivit Grégory. Étudions-le soigneusement, car nous devons le garder bien en tête, tel qu'il se présente. Très bientôt, ce pourrait être tel qu'il se présentait. Je crois que les mots vont changer là, sur cette page, pendant même que nous l'observerons, à peine aurons-nous fait ce que nous avons l'intention de faire. »

Le texte de référence, tel qu'il figurait dans le livre ouvert, se lisait : « Le traître Ganelon, jouant sur tous les tableaux, loua, avec de l'argent fourni par le calife de Cordoue, les services de Basques chrétiens (déguisés en Mozarabes de Saragosse) pour tendre une embuscade à l'arrière-garde des forces franques. Il fallait, pour cela, que Ganelon restât en contact avec les Basques, en même temps qu'il retardait l'arrière-garde des Francs. Ganelon, de plus, servait à la fois de guide et d'éclaireur aux Francs. L'embuscade eut lieu. Charlemagne perdit son arrière-garde, ses clercs, et ses mules espagnoles. Et il ferma la porte au nez du monde musulman. »

Tel était le texte d'Hilarius.

« Quand nous appuierons, si l'on peut dire, sur le bouton (quand nous donnerons le signal à Epiktistès), ceci sera changé, dit Grégory. Epikt, par un dispositif complexe qu'il a mis au point, lancera un Avatar (en partie mécanique, en partie fantôme) et quelque chose sera arrivé au traître Ganelon, un soir, quelque part sur la route de Roncevaux, à peu près à l'heure où le soleil se couche.

— J'espère que l'Avatar ne coûte pas cher, dit Willy McGilly. Quand j'étais jeune garçon, nous nous en sortions avec des fléchettes taillées dans une branche d'orme dur.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, protesta Classer. Qui diable avez-vous bien tué, Willy, quand vous étiez jeune garçon ?

— Des tas de gens. King Wu le Mandchou, le pape Adrien VII, Hardy, président de notre propre pays, le roi Marcel d'Auvergne, le philosophe Gabriel Tœplitz. C'est une chance que nous les ayons eus ; ils faisaient un bien mauvais lot.

— Mais je n'ai jamais entendu parler d'aucun d'entre eux, insista Glasser.

— Bien sûr que non. Nous les avons tués alors qu'ils étaient encore tout petits.

— Arrêtez de faire l'idiot, Willy ! coupa Grégory.

— Willy ne fait pas l'idiot ! dit la machine Epikt. Où croyez-vous donc que j'aie pris mon idée ?

— Regardez bien le monde, dit doucement Aloysius. Nous voyons notre petite ville, de taille moyenne, avec sa demi-douzaine de tours faites de briques de teintes pastel. Elle grandira ou rapetissera pendant même que nous l'observerons. Elle changera si le monde change.

— Il y a deux spectacles en ville que je n'ai pas vus, dit Valérie. Ne les laissons pas s'envoler ! Il n'y a, après tout, que trois spectacles dans toute la ville.

— Nous considérons que ces revues, que nous prenons comme référence, sont parfaitement représentatives des Beaux-Arts, dit Audifax O'Hanlon. Vous pouvez dire ce que vous voulez, mais jamais les arts n'ont été en si piètre forme. Il n'y a que trois écoles de peinture, mauvaises toutes les trois. La sculpture, c'est l'école du tas-de-métal-rouillé, et les obscènes jeux de construction érectifs. Le seul art populaire, les graffiti sur les murs de pissotière, est devenu banal, conventionnel et laid.

« Les seuls penseurs auxquels on puisse songer sont le défunt Teilhard de Chardin, et nos contemporains Sartre, Zielinski, et Aichinger. Bon ! si ça vous fait rire, ce n'est pas la peine que je continue !

— Tous ici, nous sommes experts en quelque chose, dit Cogsworth. La plupart d'entre nous sont experts en tout. Nous connaissons le monde tel qu'il est. Faisons ce que nous sommes sur le point de faire,

et voyons alors le monde.

— Appuie sur le bouton, Epikt », ordonna Grégory Smirnov

La machine dépêcha un Avatar, en partie mécanique, en partie fantôme, qui sortit de ses entrailles. À peu près à l'heure où le soleil se couche, quelque part sur la route de Pampelune à Roncevaux, le 14 août de l'an 778, le traître Ganelon fut retiré de la circulation et pendu à un caroubier, le seul de son espèce dans ces bosquets de chênes et de hêtres. Et à partir de là, tout fut changé.

« Est-ce que ça a marché, Epikt, est-ce que c'est fait ? demanda Louis Lobachevski. Je ne vois nulle part aucun changement.

— L'Avatar est de retour, et déclare : mission accomplie, constata Epikt. Moi non plus je ne vois aucun changement nulle part.

— Vérifions nos repères », dit Grégory.

Tous les treize, les dix humains et les machines Ktistec, Chresmoëidec, et Proaisthematic, vérifièrent leurs repères, et avec un désappointement croissant.

« Il n'y a pas un mot de changé au texte d'Hilarius », grogna Grégory ; et, de fait, le texte de référence disait toujours :

« Le roi Marsile de Saragosse, jouant sur tous les tableaux, perçut de l'argent du calife de Cordoue pour persuader Charlemagne de renoncer à la conquête de l'Espagne (à laquelle Charlemagne n'avait jamais pensé, et n'aurait jamais pu prétendre) ; perçut de l'argent de Charlemagne en récompense du retour des villes des marches du Nord sous la domination chrétienne (bien que Marsile ne les ait lui-même jamais dominées) ; et perçut de l'argent de tout le monde, en prélevant des péages sur le flot de marchandises qui se mit à transiter par sa ville. Marsile ne lâcha rien, lui, si ce n'est trente-trois clercs, autant de mules, et quelques charretées de manuscrits rescapés des bibliothèques de la Grèce antique. Mais, franchissant les montagnes, une route reliait désormais les deux mondes, auxquels s'ouvrait également tout un secteur du rivage méditerranéen. Les deux mondes s'entrouvrirent l'un sur l'autre, et la civilisation dans chacun d'eux s'en trouva influencée. »

« Non, il n'y a pas un mot de changé au texte, grogna Grégory. L'Histoire a suivi le même cours. Comment se fait-il que notre expérience ait échoué ? Nous avons tenté, par un expédient qui maintenant semble un peu nébuleux, de raccourcir la période de gestation qui précéda la Renaissance. Elle ne sera pas raccourcie d'un poil.

— La ville n'a pas du tout changé, dit Aloysius Shiplap. C'est toujours une belle grande ville, avec ses deux douzaines de tours imposantes, faites de calcaire multicolore et de marbre des Midlands. C'est une métropole très vivante, et nous l'adorons tous, mais elle est maintenant ce qu'elle était auparavant.

— Il y a toujours deux douzaines de bons spectacles en ville que je

n'ai pas vus, dit avec ravissement Valérie en étudiant les programmes. Je craignais que quelque chose ne leur soit arrivé.

— Il n'y a absolument rien de changé dans les Beaux-Arts, à en juger par ces revues que nous avons prises comme texte de référence, dit Audifax O'Hanlon. Vous pouvez dire ce que vous voulez, mais jamais les arts n'ont été en si bonne forme.

— C'est un chapelet de saucisses, dit la machine Chresmoëidec.

— Nul ne sait le chemin, qui ne l'a fait trois fois, dit la machine Proaisth. C'est tiré d'un vieux poème. J'en ai oublié l'auteur ; je l'ai, enregistré dans mon cerveau principal, là en dessous, si cela vous intéresse.

— Oh ! oui, c'est le contetricornu qui finit où il commence, dit la machine Epiktistès. Mais c'est de la bonne saucisse, et nous devrions l'apprécier ; il y a beaucoup d'époques qui n'en ont même pas autant.

— Qu'est-ce que vous radotez, camarades ? demanda Audifax qui s'en moquait bien. L'art de peindre est en plein épanouissement et brille encore quasiment de tous ses feux. Le foisonnement des écoles fait penser à celui des galaxies, et la moitié des gens manient un peu le pinceau pour leur plaisir. Les sculptures scandinaves et maori ont du mal à maintenir leur suprématie dans un domaine où presque tout est extraordinaire. Le comique-passionné a libéré la musique de presque toutes ses entraves. Depuis que les mathématiques spéculatives et la psychologie ont rejoint sur la scène la troupe des arts populaires, la vie est bien plus drôle.

« Il y a une pièce là, sur Pierrot Theillard, qui fait de lui un talentueux auteur de science-fiction, avec un don pour le burlesque outré. Le thème du Cerveau Mondial était usé jusqu'à la corde lorsqu'il s'y est attaqué, mais quelle farce désopilante n'en a-t-il pas fait ! Et puis il y a Bourik, Zielinski, Lepapist, Beloy, Aichinger, Merleblan, Trompeter. Nous devons tant au sang nouveau des cultistes ! Et dans la branche majeure, nous avons un tas, tout un monde de grands romans et de grands romanciers.

« Un art qui reste populaire, celui des graffiti sur les murs de pissotière, conserve sa haute qualité. Les Voyages Unlimited proposent un périple artistique de quatre-vingt-dix-neuf jours autour du monde, consacré à la visite des exquis miniatures cocasses qui couvrent les murs de leurs toilettes. Ah ! Qu'il est généreux, le monde où nous vivons !

— Il y a plus d'herbe que nous n'en pouvons brouter, dit Willy McGilly. L'ampleur même de notre réussite est ahurissante. Je me demande si le choix de mes mots n'a pas été guidé par une subtile idée de vengeance. Notre expérience, bien sûr, s'est soldée par un échec, et je m'en réjouis, j'apprécie la plénitude de ce monde.

— Nous ne pouvons pas dire que notre expérience se soit soldée par

un échec, puisque nous n'en avons accompli que le tiers, dit Grégory. Nous ferons demain notre seconde tentative d'action sur le passé. Et s'il nous reste, après cela, un présent, nous ferons une troisième tentative le jour suivant.

— Tirez-vous, bonnes gens, tirez-vous, dit la machine Epikt. Vaquez à vos plaisirs, et nous aux nôtres. »

Les hommes discutèrent ce soir-là à l'écart des machines, où il leur était loisible d'échafauder de folles hypothèses sans que l'on rie d'eux.

« Tirons du paquet une carte au hasard, et jouons-la, dit Louis Lobachevski. Prenons dans un domaine purement intellectuel un événement crucial de date plus récente, et voyons si en le changeant, nous changerons le monde.

— Je suggère Ockham, dit Johnny Konduly.

— Pourquoi ? demanda Valérie. C'est le dernier en date et en importance des scolastiques médiévaux. Comment ce qu'il a pu faire ou ne pas faire pourrait-il avoir une influence ?

— Oh ! non, dit Grégory, il tenait le rasoir sur la gorge de l'humanité. Et il lui aurait bel et bien tranché la carotide si on ne lui avait arraché le rasoir des mains. Il y a quand même ici quelque chose qui cloche. C'est comme si je gardais le souvenir du moment où les choses, avec Ockham, n'étaient pas si nettement arrêtées, comme si, dans une certaine variante, le Terminalisme d'Ockham ne signifiait pas ce que nous sommes sûrs qu'il signifie.

— D'accord, tranchons la carotide, dit Willy. Découvrons quelle est la terminaison logique du Terminalisme, et voyons jusqu'à quelle profondeur peut aller le tranchant du rasoir d'Ockham.

— Allons-y, dit Grégory. Notre monde est devenu une espèce de gros plein de soupe qui lève le cœur ; ça m'a travaillé toute la soirée. Nous allons voir si une position purement théorique peut avoir des effets concrets. Nous abandonnerons les détails à Epikt, mais je crois que le tournant décisif se situe en l'an 1323, quand John Lutterell s'en vint d'Oxford en Avignon, où se tenait alors le Saint-Siège. Il apportait dans ses bagages cinquante-six propositions extraites du Commentaire d'Ockham sur la Parole Sainte, et demanda leur condamnation. Elles ne furent pas carrément condamnées, mais Ockham fut sérieusement malmené dans ce premier assaut, et ne s'en remit jamais. Lutterell démontra que le nihilisme d'Ockham n'était que du vent. Et le truc d'Ockham s'éteignit peu à peu, ne trouvant un faible écho que dans les petites cours allemandes qu'il visitait en colportant sa marchandise ; car il ne la colportait plus dans les grands marchés. Et pourtant, son point de vue aurait pu envoyer le monde par le fond, si une attitude purement théorique pouvait avoir bel et bien des effets concrets.

— Lutterell ne nous aurait pas plu, dit Aloysius. Il n'avait pas le sens de l'humour, il ne brûlait d'aucune flamme, et il avait toujours raison.

Ockham, lui, nous aurait plu. Il était charmant, et il avait tort ; et peut-être bien que nous allons détruire le monde. Nous risquons d'avoir un retour de manivelle si nous laissons les mains libres à Ockham. La Chine est restée pendant des millénaires congelée par une attitude intellectuelle qui n'était pas, loin de là, aussi grosse de conséquences que celle d'Ockham. L'Inde est saisie d'une étrange léthargie, qu'elle qualifie de révolutionnaire, et ne bouge pas, hypnotisée par une attitude intellectuelle. Mais on n'a jamais connu d'attitude comparable à celle d'Ockham. »

Ils décidèrent donc que l'ancien chancelier d'Oxford John Lutterell, qui avait toujours été en mauvaise santé, devrait contracter une maladie de plus sur la route d'Avignon, en France, et qu'il ne devrait pas arriver à temps pour crever l'abcès représenté par Ockham avant qu'il n'infectât le monde.

« Mettons-nous bien d'accord, bonnes gens, grommela Epikt le jour suivant. Moi, je vais arrêter un homme allant d'Oxford en Avignon, en l'an 1323. Bon, venez, venez, prenez place, et démarrons l'affaire. » Et la grosse tête de serpent de mer d'Epiktès passait par toutes les couleurs, tandis qu'il tirait sur un narglougilé à sept becs, et emplissait la pièce d'une fumée prodigieuse.

« Tout le monde est prêt à avoir la gorge tranchée ? demanda gaiement Grégory.

— Tranchez toujours, dit Diogène Pontifex, mais je n'y crois pas beaucoup. Si notre tentative d'hier n'a abouti à rien, je ne vois vraiment pas comment le fait qu'un scholastique anglais soit lancé à la poursuite d'un autre, pour l'attaquer en France devant une cour italienne, en mauvais latin, il y a de ça presque sept cents ans, sur cinquante-six points d'un raisonnement abstrait sans valeur scientifique, pourrait aboutir à quelque chose.

— Nous avons ici toutes les conditions requises pour une expérience parfaite, dit la machine Epikt.

Nous prenons comme référence un texte tiré de la *Philosophie de l'Histoire* de Cobblestone. Si notre expérience aboutit, le texte alors devrait changer sous nos yeux. Ainsi d'ailleurs que tous les autres textes, et que le monde.

— Nous avons réuni ici les cerveaux les plus brillants et les plus judicieux qu'il y ait au monde, dit la machine Epiktistès, dix humains et trois machines. Rappelez-vous que nous nous comptons treize, cela pourrait être important.

— Regardez bien le monde, dit Aloysius Shiplap. Je l'ai déjà dit hier, mais il est nécessaire que je le redise. Nous gardons l'image du monde dans la tête et dans les yeux. S'il change en quoi que ce soit, nous le saurons.

— Appuie sur le bouton, Epikt, dit Grégory Smirnov. La machine

Epikt dépêcha un Avatar, en partie mécanique, en partie fantôme, qui sortit de ses entrailles. Et à peu près à l'heure où le soleil se couche, quelque part sur la route de Mende à Avignon, dans la vieille province française du Languedoc, en l'an 1323, John Lutterell fut frappé d'une maladie de plus. On le porta dans une petite auberge de montagne, et il y mourut peut-être bien. En tout cas, il n'arriva pas en Avignon.

« Est-ce que ça a marché, Epikt ? Est-ce que c'est fait ? demanda Aloysius.

— Vérifions nos repères », dit Grégory.

Tous les quatre, les trois humains et l'esprit Epikt, qui était un masque kachenko muni d'un tube à parler, vérifièrent leurs repères, avec un désappointement croissant.

« Il y a toujours le bâton avec ses cinq encoches, dit Grégory. C'était notre bâton témoin. Rien dans le monde n'est changé.

— Les arts en sont restés là où ils en étaient, dit Aloysius. Notre peinture sur la pierre, là, à laquelle nous avons travaillé tant de saisons, est toujours pareille. Nous avons peint les ours en noir, les buffles en rouge, et les humains en bleu. Quand nous aurons trouvé le moyen de fabriquer une autre couleur, nous pourrons aussi représenter des oiseaux. J'espérais que notre expérience nous donnerait cette autre couleur. J'ai même rêvé que des oiseaux pourraient apparaître dans le tableau sur le rocher, devant nos propres yeux.

— Il y a toujours des croupions de putois à manger, et rien d'autre, dit Valérie. J'espérais que notre expérience les aurait changés en cuissots de cerf.

— Tout n'est pas perdu, dit Aloysius. Nous avons toujours les noix d'hickory. Ça a été ma dernière prière avant que nous ne commencions notre expérience. Ne les laisse pas embarquer les noix d'hickory, ai-je demandé. »

Ils étaient assis autour de la table de conférence, une grande roche naturellement plate, et cassaient des noix d'hickory avec des coups-de-poing en pierre. Ils étaient nus, comme à l'accoutumée, et le monde était ce qu'il avait toujours été. Ils avaient espéré pouvoir le changer par la magie.

« Epikt nous a laissé tomber, dit Grégory. Nous avons pris les meilleures baguettes pour faire son bâti, et les pousses et les herbes les plus fines pour tresser son visage. Nous lui avons chanté plein d'incantations, et avons placé nos plus précieux trésors dans la poche de ses joues. Alors, qu'est-ce qu'il peut faire pour nous, maintenant, le masque magique ?

— Demande-le, demande-le », dit Valérie. Ils étaient les quatre cerveaux les plus brillants qu'il y ait au monde – les trois humains, Grégory, Aloysius et Valérie (les seuls et uniques humains qu'il y eût au monde, à moins de compter aussi ceux des autres vallées), et l'esprit

Epikt, un masque kachenko muni d'un tube à parler.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Epikt ? » demanda Grégory. Et il fit le tour d'Epikt pour aller dans son dos jusqu'au tube à parler.

« Je me souviens d'une femme avec une saucisse collée au bout du nez, dit Epikt avec la voix de Grégory. Est-ce que ça peut aider ?

— Ça peut aider un peu, dit Grégory, après avoir repris sa place autour du rocher plat qui servait de table de conférence. C'est tiré d'un vieux conte (en quoi est-il vieux ? je l'ai inventé moi-même ce matin !) folklorique, au sujet de trois vœux.

— Laisse Epikt le raconter, dit Valérie. Il le fait tellement mieux que toi. » Valérie passa derrière le dos d'Epikt jusqu'au tube à parler, et y souffla une bouffée de fumée tirée de l'énorme cigare qu'elle était en train de fumer, et qui était fait d'une feuille noire de tabac brut mal roulée.

« La femme gaspille un vœu pour une saucisse, dit Epikt avec la voix de Valérie. Une saucisse, c'est un morceau de viande de cerf enveloppé dans un morceau d'estomac de cerf. Le mari est furieux que la femme ait gaspillé un vœu, puisqu'elle aurait pu souhaiter un cerf tout entier et avoir beaucoup de saucisses. Il est si furieux qu'il souhaite que la saucisse lui reste collée au nez à tout jamais. C'est ce qui se passe, et la femme gémit, et l'homme réalise qu'il a utilisé le deuxième vœu. Je ne sais plus la suite.

— Tu n'as pas le droit de l'oublier, Epikt ! cria Aloysius affolé. L'avenir du monde dépend peut-être de ta mémoire. Allons, laissez-moi parler à ce masque magique de malheur ! » Et Aloysius se rendit derrière le dos d'Epikt, vers le tube à parler.

« Oh ! oui, je me souviens maintenant, dit Epikt avec la voix d'Aloysius. L'homme a utilisé le troisième vœu pour faire partir la saucisse du nez de sa femme. Et ainsi, les choses sont revenues comme elles étaient auparavant.

— Mais nous ne voulons pas que ce soit comme auparavant ! hurla Valérie. C'est-à-dire comme c'est maintenant, avec des croupions de putois à manger, et moi, sans rien à me mettre sur le dos, si ce n'est ma peau de singe. Nous voulons que ce soit mieux, nous voulons des peaux de cerf et des peaux d'antilope !

— Considérez-moi comme un visionnaire, ou fichez-moi la paix, coupa net Epikt.

— Même si le monde a toujours été ainsi, nous n'en avons pas moins la prémonition d'autres choses, dit Grégory. Quel fut le héros légendaire qui fabriqua la fléchette ? Et avec quoi la fabriqua-t-il ?

— Le héros légendaire, c'est Willy McGilly, dit Epikt avec la voix de Valérie, qui était arrivée juste à temps au tube à parler, et il la tailla dans une branche d'orme dur.

— Pourrions-nous fabriquer une fléchette comme celle que fabriqua

Willy, le héros légendaire ?

— Un peu, je veux ! dit Epikt.

— Pourrions-nous fabriquer un propulseur et la lancer hors de notre propre contexte et dans...

— Un peu, je veux ! dit Epikt.

— Et avec ça, pourrions-nous tuer un Avatar avant qu'il ne tue quelqu'un d'autre ? demanda Grégory, tout excité.

— Pour sûr qu'on va essayer », dit l'esprit Epikt, qui n'était autre qu'un masque kachenko muni d'un tube à parler. Il était muni de bien d'autres choses encore. Il avait dans le ventre des pierres de grenat rouge, et du véritable sel de mer. Il avait de la poudre d'œil de castor. Il avait des sonnettes de serpent à sonnette, et une carapace de tatou. C'était la première machine Ktistec.

« Donne-moi le signal, Epikt, cria Aloysius quelques instants plus tard, en plaçant la fléchette sur le propulseur.

— Tire ! Descends cet Avatar pourri ! » hurla Epikt.

À peu près à l'heure où le soleil se couche, quelque part sur la route qui va de Nulle Part à la Fin du mois, en une année sans matricule, un Avatar tomba raide mort, une fléchette d'orme dur dans le cœur.

« Est-ce que ça a marche, Epikt ? Est-ce que c'est fait ? demanda Charles Cogsworth tout excité. Ça doit avoir marché, je suis là ; je n'étais pas dans le coup d'avant.

— Vérifions nos repères, suggéra calmement Grégorv.

— Au diable les repères ! jura Willy McGilly. Rappelez-vous où vous avez entendu ça pour la première fois.

— C'est commencé pourtant ? demanda Classer.

— Est-ce que c'est fini ? questionna Audifax O'Hanlon.

— Appuie sur le bouton, Epikt ! aboya Diogène. Je crois bien en avoir raté une partie. Essayons encore.

— Ah ! non, non ! protesta Valérie. Ça suffit. Ça ne mène qu'à des croupions de putois, et à la folie. »

Traduit par CHARLES CANET.
Thus we frustrate Charlemagne.

LE MODIFICATEUR

par Arthur Sellings

À partir d'images projetées sur un écran, les personnages de ce récit découvrent petit à petit que le passé n'est pas immuable – ou tout au moins qu'il n'est pas destiné à paraître immuable. Cinéphiles de toutes les tendances, ouvrez bien les yeux. Dis-moi les films que tu hantes, et je te dirai... quoi, au juste ?

CET homme s'appelait Boyd Corry – la responsabilité en incombait à son agent de publicité et non à ses parents – et il était parfaitement normal pour une étoile de cinéma déclinante, sauf sur un-point. Il croyait le monde entier ligué contre lui.

Il s'en alla un soir, comme il l'avait fait bien des soirs, errer dans le brouillard du centre ville. Il ne disait pas ce qu'il cherchait, mais c'était bien simple – il avait besoin d'être rassuré. Il avait besoin de découvrir d'irréfutable façon qu'il existait et qu'il était aimé. La preuve nécessaire était un de ses vieux films.

Dans un cinéma de quartier d'une petite rue, il trouva ce qu'il lui fallait : un portrait de lui-même deux fois plus grand que nature et auréolé de néon. Il entra d'un pas chancelant dans le hall.

Confortablement installé dans l'obscurité de la salle, bercé par le commentaire d'un documentaire de voyage, il ferma les yeux. Son menton tomba sur sa poitrine. Il sombra dans le sommeil. Puis, comme un dalmatien réagissant à une sirène d'incendie, son moi endormi entendit la sonnerie de trompettes annonçant le générique de son film et le secoua pour le réveiller ainsi qu'il devait le faire. Il se redressa sur son siège avec ardeur, à temps pour voir les lettres monumentales qui flamboyaient sur l'écran :

BOYD CORRY

dans

L'INSURPASSABLE EXPLOIT

Les larmes lui montèrent aux yeux.

Ce film datait de trois ans. Ah ! la situation se présentait bien différemment à cette époque-là, hein ? Ils se prosternaient tous à ses pieds. C'était avant qu'ils se rendent compte à quel type désintéressé ils avaient affaire et se liguent contre lui. Eh bien, il leur riverait leur clou. Qu'ils patientent un jour ou deux. Cela leur donnerait peut-être le temps d'apprendre que la vedette est toujours ce qui compte – et non ces producteurs et ces metteurs en scène à la mie de pain.

Et il avait le public pour lui. *A-ah*, sentez-moi ce frémissement dans l'assistance quand il arrive au galop sur l'écran à travers la prairie vallonnée – quand, dans son pourpoint, il saute lestement à bas de sa selle.

Voilà qui le récompensait de tout. Son public appréciait. Il comprenait que le véritable artiste se met en quatre pour lui – pour ses rêves. Ce sont les échetiers qui ne comprennent pas – ces minables salopards.

Ce sentiment de vertu méconnue engendra un attendrissement qui l'inonda d'une délicieuse chaleur. Puis il commença à s'impatienter, irrité par la différence impossible à combler entre le visage qu'il voyait là et celui qui lui béait au nez tous les matins dans son miroir à barbe.

Il se leva vivement, mais se laissa retomber sur son siège en regardant l'écran avec des sourcils froncés. Le froncement s'accrut en expression menaçante. Il secoua la tête, sidéré, et regarda de nouveau.

Quelque chose n'allait pas.

La scène qui se déroulait sur l'écran n'était pas celle dans laquelle il avait joué, lui. Impossible !

Puis il eut une illumination. C'était encore une de leurs attaques contre lui, à ces satanées bandes de journalistes, de rivaux jaloux et de directeurs sans âme. Ceux qui essayaient toujours de s'interposer entre lui et son public fidèle. Eh bien, ils ne s'en tireraient pas comme ça.

Il se dressa d'un bond en gesticulant. « Arrêtez le film ! Ce n'est pas ça ! C'est un faux ! »

Des visages se tournèrent vers lui, blancs dans l'obscurité intermittente. Des gens commencèrent à faire « chut ! », à lui crier à leur tour de cesser. L'ombre massive d'un contrôleur avançait en dansant une espèce de gigue dans sa rangée de fauteuils.

« Arrêtez le film ! hurlait Corry. On vous trompe, je vous dis ! »

Le contrôleur arriva près de lui.

Vingt secondes plus tard, Boyd Corry, qui ne protestait plus, était traîné comme un sac dans l'allée centrale. Une minute après, le directeur, qui avait décroché le téléphone pour appeler la police, jeta un second coup d'œil au profil renversé sur le dos d'un fauteuil dans son bureau. Ses prunelles se dilatèrent. Puis, secouant tristement la tête, il forma le numéro des Studios Mammouth.

« Mais *pourquoi* ? se lamenta Cavanagh. Si tu avais envie de te payer du bon temps, pourquoi diable n'es-tu pas venu chez moi ? Tu peux t'y enivrer autant que tu veux !

— Mais tu ne comprends pas, Vince, gémit Corry en essuyant son front moite d'une main tremblante. Ce sont eux qui recommencent à m'attaquer. »

Le soupir de Cavanagh jaillit comme un juron. « *Eux* ! Quand feras-tu entrer dans ta belle tête de bois que personne ne conspire contre toi ? Tout le monde est avec toi. » Il savait que ce n'était pas l'exakte vérité, mais il savait aussi que les quelques centaines de personnes qui aimeraient voir la vedette paranoïaque jetée à bas d'un trône déjà chancelant ne s'étaient pas associées. Pas encore, en tout cas.

Corry eut un rire sépulcral. « Ah ! oui ? Eh bien, je l'ai vu de mes propres yeux. Ils massacrent mes films. »

La lassitude se peignit sur le visage de Cavanagh. « Celui-ci a pas mal circulé, non ? Il y en a toujours quelques mètres qui sont griffés et qu'il faut couper. » Il se tourna vers le directeur. « N'est-ce pas ? »

Le directeur acquiesça d'un signe.

Corry darda sur lui un regard furibond. « Il ne s'agit pas simplement de coupures, vous le savez bien. » Il se retourna vers Cavanagh. « Je te le dis, ce film a été massacré. C'est un complot pour me rendre ridicule. »

Cavanagh jeta un coup d'œil au directeur, qui secoua la tête d'un air incompréhensif. Cavanagh eut un hochement de tête de sympathie.

Corry fit un mouvement et capta le coup d'œil. « Alors, tu ne me crois pas non plus ? Eh bien, je peux le prouver. Tu dois connaître le film. C'est toi qui as écrit le scénario, non ?

— J'ai écrit la première version », convint Cavanagh.

Corry insista : « Tu te souviens de cette scène vers le début où je me bats contre les mercenaires du duc d'Anjou ? »

Cavanagh leva les yeux au ciel.

« Eh bien, rappelle-toi, je saute par-dessus les remparts et tue quatre hommes d'un seul coup de ma... ma...

— Hallebarde ? souffla doucement Cavanagh.

— C'est cela », approuva Corry avec ardeur. Puis son expression devint féroce. « Dans la version que je viens de voir, je les rate tous et je tombe à plat ven... » Il s'étrangla. « C'était humiliant ! »

Cavanagh se retourna vers le directeur. « Avez-vous vu cette scène ? »

Le directeur passa d'un pied sur l'autre. « Non, j'étais occupé à l'entrée. Et c'est le premier jour que nous projetons le film. Mais il ne peut rien avoir d'extraordinaire. Il nous est parvenu par le circuit normal.

— Il ment », cria Corry.

Cavanagh lui fit signe de la main de se tenir tranquille mais, pour le calmer, demanda au directeur : « Peut-il y avoir eu une erreur de bobine ? »

— C'est très peu probable. Bien sûr, je peux vérifier.

— Mais c'était *moi*, interjeta Corry. Ou alors une doublure. Il s'agit d'un complot caractérisé.

— D'accord, dit Cavanagh en soupirant. Ou tu as rêvé ou il y a quelque chose qui ne va pas avec cette bobine. Est-ce que tu seras satisfait si je la vérifie moi-même ? » Son regard quêtait et reçut l'assentiment du directeur.

Corn, fit la grimace. « On l'a probablement changée maintenant, »

Le visage maigre de Cavanagh refléta une soudaine véhémence. « De tous les fieffés paranoïaques... Eh bien, d'accord, continue à croire qu'il y a une gigantesque conspiration contre toi. Dans ce cas, inutile que je vérifie cette bobine. Je m'en lave les mains. Et si jamais je t'entends encore débiter des inepties, c'est alors qu'il y aura effectivement une conspiration contre toi. Et c'est moi qui en serai l'instigateur. »

Corry tiqua. « Ne dis pas cela, Vince. Tu es le seul véritable ami que j'aie. » Ses yeux suppliaient. « Tu vérifieras cette bobine ? »

Cavanagh sourit tristement en lui-même. « O.K., mais après on n'en parlera plus. » Il alla à la porte, l'ouvrit et fit signe au-dehors. Un gorille jovial entra d'un pas balancé. « Tenez, Mike, ramenez Mr. Corry chez lui, voulez-vous ? Et il a dit qu'il aimerait que vous restiez auprès de lui ce soir. » Mike sourit. « Entendu, Mr. Cavanagh. » Il extirpa Corry de son siège et le planta fermement sur ses pieds d'un seul et même mouvement plein d'aisance.

Corry se retourna. « D'accord, Vince, mais tu en parleras à Drukker ? »

— Seulement si la bobine a quelque chose qui cloche », lui cria Cavanagh comme il s'éloignait. Il fit un signe de tête au directeur et ils montèrent à la cabine de projection. Il examina un instant la bande, puis la rendit avec un soupir. « Navré de toute cette histoire », murmura-t-il, et il donna en pourboire un billet de cinq dollars au projectionniste.

Il sortit dans l'air nocturne, en méditant avec tristesse.

C'est ainsi que Simon Drukker, patron des Films Mammouth, fut laissé dans l'ignorance de l'affaire – pendant une semaine.

Corry adopta une attitude qu'il appelait de « mépris hautain » envers l'épisode. En fait, son subconscient l'enregistra furtivement comme un incident supplémentaire sur la fiche de persécution qu'il présenterait à ses ennemis le jour où ils iraient trop loin. Quant à Cavanagh, il acheta le dernier livre sur la paranoïa.

Puis vint le coup de téléphone.

Le hasard voulut que Cavanagh et Corry se trouvent auprès de Drukker dans son bureau à la luxueuse sobriété. Quand Drukker fit comprendre à travers ses jurons la substance de la conversation, Corry décocha à Cavanagh un coup d'œil triomphant.

« D'ailleurs, pourquoi me rebattez-vous les oreilles avec cette histoire, espèce de cinglé ? hurlait Drukker quand Cavanagh lui tapota l'épaule.

— Je crois qu'il a raison de vous en parler, dit avec douceur Cavanagh. Ce n'est pas la première fois que cela se produit. »

Drukker le dévisagea avec fureur, cria sèchement dans le téléphone qu'on allait s'occuper de la question et remit brutalement le combiné en place. Il se tourna vers Cavanagh. « Et pourquoi n'ai-je pas été informé ?

— Pour recevoir ce genre de réception ? De toute façon, je ne l'ai pas cru non plus. » Il raconta brièvement à Drukker l'épisode de la semaine précédente. Il sentait Corry jubiler par-dessus son épaule.

La vedette mit son grain de sel. « Vous voyez, il y a bien quelqu'un qui m'en veut. » (L'ennemi intérieur jugeait sournoisement la prétendue ignorance de Drukker. Un point d'interrogation en rouge s'accola à son nom.)

Drukker se contenta de ricaner. « Ne vous surestimez pas. Vous ne jouez pas dans tous les films que tourne ce studio.

— Vous voulez dire...

— Quelqu'un en veut à Mammouth. » La masse de Drukker quitta son fauteuil avec une surprenante prestesse. « Et c'est *beaucoup* plus important. »

Drukker, Cavanagh, Corry et Mike jaillirent de la voiture et faillirent entrer en collision avec le directeur qui trépignait de nervosité sur le trottoir. Ce n'était pas le même cinéma, remarqua Cavanagh, mais il se trouvait dans le même quartier et c'était le même genre de salle modeste.

« Il se passe quelque chose d'absolument démentiel, s'écria le directeur. J'ai vu ce film cinq fois. C'est un de mes préférés. Mais... »

Drukker lui passa avec rudesse devant le nez. Les trois autres suivirent.

Ce que Cavanagh savait du film se limitait à un petit nombre de scènes qu'il avait vues en cours de tournage, mais nulle connaissance préalable n'était nécessaire pour comprendre presque instantanément que le film avait quelque chose de curieux. De vraiment curieux.

D'abord il était de toute évidence prévu pour être un film dramatique, exactement dans le registre Stanwick-Crawford-Wyman. Sortant de chez Mammouth, qui ne possédait de contrat avec aucune de ces estimables dames, il avait pour vedette Esther Fenn, avec Allen

Blaikie chargé de créer les situations désagréables permettant à Esther de jouer le grand jeu de l'émotion.

Du moins aurait-il dû le faire ; mais cette situation-là était exploitée uniquement sur le mode comique.

Cavanagh se rendit compte, même dans l'obscurité, que Drukker devenait cramoisi. Cependant les spectateurs paraissaient y prendre plaisir.

Quant à lui, il était obligé de reconnaître que c'était beaucoup plus amusant que l'habituelle production Fenn-Blaikie. Dans la version originale, quand Esther découvre la bouteille dissimulée par son mari alcoolique, n'aurait-elle pas pris sa pose célèbre bras croisés avec frottement de triceps, symbole universel de la profonde réflexion ? Elle eut l'air de s'apprêter à le faire. Mais elle suspendit son geste, lança une œillade complice à l'adresse des spectateurs, puis déboucha la bouteille et se versa dans le gosier une rasade généreuse.

Le public rugit de rire.

Il rit encore plus fort quand Esther émit un renvoi avec élégance.

Un bruit étranglé vint de Drukker. « *Arrêtez ça !* bafouilla-t-il.

— Mais c'est presque terminé », dit le directeur, inquiet à l'idée de ce que pourrait provoquer pareille initiative.

C'était presque terminé en effet. Blaikie arriva, surprenant sa femme en train d'avaler une seconde lampée. Il fouilla calmement dans son manteau, en sortit un revolver, le braqua sur Esther et pressa trois fois la détente. Elle expira sur le tapis.

Ce qui devait être la partition originale serinait toujours des accords ronflants en bruit de fond quand le visage d'Allen Blaikie se dessina sur l'écran. « Personne, dit-il, ne se pocharde à mes dépens sans le payer. »

La musique s'enfla en crescendo. C'était le mot de la FIN.

Les spectateurs semblaient de cet avis. Ils riaient encore quand la lumière revint dans la salle. Drukker avait déjà bondi hors de son siège et sortait, poussant tout le monde devant lui.

Cavanagh et Corry le suivirent à la cabine de projection.

« C'est celle-ci », dit Mike quand Drukker entra en trombe. Il indiqua d'un signe de tête une bobine.

Drukker s'en empara et examina les derniers mètres à un rythme qui combla l'étroit espace de serpents de celluloïd qui se tortillaient partout. Une expression de stupeur envahit ses traits épais. Il tendit la bande à Cavanagh comme dans un cauchemar.

Et ce qu'il vit fit sursauter Cavanagh.

Dans son idée, il y avait eu un échange de bobines – soit histoire de faire une blague, soit pour de plus obscures raisons. Et voici que... *les images qu'il tenait étaient manifestement les bonnes*. Une minuscule Esther s'y frottait les triceps avec frénésie.

Ce qui signifiait...

Il regarda Drukker. Les petits yeux de Drukker devinrent encore plus petits quand ils se posèrent sur le projectionniste. « Cavanagh, téléphonez à mon avocat. Faites-le venir ici tout de suite. Personne ne sort de cette cabine tant que je n'ai pas trouvé ces fausses bobines.

— Ah ! oui ? protesta le projectionniste. Je suis syndiqué. Ou mon temps est payé double ou...

— Il le sera », coupa Drukker. Puis, écœuré par sa propre magnanimité, il ajouta d'un ton menaçant : « Ce qui n'est peut-être pas le seul genre de temps qui vous sera compté avant que j'en aie fini ici. »

Peu après deux heures du matin, Cavanagh et Drukker regagnèrent avec lassitude le bureau de ce dernier. Ils étaient accompagnés de Braun, l'avocat, un homme au visage en lame de couteau et aux épais sourcils noirs qui lui donnaient un regard lourd. Corry avait été renvoyé chez lui en compagnie de Mike quand Drukker avait compris deux choses : primo, que les facultés déductives de la vedette étaient limitées ; secundo, qu'il devait se présenter au studio dès l'aube pour les dernières prises de vues du film où il jouait.

« Et alors ? questionna Drukker dès qu'ils furent entrés. Quand commencerai-je à obtenir quelque chose des cerveaux que je paie une petite fortune pour les avoir à mon service ? »

Cavanagh, qui était en train de se verser un whisky bien tassé, se retourna. Braun tapota son porte-documents d'un air rusé. « Eh bien, il y a au moins une douzaine de motifs de poursuite. Diffamation, contrefaçon, usage illicite de la marque, fraude... »

Drukker hurla presque : « Cela nous avance à quelque chose quand nous ne savons même pas qui l'a fait !

— Bah, il n'y a pas de quoi se mettre martel en tête pour ça », dit Cavanagh.

Drukker émit un grognement de mépris. « Est-ce que votre tête de bois n'a pas encore compris que ce pourrait être la fin de Mammouth ?

— Si. Mais chaque fois que cela se reproduira nous aurons une nouvelle chance de savoir comment cela se fait.

— Oui ? Nous n'avons pas obtenu de grand résultat, cette fois-ci.

— Peut-être, intervint Braun d'un ton apaisant, vos techniciens découvriront-ils quelque chose quand ils remettront en ordre cette cabine de projection.

— Eh bien, s'ils n'ont rien trouvé quand ils y ont flanqué la pagaille, je ne vois pas... »

La sonnerie du téléphone interrompit le discours de Drukker. Il décrocha vivement. Au bout de quelques secondes, il raccrocha. « C'étaient les techniciens, annonça-t-il d'une voix morne. Ils n'ont rien trouvé.

— Donc, observa paisiblement Cavanagh, l'interférence ne provient

pas de la cabine de projection.

— D'où, alors ?

— Du public. C'est l'évidence même, non ? Si quelqu'un avait tripatouillé le système de projection, il aurait bien fallu que le directeur soit dans le coup, n'est-ce pas ? Pourquoi vous aurait-il prévenu ? Non, ce doit être quelqu'un dans la salle.

— Mais c'est fantastique !

— Ce que nous avons vu ce soir l'était aussi, lui rappela Cavanagh. Mais Dieu sait comment ce résultat est obtenu ou comment on a pu fabriquer un appareil assez maniable.

— Alors qu'est-ce que nous faisons ? Nous fouillons tout le monde à la sortie ? » Le ton de Drukker était caustique.

« Non, rien d'aussi primitif. Il suffit d'installer une caméra à toutes les caisses de tous les cinémas de la ville où passent nos films, pour que soient photographiés automatiquement tous ceux qui achètent un billet. Tôt ou tard, le nombre des visages présents chaque fois que se renouvellera une séance comme celle de ce soir se réduira à un – ou à un groupe si c'est l'œuvre d'une bande.

— Mais qu'est-ce que ça coûtera ! gémit Drukker.

— Vous pouvez trouver mieux ? » demanda Cavanagh.

Drukker mit seize heures à conclure qu'il ne le pouvait pas. Et encore, il fallut un nouvel incident le lendemain même pour le convaincre. L'incident se produisit dans un autre cinéma, et le rapport que reçut Drukker le fit littéralement frissonner. Ce qui était arrivé à une banale bluette sentimentale suscita d'horribles visions de fermeture des studios par la police pour avoir produit des films pornographiques. Il signa d'une main moite le bon de commande pour les appareils nécessaires.

Au cours de la quinzaine suivante, quatre nouveaux cas d'interférence furent signalés, et les films des aspirants spectateurs dûment expédiés au studio. À ce moment-là, Drukker avait appris quelque chose qui soulageait un peu sa souffrance.

L'auteur de ces interférences n'exerçait pas une vendetta contre le seul Mammouth. À leur tour, les autres grands studios se heurtaient au même déconcertant problème.

Des rumeurs commencèrent à se propager. Des notes sibyllines apparurent en bas des rubriques consacrées aux films. La police fit une descente dans un cinéma, à la suite d'une plainte pour obscénité, mais ne trouva rien.

Entre-temps, le processus de sélection se poursuivait. La première série de films donna huit cent trente-sept visages. La deuxième soixante et un sûrs, et cinq moins sûrs, figurant aussi sur la première. La troisième élimina les cinq moins sûrs mais en signala obstinément

quarante-trois. « *De vrais fans !* » commenta Drukker avec dégoût.

Mais la dernière, pour une séance de l'après-midi, réduisit considérablement l'éventail des possibilités à cinq. Drukker était d'avis de leur bondir à tous sur le paletot sans plus tarder. Braun parvint à le retenir en lui rappelant ce que pouvaient coûter des procès en dommages et intérêts.

Puis il y eut encore un rapport. Drukker convoqua Cavanagh, Braun, Crowe et Philp, en même temps que Mike et une équipe de gorilles.

Les bandes arrivèrent. Drukker les introduisit lui-même dans le projecteur. Des minutes passèrent. Les photos étaient examinées l'une après l'autre. Puis l'une d'elles concorda. Drukker marqua la bande et continua. Le nombre restant s'amenuisa. Il n'y eut plus que quelques centimètres de bande et finalement... l'écran étincela dans sa blancheur. Drukker revint en arrière à l'image marquée.

« C'est lui, annonça-t-il. L'ennemi. Regardez bien, tous. Bon, allons-y. »

En se rendant à la salle de cinéma, dans la première de trois longues voitures noires, Drukker émettait des sons vengeurs entre ses dents serrées sur son cigare.

« Je lui apprendrai à faire le zouave avec Mammouth », proclama-t-il au monde en général.

Cavanagh sortit de son immobilité. « Mais ce n'est plus Mammouth seul qui se trouve en cause. Je ne comprends pas pourquoi... »

— Pourquoi je traite la question comme mon affaire personnelle ? dit Drukker avec un petit rire. J'ai toujours été un fervent défenseur des intérêts de l'industrie cinématographique, n'est-ce pas ? Les autres savent que j'ai une certaine avance dans cette histoire. Je suis sûr qu'ils reconnaîtront la valeur de mes efforts. » Il gloussa de nouveau.

Cavanagh fit la grimace, sachant ce que signifiait ce gloussement. Drukker comptait tirer de l'aventure un joli bénéfice.

« Autre chose, reprit Drukker d'un ton de mauvais augure, cette espèce de salopard s'est attaqué à moi en premier. J'éprouverai une satisfaction personnelle à lui secouer les puces pour lui extorquer la vérité. »

Cavanagh ne dit rien. Il pensait au visage qu'ils venaient de voir sur l'écran, il pensait que Drukker se montrait ridiculement mélodramatique à parler en pareils termes d'un petit vieillard avec une couronne de cheveux blancs à la tonsure de moine, et qui avait l'air incapable de faire du mal à une mouche...

En chair et en os, il paraissait encore plus petit, plus frêle. Ses joues avaient la teinte rosée et la rondeur de l'enfance. Drukker le repéra dans le flot des spectateurs qui sortaient du cinéma.

Ils bondirent.

Le petit homme leva la tête, surpris.

« Je suis les Films Mammouth, lui dit Drukker. J'ai fait ce film que vous avez saboté. »

Le petit homme ouvrit la bouche pour protester, puis haussa les épaules avec résignation. « Oui ? »

— Je pense que vous nous devez une visite, pas vous ?

— Moi ? Oh ! je vois. Heu... demain matin ?

— Tout de suite.

— Mais... ma logeuse. Toujours je...

— Nous téléphonerons à votre logeuse », dit Drukker en le faisant monter dans la première voiture.

Le petit homme s'assit gauchement dans le seau de toile troué qu'un décorateur de luxe avait appelé fauteuil. Il leva les yeux vers les visages qui l'entouraient.

« Pour commencer, dit Drukker, votre nom.

— Alfred Stephens. »

Drukker enchaîna d'un hochement de tête.

« Et maintenant... comment vous y prenez-vous ? »

Le petit homme hésita, puis eut un léger sourire. « Je ne sais pas.

— *Quoi ?* » Les énormes poings de Drukker se crispèrent. « Écoutez un peu...

— Non, je parle sérieusement. Croyez-moi, je ne sais pas. »

Drukker se ressaisit. « Bon, passons. Qu'est-ce que vous utilisez ?

— Ce que j'utilise ?

— Avec quoi le faites-vous ?

— Mais avec rien. »

Drukker s'étrangla. Ses yeux cherchèrent l'équipe de gorilles... L'un de ses membres au menton bleu s'avança lourdement. Braun eut une petite toux nerveuse. Cavanagh se glissa en écran devant Mr. Stephens.

« Allons... rappelons-nous tous que Mr. Stephens est notre hôte. Je suis sûr que si nous lui laissons le temps de s'exprimer...

— Merci, dit le petit homme avec un sang-froid étonnant chez quelqu'un d'aussi frêle. Si vous voulez bien expliquer à ce monsieur que l'intimidation ne servira à rien, je ferai de mon mieux pour vous satisfaire. »

Drukker grommela, croisa le regard de Cavanagh et se résigna. Il ordonna d'un signe à ses sbires de se retirer dans l'antichambre.

« C'est mieux, commenta le petit homme. Bon. Vous comprendrez que je parle avec une certaine réserve. Je vous demande d'imaginer un homme qui a été toute sa vie un fervent du cinéma. Imaginons qu'il a souvent éprouvé de l'impatience devant ce qu'on lui offre pour le distraire. Il a vu les films devenir de plus en plus stéréotypés, vous saisissez ? »

— Continuez, dit sombrement Drukker.

— Eh bien, c'est vrai, non ? Oh ! ces situations vieilles comme le monde, ce dialogue éternellement ressassé !

— Savez-vous combien cela, coûte de faire un film ? » explosa Drukker, piqué au vif. Cavanagh sourit.

« Alors autant vaudrait les faire convenablement, répliqua Mr. Stephens d'un ton réprobateur. Voyons, ou en étais-je ? Ah ! oui. Notre ami difficile commence à se lasser d'un film. Il se met à penser à ce qui pourrait s'y passer d'autre et alors... cela arrive. »

Quand Drukker devint intelligible, il disait : « ... prétendez me faire croire que le film déraile parce que vous le *pensez* ! »

Mr. Stephens eut un clappement de langue. « Parce qu'il le pense. L'homme dont je parle. »

Drukker jeta un coup d'œil désespéré à Philp et à Crowe. Les deux techniciens serrèrent les rangs comme pour s'assurer une protection mutuelle. Deux paires d'épaules se haussèrent et retombèrent faiblement.

« Ce *pourrait* être une forme de télékinésie, suggéra Cavanagh.

— Télé... *quoi* ?

— Télékinésie. L'art de mouvoir des objets à distance par la force de la pensée. Vous vous rappelez *Le Poltergeist* ? J'avais fait des recherches pour ça. Il y a des cas d'une authenticité parfaitement vérifiée où des gens ont déplacé des vases pesants ou des choses de ce genre. Alors pourquoi quelqu'un ne serait-il pas capable de déplacer une série d'ombres sur un écran ?

— Mais le son est changé aussi.

— Est-ce plus difficile ? »

Drukker s'ébroua comme un labrador qui sort de l'eau. « Non, c'est trop fantastique. Je ne le croirai pas.

— Merci, déclara du tac au tac Mr. Stephens. J'en suis ravi. Si c'est tout, eh bien... »

Il commença à se lever. Drukker, reprenant ses esprits, le repoussa sur son siège.

« D'accord, dit-il rageusement, je vous crois. Maintenant, écoutez-moi. Vous êtes un fléau dans tous les cinémas où vous entrez. Et qui plus est, il y a des témoignages que vous avez transformé certains films en... eh bien, ils n'auraient jamais obtenu leur visa de censure tels quels. »

Les joues du petit homme devinrent d'un rose légèrement plus foncé. « Ah ! oui. Eh bien, peut-être que l'imagination de notre ami s'est quelque peu emballée, en effet.

— Alors il devra la tenir en bride à l'avenir, n'est-ce pas ?

— Hum. Eh bien, peut-être. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement sensuel, vous comprenez ? Mais les scènes d'amour à l'écran

deviennent vraiment d'un irréalisme lassant, vous ne trouvez pas ? Même du temps de Theda Bara, elles commençaient déjà à ne pas être très convaincantes, mais du moins y avait-il *quelque chose* à cette époque.

— Je ne parlais pas seulement des scènes d'amour, lui dit Drukker d'un ton significatif. Je parlais de tout. »

Le petit homme le considéra avec une expression de regret. « Mais notre ami ne peut s'en empêcher.

— Dans ce cas, dit Drukker, il n'aura qu'à cesser d'aller au cinéma. »

Le petit homme soutint fermement son regard. « Mais c'est hors de question.

— Vraiment ? C'est ce que nous allons voir. Mon avocat ici présent dit que vous pouvez être poursuivi pour au moins une douzaine de chefs d'accusation déjà. Si vous voulez agir loyalement envers nous, nous... » Il eut un geste d'irritation. « Oui, Braun, qu'est-ce que c'est ?

— L'intention, chuchota Braun d'une voix pressante à son oreille. Aucune de ces accusations ne tiendrait si nous ne réussissons pas à prouver l'intention.

— Mais vous m'avez dit... »

Mr. Stephens avait l'ouïe fine. « Il vous faut des preuves aussi », lança-t-il d'un ton détaché.

Drukker se renfrogna. « Très bien, Mr. Stephens. Combien voulez-vous ?

— Combien ?

— Pour vous abstenir d'aller au cinéma jusqu'à la fin de vos jours.

— Oh ! Mon Dieu, tout est-il à vendre dans le monde où vous vivez ? Je regrette, mais ma pension me suffit. Et je n'ai plus aucun parent. D'ailleurs, je croyais avoir suffisamment souligné l'intérêt que je porte au cinéma. Rien ne vaut la peine que je le sacrifie. »

La contrariété qu'exprimait le visage de Drukker fut soudain remplacée par une cordialité parfaitement imitée.

« Eh bien, je peux faire de vous un homme heureux. Une avant-première de tous les films que nous réalisons – ici au studio. Et des films de n'importe quelle autre société, je peux arranger ça. Une voiture qui viendra vous prendre. Une de nos starlettes pour vous tenir compagnie. Qu'en dites-vous ? »

Mr. Stephens soupira. « Eh bien... non, je regrette, mais ce ne serait absolument pas la même chose. Il n'y a pas que le film, vous comprenez, mais... eh bien, l'atmosphère, la sensation d'être au milieu d'une foule, de partager l'expérience de centaines d'autres gens, le... oui, même le craquement du papier qui enveloppe les bonbons.

— *Le papier des bonbons !* » Drukker leva les mains au ciel et les laissa retomber avec lassitude.

« Peut-être, suggéra Cavanagh avec une pointe d'ironie, pourriez-

vous offrir à Mr. Stephens un emploi de metteur en scène. D'après ce que j'ai vu de son talent... »

Drukker avait commencé par prendre un air féroce. Mais voici que, tout d'un coup, il riait. Il serra la main du petit homme joyeusement, le tirant du même geste hors de son fauteuil.

« Eh bien, la cause est entendue, Mr. Stephens. S'il n'y a pas moyen d'arriver à un accord, tant pis. Et personne ne s'en porte plus mal. Ravi d'avoir fait votre connaissance. Et bonsoir. »

Les autres regardèrent avec stupeur Drukker raccompagner jusqu'à la porte un Mr. Stephens un peu abasourdi.

« Reconduisez Mr. Stephens chez lui, Mike, cria Drukker. Encore bonsoir, Mr. Stephens. »

Il ferma la porte derrière le petit homme et se retourna vers les autres avec un air protecteur.

Cavanagh dit vivement : « Écoutez, vous n'allez pas... »

Drukker prit une expression peinée. « Je ne vais rien faire du tout. Sauf donner à notre ami un garde du corps à partir de maintenant. Si jamais il approche d'un cinéma, Mike ou celui qui sera de service n'aura qu'à prévenir le directeur. C'est aussi simple que cela. » Il promena sur eux le regard d'une mère poule rabrouant sa couvée. « Je ne vois donc pas pourquoi tout le monde se mettait dans un tel état. »

Cavanagh trouva la maison – une modeste maison meublée dans le quartier des affaires –, et régla son taxi. Mike, adossé à un réverbère, se curait les dents.

« Rien à signaler ? questionna Cavanagh.

– N'a pas montré le bout de son nez. » Mike changea de position d'un air morose. « Ce boulot de détective privé m'enquiquine. »

Cavanagh eut un hochement de tête compatissant. « Le déjeuner était bon ?

– Hein ? Ah !... » Mike jeta son cure-dents d'un geste dégoûté. « Je trompais ma faim. Je ne pourrai rien me mettre sous la dent avant que Louie arrive à deux heures.

– Je prendrai la relève jusque-là, Mike, ça vous va ? »

Mike s'illumina. « Formidable, merci, Mr. Cavanagh. » Il s'éloigna d'un pas lourd, mais se retourna. « N'oubliez pas de téléphoner à Drukker si vous bougez...

– Je n'y manquerai pas, Mike. *Bon appétit*(4) »

Dès que Mike fut hors de vue, Cavanagh gravit le perron et sonna. La porte fut ouverte par une femme qui ressemblait à un oiseau. Il venait de demander Mr. Stephens quand le petit homme en personne descendit l'escalier. Il portait un pardessus. « Oh ! bonjour », dit-il quand il vit Cavanagh. Cavanagh lui trouva la voix un peu fatiguée.

« Vous vous souvenez de moi... Cavanagh ? Cela vous ennueie si je

viens avec vous ?

— Ne le ferez-vous pas de toute façon ? » questionna le petit homme avec un sourire las.

Cavanagh hocha la tête. « Vous avez découvert ça ?

— Ce n'était pas difficile à deviner. Ah ! par ici. » Le petit homme poussa un soupir comme ils s'engageaient dans la rue. « Que pouvait-il faire d'autre ? Je n'ai pas eu besoin de voir ce grand abruti en regardant par la fenêtre ce matin.

— Je ne suis pas son remplaçant, Cavanagh crut nécessaire de préciser. Tout au moins seulement parce que je l'ai bien voulu. Drukker ne vous considère que comme une menace. Mais moi... eh bien, je n'arrivais pas à m'endormir hier en pensant à ce don que vous avez. J'aimerais en savoir plus. »

Mr. Stephens le considéra d'un regard sarcastique. « Drukker vous a chargé de dire ça ? » Puis, voyant l'expression de Cavanagh : « Pardon. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Pour commencer, est-ce qu'il ne s'est manifesté que tout récemment ?

— Ma foi, j'ai dans l'idée que je l'avais déjà fait... mais seulement de temps à autre, si bien que je n'en ai pas eu conscience sur le moment. Ce n'est pas facile de s'en rendre compte, vous comprenez. Mais en y réfléchissant à présent, je pense que..., non, je suis sûr que cela s'est déjà produit. Mais sans que personne s'en aperçoive. Pas même moi.

— Et il n'y a que les films sur lesquels vous pouvez agir ? Rien d'autre ? »

Le petit homme émit un léger gloussement de rire. « Vous pensez à la lévitation des meubles ? Non, seulement les films. Je ne me suis jamais mêlé de choses sortant de l'ordinaire.

— Sortant de l'ordinaire ? » Les sourcils de Cavanagh se haussèrent. « Comment qualifiez-vous ce que vous pouvez faire, alors ?

— Je veux dire touchant au parapsychisme. C'est comme cela que ça s'appelle, n'est-ce pas ? En tout cas, peut-être n'est-il pas tellement extraordinaire que cela m'arrive. Je suis un homme timide. J'ai travaillé toute ma vie seul dans un dispensaire. Je ne me suis jamais marié. J'ai vécu toujours replié sur moi-même. Les films sont le seul amour durable que j'aie jamais eu. Je suppose que ma volonté s'est concentrée progressivement sur l'écran beaucoup plus que celle de la plupart des gens.

— Humm, médita Cavanagh. Mais cela laisse le mystère entier. »

Ils marchèrent côte à côte en silence pendant un moment, puis le petit homme dit : « Eh bien, il y a une chose... » Il hésita.

« Oui ? dit doucement Cavanagh pour l'encourager.

— Voyez-vous, je crois que ce qu'on pense détermine ce qu'on peut faire. Et je pense beaucoup... je dirais philosophe, si le mot n'est pas

trop grandiloquent. Les gens timides sont de grands philosophes. Ils tirent en fait la leçon des chances dont profitent à leur place les... les...

— Les Drukker ?

— Oui, c'est ça, je crois. En tout cas, j'ai toujours été impressionné par ce que racontait ce vieux Platon – que le monde que voient les hommes n'est rien de plus que des ombres projetées sur la paroi d'une caverne.

— Et les hommes qui voient ces ombres ? questionna à mi-voix Cavanagh.

— Je ne sais pas. » Le petit homme sourit. « Seulement des ombres avec des yeux, peut-être. Et ne me demandez pas ce qu'est le feu qui projette ces ombres. Je n'ai jamais cherché à approfondir autant les choses. Mais cette manière de voir est une grande consolation pour quelqu'un qui n'est arrivé pratiquement à rien dans sa vie. Elle lui apprend que tout ce que les gens se démènent pour obtenir – l'argent, la puissance, les biens de la terre – n'est que de l'ombre. »

Cavanagh prit soudain conscience de la solitude de Mr. Stephens et de son courage. Le courage qui affrontait les limitations de l'être dont il habitait l'enveloppe – le courage qui était capable de tenir tête à Drukker comme le petit homme l'avait fait le soir précédent. Cavanagh n'avait pas l'habitude d'exprimer ses sentiments réels, pas après dix ans de Hollywood. Mais il dit à présent d'une voix hésitante, curieusement timide lui aussi : « Mais... vous êtes bien arrivé à un résultat, pourtant. Ce don, c'est merveilleux, non ?

— Peut-être. Merci de l'avoir dit. » Il haussa les épaules et parut sur le point de parler encore, mais s'interrompit. Il interrompit aussi sa marche.

Cavanagh leva les yeux. Ils se trouvaient devant un cinéma. Il ressemblait beaucoup – oui, c'était celui où Corry avait fait cet esclandre.

Peu de semaines s'étaient écoulées, mais cela paraissait maintenant un siècle. Comme si le petit homme au don étrange avait introduit entre-temps quelque chose de plus grand, quelque chose qui participait de l'éternel.

« J'allais au cinéma, dit Mr. Stephens. Vous entrez ? »

Cavanagh secoua la tête avec tristesse. « J'espérais que vous ne me créeriez pas de difficultés.

— Ah ! oui. » Le petit homme fixa sur lui un regard grave. « Mais Drukker n'a pas le dernier mot, vous savez. Voyez-vous, s'il essaie de me contrecarrer, je raconterai simplement mon histoire aux journaux. Ils ont déjà eu vent qu'il se passe des événements insolites, j'en suis persuadé. Je pense qu'ils m'écouteront.

— Mais est-ce que cela vous plairait ? La publicité et le reste ?

— À parler franc, non. Mais le jeu en vaudrait la chandelle pour

battre Drukker.

— Cela servirait à quoi ?

— Simplement à ceci. Je vous ai dit que je ne m'étais jamais adonné aux expériences parapsychiques. Il y a beaucoup de gens qui les pratiquent. Ils n'ont évidemment jamais pensé à modifier des films. S'ils l'ont fait, je n'en ai pas entendu parler. Songez à ce qu'ils pourraient réaliser s'ils savaient que c'est possible. Comme pour le mille couru en quatre minutes. »

Cavanagh blêmit tout à coup. « Non ! » Il saisit le petit homme par le bras. « Vous ne connaissez pas Drukker. Croyez-vous qu'il va rester sans broncher à regarder son univers crouler sur sa tête ? »

Le petit homme baissa les yeux, l'air peiné, vers la main de Cavanagh qui le retenait. Confus, Cavanagh le lâcha. Le petit homme se mit en marche vers la caisse.

« Espèce d'idiot ! s'exclama Cavanagh avec emportement. Il va falloir que je lui téléphone.

— Si vous y êtes obligé », dit Mr. Stephens en se retournant. Il considéra Cavanagh avec tristesse. « Je vous croyais plus de cran. »

Cavanagh demeura immobile un long moment. Puis il courba l'échine et appela Drukker.

La réaction de Drukker fut immédiate – et exactement celle qu'avait crainte Cavanagh. Il se rendit subitement compte qu'il devait emmener le petit homme à l'abri du danger.

Il paya son billet avec des mains tremblantes et entra précipitamment.

La séquence qui passait à l'écran se déroulait de nuit.

Apparemment, des hors-la-loi s'apprêtaient à attaquer un convoi de chariots. La salle était sombre. L'ouvreuse était occupée ailleurs. Cavanagh s'avança à tâtons dans l'allée centrale, en jurant.

Puis ses yeux s'adaptèrent à l'obscurité.

Le cinéma avait un public clairsemé et était silencieux. Il comprit aussitôt que le petit homme n'avait pas encore commencé à exercer son talent. Il se sentit légèrement mal à l'aise. Il se dit de ne pas être stupide, que cela ne signifiait rien. Puis il le vit. Au milieu du troisième rang, sa petite silhouette tassée dans son manteau.

Cavanagh se dirigea vers lui – et sursauta comme des pétarades jaillissaient de l'écran. Des coups de revolver partaient comme des éclairs. Cavanagh arriva près du petit homme – et s'arrêta. Sa main se tendit comme si quelqu'un d'autre la guidait.

Les hors-la-loi avaient attaqué. Les sbires de Drukker n'auraient pas besoin de le faire.

Le petit Mr. Stephens, la tête renversée sur le côté, était mort.

« Eh bien, dit Drukker en se tournant vers Cavanagh et Corry comme

ils échappaient aux derniers flashes et entraient dans leur loge, c'est bien notre film à nous en entier ce soir, hein ? » Il gloussa de rire en s'installant dans son fauteuil. « Vous savez, ce petit Mr. Stephens aurait pu nous causer beaucoup de tort. »

Corry était épanoui. L'affaire avait eu sur lui le curieux effet d'apaiser ses craintes paranoïaques. En démontrant que des gens complotaient contre d'autres que lui, l'incident avait fait admettre à son subconscient que, par conséquent, il ne pouvait pas être la cible de tous les complots.

« Hum-hum », murmura Cavanagh. Quinze jours s'étaient écoulés depuis la mort subite de Mr. Stephens ; l'enquête avait conclu à une crise cardiaque. Cavanagh était allé aussitôt acheter un nouveau livre, sur le complexe de culpabilité.

Les lumières s'éteignirent.

Le brouhaha habituel des premières s'apaisa, et Cavanagh se résigna à l'habituel martyre d'une nouvelle épopée de Boyd Corry.

En tout cas, pensa-t-il dans un effort pour rendre la chose supportable, *Corry se donne à plein dans ses rôles*. C'était presque comme s'il croyait à cet univers en technicolor de tourelles de plâtre et de chevaliers en armure, paradant et jurant par sa foi comme s'il se prenait réellement pour le Prince Noir.

Mais l'effort de Cavanagh fut balayé par le déferlement d'une nouvelle vague de dégoût. C'était justement cela – les poses avantageuses et les trompeuses prouesses athlétiques de Corry – qui rendait le spectacle insupportable.

Si seulement...

Il se figea. Sur l'écran, le Prince Noir s'élançait pour sauter à cheval en voltige. *Mais il n'y réussit pas*. Il manqua l'étrier et tomba à plat ventre dans la boue.

Un gloussement de surprise jaillit du public.

Puis une tempête de rires secoua la salle. Pendant un instant, Cavanagh ne sut plus où il en était. S'étaient-ils trompés d'homme avec Mr. Stephens ? L'histoire du petit homme ne serait donc qu'un tissu de mensonges ? Et c'est alors qu'il comprit...

Qu'avait dit le petit homme en ce dernier après-midi de son existence ? Qu'il mettrait les journaux au courant... que les gens n'y avaient pas encore pensé... que c'était comme courir le mille en quatre minutes, une fois qu'on savait la chose faisable...

Mais non, ce ne pouvait pas être ça. Il n'y avait rien eu dans les journaux. À moins qu'il n'en ait parlé à quelqu'un ? Oui, voilà – il en avait parlé à des gens... il avait éveillé en eux un pouvoir latent.

Puis la vérité le frappa – comme un coup de massue.

Il fallait qu'il sorte. Drukker et Corry regardaient tous les deux l'écran, bouche bée. Ils ne remarquèrent pas qu'il se levait et se dirigeait vers la porte.

Car il venait de se rendre compte... c'était bien comme le petit homme l'avait dit... la première fois on n'en était pas sûr. Il n'en avait pas été sûr pendant un instant... mais il l'était à présent. Il avait l'expérience d'un autre comme référence. Mr. Stephens en avait effectivement parlé à quelqu'un.

À lui !

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The scene shifter.

UN COUP TU LA VOIS...

par Richard Wilson

Pour conclure, voici une histoire d'homme invisible. Une telle présentation ne détruit aucun effet de chute, puisque la situation du personnage central est révélée dès la première phrase. Griffin, l'Homme invisible de Wells, rêvait de puissance et connaissait de pitoyables mésaventures. Ici, Avery Train ne nourrit aucun projet ambitieux, et il ne voit (?) que trop clairement les inconvénients auxquels l'expose son état inhabituel.

CE ne fut que quelques minutes après s'être éveillé pour la seconde fois qu'Avery réalisa qu'il était devenu invisible. Il se réveilla d'abord à l'heure habituelle, entendit sa femme parler de faire sortir les enfants de la maison pour qu'il puisse se reposer, et enfonça de nouveau la tête avec volupté dans l'oreiller. C'était le premier jour de ses vacances.

La deuxième fois, il bâilla prodigieusement et fut alors tout à fait éveillé. Il resta allongé quelques minutes à regarder le plafond. Il n'avait pas l'air comme d'habitude. Ou plutôt non, ce n'était pas le plafond qui avait changé, mais la vision qu'il en avait. Une vision parfaitement claire, dégagée de tout obstacle. C'est alors qu'il réalisa que ce qui manquait, c'était la chose floue, imprécise, qui était là depuis toujours, à la limite inférieure de son champ de vision, et qui ne devenait le bout de son nez que lorsqu'il fermait un œil.

Avery ferma un œil. Pas de nez. Sa main vint d'urgence palper l'appendice nasal incriminé. Il était là, parfait. C'est-à-dire qu'il le *sentait*. Mais il ne voyait ni ses doigts, ni sa main.

Il frissonna et resta immobile, observant avec un soulagement douteux la forme de son corps sous les couvertures et la petite montagne que faisaient ses pieds. Il leva les mains. Il ne les voyait pas. Il les fit claquer l'une contre l'autre. Il entendit le clappement, mais tout ce qu'il pouvait voir, c'étaient deux manches de pyjama qui se rejoignaient presque à angle droit pour s'arrêter à quelques dizaines de centimètres l'une de l'autre.

Il tourna la manche vers son visage et sa main invisible le frappa au

menton. Il se força à plonger le regard dans sa manche vide. Le spectacle du néant qui l'emplissait jusqu'au coude lui procura une sensation de nausée, comme s'il regardait au fond d'un puits vertigineux.

Avery rejeta les couvertures. Les jambes tire-bouchonnées de son pyjama apparurent, mais à leur extrémité... il n'y avait pas de pieds.

Ce n'est pas possible, se dit Avery. Il devait être en train de rêver. Mais ça ne pouvait pas être ça non plus, parce que lorsqu'il faisait un rêve et qu'il réalisait qu'il rêvait, il se réveillait toujours. Il était donc déjà bien éveillé. Ce n'était pas possible.

Il projeta ses jambes hors du lit et mit les pieds par terre. Il voyait distinctement les poils du tapis, écrasés, en dessous.

Il était maintenant devant le grand miroir rond de la coiffeuse de sa femme. Le spectacle de ce rien-du-tout revêtu d'un pyjama, sans tête, sans mains et sans pieds, était affolant. Il ôta son pyjama et disparut complètement.

Un bruit de pneus écrasant du gravier l'attira vers la fenêtre. C'était leur voiture. Liz était de retour.

Il repêcha son pyjama par terre puis, changeant d'avis, renonça à l'enfiler et le fourra dans le placard. Il ne fallait pas que Liz le voie comme ça... Qu'elle le *voie* ! Enfin, ce qu'il voulait dire, songea-t-il, c'est qu'il lui faudrait l'éviter pendant un certain temps ; jusqu'à ce qu'il réapparaisse, s'il devait réapparaître, ou au moins jusqu'à ce qu'il sache ce qui lui était arrivé. Il n'avait pas envie de la faire à moitié mourir de peur.

La porte de devant s'ouvrit puis se referma, et sa femme appela : « You-hou, Ave ! Déjà levé ? »

Elle avait dû l'entendre fureter.

« Je suis en haut, répondit-il sur le même ton en allant dans la chambre de leur fille. Dans la chambre. »

Il l'entendit déposer des paquets sur la table de la cuisine puis monter l'escalier. Il attendit qu'elle soit entrée dans la chambre avant de se mettre à descendre à son tour. Ne voyant pas ses pieds, il manqua se casser la figure et négocia le reste du parcours en évitant de regarder les marches. En attendant, il avait essayé de fermer les yeux pour réaliser ensuite que ça ne servait à rien : il voyait à travers ses paupières invisibles.

« Où es-tu ? lui demanda sa femme, d'en haut. Avery ?

— Euh... En bas, au sous-sol, Liz, répondit-il en descendant. Je vérifie le niveau du mazout.

— Mais pour quoi faire ? On est en plein été.

— Ah ! oui... évidemment. » Le sol de béton était froid. Il leva un pied puis l'autre. « Mais les nuits sont très vite fraîches, en automne... » Il frappa de sa main invisible sur le flanc de la cuve, rien que pour faire

quelque chose, et regarda la jauge. Il en restait encore au moins quatre cents litres.

Liz redescendait l'escalier. Il retint son souffle, mais elle s'arrêta au rez-de-chaussée et entra dans la cuisine.

« C'est presque l'heure du déjeuner, dit-elle. Tu as bien dormi ?

— Pour ça, oui. » Il remonta quatre à quatre les marches de la cave, puis celles qui menaient au premier, et fonça dans la salle de bain. Il verrouilla derrière lui la porte, sur laquelle il s'appuya en haletant.

« ... ce midi ? demandait la voix de Liz.

— Hein ?

— Je te demandais ce que tu voulais manger ce midi ? Tu es de nouveau en haut ? Pour l'amour du Ciel, Ave... » C'est tout juste s'il entendait ce qu'elle disait.

« Je suis dans la salle de bain, hurla-t-il à travers la porte. N'importe quoi, merci. Mais pas tout de suite. »

Il s'assit sur le bord de la baignoire, mais la porcelaine était froide. Il se releva.

Une bonne chose que ça lui soit arrivé à la maison, se dit-il. Enfin, une *relativement* bonne chose. Ç'aurait pu être encore pire. Et s'il était devenu invisible dans le train ? Ou à la banque ? Ah ! quelle sensation au service Crédit de la Caisse Populaire, si compassée ! Un complet-veston tout ce qu'il y a de classique sagement assis à son bureau et rien à l'intérieur ! De quoi faire détalier avec épouvante les candidats à l'emprunt les plus résolus ! Il eut un ricanement sinistre.

Qu'aurait-il fait ? se demanda-t-il. Aurait-il ôté ses vêtements pour se rendre complètement invisible ? L'occasion rêvée ! Toutes ces centaines de milliers de dollars étalés partout sous son nez... Mais, bien sûr, i ! n'aurait jamais fait une chose pareille. Sans compter qu'il se trouvait dans le mauvais service...

Mais il n'était pas au bureau. Et il n'y retournerait pas avant deux semaines, grâce au Ciel ; ils n'auraient jamais besoin d'entendre parler de ça. Enfin, si ça s'arrangeait en deux semaines, quoi. Et d'ailleurs, qu'était-ce au juste ? Comment allait-il l'apprendre à Liz ? Il ne pouvait pas rester dans la salle de bain toute la journée.

Un coup frappé à la porte le fit bondir. Il n'avait entendu aucun bruit dans l'escalier.

« Tu es encore là-dedans ? demandait-elle.

— Une minute », répondit-il. Est-ce qu'elle se doutait de quelque chose ? Mais elle redescendait déjà l'escalier.

Il se fit couler un bain. Il fallait bien qu'il trouve une raison pour monopoliser aussi longtemps la salle d'eau. Ça lui laisserait le temps de réfléchir.

Avery grimpa dans la baignoire avec circonspection, car il ne savait pas exactement à quelle hauteur il lui fallait lever les pieds pour

enjamber le rebord – et il s’assit. L’eau produisait sur son corps la même impression que d’habitude et il se sentit apaisé. Mais lorsqu’il abaissa le regard, ce fut pour voir l’espace vide à l’intérieur duquel l’eau était déplacée. Et, en l’absence de l’échelle fournie par son corps, la distance lui parut prodigieuse de ses yeux à la surface du liquide, lequel s’écartait sur un vide circulaire – allons, il était vraiment aussi épais que ça, là ? – semblable à un tourbillon immobile qui serait allé en s’élargissant pour se diviser en deux tunnels : ses jambes.

Il releva les yeux, de nouveau en proie à une sorte de vertige. Il regarda les choses normales – les serviettes de toilette sur leurs étagères, le papier peint prétendument imperméable qui commençait à se décolorer dans le bas, le tube de dentifrice orphelin de son bouchon, la pomme de la douche qui fuyait et s’égouttait sur le dos des clients imprudents qui ne pensaient pas à s’asseoir suffisamment vers le milieu de la baignoire...

Liz. était de nouveau derrière la porte de la salle de bain.

« Franchement, Ave, disait-elle.

– Tu-ne-peux-pas-entrer-je-suis-dans-la-baignoire », fit-il sans respirer. Tss, lui sauter dessus sournoisement, comme ça... Pourquoi ne lui fichait-elle pas un peu la paix, jusqu’à ce qu’il ait trouvé une quelconque solution ?

« Ah ! oui, vraiment ? répondit Liz. Et depuis quand es-tu si pudique ? Ouvre la porte.

– Je ne peux pas atteindre le verrou d’ici.

– Complètement idiot ! Bien sûr que tu peux y arriver. Allez, dépêche-toi !

– Bon. Une seconde. » Avery tira d’un coup sec le rideau de la douche autour de la baignoire, se pencha par-dessus le lavabo et déverrouilla la porte. Il ramena son bras à l’intérieur du rideau qu’il referma hermétiquement.

Il entendit Liz entrer. « Je voulais simplement mettre des serviettes propres sur l’étagère.

– Hon », dit-il, attendant qu’elle s’en aille.

Le silence s’établit des deux côtés du rideau.

« Avery ? fit-elle au bout d’un moment.

– Hon-hon ? » Pourquoi ne fichait-elle pas le camp ?

« Tu ne prends pas une douche ?

– Non.

– Tu *as pris* une douche ? Non, bien sûr que non. Le rideau n’est pas mouillé.

– Un vrai petit Sherlock Holmes féminin, hein ? Je *vais* prendre une douche. Qu’est-ce que tu dis de celle-là ?

– Mais tu t’es fait couler un bain, j’ai entendu.

– Il se trouve que j’ai envie de prendre un bain *et* une douche.

— Je te trouve drôlement bizarre, aujourd'hui. Qu'est-ce qui t'arrive ?
— Rien du tout. » Est-ce qu'elle allait rester plantée là toute la journée ?

« Il y a quelque chose. Tu es malade ?

— Non, je ne suis pas malade.

— Alors, tu caches quelque chose. Qu'est-ce que tu caches ?

— Rien du tout ! hurla-t-il. Est-ce qu'il est impossible d'avoir un peu d'intimité, une fois de temps en temps ? Sous son propre toit ? On se crève le melon cinquante semaines par an et quand on a enfin deux semaines de vacances, on ne peut même pas prendre un bain tranquille ?

— Maintenant, je suis sûre que tu me caches quelque chose. » La voix de Liz était douce – comme toujours, lorsqu'elle avait le dessus.
« Avery ?

— Quoi ? » répondit-il d'un ton maussade. Il sentait que le bout de ses doigts commençait à se flétrir, à force d'être restés trop longtemps dans l'eau.

« Avery ? » Sa voix était maintenant toute tendre et, eh bien, *sexy*.
« Chéri ?

— Quoi ? Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? » Est-ce qu'elle n'était pas en train de se glisser le long du rideau ?

« Chéri, j'ai envie de prendre une douche aussi.

— Quoi ? Tu veux dire tout de suite ? Avec moi ?,

— Et pourquoi pas ? Il y a longtemps que ça ne nous est pas arrivé, Avery. Tu te souviens ? Et les enfants ne rentreront pas de l'après-midi.

— Non ! éructa-t-il. C'est impossible, Elizabeth !

— Eh bien ! » Il l'entendait d'ici respirer lourdement, avec indignation. « Tu n'as pas besoin de crier comme si je te faisais une proposition malhonnête. »

Il regretta aussitôt de lui avoir répondu aussi brutalement et le lui dit. « Je suis désolé, Liz. Bien sûr que non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. C'est seulement que...

— Que quoi ?

— Je... Je ne peux pas te le dire.

— Bien sûr que si. Tu peux tout me dire. N'est-ce pas ?

— D'habitude, oui, répondit-il. Mais cette fois, ce n'est pas pareil.

— Pas pareil ? Tu veux dire... Avery, tu es *certain* de ne pas être malade ?

— Non, je ne suis pas malade. Absolument pas, en aucune façon, pas du tout. Et je ne t'ai pas trompée, et je n'ai pas attrapé une maladie honteuse, si c'est ce que tu t'imagines.

— Je suis heureuse de te l'entendre dire. Alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Ne va pas me raconter que tu t'es fait tatouer ! »

Il se mit à rire. Cette chère vieille Liz ! Il savait qu'il pouvait lui

parler, maintenant.

« Non, dit-il. Non, je ne me suis pas fait tatouer. Liz, tu pourras encaisser un coup ? Assieds-toi quelque part.

— Quel genre de coup ? Je crois que je pourrais supporter n'importe quoi, pour autant qu'il ne s'agisse pas du... tu sais quoi. Et du moment que tu n'es pas malade. Je ne peux m'empêcher de penser au cancer.

— Non. Rien à voir avec ça. Écoute, Liz... D'abord, je vais te dire de quoi il s'agit, et puis quand tu te seras un peu faite à l'idée, j'ouvrirai le rideau.

— D'accord, dit-elle. Tu me fais peur, maintenant, je préfère te le dire. Je... Je crois que je vais m'asseoir.

— Très bien. Maintenant. Tu es prête ?

— Je crois qu'il le faut bien. Vas-y, Avery.

— Bon. Eh bien, quand je me suis réveillé ce matin, la première fois, j'allais très bien. Tu as vu. Mais, quand je me suis éveillé pour la seconde fois, j'étais... » Il marqua un temps d'arrêt et regarda l'endroit où se seraient trouvé le bout de ses doigts s'il avait pu les voir. « ... Invisible.

— Invisible ? » Il y eut un silence, puis Liz répéta le mot avec un petit hoquet, comme si elle n'avait pas compris la première fois. « Invisible ? Ce n'est pas possible... » Mais sa phrase resta en suspens, comme si elle s'était terminée sur un point d'interrogation.

« C'est ce que je croyais aussi, mais ce n'est pas le cas. Enfin, ça m'est arrivé *à moi*. Je ne sais ni comment, ni pourquoi, mais ça m'est arrivé.

— Je ne te crois pas, fit Liz. Ouvre le rideau et laisse-moi voir. »

Il eut un rire lugubre. « Si seulement... Mais, si tu es prête, je vais ouvrir le rideau.

— Je suis aussi prête que possible. Vas-y » Elle essaya de rire elle aussi. « Lève le voile. »

Il tira le rideau.

Liz poussa un cri perçant. Elle fit un bond en arrière et s'appuya au mur, le plus loin possible.

Son cri et son attitude l'effectuèrent à son tour. « Je suis désolé, Liz, je ne pensais pas que le choc serait aussi terrible.

— Mais tu n'es pas invisible ! dit-elle. Tu es mort ! Tu es un fantôme !

— Allons donc ! dit-il sèchement.

— Regarde-toi ! Regarde dans la glace ! »

Il se leva et se pencha sur le lavabo pour voir. Il apercevait vaguement le contour de son corps et, au travers de lui-même, la fenêtre masquée d'un rideau qui se trouvait au-delà de son reflet.

« C'est la vapeur d'eau, fit-il. C'est tout. » Il saisit un drap de bain sur l'étagère et se mit à se sécher en frissonnant. Comme il se frictionnait, la vapeur d'eau était absorbée par la serviette et il commençait à disparaître totalement.

Liz était pliée en deux par un rire presque hystérique. « Je te demande pardon, gloussa-t-elle, mais tu avais l'air... abominable ! Je ne m'attendais pas à ça ! »

Avery finissait de s'éponger. « C'est moi, dit-il. Toujours le même vieux moi, sauf que tu ne peux pas me voir. Je... Je crois qu'il vaudrait mieux que je t'évite jusqu'à ce que tu t'y sois faite. »

Ses yeux étaient tournés dans sa direction, mais son regard était fixé sur un point qui se trouvait bien à cinquante centimètres de son visage. Avery se sentait tout drôle de la voir le manquer du regard, comme ça. Seulement, il imaginait que ça devait être encore dix fois plus drôle pour elle.

« Tu es sûr que ce n'est pas une blague ? demanda Liz. Tu n'es pas en train de me jouer un tour ?

— Je voudrais bien ! Non, ce n'est pas une blague. J'ai disparu, c'est tout. Je ne peux rien expliquer.

— Nous aurions sûrement du mal à expliquer ça aux Wormser, fit Liz.

— Les Wormser ? Qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans ?

— Nous étions censés dîner chez eux, ce soir, tu ne te souviens pas ? Mais nous n'irons certainement pas chez les Wormser avec la mine que tu as.

— Tu ne veux pas plutôt dire « avec la mine que je *n'ai pas* ? » Il était heureux de voir que son esprit pratique reprenait le dessus. Elle aurait pu facilement céder à la panique, au lieu de quoi elle envisageait déjà la situation sous l'angle social, aussi pragmatiquement que si son problème résidait en un simple œil au beurre noir, ou une dent de devant en moins.

Il plia la serviette, la replaça sur l'étagère et s'aperçut que Liz suivait ses mouvements avec fascination. Il prit bien garde à tout faire très lentement. « Maintenant, fit-il, la question qui s'impose est de savoir si je vais m'habiller ou non ? Qu'est-ce qui te dérangera le moins ?

— Je crois que ça ne fera pas beaucoup de différence. Ce que je pense plutôt, c'est que nous ferions mieux d'appeler le docteur Mike.

— Mike Custer ? Pour quoi faire ? Je ne suis pas malade.

— C'est ce que tu n'arrêtes pas de dire depuis un moment, mais il nous faut l'avis d'un expert. Tu te mets au lit et je l'appelle.

— Au lit ? Pourquoi au lit ?

— Parce que, répondit Liz avec une logique imperturbable, tu vas lui faire suffisamment d'effet comme ça. Ça sera plus facile pour lui s'il sait exactement où te trouver et s'il peut se dispenser de te pourchasser dans la pièce. Où es-tu pour l'instant ?

— Ici, tout près. Très bien, appelle Mike. Encore que je doute que ça me soit du moindre secours »

« Non, il n'a pas de fièvre, disait Liz au téléphone. Des frissons ? Tu

as des frissons, Ave ?

— Je commence à me réchauffer, fut la réponse qui émana des couvertures. Demande-lui simplement de passer. Pas la peine d'essayer de lui expliquer au téléphone.

—... Il sera là d'ici quelques minutes », fit-elle en raccrochant. Elle regarda le creux dans l'oreiller où aurait dû se trouver une tête. « Tu devrais me féliciter. J'arrive maintenant à te regarder sans claquer des dents.

— C'est très bien. Mais... Où as-tu dit qu'étaient les enfants ? Nous ne pourrions pas les laisser éternellement en dehors du coup. Comment vont-ils prendre ça ?

— Je ne sais pas. Margie est au cours d'art dramatique et Bobby, chez Corky. C'est Bobby qui va rentrer le premier.

— Il se pourrait qu'il réagisse très bien. Les mômes de quatre ans se font à tout. S'il arrive à croire tout ce qu'il voit à la télévision, il devrait pouvoir accepter sans histoires d'avoir un pauvre vieux père invisible.

— Possible... Ça sera une autre paire de manches avec Margie. Elle est plutôt évoluée pour ses dix ans, mais quand même...

— Nous pourrions les envoyer tous les deux chez ta mère pour quelque temps.

— Il nous faudrait une drôlement bonne raison, pour ça, répondit Liz. Tu connais la situation de Maman avec ses jules. Elle a horreur qu'on lui rappelle qu'elle est grand-mère. Mais nous n'en arriverons pas là à moins d'y être obligés. Il se peut que le docteur Mike arrive à te guérir. Ça pourrait être une chose qu'il aurait étudié dans une de ces publications qu'il reçoit tout le temps.

— Je serais très surpris s'il avait quoi que ce soit dans sa trousse qui puisse me faire le moindre bien. »

Une voiture s'arrêta devant la maison. « Le voilà, dit Liz. Je le prépare ?

— Ah ! non. Il faut en avoir pour notre argent. Je veux observer sa réaction. Et si je poussais des gémissements ? Peut-être devrais-je passer sous la douche et revêtir en son honneur mon petit costume de fantôme ?

— Reste là, c'est tout. J'ai parfois l'impression que tu n'aimes pas le docteur Mike. Je vais le chercher.

— J'ai depuis toujours une théorie selon laquelle les médecins n'ont jamais guéri qui que ce soit de quoi que ce soit. Tout ce qu'ils savent faire, c'est nous bourrer d'antibiotiques droit sortis de notre grande fabrique locale, les laboratoires Lindhof, tandis que Dame Nature nous guérit à son heure, et en douceur. Les chirurgiens mis à part.

— On ne va pas recommencer avec ça », fit Liz.

La voix chaleureuse de Mike Custer s'élevait dans l'escalier. « Alors, où est notre malade ? Il vous donne beaucoup de souci, madame

Train ? Pas de fièvre, hé-hé-hé ! Belle journée pour tirer sa flemme, en vérité !

— Il est en vacances, répondit fraîchement Liz, alors, n'importe comment, il n'essaie pas de tirer au flanc. Il a probablement une maladie rare.

— Plus c'est rare, meilleur c'est. La profession devient un peu ennuyeuse, ces derniers temps. C'est par là ?

— C'est par là, dit Liz. Le voilà.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, enfoui sous les couvertures ? Il n'a pas peur de moi, au moins ? N'ayez pas peur, brailla-t-il, le docteur Mike est là !

— N'ayez pas peur vous-même, fit le malade. Comme vous le disait Liz, j'ai une maladie rare.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le docteur. De la ventriloquie ? On a des talents de société ? Allons, allons, Avery, sortez de là-dessous. Eh bien, vos enfants sont des patients plus courageux.

— Je suis là, répondit Avery. Cramponnez-vous, Mike. Vous avez le cœur solide ?

— Comme le dollar, répondit Mike en se frappant la poitrine. Plus solide, même.

— Ça vaut mieux. Mettez les mains sur l'oreiller.

— Pourquoi ? Vous avez des sueurs froides ? C'est pour ça que vous restez fourré sous les couvertures par cette chaude journée d'été ?

— Tâtez simplement l'oreiller. »

Mike haussa les épaules et tendit la main, celle-ci entra en contact avec le visage invisible d'Avery. Le docteur retira précipitamment sa main et fit un pas en arrière, le souffle coupé.

« Ave ! s'écria Liz. Tu ne l'as pas mordu, au moins ?

— Bien sûr que non ! Je lui ai simplement fait peur, à cette grosse truffe ! »

Le docteur Mike s'assit sur le tabouret devant la coiffeuse de Liz. « Ouahh », fit-il. Puis : « Eh bien. » Son regard allait de l'oreiller à sa main.

« Je suis invisible, expliqua Avery. C'était un sale tour, mais vous ne l'avez pas volé. Où avez-vous pris ces manières, Mike ? À l'armée ?

— *J'ai été* dans l'armée, répondit Mike, ennuyé. Invisible ?

— Voui, fit Avery. Moi aussi, j'ai été dans l'armée, Mike. Je montais la garde par moins quinze, avec quarante de fièvre, parce qu'on ne croyait pas que j'avais une pneumonie. Et c'était pourtant vrai.

— Où était-ce ?

— Au camp de Crowder, dans le Missouri.

— Alors, ce ne peut pas être moi qui ai refusé de vous admettre à l'hôpital.

— Je n'ai jamais dit ça. Je vous ai simplement demandé où vous aviez

acquis ce genre effusif qui, au cas où personne ne vous l'aurait jamais dit, pue à des kilomètres. En tout cas, pour l'instant, ce n'est pas une pneumonie que j'ai, c'est de l'invisibilité. Pouvez-vous me soigner ? »

Liz s'efforçait de refréner une crise de fou rire nerveux.

Le docteur la regarda. « C'est sérieux ? Ce n'est pas une espèce de blague raffinée ?

— Non seulement il est sérieux, mais encore la chose est sérieuse. Pouvez-vous faire quelque chose pour lui ?

— Je n'en sais rien. C'est quelque chose qu'on ne nous a jamais appris à la faculté.

— Bon, enfin, n'allez-vous pas l'examiner, ou faire ce que vous faites dans ces cas-là ?

— Oui, je suppose que si, maintenant que je sais par quel bout le prendre. Avery ?

— Je suis là, répondit Avery. Comme tout à l'heure.

— Je vais vous examiner, maintenant.

— Allez-y. Je ne vais pas vous mordre.

— Il vaudrait mieux que vous vous déshabilliez.

— Je *suis* déshabillé. Et maintenant, j'enlève les draps. Du calme. »

Les couvertures semblèrent voltiger toutes seules. Tout ce qu'on pouvait voir d'Avery, c'était une longue concavité dans le matelas, de son côté du large lit à deux places, et un creux circulaire dans l'oreiller. Les plis des draps étaient aplatis et écrasés.

Ne quittant pas le lit des yeux, Mike Custer se pencha sur sa serviette qui s'ouvrit avec un déclic. « Autant s'y mettre tout de suite. Vous êtes couché sur le dos ?

— Pour l'instant, oui, mais je commence à en avoir assez.

— Chéri, intervint Liz, est-ce que ça ne pourrait pas vous aider si nous te poudrions ?

— Si *quoi* ?

— Si nous te poudrions tout le corps avec ma grosse houpette en duvet de cygne. Le talc dessinerait tes formes, de sorte que le docteur Mike verrait ce qu'il fait.

— Tu veux dire, comme la vapeur d'eau, dans la salle de bain ? Ça marcherait probablement, si tu peux supporter encore une fois de me voir déguisé en fantôme.

— Non, dit Custer. Ne compliquons pas tout ça pour l'instant par l'intrusion de corps étrangers. Vous paraissez... euh, vous faites des *bruits* qui semblent tout ce qu'il y a de normal – la respiration et tout ce qui s'ensuit – mais je vais vous faire subir un rapide examen de routine avant de prélever quelques échantillons.

— Des échantillons ! s'exclama Avery. Si vous vous imaginez que je vais me laisser découper en tranches pour que vous puissiez épater vos petits copains...

— Ça suffit, Ave. Vous savez parfaitement de quoi je veux parler : urine, sang...

— Oh ! vous voulez dire que vous allez faire des prélèvements ! »

Custer poussa un soupir. « J'adore que les gens m'apprennent mon métier ! Votre poitrine, d'abord. Il vaudrait mieux que vous guidiez ma main. »

Une autre voiture faisait crisser le gravier de l'allée. Liz jeta un coup d'œil par la fenêtre. « C'est Joan qui ramène Bobby. Elle n'aura pas pu faire autrement que de remarquer la voiture du docteur Mike. Qu'est-ce que je vais lui raconter ? Qu'est-ce que tu as ?

— N'importe quoi. Que dirais-tu d'une bonne maladie de Custer ? C'est probablement le nom qu'ils lui donneront en l'honneur de Mike.

— Je trouverai bien quelque chose », fit Liz en descendant l'escalier.

Tandis que Mike repliait son stéthoscope, Avery écoutait les femmes bavarder. Il lui fallait bien rendre hommage au médecin. De ce qui avait bien dû être une sérieuse secousse, Mike était revenu à une attitude professionnelle pleine d'assurance.

« ... rien qu'un de ces stupides rhumes des foin, sans doute », disait Liz à Joan. Il l'entendit ensuite parler à Bobby, lorsque Joan fut repartie. « Tu pourras voir papa, quand le docteur Mike aura fini. Non, ça ne fait pas mal...

— Je ne vois rien d'anormal chez vous, disait Mike Custer. Enfin, je veux dire, pour autant qu'on puisse en juger. Ce que je pense, c'est que vous êtes en bonne forme physique. Mais ce n'est évidemment pas le cas, n'est-ce pas ? Je vais directement à l'hôpital pour tester les échantillons prélevés... Hé ! ça, c'est intéressant !

— Quoi ? demanda Avery.

— Ils réapparaissent. » Il sortit de sa sacoche les petits flacons bouchés à l'émeri. On voyait distinctement les rognures d'ongles de mains et de pieds d'Avery, d'un gris terne. De même que le jaune de l'urine. Mais le sang était toujours invisible.

« Pourquoi pas le sang, alors ? demanda Avery.

— Je ferais mieux d'y aller pour essayer de le découvrir.

— C'est peut-être parce que les rognures d'ongles sont mortes et que l'urine est un déchet, alors que le sang, lui, est encore vivant. Par conséquent...

— Peut-être, fit Custer. Et peut-être aussi aurais-je mieux fait d'étudier la médecine dans une banque car alors j'aurais été aussi futé que vous. Par conséquent... ! Pour l'amour du Ciel, allez-vous me laissez faire mon métier, Ave ?

— D'accord. Je serai sage.

— Et ne vous en faites pas. Rien n'indique que vous ayez quoi que ce soit d'anormal, en dehors de ce symptôme évident. Et j'ai confiance : nous allons vous arranger ça. Si c'est arrivé, ça pourra repartir quand

nous en saurons davantage.

— Combien de temps pensez-vous qu'il vous faudra pour en savoir un peu ? demanda Avery. Je veux parler des résultats des examens.

— Un jour ou deux. En attendant, je vous conseille de n'en parler à personne, en dehors de votre famille. Restez chez vous.

— Vous voulez, dire, restez à l'abri des regards pendant quelques jours.

— C'est ça ; essayez de garder le sens de l'humour. Mais résistez à la tentation de jouer des tours aux gens sous prétexte que vous avez une panoplie sur mesure...

— C'est marrant, fit Avery. Je n'ai pas réussi à trouver un seul moyen de tirer parti de ça. On pourrait croire que j'aurais été bourré d'idées.

— C'est déjà ça, répondit Mike. De la sorte, vous éviterez les ennuis. Je m'en vais, maintenant. Euh... je repasserai bientôt vous voir.

— Merci. J'espère que vous le pourrez. »

Tandis que Liz raccompagnait le docteur, Bobby grimpa l'escalier à toute vitesse. « Papa ! dit-il. Est-ce qu'il t'a donné du médicament rose comme à moi ? » Il fut dans la chambre avant que Liz n'ait eu le temps de le rattraper.

Avery était de nouveau enfoui sous les couvertures. « Salut, Bob, dit-il. J'ai une surprise pour toi, fiston.

— C'est quoi ? »

Liz entra, l'air anxieux, mais Avery la rassura. « Tout va bien, Liz. Il fallait bien manger le morceau, à un moment ou à un autre. J'ai trouvé un jeu, Bobby, dit-il à son fils. Je joue à être invisible.

— C'est quoi, *imbisible* ? demanda Bobby. C'est quand tu es sous la couverture ?

— Quelque chose comme ça, fiston. Tu as déjà vu quelqu'un qu'on ne pouvait pas voir ? À la télévision, peut-être ?

— Je sais pas », répondit Bobby. Il s'empara d'un des pieds d'Avery, au travers du drap. « Je t'ai trouvé !

— Bon garçon. » Avery remua les orteils et Bobby se mit à rire. Il lui attrapa l'autre pied. « Tu peux trouver ma tête, maintenant ?

— Elle est sous les couvertures. Tout en haut.

— Ave ! » intervint Liz. Tu ne crois pas que tu ferais mieux d'y aller mollo ?

— Pas avec ce vieux Bobbo Magobbo. C'est un grand garçon raisonnable, hein, Bob ?

— Je suis plus grand que Corky », fit Bobby. Il escalada le lit et s'installa sur l'estomac de son père. « Hue dada, papa. Fais le cheval.

— Bien sûr. Au trot, au trot. C'est une vieille rossinante. »

Bobby tomba à bas du cheval. Au lieu de remonter, il resta assis à contempler la bosse que faisait Avery sous la couverture. « Le cheval est sous sa tente. Je veux aller sous la tente aussi.

— C'est l'heure de la sieste, Bobby, fit brusquement Liz.
— D'ac, fit le petit garçon. Je vais aller sous la couverture avec papa.
— Non ! » Il y avait un soupçon de panique dans la voix de Liz. « Va dans ta chambre !

— Écoute, Liz, dit Avery, laisse-le faire. Il ne pourrait pas y avoir pour lui de meilleure façon d'apprendre ça qu'en jouant.

— Nous ne pouvons pas courir ce risque. Ça pourrait laisser une marque dans son esprit qui l'affecterait pour le restant de son existence.

— Des nêfles. Allez, viens, mon gars, rentre sous la tente du vieux cheval et on va galoper ensemble au pays des rêves. Mais enlève tes chaussures, d'abord. »

Bobby retira ses chaussures sans prendre la peine de défaire les lacets et se faufila sous le drap. Avery n'eut que le temps de retirer de la trajectoire sa tête invisible, pour éviter de recevoir en plein visage le pied de Bobby. Le petit garçon disparut complètement sous les draps, ainsi que son père semblait avoir fait, et sa voix émergea, assourdie : « Raconte-moi une histoire, Papa.

— Il va étouffer, fit Liz.

— Du calme, Liz, tu veux. Et laisse les hommes s'occuper de leurs affaires entre eux. Je veillerai à ce qu'il ne s'étouffe pas.

— Raconte-moi une histoire, Papa, répéta Bobby.

— D'accord, Bob, mais je ne raconte des histoires qu'aux gens qui connaissent les paroles magiques.

— S'il te plaît, poursuivit Bobby d'un ton soumis.

— Ce sont bien les paroles. Eh bien, il était une fois un petit garçon qui s'appelait Bobby.

— Moi ?

— Exactement. Robert Bobby Train. Et il avait quatre ans, presque cinq. Et c'était le seul garçon dans le monde entier qui avait un papa invisible. Tu sais ce que ça veut dire vraiment, invisible ?

— Non, quoi ?

— C'est comme quand tu mets M. Jolly Jellybean à la télévision et qu'au début tu l'entends, mais sans le voir.

— Il faut que ça chauffe, expliqua Bobby. C'est pour ça »

Liz pouffa. Elle s'assit au pied du lit. « Il faudra que tu trouves mieux que ça », dit-elle.

Avery poussa un soupir. « Ils les font trop malins, ces derniers temps.

— Tu ne me racontes pas l'histoire, fit Bobby.

— C'est ce que j'allais faire. Très bien. Le papa était devenu invisible et personne ne pouvait le voir et un jour les méchants sont venus à cheval et ils sont allés au corral, et ils ont ouvert les barrières pour voler les vaches de la maman du petit garçon du papa invisible. »

Bobby émit un bâillement. « Je vais dormir, maintenant, annonça-t-

il de sous les couvertures.

— Ça, c'est gentil, fit Avery. Juste au moment où ça commençait à démarrer.

— Tu pourras me la raconter quand j'irai vraiment dormir, ce soir, répondit Bobby.

— Ça marche. Bonne nuit, fiston. Dors bien.

— 'nuit. » Bobby pelotonna sa tête d'un blond presque blanc au creux de l'oreiller, son visage tourné de l'autre côté de celui, invisible, de son père, et ferma les yeux.

« Je vous aime tous les deux, fit Liz en refoulant quelques larmes d'un battement de paupières.

— Nous t'aimons aussi, dit Avery. J'ai moi aussi les yeux un peu humides, si seulement tu pouvais voir. Sans ça, tu sais quoi ?

— Non, *quoi* ?

— J'ai faim...

— Oh ! toi.

— Bon, eh bien, dis-toi un peu que je n'ai même pas eu de petit déjeuner, avec tous ces événements. »

Lorsque Liz s'en fut allée, Avery se sentit bien seul. Il s'assit tout doucement pour ne pas déranger Bobby et se pencha en avant pour se regarder dans la glace, au-dessus de la coiffeuse. Se prouver à lui-même encore une fois qu'il n'avait pas de reflet fut presque un nouveau choc, encore qu'il eût parfaitement conscience de ce qui l'attendait. Il tendit la main et ramassa la brosse à cheveux de Liz pour rendre la preuve absolue. C'était encore plus fantastique de voir le reflet de la brosse sembler s'élever toute seule que de regarder l'objet lui-même, bien ferme dans sa main.

Il poussa un petit soupir et reposa la brosse sur la coiffeuse. Il quitta le lit et fit le tour de la chambre.

Il se trompa en estimant la distance qui séparait son tibia invisible d'une chaise dans laquelle il donna un grand coup, se faisant très mal. Il s'assit et jura pendant trente secondes, stupidement et en se répétant, tout en se frottant le tibia.

Il s'interrompt lorsqu'il lui vint à l'esprit de regarder s'il y avait une marque noire et bleue visible sur son tibia invisible. Il n'y en avait pas. Il songea alors à chercher la petite trace ronde dans la pulpe de son annulaire gauche, là où Mike avait prélevé quelques gouttes de son sang. La zone était encore sensible mais il découvrit qu'il lui était impossible d'apprécier la distance à laquelle il lui fallait tenir son doigt invisible devant son visage pour pouvoir faire la mise au point – s'il y avait quelque chose à voir.

Il s'approcha de la glace et mit le bout de son doigt sur le miroir, mais même alors, il ne savait pas exactement où regarder.

Il résolut le problème en plongeant le doigt dans une boîte de poudre appartenant à Liz. Là, dans le cercle rose pâle, il y avait un petit caillot de sang brun, coagulé.

Il se remémora les railleries de Mike à l'énoncé de ses théories de profane, mais il suivit son idée. Son sang était resté invisible longtemps après que son urine et ses rognures d'ongles avaient réapparu. Mais maintenant, moins d'une heure plus tard, son sang était redevenu visible à son tour. Était-ce le fait de la coagulation ? C'est alors qu'il se rappela avoir lu quelque part que le sang était au départ un liquide incolore et que sa couleur provenait de l'hémoglobine. Mais il ne se souvenait pas de ce qu'était l'hémoglobine. Et qu'était-ce que la coagulation, après tout ? Une altération chimique ? Probablement Mike avait-il raison. Il ferait mieux de laisser la médecine aux médecins.

Les considérations d'Avery ne devaient pas aller plus loin car Bobby se réveillait. Avery songea un instant à se précipiter sous les couvertures mais resta tranquillement assis. Il n'avait pas envie de faire mourir de peur le petit garçon.

Bobby s'assit dans le lit. « Je n'arrive pas à dormir, dit-il. Je suis trop grand pour faire la sieste. »

Avery ne répondit pas. Il pensa à sortir de la chambre sur la pointe des pieds mais ne bougea pas.

« C'est vrai, hein, Papa ? » demanda Bobby.

Avery résista à la tentation de reprendre le « hein ». Où donc les enfants ramassaient-ils leurs déplorables manies linguistiques ? Même Margie, qui était censée être protégée des barbarismes de la grande ville par une ceinture de banlieue, l'avait choqué lors d'un récent petit déjeuner en famille. Étant à court d'argent pour déjeuner, Avery avait demandé un dollar à Liz. Craignant apparemment que son argent de poche ne soit menacé, Margie s'était alors écriée : « Tu vas pas m'chouraver mon pognon, non mais des fois ? »

C'était le bon vieux temps, se dit Avery ; la syntaxe de ses enfants était alors son plus grand souci.

« T'es pas si invisible que ça, Papa, fit Bobby. Je sais où tu te caches.

— Où donc ? » Ça lui avait échappé.

« Sur le tabouret de maman. »

Avery sentit sa peau nue se hérissier de chair de poule. « Et comment le sais-tu ?

— Je t'entends respirer, répondit le petit garçon. Et puis le tabouret est tout aplati.

— Oh ! » Avery eut un soupir de soulagement. « Je suis content que ce soit aussi simple que ça. J'ai cru un instant que tu avais le don de double vue, mon vieux Bobby. Un phénomène de foire dans la famille, ça suffit.

— C'est quoi, un phénomène, Papa ?
— C'est quelqu'un de rigolo. Comme les géants, les grosses dames, les avaleurs de sabre et... les gens invisibles. Qu'est-ce que tu dis de ton papa invisible, fiston ? Ça t'ennuie ?

— Nan.

— Tu trouves que c'est amusant ?

— Ça oui. Je peux pas être *imbisible*, moi aussi ?

— J'espère bien que non. On a déjà assez de mal comme ça à découvrir parfois où tu peux bien être.

— Je ne vais pas sur la route, Papa.

— Je sais bien, Bobby. Tu es un bon garçon. » Avery prit une profonde inspiration. « Viens par ici, serrer la main de ton papa invisible.

— D'ac. » Bobby se faufila sous les couvertures et se laissa tomber à reculons du bord du lit sur le pied d'Avery. Il s'excusa. « Je te demande pardon, Papa. »

Avery éprouva un peu de mal à reprendre son souffle et se rendit compte qu'il était comme en état de choc. « Tout va bien, Bobby. Tu veux serrer la main invisible de ton vieux papa invisible ?

— Ouais. »

Avery se força à tendre une main à la rencontre de celle que Bobby lui tendait sans hésitation. Le petit garçon la saisit et la secoua de haut en bas et de bas en haut. Il se tordait de rire.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? lui demanda son père.

— Corky n'a pas un papa *imbisible*.

— Ça, c'est bien vrai.

— Seulement le papa de Corky a une jeep. Pourquoi est-ce qu'on n'a pas une jeep ?

— On ne peut pas tout avoir, répondit Avery. Qu'est-ce que tu préfères ? »

Bobby étudia la question. « Un papa *imbisible* et une jeep. »

Margie entra dans la maison comme une tornade. « Où est tout le monde ? Je suis allée nager dans la nouvelle piscine des Vogel. Elle a coûté deux mille dollars. J'ai les cheveux mouillés. On ne pourrait pas se payer une piscine ? Vous êtes tous en haut ?

— Hmm, cette fille, dit Liz d'un ton admiratif. Au moins, nous n'avons pas de souci à nous faire pour *elle*. Nous sommes en haut, chérie.

— Si tu entends par là que je ne vais pas lui faire une forte impression, tu n'es pas bien », dit Avery. Il tendit son assiette à Liz et se glissa entre les draps en ronchonnant. « Pourquoi est-ce que ça ne pouvait pas arriver en hiver, s'il fallait que ça arrive ? Il fait chaud, là-dessous. Maintenant, doucement, Liz. Margie est loin d'être aussi

sophistiquée que ça !

— Ne t'en fais pas. J'ai fermé la porte à clef ! »

Margie donnait déjà de grands coups de poing dessus. « Hé ! Tout le monde s'est remis au lit ?

— Avant d'ouvrir la porte, il faut que je te prévienne, dit Liz. Papa est seul à être au lit. Il a quelque chose.

— Oh ! Zut, alors. Faut que j'appelle le docteur ?

— Le docteur Mike est déjà venu. Je vais ouvrir la porte, maintenant. »

Margie – des cheveux blonds et raides et l'air d'avoir plutôt treize ans que dix – entra sur la pointe des pieds.

« Comment te sens-tu, Papa ? Qu'est-ce que tu fabriques, caché sous les couvertures ? Tu as froid ?

— Je vais très bien, dit Avery. C'est juste que je suis invisible. »

Margie se mit à rire. « C'est idiot. Personne n'est invisible. Laisse-moi voir.

— C'est justement, répondit Avery. Ce n'est pas possible. Hé : Ne fais pas ça ! »

Margie avait tiré sur les couvertures. Elle ouvrit de grands yeux, puis la bouche. Alors son regard chavira, elle poussa un petit gémissement et s'évanouit.

Liz la rattrapa avant qu'elle n'ait le temps de toucher le sol. « Regarde un peu ce que tu as fait, dit-elle. Ma pauvre petite fille ! Aide-moi à la mettre sur son lit. Ou plutôt non. C'en serait vraiment trop si elle revenait à elle. Va chercher de l'eau ! »

Avery ramena de la salle de bain un verre d'eau et un gant de toilette mouillé qu'il remit à Liz, laquelle avait étendu Madgie sur son lit. Liz était assise à côté d'elle et frictionnait les poignets de sa fille. Elle poussa un petit cri.

« Ne te glisse pas sournoisement derrière les gens comme ça, dit-elle. Surtout quand tu as des choses à la main. » Elle plia le gant de toilette en deux et le posa sur le front de Margie. « Pose le verre sur la table de nuit et sors d'ici.

— Je vais aller voir mon fils, dit Avery. Au moins, *lui*, il m'accepte.

— Ne t'avise pas de le réveiller. Je ne pourrais pas supporter d'entrer dans sa chambre pour le découvrir une nouvelle fois assis sur des genoux invisibles, à vingt centimètres au-dessus de la chaise. Ce garçon !

— Il s'adapte à la situation, dit Avery. On peut au moins dire ça de lui.

— Fiche-moi le camp d'ici, fit Liz. Je crois qu'elle revient à elle.

Les rayons du soleil de cette fin d'après-midi baignaient les fenêtres de la salle de séjour et des grains de poussière se balançaient dans la

lumière.

« Ne reste pas planté là, dit Liz à Avery. Je vois ton contour. Enfin, je veux dire... Là où la poussière s'arrête, c'est toi.

— Ça va bien, maman », dit Margie. Elle était vautreée dans le canapé, les pieds sur la table basse. « Je crois que je commence à m'y faire.

— Merci, ma chère, fit Avery. Comment te sens-tu, maintenant ? Tu reprends des couleurs. J'aimerais bien qu'on puisse en dire autant de moi.

— Je vais bien. J'étais complètement stupide de m'évanouir, non ?

— C'était extrêmement féminin. Où est Bobby ?

— Dehors. Il joue au cowboy inbisible, répondit Liz. Il est en pleine forme.

— Je sais qu'il est en pleine forme. Je voulais simplement savoir où il était. Tu ne crois pas que tu ferais aussi bien d'appeler les Wormser, Liz, pour leur dire que je suis malade ? Et annule la baby-sitter. Nous allons passer une soirée tranquille à la maison, en famille.

— Nous allons passer la soirée à la maison, fit Liz, mais je ne sais pas si elle sera tranquille. » Elle mit le cap sur le téléphone.

« Qu'est-ce que tu veux faire, ce soir, Papa ? demanda Margie. Au fait, où es-tu, pour l'instant ?

— Dans le fauteuil. Oh ! on pourrait faire une partie de Monopoly, ou quelque chose comme ça.

— Tu *tricherais* ! fit Margie en gloussant.

— Certainement pas !

— Et personne ne s'en apercevrait. Tu volerais des billets de mille dollars à la banque ! »

Il se mit à rire, heureux de voir sa fille commencer à se faire à la situation.

Le dîner ne fut pas une réussite. Le spectacle d'un couteau et d'une fourchette apparemment doués d'une vie autonome était déjà assez sinistre, encore que Bobby ne cessât pas une seconde de pousser de petits jappements de jubilation. Mais Avery voyait bien que Liz trouvait insupportable la vision de la nourriture qui, mastiquée par des dents invisibles, glissait ensuite le long d'un œsophage invisible.

« Je n'en peux plus, fit Liz en se levant.

— Moi non plus, dit Margie. Excuse-moi, Papa.

— Non, répondit Avery. Je m'en vais. » Il monta au premier avec son assiette.

Il s'assit à la coiffeuse et mangea en contemplant, fasciné, le déroulement du processus. Mais le cortège vertical des boulettes de nourriture mâchonnée et leur accumulation observable dans son estomac invisible ne tardèrent pas à le rendre malade. Il reposa sa fourchette et tourna le dos au miroir.

« Du calme », se dit-il.

Lorsqu'il fut sûr que son dîner resterait dans son estomac, il alla prendre dans le placard un pantalon et une chemise de sport à manches longues. Il retira de la commode des chaussettes montantes, un foulard pour dissimuler son cou, et des gants, il s'habilla, et lorsqu'il entendit les bruits caractéristiques de la vaisselle, il prit son assiette et descendit. Il s'arrêta devant la glace de l'entrée pour se regarder. En dehors du fait qu'il n'avait pas de tête, il avait le sentiment d'avoir plutôt bonne allure.

« Je peux entrer ? demanda-t-il en s'arrêtant à la porte de la cuisine. Je me suis habillé.

— C'est gentil de nous prévenir, fit Liz. Tout le monde est prêt à accueillir Papa ? Bon, tu peux entrer. »

Ce cher vieux Bobby, qui n'avait pas fini son dessert, le regarda et se mit à rire. « Papa, il a pas de tête !

— Il n'a pas de tête », corrigea automatiquement Avery.

Mais il n'eut pas beaucoup de succès auprès des femelles de sa tribu. Margie se rapprocha de Liz en murmurant : « Oh ! Maman... »

Liz posa prudemment le plat qu'elle essuyait. « Il vaudrait mieux que tu enlèves ça, dit-elle. Tu ressembles à l'Homme invisible.

— Je suis l'Homme invisible. Mais je ne peux pas les enlever avant d'avoir digéré mon dîner. Et d'ailleurs, il commence à faire frais. »

Bobby alla se coucher. Liz, Avery et Margie commencèrent une partie de Monopoly, puis Margie alla au lit à son tour.

Avery alluma une cigarette et se cala confortablement dans son fauteuil. Liz observait le spectacle. « Je suppose que ce ne serait pas mieux avec une pipe... Ave, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Faire ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je m'adonne au crime ? Ou que j'offre mes services au FBI ? Que j'aille espionner à Moscou, peut-être ? Ça veut dire quoi, ça, « ce que je vais faire » ? »

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire, Avery Train. Je veux dire *ici*, chez nous. Tu ne peux pas rester invisible toute ta vie.

— Je suppose que si, si j'y étais obligé. » La cigarette remua entre ses lèvres invisibles et se dirigea vers elle. « Ah ! oui. Bien sûr. Tu veux dire que c'est dur pour toi. Tu... Tu voudrais qu'on divorce, si ça continuait ?

— Qu'est-ce que tu racontes ! Je pensais à toi, pas à moi. Quand je t'ai épousé, j'ai pris un Train de luxe, ainsi qu'aiment à le souligner nos petits rigolos d'amis. Et je n'ai aucune envie de descendre avant le dernier arrêt. »

La main invisible d'Avery – il avait ôté pendant la partie de Monopoly les gants qui le gênaient – retira la cigarette de sa bouche et l'écrasa.

« Tu es un ange, Liz, dit-il, ému. Je viendrais te faire un énorme

baiser, si je ne craignais pas que ce soit pour toi une expérience traumatisante.

— Plus tard », fit Liz.

Et plus tard, lorsqu'ils furent couchés, dans le noir, ils connurent des instants d'oubli. Puis ils se rappelèrent. Avery entendit sa femme murmurer : « Pour moi, en cet instant, tu es parfait. Peut-être que demain matin... »

Mais Bobby se mit à pleurer en dormant, puis il s'éveilla et sortit de sa chambre en courant pour foncer dans celle de ses parents et grimper sur leur lit.

« Qu'est-ce qu'il se passe, mon vieux Bob ? » lui demanda son père. Il souleva son fils dans l'obscurité protectrice et le glissa sous les couvertures.

« Un méchant homme *imvisible* me pourchassait.

— C'était juste un mauvais rêve, Bobby », fit Liz en se penchant sur Avery pour caresser le front du petit garçon.

— Je sais bien », répondit Bobby. Il se tortilla un instant dans les bras de son père et se rendormit.

Avery eut un réveil pénible. Bobby était assis sur lui et faisait des bonds en parlant tout seul.

« Quoi ? demanda Avery. Descends de mon estomac, espèce de cowboy.

— Papa a de la barbe ! »

Avery passa une main sur ses joues. C'était vrai. Pas étonnant, se dit-il. Il ne s'était pas rasé la veille et il avait la barbe dure. Ç'aurait été une drôle de boucherie, s'il lui avait fallu raser son visage invisible...

Il réalisa alors qu'il avait vu la main qui était allée tâter sa barbe.

« Hé ! dit-il. Je suis revenu ! »

Bobby le regardait bien en face et ne se contentait plus de tourner les yeux dans sa direction.

« Hé ! Bob ! Tu n'as plus un papa invisible !

— Nan. »

Soucieux d'en obtenir encore une preuve, Avery leva deux doigts en V, en signe de victoire. « Combien de doigts ?

— Un-deux, répondit Bobby. Deux. »

Avery se mit à rire. « Exact ! Tu es un génie, fiston ! Liz, réveille-toi ! Je suis revenu !

— Mmmh ? » Elle se retourna et ouvrit les yeux. « 'jour. Tu aurais bien besoin d'un bon coup de rasoir.

— Vraiment ? » Il était aux anges. « Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je le vois bien, non ? » Elle se redressa. « *Je le vois bien* ? Je te vois, Avery ! Tu es revenu ! » Elle passa une main sur son visage hérissé de barbe.

« C'est exactement ce que je disais. Il faut fêter ça. Pendant que je me rase, Liz, pourquoi ne nous préparerais-tu pas un gigantesque petit déjeuner ? »

Elle retomba sur son oreiller en ronchonnant.

« ... Des crêpes, et des saucisses, disait-il. Et des œufs sur le plat, bien dorés. De la bouillie d'avoine, comme au bon vieux temps, et une grande cruche de lait, du café frais et du jus d'orange frais et... quoi encore, Bobby ?

— Des flocons d'avoine.

— Tout juste. Avec des framboises et de la crème. Debout, femme ! À vos fourneaux !

— Je vais t'y envoyer aux fourneaux, moi ! dit-elle. Nous n'avons pas la moitié de tout ça à la maison. Et si *tu* fêtais ça en *nous* emmenant tous au restaurant pour un gigantesque petit déjeuner comme au bon vieux temps, puisque tu en as tellement envie ?

— Pourquoi pas ? C'est l'occasion ou jamais. Et puis des gaufres, avec du beurre et du sirop d'érable. Tout le monde debout ! Margie ! hurla-t-il dans la chambre de leur fille. Réveille-toi ! Ton vieux papa est revenu ! »

Mais lorsqu'ils furent tous habillés, Liz eut un moment d'hésitation. « Ce n'est pas que l'envie me manque de sortir de mes casseroles, dit-elle, mais crois-tu que ce soit prudent ?

— Prudent ? demanda Avery. Qu'est-ce ça veut dire, prudent ?

— Je veux dire,, comment peux-tu savoir si c'est définitif ? Peut-être devrions-nous d'abord parler au docteur Mike ?

— Nous passerons le voir après le petit déjeuner, si tu veux. J'ai faim, femme. Je n'ai presque rien mangé, hier. Allons-y. »

Avery disparut de nouveau au moment précis où il épongeait un restant de sirop d'érable avec son dernier morceau de crêpe. Ils auraient encore pu réussir à sortir discrètement si Bobby n'avait bruyamment exprimé son contentement en glapissant : « Hé ! regardez ! Mon papa est redevenu *imbisible* ! » Ce qui devait non seulement attirer sur lui l'attention de tous, mais encore faire sortir le phénomène de l'anonymat.

La serveuse poussa un cri strident en apercevant cet homme en costume d'été, sans tête ni mains, et laissa tomber trois assiettes d'œufs. C'est ainsi que tout le monde le vit au restaurant Une Chaumière et Un Cœur, et qu'en quelques minutes toute la ville fut au courant.

Lorsqu'ils reprirent la voiture, une douzaine de personnes faisaient déjà cercle autour.

« Liz, pour l'amour du Ciel, prends le volant ! » fit Avery en la voyant foncer vers la place du passager.

Et Margie n'arrangea pas les choses en geignant, son meilleur trémolo pré-adolescent dans la voix : « Oh ! je suis *tellement* humiliée ! »

Un rassemblement se constitua, comme toujours à l'annonce d'un événement inhabituel. Les gens sortaient en courant des magasins et des immeubles de bureau, Liz mit le contact, emballa le moteur et appuya sur l'avertisseur pour s'ouvrir un chemin dans la populace. Des individus collaient leur visage aux vitres, le doigt tendu, et s'interpellaient tandis qu'Avery se recroquevillait sur le siège avant. Liz découvrit une trouée dans la foule et arracha la voiture à la bordure du trottoir, dans un grand rugissement du moteur.

Les gens se dispersèrent. Quelques personnes allèrent à leur propre voiture pour les suivre. Mais en quelques secondes, Liz avait amené la leur à cent à l'heure, décourageant ainsi momentanément toute poursuite. Malgré tout, lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, celle-ci était cernée par une multitude d'automobiles. Il y en avait deux dans l'allée. La nouvelle les avait de toute évidence précédés par téléphone.

« Impossible d'entrer, fit Liz. Nous sommes coincés.

— Traverse la pelouse ! dit Avery. Au diable le gazon. Oh ! oh ! mais c'est la voiture de Schreiber ! »

Schreiber était reporter-photographe au journal local.

« On va s'occuper de lui, fit Liz. Margie, tu distrais M. Schreiber pendant que nous emmenons papa à la maison. Fais comme si son appareil photo était un ballon de basket et reste entre papa et lui. Ne le laisse pas prendre une seule photo, mais attention, n'abîme pas son appareil.

— D'ac, fit Margie. Ça va être rigolo.

— Parfait. » Ils étaient aussi près que possible de la porte d'entrée. « Bon, allons-y, »

Schreiber armait son appareil et trois ou quatre autres personnes convergeaient vers eux lorsque les quatre portières de leur voiture s'ouvrirent d'un seul coup.

Margie fonça sur le photographe.

Liz courut avec Bobbv vers la porte de devant et la déverrouilla.

Un pantalon sortit à toute vitesse de la voiture et bondit dans la maison. Liz claqua la porte.

Le pantalon s'assit dans un fauteuil ; sa taille se dilatait et se contractait.

« Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Liz. Était-il vraiment indispensable que tu te donnes en spectacle ?

— Je pensais avoir le temps de tout enlever, répondit Avery. Tu ferais mieux d'aller dire à Margie de rentrer. Elle est toujours en train de faire des passes avec ce pauvre Schreiber. »

Margie se glissa par la porte, que Liz claqua au nez du journaliste.

« Fichez le camp ! lui dit-elle. Pas de photos ! Laissez-nous tranquilles !

— Il y a encore des voitures qui arrivent, proclama Margie. Des centaines ! »

C'était un peu exagéré, mais les voitures venaient effectivement en masse. La foule s'attroupait sur la pelouse, mais seules quelques personnes s'approchèrent de la maison. Schreiber, qui essayait de jeter un coup d'œil par une fenêtre, fut rejoint par deux étrangers. L'un d'entre eux aperçut le pantalon assis dans le fauteuil. « Le voilà ! Je le vois ! » cria-t-il en faisant de grands gestes destinés à faire approcher les autres, restés en arrière. Schreiber arma son appareil.

Liz tira le store d'un coup sec et se mit à hurler. « Si vous ne vous en allez pas, j'appelle la police ! »

Avery réalisa que ses mains tremblaient. Il avait l'impression d'être assiégé. Il mit les mains sur les bras du fauteuil et le tremblement se transmit au reste de son corps. Il alla dans la cuisine et regarda par la fenêtre. Il n'y avait encore personne de ce côté-ci de la maison. Il arpenta la pièce pendant un instant et finit par ouvrir le placard où Liz rangeait ce qu'elle appelait son « whisky pour la cuisine ».

La bouteille tremblait dans sa main tandis qu'il déchiffrait l'étiquette où il était question d'alcool clandestin. Cette information ne parvint pas à lui faire oublier ses problèmes et il dévissa la capsule. Il avala une gorgée de liquide, toussota, en prit une autre. Il revissa le bouchon, le retira à nouveau et but encore un coup.

Il se sentait déjà mieux. Le côté amusant de la situation commençait tout d'un coup à lui apparaître. C'était plutôt à eux d'avoir peur de lui, Avery, la Menace Invisible. Il se propulsa vers Liz.

« Je vais enlever mon pantalon et moucher quelques nez », dit-il à sa femme. Il ôta son pantalon et ses sous-vêtements et se retrouva encore une fois parfaitement invisible. « Ça devrait les mettre en déroute.

— Tu ne feras pas ça, répliqua Liz. Ce sont eux qui sèment la panique et je ne veux pas qu'on puisse te reprocher quoi que ce soit. »

Avery ne répondit pas.

« Avery ! Où es-tu ? » Une fenêtre s'ouvrit puis se referma dans la pièce de devant ; Liz se précipita.

« Il serait temps que je retire un peu d'amusement de toute cette histoire, disait faiblement une voix.

— Oooh ! » Liz décrocha le téléphone et appela la police.

Avery trouvait très réjouissant de marcher dans la foule sans être vu. Il n'y avait pas suffisamment de gens pour qu'il eût du mal à se faufiler entre eux. La plupart des regards étaient braqués sur la maison mais ils s'en détournèrent par moments avec inquiétude. Il lisait sur les visages le frémissement de l'inconnu et se demanda à combien de degrés de la peur ou de la panique ils se trouvaient.

Son premier sujet d'expérience fut un inconnu corpulent, solidement

planté sur ses deux gros pieds en plein milieu du massif de pétunias de Liz. Avery s'approcha à quelques pas de lui et se mit à murmurer : « Vous empiétez sur notre territoire, vous savez. Et nous, les pétunias, nous n'aimons pas ça. »

Le gros bonhomme eut un frisson et tourna la tête à gauche, puis à droite. Il sortit du massif de pétunias et fit dans le vide un geste des deux bras, comme pour attraper quelque chose. Mais il s'était trompé de direction et Avery s'éloigna alors que l'homme commençait à hurler :

« Par ici ! Il est là ! »

Une demi-douzaine de personnes vinrent vers l'homme, les deux premières en courant, les autres d'une démarche plus circonspecte. Avery se sauva au galop. Une femme qu'il reconnut comme étant Miss Barksdale, la vieille fille qui tenait l'agence immobilière de la ville, était en train d'épier entre les rideaux tirés de la fenêtre de la cuisine, par derrière. Avery résista à la tentation de donner un bon coup de pied dans son large postérieur. Il préféra tendre un de ses bras invisibles par-dessus l'épaule de la femme et ouvrir la moitié supérieure de la fenêtre.

« Vous devriez mieux y voir comme ça, Miss Barksdale », lui dit-il à l'oreille.

La femme fit volte-face et son visage se décolora. Avery espéra qu'elle n'allait pas se trouver mal mais ne resta pas sur place pour vérifier. Il revint vers le devant de la maison où un certain nombre d'hommes s'étaient postés à intervalles réguliers à la limite de la pelouse et de la chaussée.

Avery tira sur une branche d'un arbuste et la laissa claquer sur la poitrine de l'homme qui se trouvait le plus près de lui. « Sortez de chez moi ! » hurla-t-il.

L'homme que la branche venait de cingler avait l'air moins surpris qu'Avery n'avait escompté. « Ah ! il a envie de s'amuser, dit-il à son intention à son voisin dans la rangée. Ce type pourrait devenir dangereux. Attrapons-le avant qu'il ne blesse vraiment quelqu'un. »

Les hommes alignés se donnèrent la main et commencèrent à traverser la pelouse en courant dans la direction de la maison. Avery dut courir pour ne pas se faire prendre immédiatement. Il éprouva une vague de peur. Ces hommes le chassaient comme s'il était un animal !

En un instant, de propriétaire de maison indigné, chassant des intrus hors de chez lui, il était passé à la situation d'une créature sauvage pourchassée jusqu'à son terrier.

Avery commit l'erreur de regarder par terre. Le fait de ne pas voir ses pieds lui fit perdre l'équilibre. Il essaya en tombant de rouler entre deux des hommes de cette chaîne humaine lancée en avant. Mais il reçut un coup de pied dans les côtes et poussa un cri de douleur. Les

hommes se ruèrent instantanément sur le sol, dans la direction d'où émanait son cri. Leur nombre rendait sa capture inévitable.

« Je le tiens ! » s'écria l'un d'eux, et tous les autres se précipitèrent pour venir s'empiler sur lui, comme au rugby.

Avery se débattit, en proie à la panique, mais il était cloué au sol, submergé par la masse. Il s'arrêta de lutter. « C'est bon, dit-il. Je me rends. Faites attention où vous mettez vos gros pieds.

— Tu voulais faire mourir les gens de peur, hein ? fit l'un des hommes. Espèce de sale monstre. » Il s'adressa ensuite aux autres. « Je tiens un bras. Le gauche, je crois. Ouais, c'est ça. On va lui prendre les bras et les jambes et l'écarteler. »

Ils étaient très brutaux et Avery prit conscience du fait que dans une foule, la violence pouvait se tenir tout près de la surface, dans sa ville natale même. Il fut effrayé de voir le visage tordu, grimaçant, de l'homme qui était agenouillé sur sa poitrine – et plus encore par la pensée que la fois précédente qu'il l'avait vu c'était au supermarché, où il était un caissier particulièrement aimable.

Ils le maintenaient sur le dos et lui écartelaient les bras et les jambes. Avery savait qu'ils n'avaient probablement pas l'intention de lui faire sérieusement mal, mais il sentait qu'il ne leur en aurait pas fallu beaucoup pour se laisser aller à le mutiler, voire à le tuer – peut-être par accident, ou peut-être autrement.

La foule, qui comptait bien maintenant une cinquantaine de personnes, formait autour de lui un cercle hostile.

« Regardez ! fit quelqu'un. J'en vois un bout ! Il est tout vert ! Il y eut une sensation dans la foule qui se resserra sur lui.

« C'est vrai, confirma l'un des hommes qui le tenaient. C'est l'herbe qui a déteint sur lui. Hé ! Joe, prends ma place, je vais lui en frotter encore dessus. Sa tête devrait être... par là. »

Liz sortit de la maison en hurlant et frappa de ses poings à coups redoublés sur le dos des hommes pour qu'on la laisse passer.

L'un de ceux qui avaient réussi à capturer Avery était en train de lui colorer vaguement le visage en vert lorsque la police arriva, précédée par le hurlement des sirènes.

De la fenêtre de sa chambre, Avery voyait les marques profondes laissées par les pneus dans la tendre pelouse – maintenant débarrassée des voitures – et les deux policiers, près de leurs véhicules arrêtés, occupés à faire circuler les automobilistes qui passaient sur la route.

Avery se sentait encore un peu ébranlé. Il était assis dans un fauteuil, revêtu d'un peignoir de bain, et quand il se regardait dans la glace il voyait le contour vert pâle de son visage, jusqu'à la racine de ses cheveux, comme un masque suspendu au-dessus de l'encolure vide du peignoir.

Il y avait deux hommes dans la chambre, avec Avery et Liz. L'un d'eux était Mike Custer, le docteur ; l'autre, qu'Avery connaissait de vue, était le lieutenant Winick de la police municipale. Les enfants avaient été exilés dans leurs chambres avec l'ordre formel d'y rester – et d'y rester *tranquilles*.

« Je vous avais bien dit de ne pas sortir, disait Mike Custer. Ils vous ont drôlement maltraité. Vous allez avoir mal partout pendant quelques jours.

— Pourquoi ne les avez-vous pas arrêtés ? demanda Liz au lieutenant. Les sadiques ! »

Le lieutenant Winick était assis et regardait Avery avec un mélange de fascination et de perplexité. « On voit vraiment de tout, dans ce métier. Je suis désolé, madame Train, de ne pas vous donner l'impression de compatir, mais que croyez-vous que ressentent ces gens-là ? Réfléchissez seulement à ce qu'il aurait pu faire s'il avait voulu.

— Si vous vouliez bien me laisser me débarbouiller, fit Avery, je ressemblerais déjà moins à un fantôme. Je ne suis qu'un citoyen tranquille et respectueux des lois qui s'est réveillé un matin dans la peau d'un monstre, et je n'aime pas ça. Et je n'aime pas non plus que les gens viennent piétiner tout le jardin de Liz pour essayer d'apercevoir le phénomène. Alors j'ai pris ma petite revanche. Si j'avais été visible, j'aurais pris une batte de base-ball pour leur taper dessus. Pas vous ?

— On me donnerait mille dollars que je ne voudrais pas être dans votre peau, fit Winick, un bloc à la main. Les prochains sur la liste, ce sont les gars du F. B. I. Pour autant que je sache, c'est du ressort des autorités fédérales, avec ces implications sur la sécurité...

— Mon mari n'est pas un criminel ! fit Liz avec colère.

— On peut toujours dire qu'il troublait l'ordre public, répondit le policier avec une pointe d'humour. Ce qui fait qu'il relève du domaine public !

— Ce sont tous ces gens qui l'ont mené à ça, poursuivit Liz, toujours furieuse.

— Il s'y est mis tout seul en fourrant son nez sous celui des gens, alors même qu'ils étaient chez vous. Si vous aviez commencé par nous appeler, nous les aurions fait circuler et il n'y aurait pas eu la moindre histoire.

— C'est vrai, Liz, fit Avery. Je crois qu'il a raison.

— C'est ainsi qu'il faut réagir, monsieur Train, reprit Winick. Il vaut mieux que nous en sachions le plus possible. Les journalistes vont appeler de tous les coins de l'univers et si nous pouvons leur fournir quelques réponses, ce sera toujours ça de moins pour vous. Je suis surpris que votre téléphone ne soit pas déjà en train de sonner.

— Il est décroché, expliqua Liz.

— Parfait. » Le lieutenant tourna une page de son calepin. « Eh bien, monsieur Train, à quel moment avez-vous réalisé que vous étiez... je crois qu'il nous faudra utiliser ce mot : « invisible » ? Il semblerait qu'il n'y en ait pas d'autre.

— Hier matin », fit Avery. Il répondit aux questions en regardant les pages du carnet qui se remplissaient.

Le lieutenant Winick s'en alla en laissant une voiture de police en garde devant la maison.

« Ça vous intéresserait maintenant de savoir ce que j'ai appris à votre sujet, au laboratoire ? demanda Mike Custer.

— Ça m'intéresserait de savoir si ces flics sont là pour empêcher les gens d'entrer, ou pour m'empêcher de sortir.

— Peut-être bien les deux, répondit Mike. Écoutez, Avery, j'ai un confrère qui aimerait beaucoup vous voir. Il ne restera pas longtemps dans le pays...

— D'où vient-il ?

— C'est le plus grand spécialiste d'Amérique latine dans le domaine des anomalies chromatiques du sang.

— Oh ! C'est donc ce que j'ai ?

— Il est encore trop tôt pour dire ce que vous avez. Voulez-vous le laisser vous examiner ?

— Bien sûr. Et pour vous montrer à quel point je suis un bon voisin, je ne lui ferai même pas payer l'entrée.

— Enfin, Avery ! fit Liz.

— *Enfin*, Avery, la singea-t-il. En tant qu'unique anomalie chromatique au nord de la frontière, il me semble que j'ai le droit d'avoir quelques caprices ! C'est tout ce que vous avez appris à mon sujet au laboratoire, Mike, que j'étais anormal ? J'aurais pu vous le dire tout seul,

— Ça suffit, Avery », dit sa femme ; puis, au médecin : « Demandez à votre confrère de venir, docteur Mike. Ne faites pas attention à Avery. Il vient de traverser une épreuve pénible...

— Il est en bas », répondit Mike. Il s'approcha de la fenêtre et fit un signe de la main à l'intention de l'un des policiers, lequel laissa un petit homme tiré à quatre épingles se détacher du maigre groupe de gens encore agglutinés à la limite de la propriété des Train.

« Voici le docteur José Ramindez Oaca, fit Mike. Monsieur et madame Avery Train. »

Oaca entra, et Avery eut l'impression qu'il avançait sur la pointe des pieds. Absolument fasciné, il regardait le masque vert en ignorant la main tendue de Liz.

« Ah ! ah ! ah ! » s'exclama-t-il. Il se tourna vers Mike Custer en

faisant des gestes extatiques de ses deux mains. « Pouvez-vous croire cela, mon ami ? Pouvez-vous croire qu'il y avait un tel phénomène ici, à quelques kilomètres à peine des laboratoires ? Là, dans cette petite ville endormie, à un jet de pierre seulement du théâtre de nos recherches ? Mon ami, je vous suis profondément, *profondément* obligé.

— Quels laboratoires ? grommela Avery, méfiant.

— Des laboratoires qui font un travail merveilleux dans un grand nombre de domaines jusqu'alors peu explorés et que le profane ne soupçonne même pas. »

Avery tourna son visage vert vers un Mike qui n'avait pas l'air très à son aise. « Quels laboratoires ? répéta-t-il.

— Lindhof, fit Mike, sobrement.

— Lindhof ! dit Avery. Vous, mon ami, vous me livreriez à un suppôt de Lindhof, sachant en quelle estime je les tiens ? Ces hommes-médecine mercantiles, pourvoyeurs d'une populace intoxiquée par les pilules ! »

Avery secoua son masque vert. Les Laboratoires Lindhof ! Pourvoyeurs d'invisibilité, maintenant, s'il les laissait l'utiliser comme cobaye. Il avait commencé à apprécier les pouvoirs inhérents à l'invisibilité et, pour la plupart, ils n'apportaient pas grand-chose de bon.

Oaca s'était propulsé à quelques pas d'Avery, toujours transporté de délices et apparemment insensible à l'explosion de celui-ci.

« Le docteur Oaca est un homme de valeur, Avery, fit Mike Custer. Il faut que vous me croyiez.

— Vous croyez qu'on peut faire quelque chose pour lui ? » demanda Liz.

Oaca sembla alors la remarquer pour la première fois. « J'en suis certain, madame. Mais il nous faut obtenir son concours.

— Avery, fit-elle d'un ton suppliant, laisse-le essayer.

— Je me soumettrai à son examen, répondit-il d'un ton morne, mais avant de faire quoi que ce soit d'autre, je veux avoir une bonne discussion avec Mike.

— Formidable, fit Oaca. Alors, d'abord, lavez-vous afin de retrouver un achromatisme parfait. Sans cela, les conditions ne seraient pas absolument respectées. »

Avery réprima une trace d'admiration pour le docteur Oaca, qui semblait connaître son affaire, et laissa apparaître un certain ressentiment du fait qu'on lui donnait des ordres.

« Ecoutez, docteur Oaca... commença-t-il.

— S'il vous plaît, monsieur Train. Enlevez ce vert. »

Avery s'en alla en ronchonnant. Lorsqu'il émergea de la salle de bain, le visage brûlant du récurage qu'il s'était infligé, Oaca bavardait, assis au bord du lit.

« ... d'une tribu à une autre. Voyez-vous, ils parviennent de la sorte à acquérir une sorte d'invisibilité, à leurs propres yeux au moins. Quelqu'un venu du dehors le verrait évidemment, mais pas pour longtemps car l'intrus se ferait tuer. Ainsi, pour eux-mêmes au moins, ils ont atteint à l'invisibilité et nous ne pouvons pas dire qu'elle n'existe pas. Maintenant, le cas de votre mari est vraisemblablement d'une espèce différente, encore que nous ne devons éliminer a priori aucune possibilité. Ah, monsieur Train, vous voilà de nouveau parmi nous. Très bien. Enlevez votre robe de chambre, s'il vous plaît, et allongez-vous à plat ventre sur le lit.

— Est-ce que vous seriez en train d'insinuer que c'est psychosomatique ? demanda Avery, toujours debout. Que ce serait de l'auto-suggestion ? Parce que si vous...

— Avery, intervint Mike. Voudriez-vous avoir la bonté de laisser tomber ce jargon ? Et couchez-vous sur le ventre, comme vous le demande le docteur.

— J'ai compris », fit Avery avec hauteur. Il enleva son peignoir et éprouva une certaine satisfaction en constatant que le docteur Oaca avait eu un petit mouvement de recul lorsqu'il avait disparu complètement. Avery s'allongea sur le ventre. Il vit approcher le docteur Oaca et sentit ses doigts sur ses fesses.

« Veuillez avoir l'amabilité de vous soulever sur les genoux », lui demanda Oaca.

Avery haussa son postérieur. « Pour quoi faire ?

— Pour l'amour du progrès scientifique, monsieur Train », répondit Oaca. Avery le vit sortir un écouvillon de sa sacoche et éprouva un picotement alors qu'on lui appliquait quelque chose sur le derrière.

« Maintenant, écoutez... commença Avery.

— Vous voyez ? demandait Oaca à Mike. Il réapparaît !

— C'est vrai, dit Mike. Mais quelle différence avec les marques laissées par l'herbe ?

— Toute la différence du monde ! fit Oaca. L'herbe a sa couleur propre ; ceci n'en a pas. Venez ; nous retournons aux Laboratoires.

— Et moi, dans tout ça ? demanda Avery. Je peux me dé-soulever, maintenant ?

— Oui, oui », répondit Oaca. Le Latino-américain semblait se désintéresser complètement de lui maintenant qu'il avait son frottis, ou Dieu sait quoi... « Venez, docteur Custer. Nous avons tant à faire.

— Et je serai guéri ? » fit Avery. Il commençait à avoir l'impression de se retrouver dans la peau du cochon d'Inde qu'il refusait si énergiquement, un moment plus tôt, de devenir.

« Je ne peux rien vous promettre, fit brièvement Mike. Mais croisez les doigts. Je vous contacterai.

— Merci, répondit amèrement Avery. Ça, c'est gentil... »

Ils essayèrent de raccrocher le téléphone.

Le premier appel émanait d'une certaine Ethel Sturbridge – Mademoiselle – qui vivait un peu plus loin, le long de la route, avec sa vieille fille de sœur. « Oui, mademoiselle Sturbridge, disait Avery.... Non, mademoiselle Sturbridge... Non, m'selle, c'était pas moi... Bien sûr que je suis sûr que je ne ferais jamais une chose pareille... oui, mademoiselle Sturbridge... Oui. Merci d'avoir appelé. Au revoir.

— Qu'arrive-t-il donc aux demoiselles Sturbridge ? demanda Liz.

— Elles se croient la proie d'un voyeur... Je leur ai assuré que ce n'était pas moi. Si quelqu'un sait pourquoi on pourrait avoir envie de reluquer deux vieilles momies desséchées comme ça, je voudrais bien qu'il me l'explique. »

Le correspondant suivant était un homme à la voix rauque qui refusa de décliner son identité.

« C'est vous le type qu'on peut pas voir ? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Bon, eh ben, j'ai le plan parfait, si ça vous intéresse. Vous connaissez la banque de Long Ridge ? Celle qu'a des comptoirs bas comme tout ? Un vrai self-service.

— Une attaque à main armée, vous voulez dire ? fit Avery.

— Non, non. Vous passez juste derrière le guichet, tranquillement. Personne vous voit. Et quand le gars du guichet s'éloigne un peu de son tiroir-caisse, vous prenez l'argent qu'est dedans. Vous me le passez par-dessus le comptoir quand personne ne regarde. Je serai comme qui dirait dans le coin, à attendre.

— Qui êtes-vous ?

— Vous occupez pas de ça pour l'instant. Faut d'abord me dire que vous marchez.

— Bien sûr que je ne marche pas. Je travaille moi-même dans une banque.

— C'est encore mieux. Alors vous savez comment ça marche. Écoutez, je voudrais qu'on travaille ensemble. Ça pourrait être le coup du siècle.

— Non, merci, fit Avery. Mais c'est gentil d'avoir appelé. » Il raccrocha.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda Liz.

— Rien qu'une proposition de braquage de la banque de Long Ridge. Un cinglé. Je ferais mille fois mieux de dévaliser ma propre banque, si c'était dans mes intentions.

— C'est bon de savoir qu'on est très demandé.

— Mais regarde par qui ! Des escrocs et une fabrique de pilules qui croule sous les bénéfices à force de vendre dix dollars des produits chimiques qui leur coûtent quelques *cents* ! »

Le téléphone sonna à nouveau et une voix enfantine entonna un

refrain dans lequel il était question d'un petit homme qui n'était pas là.
« Je ne réponds plus, et voilà tout », fit Avery en raccrochant.

Liz prit l'appel suivant. « C'est la télévision, dit-elle. La N. B. C.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien vouloir ?

— Ils voudraient te voir, ce soir.

— Me *voir* ? Qui sait quand on me reverra jamais !

— Ils ne veulent pas dire qu'il faut que tu sois visible. Tu comprends ce qu'ils veulent.

— Comment peut-on filmer le néant ? Tu ne veux pas que j'y aille, non ? Tu ne crois pas qu'on a eu assez de publicité comme ça pour aujourd'hui ? Dis-leur que c'est non. »

Le téléphone se remit à sonner aussitôt que Liz eut raccroché. « Ne réponds pas », dit Avery. Mais elle avait déjà décroché.

« Oh ! salut, Joan... Mouvementé n'est pas tout à fait le terme qui convient... Vraiment ? Tu es un amour, Joan. Merci un million de fois ! » Elle se tourna vers Avery. « Joan va prendre les enfants pour le reste de la journée. Je les lui amène tout de suite. Encore qu'ils aient été terriblement sages...

— Ils ont été *terriblement calmes*, si tu veux mon avis. Margie ! Bobby ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? »

Une porte s'ouvrit à l'étage. « On arrive, fit la voix de Margie. Allez, Bobby, montre-leur ! » Bobby gloussait de rire.

Le petit garçon était tout nu, et vert de la tête aux pieds. « Personne peut me voir ! clama-t-il. Je suis le garçon *imvisible* ! » La robe de Margie était pleine de taches et elle avait les mains toutes vertes.

« Bobby ! s'écria Liz. Margie ! Qu'est-ce que vous avez encore fait ! Regardez-moi-ça !

— Ce n'est que de la craie verte et de la peinture à l'eau, dit Margie.

— Je suis *imvisible*, comme Papa, fit Bobby.

— Dans la salle de bain, tout de suite ! rugit Liz. Toi aussi, jeune dame. Fais couler de l'eau dans la baignoire. Oh ! Ave, franchement, je ne sais pas ce qui est pire... Ton problème ou ses effets secondaires. »

Liz avait encore l'air fourbu lorsqu'elle rentra de chez Joan après lui avoir amené les enfants. « Devoir répondre aux questions de la police rien que pour entrer et sortir de chez soi, dit-elle, non, vraiment, c'en est trop. »

Son état ne devait pas s'améliorer lorsqu'elle entra dans la salle de séjour pour découvrir le téléphone suspendu dans le vide, une cigarette incandescente à quelques centimètres du micro. Elle éprouvait toujours un choc à chaque fois qu'elle était confrontée à la preuve de cette invisibilité.

« ... Quand vous parliez de « labo », je ne savais pas que c'était de Lindhof qu'il était question, disait Avery. Je pensais qu'il s'agissait du

labo de l'hôpital.

— Qui est-ce ? demanda Liz. Le docteur Mike ? ».

Avery hocha la tête, oubliant que Liz ne pouvait pas le voir jusqu'à ce qu'elle répète sa question.

« Oui, répondit-il à sa femme avant de poursuivre au téléphone : Non, ce n'est pas à vous que je disais oui, c'était à Liz... Elle va bien. Un peu effilochée sur les bords, mais elle tient le coup. Quant à moi, Mike, j'ai réfléchi et pour ce qui concerne Lindhof, c'est hors de question.

— Il se trouve, fit Mike, que les Laboratoires Lindhof sont à l'avant-garde des recherches dans le domaine de la chromatologie.

— Je pensais que c'était le docteur Oaca qui était l'autorité en la matière ? fit Avery.

— Il travaille en liaison étroite avec les Laboratoires Lindhof, sur la base d'échanges cordiaux. Il y a des années que Lindhof est à deux doigts de la découverte de l'invisibilité, si vous voulez le savoir. En fait... (Mike baissa la voix, adoptant un ton de conspirateur) « ... ils reçoivent des subventions du Pentagone.

— Vous n'avez pas besoin d'être aussi mélodramatique. Il n'y a pas d'espions russes sur la ligne.

— J'essaie seulement de vous montrer que ce n'est pas un projet farfelu. Lindhof touche de l'argent au titre d'un de ces décrets que le Comité d'Affectation des Finances vote en session restreinte. Honnêtement, ils sont très excités par votre cas, à Lindhof ; et ils aimeraient vous voir.

— S'ils pouvaient me voir, dit amèrement Avery, ils ne me consacraient pas tout ce temps.

— Ne faites pas de sémantique. Voulez-vous venir avec moi aux Laboratoires Lindhof ? Les plus grands cerveaux de cet hémisphère y sont réunis pour vous aider. Si quelqu'un peut résoudre votre problème, il est là-bas.

— Résoudre le problème de *qui* ? Ce n'est pas de moi, Avery Train, qu'ils se préoccupent. Ils ne se soucient que des brevets et des contrats du gouvernement qu'ils pourraient obtenir s'ils sortaient un homme invisible de leur fabrication, et je ne vais pas leur laisser s'attribuer ce mérite à ma place. Je suis un accident, un lapsus, biologiquement parlant...

— Sincèrement, dit Mike, je commence à en avoir assez de vous entendre me réciter des passages du dernier ouvrage sélectionné par le Club du Livre Scientifique, et ça me rend malade.

— Et moi ça me rend malade de vous entendre racoler pour les Laboratoires Lindhof. La dernière chose que j'aie lue à leur sujet, c'est qu'on leur faisait un procès d'un million de dollars parce que leur vaccin anti-poliomyélitique était contaminé et qu'il avait tué quelqu'un au lieu de l'immuniser.

— Vous n'êtes qu'un profane, fit Mike d'un ton patient. Les choses sont infiniment plus complexes que tout ce que vous pouvez lire dans les journaux.

— Mais je suis un profane invisible. Et c'est ce qui me donne de la valeur pour les gens de Lindhof. Et je ne veux pas entendre parler d'eux.

— Écoutez, espèce de têtue imbécile ! Vous n'avez plus la moindre valeur pour Lindhof, et ils pourraient très bien ne pas vouloir entendre parler de vous. Ils peuvent se passer de vous – c'est vous qui ne pouvez pas vous passer d'eux. Ils ont réglé la question. Vous n'en êtes que la preuve. Vous êtes seul à être invisible, aujourd'hui, mais demain vous pourriez être une douzaine ! La grosse différence, c'est que les onze autres sauront contrôler le phénomène, alors que vous serez toujours empêtré dedans.

— Vous voulez dire qu'ils peuvent le contrôler ? demanda Avery.

— C'est ce que j'essaie de vous dire. J'ai fait tout ce que je pouvais pour vous en tant que médecin de famille, et j'admets que ce n'est guère suffisant, mais je ne suis pas équipé en conséquence. Lindhof a tout ce qu'il faut. C'est aussi simple que ça.

— Lindhof peut aller au diable.

— D'accord, dit Mike. Qu'ils aillent au diable. Mais si vous persistez dans votre attitude, vous persisterez dans votre invisibilité. Au revoir, Avery.

— Au revoir. »

Liz regarda l'écouteur qui sembla retomber tout seul, brutalement, sur la fourche.

« Eh bien, dit-elle, tu ne lui as pas mâché tes mots.

— Ouais.

— Et ça t'avance à quelque chose ?

— Je ne sais pas si ça m'avance à quelque chose, mais je ne veux pas devenir l'un des cobayes de Lindhof.

— Même si ça doit te guérir ?

— Même.

— Ne sois pas buté comme ça, Avery. Il faut penser à ta famille, aussi. Je n'ai pas envie de passer une seconde journée comme celle-ci.

— Tu n'as pas envie de passer une autre journée comme celle-ci ! explosa-t-il. Tu parles comme si c'était toi qui t'étais fait tabasser !

— Il se trouve que c'est exactement ce que j'ai voulu dire, fit Liz. Je me fais du souci pour toi et... oh ! laissons tomber. Si tu veux te comporter comme un imbécile borné et invisible, ne te gêne pas ! »

Elle sortit. Quelques minutes plus tard, il entendit s'emballer le moteur de la machine à coudre. C'était l'une des soupapes de sûreté de Liz.

Mais au bout de quelques instants, il l'entendit téléphoner. Il se

demanda qui elle pouvait bien appeler. Il tendit l'oreille, mais ne parvint pas à entendre ce qu'elle disait. Elle raccrocha un moment plus tard et le téléphone sonna presque immédiatement après.

« Allô ? l'entendit-il dire d'un ton normal. Qui ? *Life* ! Oui ? » Il y eut un silence. Puis elle appela. « Avery, c'est *Life*. Au sujet de photos exclusives. Ils insistent bien : exclusives.

— Dis-leur d'aller se faire voir ! hurla Avery depuis le bas de l'escalier. Dis-leur que je vote démocrate !

— Il me dit de vous dire qu'il vote démocrate, répéta Liz. Comment ? Je pense que ça veut dire qu'il n'aime pas votre politique rédactionnelle... Non. Non. Au revoir. » Elle raccrocha.

« Avery, dit-elle. Je sors.

— Où vas-tu ? demanda-t-il en descendant l'escalier.

— Tu es sûr que tu ne vas pas changer d'avis et te laisser aider par Lindhof ?

— J'en suis certain. Avec leur spécialiste latino-américain de l'anus.

— Très bien. Alors, je m'en vais.

— Mais où vas-tu ?

— Ne t'en fais pas, je ne vais pas à Reno. Je vais revenir.

— Liz... » Mais elle monta dans la voiture. Un des policiers en faction au bout de la pelouse la salua alors qu'elle passait devant lui pour s'éloigner en direction de la ville.

Il y avait déjà longtemps que Liz était partie. Avery errait dans la maison. Ç'aurait été le moment ou jamais de manger quelque chose, alors qu'il n'y avait personne dans les environs pour se rendre malade à le regarder, mais il n'avait pas faim.

Il tomba sur la dernière sélection du Club de lecture, qui, dans l'affolement, était restée dans son emballage de carton fort. Il le souleva et le reposa.

Probablement un gros machin historique qu'il avait oublié de demander à ne pas recevoir. Il n'avait pas envie de lire.

Il ouvrit la porte et traversa la pelouse en direction des deux policiers qui montaient la garde. Il était sur le point de héler le plus proche mais se rappela à temps que ça lui ferait un choc et qu'il se pourrait bien que le flic soit le genre de grand nerveux qui tire d'abord et réfléchit ensuite. Il retourna tranquillement vers la maison. Il n'avait pas envie de se faire tirer dessus.

Il défit l'emballage du livre du Club de lecture. C'était bien ce qu'il craignait : une histoire située à la cour de France, pleine de grosses mémères et intitulée *Les Hommes de la Reine*. Encore trois dollars quatre-vingt-quinze – plus frais de port – jetés par la fenêtre. Il flanqua l'ouvrage sur une chaise et fourra le carton dans l'âtre. Sur le dessus de la cheminée, il y avait une bouteille de bourbon.

Avery la regarda, en détourna le regard et l'y ramena.

« Avery, fit-il. Que dirais-tu d'un petit verre ?

— Ce n'est pas de refus, mon vieux Train ; si tu en prends un aussi », se répondit-il à lui-même.

Il emporta la bouteille à la cuisine, en versa une triple rasade dans un grand verre qu'il passa rapidement sous le robinet.

« À la tienne, fit-il en soulevant le verre.

« Plein de bonnes choses, mon vieux. »

Il avala une longue gorgée.

Ses pas le menèrent devant la glace de la salle de séjour et il observa le reflet du verre. Il le déplaça d'un côté à l'autre puis l'éleva pour boire. Il fit une erreur d'appréciation et en renversa sur sa poitrine nue.

« Pas facile », dit-il en essayant une nouvelle fois, plus prudemment.

Il en était à son troisième verre et se tenait avachi dans un fauteuil lorsqu'il entendit les pneus de la voiture faire crisser le gravier de l'allée. Il ne se leva pas. Il était absorbé dans ses pensées et tentait de se rappeler les paroles d'une vieille chanson de corps de garde. Il chanta encore une fois les deux premiers vers :

« Quand tu portais une nuisette, une petite nuisette rose,

« Et que j'avais mon caleçon long... »

La porte d'entrée s'ouvrit et se referma.

« ... caleçon long. » Il ferma les yeux pour mieux se concentrer. « Un truc et un truc, oh ! un truc et un truc, et tu f'sais tout c'que je voulais...

— Exactement ce qu'il me fallait ! » fit Liz. Il sentit qu'on lui prenait son verre de la main.

« Doucement, femme, dit-il. Je l'avais sur le bout de la langue. Un truc et un truc... Tu te souviens, Liz ? J'ai oublié les paroles. » Il ouvrit les yeux. « Liz ? Où t'es-tu fourrée ?

— Je suis là, répondit-elle.

— Où ça ? » Il jeta un coup d'œil circulaire. « Liz ? »

Il y avait bien un verre suspendu dans le vide, à quarante-cinq centimètres du sol, et la voix de Liz qui en émanait. Mais pas de Liz.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Seigneur ! Je t'ai contaminée ! » Il se redressa. « Oh ! Liz !

— Je voudrais une cigarette, demanda-t-elle. Ne te dérange pas, je vais la prendre toute seule. »

Il eut le regard attiré par un bruit, du côté de la table basse. Il vit le couvercle du coffret à cigarettes glisser tout seul et une cigarette aller se promener en l'air. Il y eut un craquement et une petite flamme jaillit avant qu'il n'ait remarqué la pochette d'allumettes. Son attention fut alors attirée par une fumée qui dessina vaguement une paire de poumons avant d'en être expulsée.

« Elizabeth ! s'écria-t-il. C'est horrible !

— Ce n'est pas mal du tout », fit sa voix. Le verre dont il avait perdu

la trace, remonta depuis le sol et le liquide s'écoula dans le vide pour décrire ensuite une succession de petits bonds. « De la camelote, dit-elle. Ce n'est pas celui de la cuisine.

— Non, fit Avery, misérable. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Tous les hommes invisibles ont besoin d'une femme invisible, dit-elle calmement. Tu n'es pas d'accord ?

— Non, répondit-il. Liz, je suis désolé. Je ne savais pas que c'était contagieux.

— Tu n'es vraiment pas au courant de grand-chose, Avery Train, lui dit-elle. Tu es une tête de cochon de bonhomme borné, dont il se trouve que je suis malgré tout très amoureuse. Ce n'est pas contagieux. Tu veux que je te dise quelque chose ? Ce n'est pas toi qui m'as fait ça. Je me le suis fait toute seule.

— Tu t'es fait ça ? Qu'est-ce que ça veut dire, *tu t'es fait ça toute seule* ?

— Ça veut dire que je suis allée aux Labo, puisque tu ne voulais pas y aller, pour voir ce qu'ils savaient sur la question. Ils m'ont tout montré. Ils ont un antidote. Je l'ai vu agir sur des lapins. Ils en ont rendu un invisible et ils l'ont fait redevenir visible. Alors, je leur ai demandé de me rendre invisible.

— Mais tu n'es pas un lapin !

— Non, ça c'est vrai. Mais toi non plus. Et je ne suis pas *plus* invisible que toi, après tout.

— C'est chez Lindhof qu'ils t'ont rendue invisible ? demanda Avery.

— Je viens de te le dire. Tu en as déjà bu combien ?

— Et tu es revenue comme ça ? Invisible ?

— Oui.

— Au volant ?

— Ce n'est pas moi qui conduisais. C'était le docteur Mike.

— Où sont tes vêtements ?

— Dans la voiture.

— Tu veux dire que tu es revenue *toute nue* avec le docteur Mike ? Où est-il, ce Roméo de descende de lit, que je lui fasse une grosse tête !

— Oh ! ça suffit, Avery. Je ne me suis déshabillée qu'en arrivant ici. Et d'ailleurs, il n'aurait rien vu du tout, tu le sais parfaitement. De plus, nous avions un chaperon : le docteur Oaca.

— Ce peinturlureur d'anus ! fit Avery. Il est là, celui-là ?

— Oui, il est là. Ils sont là, devant la maison, bien visibles, et nous sommes ici, toi et moi, invisibles, et toute la question est de savoir si nous allons redevenir visibles comme eux, oui ou non. En d'autres termes, *Avery Train*, je resterai invisible aussi longtemps que vous ! Quoi que tu sois, je peux l'être aussi, et avec autant de talent ! »

Le verre tinta alors que Liz buvait encore un coup. Les dernières gouttes de bourbon et d'eau s'écoulèrent. Avery détourna le regard.

« Maintenant que j'ai terminé mon discours, fit Liz, je prendrais bien un autre verre. Avery ? Où es-tu ?

— Je suis là.

— Pourquoi ne dis-tu rien ?

— Je crois que je vais me rendre. Je ne veux pas d'une femme invisible. Tu es beaucoup trop jolie pour être invisible.

— Tu veux dire que tu vas aller aux Labo ?

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Je n'ai aucune raison de résister plus longtemps, s'ils en sont réellement arrivés au point où ils peuvent faire disparaître n'importe qui. Ces sales bâtards ! Bien sûr que je vais y aller.

— Oh ! Avery, je suis si contente ! Tu ne sais pas comme ça a pu être pénible ! » Sa voix était tout proche, maintenant, et Avery sentit qu'elle l'embrassait sur le nez. « Raté », dit-elle.

Il tendit la main et découvrit son corps nu, invisible.

« Ouah ! dit-il. Tout bien réfléchi, je n'ai plus envie d'y aller tout de suite. »

Liz se tortilla et lui échappa. « Allez, viens, maintenant. Tu as promis...

— Bien sûr, mais pourquoi ne pas prendre un autre verre, d'abord, et puis après...

— Et puis après, rien du tout. Tu as dit que j'étais beaucoup trop jolie pour être invisible, alors... Est-ce que c'était le bourbon qui... ?

— Absolument pas. Mais...

— Mais, ça suffit. Allons récupérer nos corps.

— Très bien. » Avery se leva, prêt à partir, puis il s'arrêta à la porte. « Attends une seconde. Pourquoi se bousculer comme ça ? Pourquoi sont-ils tellement pressés ?

— Ils s'efforcent tout simplement de t'aider, Ave.

— Ah ! ouais ? Écoute, je me suis laissé entortiller pendant une minute ; j'étais grisé par l'alcool et par tes charmes invisibles. Mais maintenant, je commence à y voir clair. S'ils s'excitent tellement pour me venir en aide – au point de t'envoyer comme appât – c'est que c'est leur faute, d'abord.

— Leur faute ? répéta Liz.

— Et celle de qui d'autre, alors ? Ils ont admis que les travaux préliminaires étaient achevés. Ils ont mis au point leurs pilules d'invisibilité... Ça fait un moment qu'elles sont fin prêtes. Comment me serais-je retrouvé dans cet état, si je n'avais pas avalé de leurs pilules ?

— Mais tu ne prends jamais de médicaments ! s'exclama Liz. En dehors de l'aspirine...

— En dehors de ce que j'ai ingurgité l'autre jour, au boulot, sous prétexte que j'étais excité et que je voulais passer une bonne nuit pour commencer les vacances. En rentrant à la maison, je me suis arrêté

chez notre ami du drugstore d'à côté, et il m'a recommandé un médicament en vente libre : « Une nouveauté de chez Lindhof. » Et j'en ai pris deux comprimés avant de me mettre au lit. »

La voix désincarnée de Liz lui parvint. « Et tu crois que...

— J'en suis sûr ! C'est le seul médicament que j'ai avalé depuis plus d'un an.

— Oh !... Et où sont les autres ?

— Petite maligne ! En haut. Dans la poche de mon veston.

— Tu ne crois pas que nous devrions les emporter avec nous ?

— Pour donner à la Lindhof une chance de détruire la preuve ? Ça, jamais ! Ils resteront où ils sont. Allez, viens. Je suis prêt à y aller, *maintenant*. »

Avery trouva sa main et le couple invisible se dirigea vers la voiture où les attendaient Custer, Oaca et un homme qu'il reconnut comme étant le vice-président de la Lindhof. Les deux médecins étaient assis à l'avant de la voiture du docteur Mike. Le directeur du laboratoire pharmaceutique se tenait à l'arrière.

Avery fut content de voir que les grosses légumes avaient envoyé l'un des leurs pour les représenter. Ça collait avec le reste. Les Laboratoires Lindhof tentaient d'éponger leur dernière bourde et combien d'autres avant eux avaient essayé de rattraper les leurs ? Quels qualificatifs s'octroyaient-ils, déjà ? « Laboratoires pharmaceutiques *moraux* ? »

Avant que les autres n'aient pu se rendre compte avec exactitude de l'endroit où il se trouvait, Avery éleva la voix depuis le néant : « Je transigerai à un million de dollars. »

Stupéfait, peut-être même scandalisé, le vice-président de la Société bredouilla : « Nous ne pensions pas aller jusque-là. Je veux dire... »

Avery avait vu juste. « Après déduction des impôts, ajouta-t-il. N'oubliez pas que j'ai encore en ma possession le reste des comprimés. Asseyez-vous à l'avant, Lindhof, si vous voulez bien. Ma femme et moi voulons être à l'arrière.

— Hartman, reprit le directeur. Monsieur Lindhof est mon beau-père.

— Magnifique, fit Avery. Comme ça, ça restera dans la famille. Veuillez avoir la bonté de tenir la portière ouverte pour ma belle, nue, et heureusement, invisible femme, Hartman. Il se peut que nous nous fassions quelques papouilles en cours de route. »

Hartman referma doucement la portière derrière Avery et s'insinua sur la banquette avant.

« Allons-y, messieurs, fit Avery. Ça va être une promenade enchantée. »

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BROWN (Fredric). – Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute finale ; il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe* (1949, *L'Univers en folie*) est à la fois un aboutissement et une parodie du *space opéra*, où Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky are Stars* (1954) est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story*, récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazine et s'achevant sur une chute fracassante.

DICK (Philip Kindred). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar Lottery* (1953, *Loterie solaire*), il se pose en disciple de van Vogt, mais certaines nouvelles, comme *The Father-King* (1955, *Le Père truqué*), sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans, et son originalité s'affirme progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (1962, *Le Maître du Haut Château*) qui lui vaut le prix Hugo. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 apparaissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime de détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite, la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins importante, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes

conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre à se soigner. S'étant remis à écrire, Philip K. Dick a notamment publié en 1974 *Flow, My Tears, the Policeman Said*, un roman qui se place dans la lignée de ses récits précédents. En 1977, il a fait paraître *A Scanner Darkly*, où on trouve une véhémence dénonciation de la drogue. Par la suite, Philip K. Dick sembla fasciné par une combinaison de mysticisme et de contrôle par des extra-terrestres. Il est décédé en 1982.

GOULART (Ronald). – Né en 1933 d'un père portugais et d'une mère italienne. A fait carrière dans la publicité. En plus de la science-fiction, il a écrit des récits policiers ainsi que des scénarios de bande dessinée, sous divers pseudonymes. Il s'est signalé dès ses débuts par un humour personnel, et il a conservé un goût marqué pour l'ironie, qu'il lui arrive de combiner avec une pointe de fantastique. Dans ses romans, le bon mot, le calembour et l'allusion comique ou saugrenue prennent parfois le pas sur la solidité de l'intrigue.

HAMILTON (Alex). – Après des études en Amérique du Sud et en Angleterre, Alex Hamilton a publié des articles dans des journaux tels que *The Times* et *The Guardian*, ainsi que des romans. La nouvelle publiée ici paraît avoir été sa seule incursion aux limites de la science-fiction et du fantastique.

KUTTNER (Henry). – Né en 1915. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années. En 1940, il épousa Catherine L. Moore, auteur de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencèrent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous des pseudonymes (dont Lewis Padgett et Lawrence O'Donnell) : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il fournit son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Dead-Lock* (1942), *The Twonky* (1942), *Mimsy were the Borogoves* (1943, *Tout smouales étaient les Borogoves*), *Shock* (1943, *Choc*) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (1946, *L'Homme venu du futur*), *Fury* (1947, *Vénus et le Titan*), *Mutant* (1953, *Les Mutants*), il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le titre de *Master of arts* quand il mourut en 1958.

LAFFERTY (Raphaël Aloysius). – Né en 1914, R. A Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The Year's Best S. F.* 11e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à une activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation de la démente.

PORGES (Arthur). – Né en 1915. A été professeur de mathématiques depuis l'obtention de son diplôme, en 1940, jusqu'à sa retraite, en 1975. A écrit moins de 100 nouvelles entre 1953 et 1968. Plusieurs de celles-ci ont été reprises dans des anthologies, mais elles n'ont jamais fait l'objet de recueil portant la signature d'Arthur Porgues. Aussi à l'aise dans des histoires « à chute » que dans des récits approfondissant des thèmes scientifiques, Arthur Porges a écrit dans un style concis et clair, où le choix du mot juste contribuait à l'obtention de l'effet d'ensemble.

REYNOLDS (Mack). – Né en 1917, Dallas McCord Reynolds pour l'état-civil. Fit ses débuts en 1950 et se fit connaître d'abord par des collaborations avec Fredric Brown (en tant qu'auteur, mais aussi comme éditeur d'anthologie). Il travailla ensuite seul, voyageant beaucoup – notamment en Europe – et traduisant en récits plusieurs de ses préoccupations sociales et politiques. À partir de 1972, il a écrit plusieurs romans présentant différents aspects (non nécessairement compatibles entre eux) de la Terre vers l'an 2000 : *Commune 2000 AD*

(1974), *The Towers of Utopia* (1975), *Rolltown* (1976). Lui-même se considère au-dessus de la mêlée, soulignant qu'il a écrit des récits pour et contre chacun des systèmes socio-économiques qu'il connaît.

SELLINGS (Arthur). – Pseudonyme de Robert Arthur Ley (1921-1968), auteur anglais peu prolifique mais méticuleux, et dont les récits se caractérisaient par le climat et la psychologie plutôt que par l'action.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois, et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes tels que Phillips Barbee et Finn O'Donne-van). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles de contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (1960, *Oméga*), *Mindswap* (1965, *Echange standard*) et *Dimension of Miracles* (1968, *La Dimension des miracles*), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead Run* (1961, *Chauds les glaçons*). Sa nouvelle *The seventh victim* (1953, *La Septième Victime*) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima Vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis plusieurs années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publia dans des magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est nullement émoussé.

SLADEK (John Thomas). – Né en 1937. Après avoir été passagèrement associé à la « nouvelle vague » telle que la faisait connaître le magazine anglais *New Worlds*, il s'est spécialisé dans une science-fiction où le grotesque, la satire, la parodie et le surréalisme ont des rôles substantiels. Parmi les thèmes auxquels il paraît attaché figurent ceux d'un avenir où la technologie n'a résolu aucun problème, celui d'un autre avenir où la technologie a résolu tous les problèmes et celui de toute forme de mécanisation. Son sens de l'humour, fondé sur l'exagération et l'absurde, est plus efficace dans les nouvelles que dans les romans, où la répétition affaiblit l'effet d'impact.

SMITH (Evelyn E.). – Née en 1927, Evelyn E. Smith est une polygraphe adroite qui s'est spécialisée dans la transposition de thèmes

familiers dans un cadre de science-fiction. Très à la mode pendant les années 50, elle a ralenti sa production par la suite. Elle a signé quelques romans, dont *Unpopular Planet* (1975) où sont curieusement combinés les motifs de la surpopulation et des envahisseurs étrangers dans un contexte érotico-picaresque.

SPINRAD (Norman). – Né en 1940. Travailla quelque temps comme agent littéraire avant de se consacrer à une carrière d'auteur. Il fut président des *Science Fiction Writers of America* en 1980-1981. Il écrivit d'abord des nouvelles qu'on a partiellement pu rattacher à la « nouvelle vague », puis devint célèbre avec son roman *Bug Jack Barron* (1969, *Jack Barron et l'Eternité*) ; ce récit choqua certains par des passages pornographiques, et séduisit d'autres par le renouvellement qui y était proposé d'un thème familier : le redresseur de torts combattant les puissances mauvaises. Il témoignait surtout d'une solide connaissance du monde des médias (ici la télévision) et extrapolait avec intelligence leur influence croissante dans la vie quotidienne d'un proche avenir. Norman Spinrad attira à nouveau l'attention avec *The Iron Dream* (1972, *Rêve de fer*), imaginé dans un univers parallèle où un médiocre romancier d'origine allemande émigré aux Etats-Unis, Adolf Hitler, gagne un prix Hugo... Dans *A World Between* (1979), Norman Spinrad est revenu au thème des médias et de leur impact. Il a publié quelques recueils de nouvelles dont *The Star-Spangled Future* (1979) qui comporte également des textes où l'auteur fait connaître ses vues sur la place de la science-fiction dans la littérature américaine.

WILSON (Richard). – Né en 1920. Carrière de journaliste. Depuis 1964, dirige le service de presse de l'Université de Syracuse, dans l'état de New York. Son roman *The Girls from Planet Five* (1955, *Les Visiteuses de la Planète 5*), qui confronte de belles extra-terrestres venues envahir la Terre avec des États-Unis passés au régime du matriarcat, est représentatif de sa manière, ironique, spirituelle et servie par un style soigné mais dépourvu de prétention. Richard Wilson a relativement peu écrit – trois romans et deux recueils de nouvelles ont paru avec sa signature – mais il a su éviter de se répéter, dans un registre volontairement restreint : l'humour reste une de ses ressources de prédilection.

1 Dans *Worlds Beyond*, publié en 1947 par Lloyd Arthur Eshbach (réédité en 1964).

2 « *Auld clootie* » (le vieux boiteux) est le terme traditionnellement en usage pour désigner le Diable en Ecosse.

3 Les contes de l'oncle Remus sont célébrés aux U.S.A. au même titre qu'*Alice au pays des merveilles* en Angleterre ou que les *Contes de ma mère l'Oie*. Leur origine est folklorique. Ils ont en effet leur source dans les récits pittoresques que se racontaient entre eux les esclaves noirs du sud des Etats-Unis, dans la première partie du siècle dernier.

Le Bonhomme Goudron (« *Tar-Baby* »), le conte auquel il est fait allusion, retrace comment « Vieux Frère Lapin » (héros habituel et sympathique) est victime d'une ruse de Frère Renard : ce dernier place sur son chemin un bonhomme de goudron sur lequel Frère Lapin, en voulant le corriger, vient s'engluer par l'extrémité des quatre membres.

4 En français dans le texte.